



COURS COMPLET DE FIEVRES,

PAR FEU M. DE GRIMAUD,

Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier.

Tome Second.

A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de JEAN-FRANÇOIS PICOT, rue des Capucins, n°. 200.

M. DCC. XCI.

COURS DE FIÈVRES.

CHAPITRE PREMIER.

Accidens étrangers qui se joignent à la fièvre phlogistique ou inflammatoire.

JE n'ai parlé que du traitement convenable à la fièvre inflammatoire absolument simple et dépouillée de tout accident étranger ; je vais considérer maintenant quelques-uns des accidens qui s'y joignent le plus ordinairement, et parler du traitement approprié à ces accidens ; et d'abord, nous devons remarquer que l'axiome-pratique de négliger les symptômes d'une maladie, n'est vrai que des maladies qui suivent paisiblement leur cours, et qui ne développent aucun accident alarmant ; car, lorsqu'il paroît des accidens de cette espèce, ils fixent seuls l'attention du médecin qui doit s'appliquer à les combattre en eux-mêmes sans avoir égard à la maladie, supposé que la maladie contr'indiquât, par sa nature,

les remèdes que demandent les accidens qui s'y joignent (1); l'état du malade doit être alors considéré comme un état compliqué, comme un état mixte, qui résulte de la maladie même et des symptômes étrangers qui s'y unissent; en sorte que le traitement ne peut être suivi d'une manière méthodique, que d'après la connoissance du rapport dans lequel se trouvent ces deux élémens.

Il arrive assez souvent que les veilles opiniâtres ou le délire, et même la frénésie, se joignent à la fièvre inflammatoire, sur-tout dans le printemps, chez les jeunes gens et chez ceux qui ont été traités par un régime et des médicamens échauffans (2).

---

(1) Pour entendre cette opposition que nous établissons ici, entre les maladies et leurs symptômes graves, il faut observer que, quoique les causes réelles des maladies puissent produire des symptômes de toute espèce, et que le traitement le mieux entendu de ces symptômes soit celui qui est dirigé contre cette cause, il peut se faire cependant, que ces symptômes tiennent à un état nerveux, qui doit être traité par des moyens qui ne sont point relatifs à la cause matérielle. Sur la frénésie, *Sarcone*, t. 2, p. 409.

(2) Je ne parlerai point du traitement général du délire, pour les indications qui se tirent des causes matérielles tres-différentes qui peuvent l'entretenir, je n'ai rien de mieux que de vous renvoyer au superbe ouvrage du grand *Stoll*, *de phrenitide*.

Je remarquerai seulement que, par rapport au délire considéré comme accident nerveux, et qui dépend éminemment d'une augmentation, ou bien plutôt d'une lésion indéfinie dans l'exercice de la sensibilité: (« Capitis dolores quidam oriuntur ex acutie

Les moyens curatifs les mieux indiqués contre ces symptômes sont absolument inutiles si leur

---

» sensus, quemadmodum quidam facilè syncopisant et resolvuntur » ob acutiem sensus. » *Baillou* epid. 2. Il recommande l'opium contre ce vice de la sensibilité.) Je remarquerai qu'il faut rechercher s'il y a des causes manifestes, évidentes qui paroissent l'entretenir, et tâcher d'écarter ces causes. Parmi ces causes manifestes on doit compter la grande sensibilité des intestins, produite par la spoliation de la matière muqueuse qui les enveloppe à la suite des grandes évacuations, soit spontanées, soit décidées par les moyens de l'art; consultez *Piquer*, prog. *Hipp.* page 238; dans ce cas on fournit aux intestins un enduit analogue à leur enduit naturel, en donnant les huileux, les mucilagineux en boisson ou en lavement, auxquels on peut ajouter quelques gouttes de laudanum liquide; quelquefois l'inanition se présente comme cause évidente du délire, il faut employer alors un régime plus nourrissant; il faut avoir soin généralement dans le délire, de disposer d'une manière convenable les objets de sensation et de ne présenter au malade, que ceux qui lui sont agréables; or il faut avouer que c'est à quoi on ne peut parvenir que par voie d'épreuve et de tâtonnement.

Relativement à l'état nerveux, les vésicatoires, comme les autres puissans révulsifs, appliqués sur les extrémités inférieures, conviennent éminemment, comme le dit *Sarcone*, quand il y a des spasmes fixes sur la tête et qui y font fonction de *stimulus* continuel; dans cette circonstance, *Sarcone* appliqua avec succès un fer rouge à la plante des pieds: les vésicatoires conviennent aussi quand on a lieu de présumer l'action d'un âcre étranger qui irrite les nerfs, comme le dit *Morgagni* d'après l'habile médecin *Valsalva*; c'est ce que quelques-uns appèlent principe rhumatismal, et qu'on peut soupçonner, d'après la constitution régnante et quand il y a eu précédemment des douleurs vagues à l'habitude du corps. Après avoir employé ces forts révulsifs qui agissent en déplaçant ou plutôt en affoiblissant le spasme (par la raison que, comme disoit *Hippocrate*, la nature ne peut pas se livrer à deux émotions fortes, éprouvées à la fois dans deux parties

action n'est pas préparée et favorisée par l'impression d'un air frais et souvent renouvelé, et il est d'une nécessité indispensable de faire lever le malade, de le tenir hors du lit le plus qu'il est possible, et de l'exposer à un air un peu rafraîchi.

Cet accident, quand il ne tient absolument qu'à l'action de la fièvre inflammatoire, peut être prévenu par l'application soutenue des moyens révulsifs, c'est-à-dire, des moyens qui tendent à diriger les mouvemens vers les par-

---

différentes : « Dubiis doloribus non in eodem loco obortis, fre« quenter alternantibus. » Dans le même cas *Sarcone* a recours dans cette circonstance à l'immersion subite dans l'eau très-froide, comme le moyen de perturbation le plus prudent ; mais on doit être très-réservé sur ce remède.) Il est utile de pratiquer des *moyens d'évacuation* sur la tête ou le voisinage, afin de dissiper les congestions que les spasmes y ont décidé ; ainsi des ventouses appliquées sur la tête, des sangsues aux tempes, des [illegible] ou des scarifications aux parties douloureuses ; (Ce secours a été fort recommandé par *Bromfield* et *Cirillo* contre les accidens décidés par le mercure.) « Cum morbus diu traheretur et caput in causa « est, [illegible] occipiti affigendis et sanguis largiter [illegible] « [illegible] plus enim quam vena-sectio profuit et vires ne« quaquam labefacit. » mais il faut avoir fait précéder des moyens révulsifs ; il parle d'une variolée entre les convulsions, « Sed primo inter scapulas [illegible] convulsionum admovimus. *De curatione*, sect. *Arctaei*, tom. i, cap. 4. On entretient la suppuration pendant très-long-temps, par-là on imite la nature qui, comme nous l'avons dit, remédie aussi aux congestions par des [illegible], qui peuvent un peu être utiles relativement au fond même de la maladie, mais seulement [illegible] que les symptômes nerveux y ont [illegible].

ties inférieures. Nous avons rappelé ailleurs bien des faits qui prouvent qu'une des loix de la nature humaine, c'est que, dans chacun de ses actes, elle suive une progression bien marquée des parties supérieures vers les parties inférieures : de manière que, généralement parlant, ses premiers efforts éclatent toujours vers les parties supérieures ; la même chose s'observe dans la fièvre inflammatoire générale ; dans le début, les mouvemens ont donc une tendance bien marquée vers les parties supérieures ; et cette tendance alors, pourvu qu'elle ne soit pas excessive, est peu dangereuse, parce qu'elle tient à l'essence de la maladie, et qu'elle entre nécessairement dans sa marche ; mais si cette tendance se prolonge, il faut tâcher de la rompre par des moyens qui appèlent les mouvemens vers les parties inférieures. Ces moyens sont d'autant plus avantageux, et leur emploi est d'autant plus méthodique, qu'ils ne font que rappeler la nature à l'ordre qu'elle doit suivre dans le cours ou le progrès de cette maladie. (Conf. *Piquer* prog. *Hipp.* pag. 238.)

Pour cela, indépendamment des lavemens plus souvent répétés, de l'immersion des pieds et des jambes dans l'eau tiède, que l'on rend plus émolliente en y ajoutant des fleurs de sureau ou autres choses semblables, il est

très-utile, après le quatrième ou le cinquième jour de la maladie, de tenir incessamment appliqués des sinapismes à la plante des pieds; ces sinapismes peuvent être composés, par exemple, de la graine de moutarde triturée et mêlée avec du levain de la pâte ordinaire, et un peu de vinaigre. ces moyens sont beaucoup plus convenables que les vésicatoires proprement dits, qui, comme l'ont bien vu *Baglivi*, *Bianchi*, *Stoll*, *Forestus*, sont contr'indiqués par la disposition phlogistique et la disposition bilieuse, et qui, dans ces affections, ne se rapportent guère qu'aux symptômes nerveux ou malins qui peuvent s'y joindre; en sorte que relativement à l'espèce de dégénération que les humeurs, et plus généralement, que la substance du corps éprouve dans les fièvres, les vésicatoires ne conviennent guère que dans la dégénération catarreuse ou muqueuse. *Baglivi* a observé qu'un délire analogue à celui que nous examinons ici, et qui avoit pris une intensité nouvelle par l'application des vésicatoires, se calma assez promptement par des fomentations d'eau tiède, faites assidument sur la plante des pieds et la paume des mains (1).

(1) Sur l'usage des bains, consultez *Whytt*, cité par *Mackintosh*, édition de *Baldinger*, tome 1, page 256, dans la première constitution inflammatoire que décrit *Sims*, (elle ne paroit-

L'action de ces moyens révulsifs, que nous considérons ici, sur-tout comme propres à prévenir le délire, doit être aidée par l'appli-

---

soit par inflammatoire, la saignée étoit nuisible) il rapporte que les affections de la tête étoient augmentées par les vésicatoires, et que les malades éprouvoient le plus grand soulagement des flanelles trempées dans l'eau chaude, dont on enveloppoit les extrémités inférieures; pag. 15.

M. *Whytt* a très-bien expliqué, comment l'impression de détente que l'eau tiède porte sur les jambes, se répète sympathiquement sur tout le corps et dissipe les affections spasmodiques locales; il rapporte qu'il a souvent dissipé par ce moyen seul les délires ou les veilles opiniâtres des fièvres inflammatoires: on peut répéter ces pédiluves deux à trois fois par jour; si le malade est trop foible pour les soutenir, il faut substituer les fomentations aux bains.

M. *Lind* dit que, d'après le conseil de M. *Whytt*, il avoit essayé, dans la fièvre accompagnée de délire, d'insomnies, de tremblemens, de convulsions et de grandes agitations dans le système nerveux, avec un pouls concentré, les fomentations d'eau chaude mêlée simplement avec un peu de vinaigre, (on s'est convaincu que l'eau pure est plus relâchante que quand elle est mêlée avec quelque substance que ce soit;) sur les jambes et sur les pieds au moyen de flanelles trempées dans cette eau, et dont l'application étoit renouvelée de cinq minutes en cinq minutes, ou de dix en dix minutes; et il dit que lorsque ces fomentations ont été continuées pendant quelque temps il a très-souvent vu que le malade en ressentoit du soulagement et qu'il étoit provoqué au sommeil. M. Fouquet rapporte une observation très-intéressante de M. *Brunner*, qui dissipa une affection spasmodique générale en exposant la plante des pieds du malade à la vapeur de l'eau chaude, et lui faisant prendre des demi-bains tièdes.

Lorsque l'extrême sensibilité de l'estomac ou quelque autre circonstance ne permet point l'usage intérieur du nitre ou des autres résolutifs appropriés, M. *Alexander* recommande de le faire fondre dans l'eau du bain.

cation sur la tête de substances rafraîchissantes et répercussives ; dans cette circonstance les anciens faisoient un grand usage de l'huile rosat, composée plutôt de sucs mucilagineux que décidément huileux, exprimée des olives avant leur degré de maturité, dans laquelle on faisoit macérer des roses ; les anciens recommandoient de ne pas appliquer des substances rafraîchissantes à un degré trop marqué sur le derrière de la tête, à cause du voisinage où se trouve cette partie de l'origine des nerfs : cette huile de roses, ou toute autre substance décidément rafraîchissante et astringente et qui ne possède pas d'autres qualités, ne peut convenir que dans le premier temps, et lorsque le délire est seulement imminent ; car un dogme fondamental dans le traitement méthodique des fluxions, c'est que, dans le premier période, où l'on doit avoir pour objet de s'opposer à son établissement, les qualités astringentes et répercussives doivent prédominer dans les topiques que l'on emploie ; dans le second période, où l'on doit avoir pour objet de résoudre et de dissiper les humeurs épanchées dans le tissu des chairs, on doit insister sur les qualités résolutives et digestives ; et dans les états intermédiaires qui séparent ces deux périodes, on doit assembler en différens rapports et les qualités répercussives et astringentes du pre-

mier période, et les qualités résolutives et digestives convenables au second, selon que ces états intermédiaires qui se suivant nécessairement, s'éloignent du premier période, et qui, s'approchant du second, appartiennent davantage à l'un ou à l'autre. A cette occasion, nous pouvons observer que la plupart des substances médicamenteuses que nous présente la nature, sont susceptibles d'effets différens, à raison des différens principes qu'elles contiennent, et que c'est précisément à raison de leurs qualités mixtes, que ces substances deviennent si utiles, parce qu'elles se trouvent analogues aux états différens qu'offre chaque affection maladive, dans sa succession nécessaire.

Parmi les substances médicamenteuses qui contiennent des principes différens, et qui dès-lors conviennent parfaitement dans les fluxions de la tête qui ne sont plus dans leur premier période, un excellent médicament, c'est le vinaigre, qui, comme nous l'avons déjà dit ci-devant, est rafraîchissant et répercussif par son principe acide, et qui échauffe, résout et digère par son principe spiritueux et inflammable, démontré par les expériences de *Stahl*, de *Neuman* et de beaucoup d'autres. *Hagenhorl* a vu que le vinaigre appliqué ainsi sur la tête, a tempéré sensiblement la chaleur, et qu'il a dissipé assez promptement des dou-

leurs de tête très-vives ; *Sydenham* s'est convaincu que, dans les veilles opiniâtres qui subsistent après les fièvres inflammatoires, un linge trempé dans l'eau rose et appliqué à froid sur les tempes et sur le haut de la tête, fait plus d'effet que les narcotiques ; il est facile de voir que ces topiques doivent principalement être appliqués sur le sommet de la tête, puisque cette partie entretient une relation plus intime avec le cerveau, à raison des sutures qui s'y trouvent.

Lorsque le délire est absolument établi, et que les moyens révulsifs que nous venons de proposer n'ont point été employés, ou qu'ils l'ont été inutilement, alors il faut répéter les saignées selon l'état des forces et la violence du délire (1) ; il faut insister sur les moyens

---

(1) On applique très-utilement des sangsues derrière les oreilles. M. *Medicus* fait grand cas de cette pratique au-dessus de la saignée des artères, comme de la temporale ; nous avons déjà remarqué que la disposition inflammatoire semble affecter plus spécialement le système artériel que le système veineux ; *Stoll*, p. 11.

Sur l'artériotomie, voyez la collection de *Baldinger*, tom. 1, pag. 117, pléthore relative du système artériel. *Bonnet* a vu qu'à la suite des fièvres aiguës, sans doute inflammatoires, le système artériel étoit plein de sang, et que les veines étoient vides ; *Lieutaud* a vu que les traces des fièvres putrides se font principalement dans les petites veines.

On sait que les évacuations du sang artériel ont bien plus d'effet que les évacuations du sang veineux ; c'est par l'hémorragie

rafraîchissans et les médicamens anti-spasmodiques : et parmi les moyens de cette espèce, un moyen très-puissant, c'est le musc donné à la dose de trois ou quatre grains, mêlés avec un scrupule de sucre fin, qu'il faut répéter de trois heures en trois heures ou de quatre heures en quatre heures.

Lorsque, par ces moyens ou autres analogues, le délire est sur le déclin, *Sydenham*

---

du nez que la nature guérit souvent la fièvre inflammatoire générale : or, les hémorragies du nez se font le plus souvent par les artères (voyez *Sims*); or il paroît que la matière phlogistique affecte plus spécialement les artères que les veines : qu'ainsi l'ouverture de la veine ne peut avoir le même effet que l'ouverture des artères ; aussi la nature guérit-elle fréquemment cette maladie par les hémorragies du nez qui se font réellement par les artères ; pour imiter ce moyen de solution, *Van-Swieten* recommande l'artériotomie ou les scarifications : on tâche de obtenir ce moyen de solution par l'hémorragie du nez, en appliquant des sangsues dans l'intérieur des narines, et en excitant l'écoulement du sang par des fomentations d'eau tiède, faites par le moyen d'une éponge fréquemment appliquée. *P. Salius diversus* a beaucoup recommandé ce secours dans les affections de la tête. *Sims* prétend que toutes les fois qu'il est possible d'ouvrir les artères, l'évacuation qu'on obtient est bien autrement utile qu'une évacuation beaucoup plus abondante par les veines. (*Sims* dit qu'une livre de sang tirée des artères a plus d'effet que trente onces tirées des veines) ; vous pouvez y voir les grands effets qu'il a obtenu de l'ouverture de la temporale dans le traitement des congestions phlogistiques établies sur la tête. *Conf. theses de* [illegible] *coll. de Haller*, tom. 1, pag. 137.

Voyez *Schroder*, tom. 2, pag. 270, 271 : « Spastico imprimis » modo deliria excitati, etc.

observe qu'une dose de narcotique suffit pour le dissiper complétement (1) : ceci est fondé sur ce qu'à raison de la foiblesse où se trouvent alors les spasmes du cerveau, l'effet calmant et narcotique de l'opium, qui est dû à un principe comme phlogistique et éminemment expansible, devient l'effet prédominant ; au lieu que, lorsque ces spasmes sont dans toute leur force, l'effet calmant de l'opium est détruit par l'impression plus puissante de ses principes âcres et amers, qui sont échauffans et excitans (2).

---

(1) « Opium febre cessante delirio levi desipientis sanat. » *Stoll*, aph. 81, pag. 24.

(2) L'opium est contraire dans les affections phlogistiques, à moins que ces affections ne soient compliquées avec un état nerveux comme hystérique : les vices de la sensibilité reconnoissent pour leurs causes manifestes les plus générales, les états d'atonie ou de spasme dans le système des solides ; et *Haller*, qui a parfaitement bien connu ce fait, a dit que le tempérament colérique est celui qui est le produit d'une grande sensibilité unie à la force ; et le tempérament hystérique, celui qui résulte d'une vive sensibilité, unie à la débilité et à la foiblesse : « Aptitudo ad « suscipiendas vehementes sensuum impressiones cum robore mus- « culari conjuncta, videtur temperamentum cholericum efficere ; « aptitudo eadem, sed cum fibrâ debili, temperamentum hyste- « ricum et hypochondriacum facit » (physiol. lib. 11, sect. 1, n°. 11). Les vices de sensibilité dépendans de ces causes les plus générales, doivent être traités par les moyens capables de les détruire, par les tempérans ou les excitans ; mais il est des circonstances dans lesquelles la sensibilité est augmentée et dépravée, sans qu'on puisse reconnoître dans le système des solides aucun vice sensible, au moins habituel, d'atonie ou de spasme ; c'est ce

Aussi *Frédéric Hoffmann*, *Gorter*, *Pringle*, ont-ils observé que l'opium, donné dans la vigueur de la fièvre inflammatoire, décidoit la stupeur, l'engourdissement et différentes affections de la tête; et ce qui démontre bien évidemment que l'état de foiblesse où se trouvent les spasmes du cerveau, est une circonstance absolument essentielle pour faire prédominer la qualité calmante de l'opium sur sa qualité échauffante et excitante, c'est que *Sydenham* a vu que l'opium étoit placé beaucoup plus sûrement, et qu'il dissipoit le délire d'une manière plus prompte et plus complète,

---

qu'on a lieu de présumer chez les gens d'une constitution hystérique ou hypocondriaque, qui ont éprouvé des peines d'esprit, des passions malheureuses, et sur-tout chez les femmes et chez les hommes aussi foibles qu'elles, l'amour non-satisfait, très-éminemment chez les hommes de lettres qui mènent une vie si contraire aux vues de la nature sur l'homme, les chagrins de leurs liaisons, et le dépit secret et contraint du succès de leurs concurrens, etc. Dans ces circonstances l'opium est le grand remède, il agit réellement comme spécifique; cependant dans des états réellement phlogistiques, il est plus sûr de se borner à des calmans, qui ne soient point aussi opposés à l'état inflammatoire; tel est très-éminemment le musc qu'on est quelquefois obligé, s'il n'est point assez efficace, de combiner avec l'opium. *Sarcone* a vu qu'il n'y avoit que ces remèdes qui pussent se rendre maîtres du délire éminemment hystérique nerveux, sur-tout quand il y a des veilles continuelles; il avoit été conduit à leur emploi parce qu'il avoit observé que l'affection soporeuse, qui survenoit quelquefois spontanément, avoit une action bien marquée sur ces états de délire, et qu'il les affoiblissoit notablement.

lorsque l'état de la fièvre avoit permis de le faire précéder d'un purgatif ; et l'on voit en effet que les purgatifs qui tournent les mouvemens vers les parties inférieures, doivent affoiblir les spasmes du cerveau avec beaucoup d'avantage.

La fièvre inflammatoire ne trouve point naturellement sa crise dans les évacuations du ventre ; et cette fièvre, quand elle est simple et dénuée de toute complication étrangère, se termine, comme nous l'avons dit, par les hémorragies ou par les sueurs. Il arrive cependant quelquefois qu'elle décide un flux de ventre ; ce symptôme s'unit sur-tout à la fièvre inflammatoire, lorsque cette fièvre est accompagnée d'un état de saburre des premières voies et qu'on a négligé, dans le principe, de combattre cet état d'indisposition des premières voies par l'usage de l'émétique.

Si cette diarrhée n'est point excessive, il faut la laisser subsister, parce que, quoiqu'elle ne soit point critique par rapport à la fièvre même, elle peut l'être par rapport à l'état des premières voies ; si elle est excessive, et qu'elle porte notablement sur les forces, elle demande à être traitée, et d'autant plus que par elle-même, elle s'oppose toujours aux moyens de solution les plus naturels de la fièvre inflammatoire ; aussi *Sydenham*, qui étoit dans

l'habitude

l'habitude de donner des lavemens au moins une fois chaque jour, recommande-t-il d'en suspendre l'usage vers le temps de la crise, parce que l'observation lui avoit appris qu'à cette époque le resserrement du ventre étoit une circonstance extrêmement avantageuse.

A cette occasion, *Sydenham* remarque que les purgatifs, donnés vers le déclin de la fièvre, et avant que la coction soit pleinement établie, procurent quelquefois un soulagement bien sensible: la fièvre cesse pendant deux ou trois jours, la guérison paroît complète; mais alors la fièvre s'allume de nouveau, prend le caractère de celle qui vient de précéder et demande le même traitement.

Ce n'est pas que les purgatifs ne soient très-utiles vers la fin des fièvres; mais il faut attendre non-seulement que la coction soit bien établie, il faut encore que les évacuations critiques soient absolument achevées: de plus, les purgatifs sont beaucoup plus indiqués à la suite des fièvres mésentériques, qu'à la suite des fièvres décidément inflammatoires dont nous parlons ici; et c'est sur-tout par rapport à ces fièvres mésentériques, qu'il est vrai de dire, avec *Hippocrate* et *Sydenham*, que l'omission des purgatifs à la suite des fièvres, est une des causes les plus fréquentes de maladies chroniques; et c'est ce qu'avoit dit *Hippocrate*, que

Sydenham connoissoit peu. (*Hippocrate*, après avoir parlé d'une fièvre bilieuse, dit : « Ubi » sedata febris fuerit, pharmacum deorsum » purgans bibat, revertitur enim quandoque » morbus si impurgatus permanserit.) (cité par *Schroëder*, tom. 2, pag. 82) ; mais cette circonstance est très-heureuse ; car, comme les observations de *Sydenham* répondent le plus souvent à celles d'*Hippocrate*, on peut compter plus sûrement sur des résultats donnés par des hommes qui, sans se communiquer, ont observé la nature et vu à peu près la même chose ; voyez *Glass*, etc.

(Cons. *Hippocrate*, *de med. purg. Cornaro*, n°. 4 : « Qua propter in febribus vehementibus » medicamenta purgatoria exhibere non oportet; » verum si alicui opus fuerit, infusum per clys» terem adhibere potes quotiescumque vo» lueris, hoc enim minoris periculi est.)

Dans cette diarrhée symptomatique des fièvres inflammatoires, *Sydenham* donnoit d'abord un émétique ; et lorsque cet émétique ne réussissoit pas, il donnoit bientôt après un lavement d'écorce de grenade et de roses rouges, bouillies dans du lait, auxquelles il ajoutoit une demi-once de *diascordium*. *Stahl* assure qu'il s'est très-souvent rendu maître des diarrhées de cette espèce, par le moyen du nitre combiné avec les absorbans ; par exem-

ple, des yeux d'écrevisses préparés, de l'antimoine diaphorétique et du nitre, parties égales, donnés de trois heures en trois heures, à la dose d'un scrupule. (*de usu nitri medico polychresto op. chem.*)

Van-Swieten avoit recommandé le bol d'arménie dans les dysenteries putrides : M. *Hazenhorl* en a fait l'épreuve dans la diarrhée symptômatique qui accompagne la fièvre inflammatoire, et il en a obtenu les succès les plus décidés : sa manière de l'administrer étoit de faire fondre demi-once de bol-d'arménie dans six onces d'eau de coquelicot, et d'ajouter à cette potion une once et demie de diacode ; il en faisoit prendre deux cuillerées de deux heures en deux heures ; en même-temps il donnoit chaque jour un lavement de six onces de lait, dans lequel il faisoit dissoudre une once et demie de sirop de pavot blanc ; il étoit rare qu'il fut nécessaire d'ajouter à la potion, du laudanum liquide, ce qu'il faisoit cependant quelquefois, à la dose de quinze ou vingt gouttes.

Ces expériences de *Van-Swieten* et de *Hazenhorl* prouvent, comme nous le disions, combien les prétentions de *Haen*, contre l'usage des remèdes terreux et absorbans, sont exagérées et mal fondées.

Lorsque la fièvre inflammatoire excite une

toux continuelle et fort incommode, *Sydenham* a vu que le meilleur moyen pour la calmer, étoit de donner de l'huile d'amandes douces récemment exprimée, pourvu cependant qu'elle ne procure point de degoût; car alors il faut s'en tenir aux béchiques ordinaires: une précaution importante, c'est de donner cette huile à petite dose souvent répétée.

Cette fièvre laisse quelquefois après elle, sur-tout dans les gens avancés en âge, un état de foiblesse, d'amaigrissement, avec une toux accompagnée de crachats fort épais; (cet état est beaucoup plus fréquent à la suite des fièvres gastriques, et il dépend de l'affoiblissement des organes digestifs); cet accident paroît plus alarmant qu'il ne l'est en effet, et il cède assez facilement à une diète nourrissante et à l'usage du bon vin; si ces moyens ne suffisent point, il faudra avoir recours à l'usage du quinquina, du lait, de l'exercice, et surtout de l'exercice pris à cheval; cet état est bien différent de celui dans lequel la maladie inflammatoire toujours subsistante, prend le caractère d'une maladie chronique. *Stoll.* Cet état est beaucoup plus fréquent à la suite des fièvres gastriques, et il dépend de l'affoiblissement des organes digestifs.

(C'est un très-mauvais signe à la suite des maladies, lorsque le corps ne se refait pas et

ne revient point en chair, lorsqu'on ne peut attribuer cet effet à aucune erreur dans le régime; et ce signe est bien plus mauvais, que lorsque les forces ne se rétablissent pas, parce qu'en général, dans le système vivant, les forces de nutrition sont bien d'une autre importance que les forces de mouvement. *Aph.* 31, *sect.* 2. *Martian*, *pag.* 306, *seconde colonne.* « Ex » ægritudine bene cibum capienti nihil augescere corpus, malum.)

Si après la fièvre inflammatoire les convalescens éprouvent des sueurs continuelles, ce qui arrive principalement lorsque la solution s'est faite par les sueurs, et que cette excrétion critique n'a point été favorisée suffisamment (1), il faut employer une infusion de sauge, soit dans l'eau, soit dans du vin; et si ce remède échauffe trop, il faut y substituer l'usage de la décoction de quinquina, à

(1) Les évacuations critiques qui ne se font pas complètement, soit par la foiblesse de la nature, soit par quelque circonstance du traitement, font très-souvent dégénérer la fièvre aiguë en fièvre lente : « *Hoffmann* deinceps perpetuæ et clarius confirmatæ observationis est, tabificas plerumque febres succedere, quum maxime excretionibus criticis deficientibus aut perperam prohibitis. » Conf. *Schroeder*, tom. 2, pag. 86.

Schroeder dit que les fièvres lentes naissent principalement du dépôt de la matière morbifique sur quelque glande ou sur quelque viscère qui trouble l'ordre des sécrétions, et qui s'oppose à la régularité de la nutrition. (*Ibid.*)

laquelle il faut ajouter un peu d'esprit de vitriol ou de liqueur anodyne minerale d'*Hoffmann* : le défaut de sommeil à la suite des fièvres (mais sur-tout plus particulièrement des fièvres gastriques) dépend souvent de foiblesse ; cet accident cède à la bonne nourriture et à des fortifians, de petites quantités d'*assa fœtida*, ou de *sagapenum*, ou de *galbanum*, données le soir. *Burserius*, tom. 5, pag. 63.

Il y a des malades qui, après des maladies bien terminées, éprouvent un léger délire ; *Frygde* en a parlé dans sa pratique ; *Piquer* dit qu'il en a vu deux exemples ; *Hippocrate* l'a observé dans *Methon*, septième malade du premier livre des épidémies : les meilleurs remèdes sont des effusions d'eau sur la tête ; *Piquer*, obras, tom. 2, pag. 114 : « Post » capitis perfusiones mente constitit post judi- » cationem autem cum pervigiliis præter ratio- » nem loquebatur ».

« Post capitis perfusiones quievit mente cons- » titit ». On ne croiroit jamais combien ces effusions sont utiles dans cette circonstance.



CHAPITRE II.

Pneumonie inflammatoire.

J'AI parlé de la fièvre inflammatoire générale ; nous avons vu que cette fièvre s'exerce dans toute la masse du sang, et j'aurois pu rapporter en preuve que, dans des sujets morts de cette maladie, on a trouvé quelquefois la matière phlogistique répandue dans tous les viscères (*Selle*, pag. 107). Cette fièvre, ou plutôt la cause qui l'entretient, peut porter son impression d'une manière spéciale sur tel ou tel organe déterminé ; ce qui établit autant d'espèces différentes de fièvres inflammatoires, qu'il y a d'organes spécialement intéressés : ces maladies si différentes en apparence, et d'après les symptômes qu'elles produisent, sont cependant essentiellement les mêmes, et demandent le même fond de traitement ; néanmoins ce traitement exige quelques modifications relatives à l'application des topiques, aux moyens propres à soutenir l'évacuation critique, et peut-être aussi, relatives aux choix des sécours anti phlogistiques ; car il n'est pas douteux

que si l'art étoit plus avancé, on ne trouvât, dans la classe nombreuse des remèdes anti-phlogistiques, quelques remèdes plus spécialement indiqués que les autres, selon que l'affection maladive existe dans tel organe ou dans tel autre; il faut effectivement reconnoître que les substances médicamenteuses, outre la propriété qu'elles ont de combattre telle ou telle affection maladive, exercent encore plus précisément leur action sur tel organe que sur tel autre: et peut-être, par exemple, est-on fondé à attribuer au miel quelque chose de spécifique par rapport au poumon: en général il faut bien distinguer parmi les spécifiques, les spécifiques d'organes, d'avec les spécifiques des maladies. (Spécifiques d'organes qui sont tels, par la circonstance de porter leur action sur quelque partie déterminée, d'avec les spécifiques de maladie, qui sont tels par la propriété qu'ils ont de combattre efficacement une affection maladive déterminée: par exemple, le mercure est spécifique de maladie dans l'affection vénérienne, et spécifique d'organe, parce qu'il porte son impression spéciale sur les glandes salivaires.)

Pour exemple d'une fièvre inflammatoire particulière, je prendrai l'affection pneumonique, par laquelle j'entends généralement toute affection des organes de la poitrine: on distingue

assez communément ces affections d'après leur siège différent, en *pleurésie*, *péripneumonie*, *pléuro péripneumonie* (1), on entend par *pleurésie* l'inflammation de la plèvre ou des muscles intercostaux; par *péripnemonie*, l'inflammation de la substance même du poumon; et par *pléuro péripneumonie* l'état mixte, qui suppose à la fois l'inflammation de la plèvre et du poumon; cette distinction peut être fondée, et il n'est pas absolument impossible que chacune de ces parties ne soit affectée solitairement. Cette distinction pourroit être encore utile par rapport au pronostic, et par exemple, lorsque l'inflammation n'existe que dans les muscles intercostaux ou dans les plans les plus extérieurs de la plèvre, il peut se faire, comme le dit *Galien*, qu'elle se termine par un abcès qui se montre sur la peau et qui doit être ouvert: « Hâc concoctâ » inflammatione, nisi pus priùs discutiatur, » ad cutem attollitur et secatur. » Il est certain que cette distinction ne peut être établie d'une manière bien positive et qu'il n'y a point de signe qui l'annonce évidemment et sans équivoque; c'est-ce dont il est très-facile

(1) Cette nomenclature n'étoit pas celle d'*Hippocrate*, ou du moins *Hippocrate* ne l'a pas suivie constamment.

de vous convaincre en consultant les observations nombreuses qu'a recueillies *Morgagni* : vous verrez que la même collection de symtômes s'est présentée, et lorsque la plèvre étoit affectée seule, et lorsque l'affection n'existoit que dans le poumon, et lorsque ces deux parties étoient également intéressées (1);

---

(1) D'après les signes ordinaires de la pleurésie, on a trouvé la plèvre intacte, et le poumon seul affecté. *Haller*, obs. 13. *Morgagni*, épît. 20, n°. 18, épît. 21, n°. 17, 18. Mais, comme le prouve *Stoll*, quand les signes de la pleurésie avoient réellement précédé, il y a apparence que les bronches étoient affectées.

Stoll rapporte que, sur trente-cinq cadavres de pleurétiques, ouverts à *Vienne*, on avoit trouvé constamment le poumon affecté, et jamais la plèvre; *Van-Swieten* a rapporté ces observations, et n'a pas pu les réfuter, quoiqu'il fût contraire à l'opinion qui en découle naturellement. Voyez *Sarcone*, tom. 1, pag. 107, 108, etc.

Les signes qu'on donne ordinairement de la pleurésie, sont la douleur du côté forte et constante, la toux sèche, peu ou point de crachats, le pouls dur et avec cette espèce d'inégalité qui le faisoit comparer par *Galien* à une scie, etc. On dit que quand le poumon est affecté, les douleurs ne sont pas aussi vives, l'expectoration est plus abondante, le pouls a plus de mollesse; par rapport à la respiration, sa difficulté dans la pleurésie vraie est produite par la douleur; au lieu qu'elle n'en dépend pas quand le poumon est affecté. *Voyez* [illegible], tom. 2, pag. 264.

Nous avons déjà dit que la véritable distinction pratique à établir entre la pleurésie et la péripneumonie, doit être fondée sur ce que la pleurésie présente une maladie plus décidément nerveuse; et ce génie nerveux s'annonce par la douleur et la péripneumonie plus décidément humorale : et comme dans la constitution des maladies le génie nerveux précède assez commu-

une observation curieuse de *Morgagni*, c'est que les traces sensibles d'inflammation se sont trouvées quelque fois dans le côté opposé à celui où la douleur s'étoit faite ressentir constamment, pendant tout le cours de la maladie.

---

méritoit le génie lumineux, on doit entendre l'aphorisme d'*Hippocrate*, *à pleuritide peripneumonia*, d'un éloignement, non dans le lieu, mais *dans la nature même de la maladie*.

Sauvage définit le nom de pleurésie à l'affection des parties sensibles de la poitrine, soit les nerfs, soit les muscles (tom. I, n°. 140), et le nom de péripneumonie à l'affection des parties vasculaires, *id.* n°. 165. *Stoll* dit, à peu près dans le même sens, que lorsqu'à la suite d'une douleur intérieure, d'un pouls fort et dur, et des autres signes attribués à la pleurésie, on a trouvé la plèvre dans l'état naturel et les lésions seulement dans le poumon; il est très probable que ces lésions existoient sur-tout dans les bronches; (il appelle angine de poitrine (soit pleurésie humide, ou *angine bronchiale*, aph. 129) cette inflammation des bronches, et il dit qu'il l'a observée assez souvent chez les nouvelles accouchées. (*Pyret.*)

Dans son traité *de locis in homine*, *Hippocrate*, en parlant des affections de poitrine qui dépendent de la tête, donne le nom de pleurésie à ces affections quand elles n'occupent qu'un côté du poumon, et le nom de péripneumonie quand elles affectent les deux côtés du poumon (ces affections de poitrine qu'*Hippocrate* fait dépendre de la tête, me paroissent avoir quelque chose de rhumatismal); mais dans d'autres ouvrages, quand il parle des inflammations de poitrine qui ne dépendent pas de la tête, il emploie un autre langage, il appèle péripneumonie, l'affection du poumon, et pleurésie, l'affection des membranes et des muscles de la poitrine. *Martian*, vers. 286, sur ces maladies de poitrine qui dépendent des fluxions de la tête; voyez aussi *Hippocrate*, *de morb. lib.* 2; *Piquer*, *praxis*, pag. 189.

Hippocrate indique encore, entre la pleurésie et la péripneumonie, une différence qui peut être utile pour le traitement; il

Je choisis pour exemple d'une fièvre inflammatoire locale, la fièvre pneumonique (1), parce que la poitrine et les organes qu'elle renferme, offrent les parties les plus éminemment exposées aux affections phlogistiques, et celles dans lesquelles ces affections phlogistiques s'établissent avec plus d'intensité; j'ai déjà rapporté bien des faits qui semblent prouver que le poumon peut être considéré comme le centre du système vasculaire, et très-spécialement du système artériel; or l'affection phlogistique paroît réellement affectée au système artériel plus qu'à tout autre système.

Il est de la plus grande importance d'avoir une histoire exacte et complète de la pneumonie inflammatoire, car l'erreur, dans le diagnostic, peut décider des erreurs de traitement funestes et promptement mortelles:

---

dit que, dans la pleurésie sèche (ou simplement nerveuse), il faut se contenter de solliciter les mouvemens à l'extérieur par la saignée du bras, les fomentations, etc., et qu'il ne faut point tenter de provoquer l'expectoration …; au lieu que, dans la péripneumonie nerveuse, il faut tâcher de décider l'expectoration par des boissons humectantes: *de morbis*, Cœlius, lib. 1, n°. 45. Marinus, vers 238. Voyez la note à la fin du chapitre.

(1) Epidémie d'inflammations de poitrine. *Morgagni*, épît. 21, n°s. 26, 27, 28.

Sauvages, espèce 1, *péripneumonia vera*.

c'est sur-tout des affections aiguës de poitrine, qu'il est vrai de dire avec *Hippocrate*, que celui qui connoît la cause d'une maladie, peut toujours la traiter avec avantage: « Qui sufficit ad cognoscendum morbum, sufficit » quoque ad curandum. » Car il est question ici de la cause prochaine de la maladie, de la cause qui l'entretient) cause vraiment médicinale, puisque, comme nous l'avons dit tant de fois, c'est elle qui seule indique les moyens curatifs) et non pas des causes éloignées, physiques ou chimiques, sur lesquelles les médecins raisonneurs de tous les siècles, se sont étendus si longuement et au si grand désavantage de l'art; c'est de ces causes absolument étrangères à la médecine, et qui ne doivent point entrer dans le système des faits propres à cette science, parce qu'elles ne font rien pour l'établissement des moyens curatifs, que *Galien* disoit, avec raison : « nempè morbos rectè sanare inest medicis, » ex faciendorum cognitione, et non ex causæ investigatione, ob quam sunt contro» versi qui varias in ejusmodi morbis scripserunt curationes. » Ce n'est pas sur la cause des maladies qu'il est permis de diriger le traitement, car c'est un objet sur lequel il n'est pas possible que les hommes soient jamais d'accord, mais seulement sur les rap-

ports qu'elle présente avec des maladies décrites et déjà traitées avec succès : or, la cause telle que nous l'entendons, est vraiment le fondement sur lequel ces rapports portent et s'appuient. *Galien in morb. acut. com.* 1, n°. 13.

L'affection pneumonique se présente sur-tout dans la vigueur de l'âge ; elle est plus rare dans la vieillesse et dans l'enfance ; *Hippocrate* disoit qu'on n'avoit pas à craindre l'inflammation de poitrine avant l'âge de puberté, *morbi hi antè pubertatem non fiunt* ; nous avons déjà parlé de la puberté et de la révolution qu'elle amène dans le corps vivant ; nous avons vu qu'elle agit en augmentant le ton de toutes les parties solides et sur-tout du système artériel, et même en introduisant dans les humeurs une tendance bien marquée à la diathèse phlogistique ; en sorte que ce travail de la puberté doit véritablement être regardé comme la crise naturelle des maladies de l'enfance, qui dépendent ou du relâchement des solides, ou de la diathèse muqueuse, pituiteuse des humeurs ; cependant cette proposition d'*Hippocrate* n'est vraie que dans sa généralité, et elle souffre bien des exceptions : ainsi nous avons parlé sous le nom de *croup*, d'une affection de la gorge éminemment phlogistique, et qui demande le trai-

tement antiphlogistique le plus actif, qui attaque sur-tout les enfans jusqu'à l'âge de dix à douze ans, et qui est d'autant plus dangereuse, qu'elle se trouve moins d'accord avec leur constitution.

Cette maladie est plus commune chez les hommes que chez les femmes; et elle attaque sur-tout les hommes d'une constitution robuste, livrés habituellement à des travaux forcés et qui s'exposent sans ménagement à toutes les intempéries de l'air. *Triller* remarque aussi que cette maladie est plus dangereuse chez les femmes; car, comme nous l'avons déjà dit, d'après *Hippocrate*, le danger d'une maladie est d'autant plus grand, qu'elle a moins de rapport avec la nature du corps qui l'éprouve.

Il y a aussi pour la fréquence de cette maladie, une différence remarquable par rapport aux différens tempéramens : ainsi on observe qu'elle attaque sur-tout les gens d'un tempérament sec, chez lesquels le tissu des chairs est fort resserré, les vaisseaux peu nombreux, mais bien développés; et qu'elle est plus rare dans les tempéramens phlegmatiques et sanguins, chez lesquels le tissu spongieux est fort épanoui, les vaisseaux sanguins petits, en très-grand nombre, et qui semblent toujours retenir quelque chose de la

molle constitution attachée à l'enfance. Il y a, comme nous l'avons dit, deux systêmes principaux; le systême appliqué à la nutrition qui comprend les glandes, les vaisseaux lymphatiques et tout le tissu spongieux; et le systême vasculaire. Le rapport habituel de volume de ces deux systêmes mérite la plus grande attention dans la considération des tempéramens; dans les tempéramens qu'on appèle vulgairement pituiteux et sanguins, le tissu spongieux se trouve toujours dans un état de dominance relative; dans les tempéramens bilieux et mélancoliques, c'est l'action du systême vasculaire qui prédomine.

La pneumonie inflammatoire est très-souvent précédée de quelque cause évidente; et de toutes ces causes, la plus commune est l'impression du froid, lorsque le corps est très-échauffé: elle est communément précédée, quelques jours d'avance, d'un mieux être sensible, et sur-tout d'une augmentation notable dans l'appétit; et par-là, elle diffère essentiellement de la gastrique, qui s'annonce généralement par un dérangement dans la santé et une perte d'appétit. (1)

(1) Exemple d'une péripneumonie gastrique, qui fut jugée par des cours de ventre. *Hippocrate*, épid. 7. *Vallesius*, pag. 814. « *Carpesi*, qui peripneumonia laborabat, etc.

Elle

Elle débute par un froid plus vif que les autres espèces, et sur-tout que l'espèce catarrale ou rhumatismale qui commence par un froid très-léger ; ce n'est guère que deux ou trois heures après l'invasion du froid, que la douleur de côté commence à se faire sentir (1), au lieu que, dans la rhumatismale ou catarrale, la douleur de côté se fait sentir le plus communément en même temps que le froid ; dans l'inflammatoire, la douleur est plus fixe, plus circonscrite et comme poignante (2) ; dans la rhumatismale elle est beaucoup plus vague et plus étendue (3) ; communément elle est ac-

---

(1) Cela a lieu aussi dans la putride où la douleur ne se fait guère qu'après l'invasion de la fièvre. *Sauvages*, espèce VIII, *pleuresie putride*. Cette espèce, de *Sauvages*, étoit [illegible] ; elle régnoit au printems : il falloit commencer par les saignées ; qu'on pratiquoit dans les sujets forts et jeunes, jusqu'au nombre de cinq à six, dans les trois premiers jours ; on donnoit ensuite un [illegible]-cathartique, qui ordinairement faisoit rendre des vers, et on répétoit les purgatifs de deux jours l'un, jusqu'au onzième jour et au-delà ; chaque jour on donnoit un julep parégorique, [illegible] tom. 1, pag. 524, pour remplir, des bouillons répétés de quatre heures en quatre heures, pour boisson, une infusion de capillaire, ou une décoction d'orge.

(2) Il semble, dit *Galien*, que la partie affectée soit fortement tendue ou piquée. Voyez ce que dit *Galien* sur la qualité des douleurs, *de locis affectis*.

(3) Dans celle qui participe du génie rhumatismal, et qui, comme telle, demande principalement l'usage des vésicatoires, la douleur ne paroît souvent qu'après le premier accès de la fiè-

compagnée, ou a été précédée pendant quelques jours de douleurs rhumatismales dans les membres; dans celle qui dépend des premières voies, la douleur est aussi plus étendue, elle est communément plus inférieure, et elle est accompagnée assez généralement de douleurs ou de malaises dans la région épigastrique, dans les hypocondres et les lombes; ce qui est très rare dans la pneumonie véritablement inflammatoire, qui est pure, simple, et qui n'est compliquée avec aucune affection des premières voies.

Dans la pneumonie véritablement inflammatoire, la douleur, qui est donc fixe et poignante (1), a son siége le plus ordinaire entre la sixième et la septième côte, près du milieu de leur longueur, ou un peu plus en devant;

---

vre, qu'après avoir été vague pendant quelque temps. (*Sarcone*, tom. I, pag. 160.

Boerhaave paroît avoir cru mal à propos que la fièvre précède toujours la douleur pleurétique. (*Sarcone*, *ibid.*, il cite [illegible].)

(1) Dans la gastrique bilieuse, la douleur est communément plus étendue et [illegible]; c'est ce qu'Hippocrate exprimoit par [illegible], [illegible] ... sive hypocondria sublime habuerit. [illegible] ... *Martini*, pleurésie gastrique bilieuse. *Sauvages*, espèce VIII, *pleuritis putrida*, il dit qu'elle est très-commune à Montpellier.

on a cru observer qu'elle se trouve plus communément du côté droit, et *Triller* prétend qu'alors la maladie est moins dangereuse (1); nous avons répété souvent, d'après les anciens, que le corps est véritablement divisé en deux grandes parties latérales égales, par un plan perpendiculaire qui le coupe dans le sens de sa longueur; or, il paroît que les affections phlogistiques et bilieuses intéressent plus particulièrement le côté droit, et que les affections pituiteuses ont plus de tendance à porter sur le côté gauche; on a vu qu'une même cause de maladie, établie dans les premières voies, par exemple, une affection gastrique vermineuse, décidoit des points de côté, qui, dans le printemps, se faisoient ressentir du côté droit, et dans l'automne du côté gauche; nous avons été consultés depuis peu à l'Université, pour une maladie de poitrine évidemment vermineuse, qui régnoit au village de *Belgarde*, dans laquelle on a observé que les

(1) *Hippocrate*, en décrivant une pleurésie bilieuse d'été, qui devint mortelle, remarque que la douleur étoit du côté gauche; peut-être fait-il cette remarque pour insinuer que cette circonstance étoit de mauvais augure; car *Hippocrate* disoit souvent, que plus les maladies s'éloignoient de leur forme naturelle, et plus elles étoient dangereuses. (*Voyez Vallesius*, Epid. 3, pag. 214.)

douleurs affectoient ordinairement le côté droit de la poitrine : or, on sait que l'affection phlogistique règne généralement au printemps, et que dans l'automne, la diathèse bilieuse commence à se compliquer avec la diathèse pituiteuse, ce qui établit très-probablement la constitution que les anciens appeloient atrabilaire.

(Nous aurons occasion de parler ailleurs de la constitution atrabilaire, mais il paroît qu'*Hippocrate* la regardoit souvent comme participant, au moins, du génie pituiteux (1) ; en parlant de la mélancolie hypocondriaque, il dit qu'elle se termine par des évacuations abondantes de pituite : « Dolores circa umbi- » licum palpitatorii, habent quidem et ali- » quid mentis emotorium. Verum circà judi- » cationem pituita his acervatim copiosa cum » dolore penetrat ». Vous devez consulter sur cette affection l'ouvrage de M. *Grant*, constitution atrabilieuse ; il prescrit un long usage de purgatifs fondans, et sur-tout de tartre so-

(1) *Stoll* paroît croire aussi, que la constitution atrabilaire est une constitution mixte qui reconnoît pour [illegible] la constitution bilieuse et la pituiteuse, aph. 378. « Autumnali ... febris « pituitosa febris biliosam excipiunt, sequitur [illegible] : inde « constitutionis atrabilariae, febris atrabilariae intellectus.

luble, qui est un si excellent résolutif. *Trad. de M. de Villebrune, tom. 2.*)

La douleur augmente constamment dans l'inspiration et dans les efforts de la toux; au lieu que, dans les autres espèces, et par exemple, dans la gastrique bilieuse, la douleur augmente rarement dans ces circonstances; dans l'inflammatoire, la douleur n'augmente pas ordinairement par la pression; au lieu que dans la rhumatismale (1), elle augmente d'une manière cruelle; dans l'inflammatoire, les malades se trouvent ordinairement mieux couchés sur le côté affecté, ce qui la distingue encore de la rhumatismale, dans laquelle le malade se trouve mieux sur le côté sain.

Dans le commencement, les crachats sont assez souvent marqués de filets de sang, ce qui est même d'un heureux présage, puisque cette évacuation de sang locale tend puissamment à diminuer la congestion: « Mitissimi

---

(1) Les affections de poitrine rhumatismales me paraissent analogues à celles qu'*Hippocrate* [illegible], comme [illegible] de la tête. Ces inflammations rhumatismales paraissent en général occuper le système [illegible], elles ont une grande disposition à passer sur la tête, à produire des suppurations, [illegible], et elles demandent [illegible] l'usage des vésicatoires; elles règnent dans les temps humides et très-variables.

» sunt morbi pectoris, in quibus cruenta sputa
» deficiunt, disoit *Hippocrate*.

Ces crachats sanglans peuvent aussi se trouver dans les autres espèces de pneumonie, mais cela est cependant plus rare ; *Plenciz* prétend le contraire, pag. 57, et que ce n'est ordinairement que lorsque la phlogose est diminuée, et que l'affection gastrique commence à dominer, que les crachats deviennent sanglans.

Dans l'inflammatoire, l'urine est rouge, claire, peu abondante, et ne dépose point les premiers jours ; la respiration est difficile et douloureuse, et sur-tout dans l'acte de l'inspiration ; la manière dont s'exécute cette fonction, est ce qui mérite le plus d'attention pour connoître le génie inflammatoire et l'événement heureux ou malheureux de la maladie ; ainsi, la respiration très-laborieuse dans laquelle les actes d'inspiration et d'expiration sont extrêmement courts et se succèdent rapidement, est un signe presque assuré de mort : c'est sur tout un signe très-malheureux que le bruit ou l'espèce de sifflement qui se fait entendre dans la poitrine pendant la respiration, ce qu'on appèle communément respiration stertoreuse ; *Stoll* a observé que cette espèce de respiration, avec le désir continuel de se tenir debout, offre un symptôme absolument mortel, quoiqu'alors le pouls et la chaleur soient quel-

quefois entièrement naturels. « Mortis certum » signum in peripneumonia strepitum inter » decumbendum edere et velle erectum sedere ». *Stoll*, tom. 3, 53. *Hippocrate* dit aussi: « Quibus pleuriticis strepitus sputi multus in » pectore est, hi pereunt (1).

Ce n'est pas seulement dans les maladies de poitrine que la respiration mérite la plus grande attention comme moyen de pronostic, mais encore dans toutes les maladies fébriles, dans lesquelles elle indique d'une manière plus précise qu'aucune autre fonction prise à part (2); *Stoll* a observé souvent qu'elle avoit beaucoup

(1) La respiration facile, le sommeil naturel, l'absence de douleur dans les organes nobles, sont un signe assuré de rétablissement. *Duret*, in coac. Hipp. lib. 2, cap. 6, text. 1, page 144. « Et qui in libertate illâ spirandi una cum doloris » [illegible] nobilium partium vacatione, et somni [illegible], » qui longum tranquille, *Hippocrates* salutem promittit ». La respiration très-difficile et le délire établissent un état qui est presque décidément mortel. *Hipp.*

(2) Et très-communément dans les maladies fébriles qui affectent la peau, et cela d'après la grande sympathie établie entre les poumons et la peau. *Baglivi* disoit qu'il n'y avoit point de signe aussi important dans la petite vérole, que celui de la respiration: « Bona respiratio in variolis est inter exceptionis signis, » licet alia sint prava, et aegrotos [illegible], cum bona respira» tione in variolis semper bene speratur ». C'est ce qu'avoit dit aussi *Avicenne*, *Médecin Arabe*, un des premiers qui ait bien décrit cette maladie: « Ex illis quidem quod plurimum acci» dunt [illegible] in eum variolis [illegible] est ejus anhelitus et » lysis [illegible], nam ipsa dico cum remanserit bona, est res salvans ».

plus de valeur que le pouls : il rapporte que des malades chez qui les mouvemens du pouls ont été absolument éteints pendant des jours entiers; mais chez lesquels la respiration se soutenoit et s'exécutoit à peu près comme dans l'état naturel, ont recouvré la santé; et qu'au contraire la respiration courte et extrêmement fréquente a toujours été suivie de la mort, quoique les mouvemens du pouls ne fussent presque pas changés : « Respirationis vis quanta » sit ad vitam vel mortem, et quam securas » justa illius æstimatio prædictiones suppeditet » aliquoties vidi; respiratio abbreviata et simul » accelerata, ita ut inspirationes et expira- » tiones pusillæ sint, seque cito insequantur » pessima est, licet omnia alia bona esse » videantur; quamdiu tam in putridis malignis- » que, quam etiam in inflammatoriis thoracis » morbis, talem respirationem non videro, » non despero; hâc, ea presente, neminem vidi » convalescere ». *Stoll*, tom. 3, pag. 62.

» et plurimi eorum qui moriuntur per variolas, moriuntur præfo- » cati ex synanche.

Hippocrate attachoit la plus grande importance à la respiration dans les maladies fébriles : « Bonam autem spirationem » existimare oportet, valde magnam habere vim ad salutem, in » omnibus morbis acutis quicumque cum febre sunt et in quadra- » ginta diebus judicantur. *Prognos.* n°. 22, *Foës*, tom. 1, » pag. 41.

Nous avons vu que la chaleur vitale est une véritable chaleur de combustion, qui se soutient et s'alimente par le moyen de l'air pur, comme la chaleur du feu ordinaire : or, c'est principalement par la respiration que cet air pur pénètre dans le corps, et dès-lors il n'est point douteux que cette fonction ne soit la plus importante et la plus éminemment vitale.

Le pouls est dur et fort ; quand la douleur est très-vive, il est communément contracté, petit, foible, et sur-tout du côté qui répond à la douleur : et en général les signes tirés du pouls sont fort trompeurs dans les inflammations de poitrine. *Stoll*, tom. 1, pag. 98 ; les signes les plus sûrs sont pris de l'état de la respiration et de la manière dont le malade souffre son mal. *id. ibid.*

Les signes équivoques qui peuvent se trouver dans la pneumonie inflammatoire, et dans les autres espèces non inflammatoires, et qui peuvent rendre ainsi le diagnostic incertain, sont l'amertume de la bouche : car, quoique ce signe se trouve sur-tout dans les affections des premières voies, et qu'il en devienne un des signes caractéristiques, il peut se trouver cependant dans une affection réellement et exclusivement phlogistique, et il faut bien prendre garde, comme le recommande *Stoll*, de se décider tout d'un coup pour l'emploi de

l'émétique d'après ce signe seul : on ne sauroit trop répéter combien l'administration des secours héroïques demande de prudence et d'étude (1) : *Multa scire et pauca agere*, disoit *Baglivi*, beaucoup savoir et peu agir : on ne sauroit assez s'étonner de la précipitation de certains médecins qui se déterminent si lestement à appliquer des remèdes actifs, et qui doivent décider pour la vie ou pour la mort ; les médecins, dit très-bien *Piquer*, ne doivent jamais perdre de vue qu'il est bien plus difficile et bien autrement important, de ne pas faire du mal que de faire du bien (2) : vous savez que cette maxime a été présentée par le Grand

---

(1) « [illegible] ipse ego, si quando vehementer aegrotarem, « [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] (*[illegible]*, [illegible] part. [illegible], pag. [illegible], n°. [illegible].)

Je me croirois heureux, disoit *[illegible]*, si, malade, je tombois entre les mains d'un médecin savant, mais prudent, et qui ne se décidât à faire des remèdes qu'après un très-sérieux examen.

(2) [illegible] Ne tentez jamais de grands remèdes sans des indications essentielles ; on fera moins de mal, en ne donnant pas un remède indiqué, qu'en en donnant un qui ne le soit pas. « Si a debitis [illegible] [illegible], [illegible] « plus [illegible] [illegible], [illegible], ubi [illegible]

J. J. Rousseau, comme la maxime la plus essentielle de toute la morale.

Un autre symptôme incertain, ce sont les nausées, les efforts de vomissement, et même le vomissement de matières bilieuses, qui, comme nous l'avons déjà dit, peuvent dépendre de l'irritation vive, ressentie dans l'estomac et les parties voisines, qui ne demande d'autres secours que l'appareil des moyens anti-phlogistiques, et qui seroient augmentés d'une manière pernicieuse par l'action des émétiques et des purgatifs.

D'autres symptômes douteux, ce sont la rougeur vive du visage, des joues, qui se trouve fréquemment dans l'affection phlogistique, mais qui peut dépendre aussi d'une affection des premières voies : le teint jaune, les yeux chargés de bile. (Symptômes purement nerveux, et qui peuvent se présenter dans des états absolument phlogistiques.)

Lorsque le diagnostic est incertain, il faut faire prendre abondamment des boissons émollientes, miellées et acidulées avec du vinaigre,

---

» dicitur, aph. 843. — N'est-ce rien que de prévenir le mal que pourroit faire, et l'aveugle confiance du malade, et le zèle indiscret de ceux qui l'approchent ? « Magni momenti est non nescire : » neque sanitatem ut adjuvetur ægro noceatur, aut æger sibi » subinde solum licet hac negativâ medicatione uti. id. aph. 833. »

donner quelques sels neutres peu actifs, comme le nitre, la terre foliée de tartre, ou le tartre vitriolé, la crême de tartre, faire un fréquent usage de lavemens, faire de petites saignées de quatre ou cinq onces, comme par voie d'épreuve : l'effet observé de ces remèdes peut servir à dissiper l'équivoque et à mettre la nature de la maladie dans tout son jour ; car, d'après l'incertitude de nos connoissances et la foiblesse de nos lumières, il ne faut pas négliger un principe dont les anciens faisoient grand usage : et l'effet des moyens curatifs employés, d'abord comme par voie d'empirisme, mais avec beaucoup de ménagement, doit être regardé comme une des grandes sources d'indication : *à juvantibus et lædentibus indicatio.*

Il faut apporter une grande attention à l'état de la respiration, c'est la manière dont se fait cette fonction qui annonce le plus clairement le génie inflammatoire : la respiration courte, très pressée, qui ne s'exécute que par le mouvement du bas-ventre, est un des signes qui indique le plus sûrement pour la saignée. Voyez un exemple dans *Stoll*, tom. 1, pag. 69 ; dans une pleurésie compliquée d'affection des premières voies, il saigna huit fois, il y avoit des taches pétéchiales.

Mais ce qui va le plus directement à dissiper

l'incertitude des symptômes et à constater la nature réelle de l'affection locale, c'est le génie connu de la constitution épidémique et le caractère de la fièvre concomitante ; l'affection pneumonique inflammatoire dont nous parlons ici, est donc accompagnée de la fièvre inflammatoire générale, dont nous avons présenté l'histoire dans un assez grand détail ; nous avons vu que cette fièvre est décidément continente, c'est-à-dire, que son mouvement se soutient au même degré de vigueur, ou que du moins les redoublemens qu'elle peut éprouver sont indépendans de sa nature et seulement décidés par l'impression de quelque circonstance étrangère, comme par les émotions de l'ame, par les alimens, les boissons, les médicamens, et sur-tout par la révolution du jour et de la nuit ; car on a observé, que même en pleine santé, la fin du jour porte dans la chaleur une augmentation d'un ou de deux degrés, que cette augmentation se dissipe la nuit, et que la chaleur se retrouve le matin à son état ordinaire ; nous pouvons remarquer ici, que cette diminution de chaleur dépend d'un affoiblissement qu'éprouve le système entier des forces toniques (1), et que c'est à cet affoiblisse-

(1) Il paroît qu'il y a une opposition constante entre le système nerveux (qui comprend le cerveau) et le système vasculaire : l'impression du jour anime le système vasculaire, l'impression

ment, indépendant du sommeil, et décidé seulement par l'influence de la nuit, que tient le danger des veilles pendant la nuit, puisque ces veilles violentent vicieusement la nature, en soutenant l'exercice de son mouvement dans un temps qui la prive nécessairement d'une partie de son énergie (1) : aussi est-ce une des précautions les plus importantes dans le traitement des maladies chroniques, et sur

---

de la nuit anime le système nutritif; l'action augmentée du système vasculaire, [illegible] vers le soir, cède à la révolution de la nuit, et réciproquement. C'est ainsi que les affections épileptiques qui tiennent aux spasmes ou à l'action vicieuse augmentée du cerveau, peuvent céder à l'action du système vasculaire, à la fièvre proprement dite, pourvu que cette fièvre s'allume proprement, qu'elle se développe [illegible], qu'elle prenne tous les caractères d'une fièvre synochale, qu'elle soit ainsi purement nerveuse, dépendante de la seule réaction du système vasculaire, et qu'elle ne reconnoisse pour cause (ou moins concomitante) aucune altération humorale, *Martin*, lib. 2, *de morb.* sect. 1, vers. 67. *Et le système des maîtres*, c'est un phénomène absolument analogue à celui de l'éveil par la révolution du jour . . . Car l'apoplexie au moins purement nerveuse (et ce n'est que relativement à cet état que le travail fébrile peut être utile), n'est que l'extrême du sommeil, et les narcotiques ne sont utiles contre les affections nerveuses qu'en augmentant l'action du système vasculaire : on a remarqué qu'ils conviennent sur-tout contre les affections de ce genre qui éprouvent leurs accès pendant la nuit; ils agissent alors en modérant ce que la révolution de la nuit a d'excessif. *Willis*, *Mead*.

(1) Et d'après le système de [illegible], M. Moreau trouve que l'homme est plus précisément destiné, qu'aucun autre animal, à prendre le sommeil pendant la nuit. *Anat. comp.*

laquelle *Sydenham* insistoit fortement, que celle de régler la distribution du sommeil, et de la veille sur la durée du jour et de la nuit; en sorte que le malade se couche de très-bonne heure, et se lève de même. « Ut lectum temporius petant, præsertim hieme : » quò nihil magis confert ad concoctiones rectè » perficiendas, et conservandum pariter tenorem illum, atque ordinem qui naturæ jure » debetur » *Sydenham*, *de sang. mict.* tom. 1, pag. 445.

D'après l'augmentation que la chaleur éprouve chaque soir, la fièvre la plus décidément continente, paroît éprouver alors un redoublement bien marqué; mais ces redoublemens se font sans frisson précurseur, et plus généralement sans aucun appareil de mouvemens spasmodiques, établis à l'habitude du corps; en sorte qu'on peut avancer généralement que toute affection pneumonique, accompagnée d'une fièvre rémittente, dont les redoublemens se suivent d'une manière régulière et sont précédés de frisson, n'est pas une affection phlogistique, au moins dans un état de simplicité et de pureté absolue.

L'affection pneumonique, comme toutes les autres affections locales, doit donc être étudiée dans le génie de la fièvre qui l'accompagne; et le plus généralement dans la constitution an-

nuelle, c'est-à-dire, par la constitution annuelle qui dépend de la révolution des saisons; c'est ce qu'*Hippocrate* exprimoit ainsi: « medicum sic adversus morbum instare oportet » prout unum quodque horum (chacune des » humeurs dominantes dans les saisons diffe- » rentes) in corpore prævalet juxta tempus » quod sibi ipsi maximè natura conveniens » existit, *de nat. humorum*, n°. 17, *Cornaro*. C'est le dogme le plus important pour la pratique de l'art, dogme parfaitement exposé par les anciens, qui faisoit comme le fondement de leur doctrine, et qui a été principalement rappelé par *Sydenham* et par les excellens observateurs qui l'ont suivi; vous pouvez consulter à ce sujet les ouvrages de *Galien*, et sur-tout son traité *de differentiis febrium*, et son second livre *de crisibus*; vous y verrez qu'après avoir décrit les différentes espèces de fièvres simples, savoir, la fièvre sanguine, la fièvre bilieuse, c'est-à-dire, dépendante de l'altération bilieuse des humeurs; enfin la fièvre pituiteuse ou dépendante de l'altération pituiteuse des humeurs: il reconnoît que ces différentes causes de maladie, profondément établies dans quelque partie déterminée, donnent des maladies qui sont de même nature que les fièvres qu'elles produisent, quand elles s'exercent dans la masse entière des humeurs:

il

il y a donc, disoit *Galien*, différentes espèces d'inflammations; (car *Galien* prenoit le mot inflammation dans un sens plus étendu que ne faisoient quelques anciens, d'après *Erasistrate*, qui paroissoit le borner exclusivement au phlegmon; il entendoit donc par inflammation toute espèce d'affection locale: » Febris acuta vel » aliquo dictorum humorum putrescente, vel » membro inflammationem patiente, genera- » tur, et quod inflammationis vocabulum non » secundum antiquam consuetudinem audien- » dum, lib. 2, cap. 9, de crisib.): 1°. l'inflammation simple ou phlegmoneuse à laquelle répond la fièvre continente la plus simple de toutes, analogue à la fièvre éphémère prolongée: « Cùm vero ipse secundum naturam » se habens sanguis impactus in loco fluxioni » obnoxio putruerit; (et par putréfaction, *Galien* entendoit généralement un état des humeurs vivantes différent de celui qu'elles doivent avoir naturellement, *de diff. febr. lib.* 2, *cap.* 9), « Hic quidem affectus inflammatio » est, simplex vero ex ipsâ febris accenditur » similis maximè ephemeræ »; 2°. l'inflammation bilieuse à laquelle répond une fièvre de même nature que la fièvre ardente (1):

---

(1) Sur l'affection de [illegible] à cette fièvre bilieuse, *Hipp. Prorrh.* [illegible]

Galien appeloit assez généralement cette inflammation, inflammation érysipélateuse : « omnino enim fluxus qui inflammationem efficit » vel flavæ bilis est, vel atræ, vel pituitæ ; » si igitur impermixtæ multæ flavæ bilis fuerit, » tum facit erysipelata et eos qui herpetes » nominantur » ; 3°. une inflammation pituiteuse, à laquelle correspond une fièvre catarrhale de même ordre que la fièvre quotidienne continue ; *Galien* appeloit ces inflammations œdémateuses : « Nam in omnibus inflammatis » particulis humorum impactis statim quidem » humores putrefacit, simulque calorem quem» dam excitat, qualis et in reliquis omnibus pu» trescentibus oritur ; hujus igitur caloris modus » cum simplex fuerit, earum alicui quas dixi» mus febrium, necessario assimilatur, vel » potius (si verum velimus dicere) una ex » illis est, vel ad amaram bilem, vel ad » atram, vel ad pituitam attinens. (cap. 12, » lib. 2, de crisib.)

Il ne faut pas oublier, dans l'histoire de la pneumonie phlogistique, que sa marche est éminemment assujettie à l'influence des jours

---

» lieu est alors [illegible], les deux petits [illegible], et [illegible], » [illegible], [illegible] ; quibus in febre, [illegible]. *Prosper* » *Martian.*

critiques, qui, comme nous l'avons dit, présentent généralement l'ordre tierçaire depuis le commencement jusqu'au neuvième jour, et l'ordre quaternaire depuis ce neuvième jour jusqu'au vingtième : la pneumonie, comme toutes les affections maladives, peut cependant parcourir ces temps d'une manière lente (1), et se présenter sous la forme d'une maladie décidément chronique.

CHAPITRE III.

Suite de la pneumonie inflammatoire.

ON établit communément que les inflammations locales se terminent par résolution, par induration, ou par suppuration ; (car je ne parle point ici de la gangrène.)

---

(1) C'est de cette espèce purement nerveuse que parle *Hippocrate* sous le nom de *pleuritis et peripneumonia sine sputo*. Après avoir parlé de ces maladies avec matière, et avoir reconnu qu'elles doivent nécessairement passer par voie de coction, il dit que l'objet qu'on doit se proposer (dans celle-ci) c'est de distribuer la maladie sur tout le corps : « *Ita ut morbus per totum corpus* » *dispergatur*. (*De morbis*, *Cornario*, *lib.* 1, n°. 44.)

Nous ne pouvons pas savoir comment se font ces différens modes de solution, et encore moins, comment quelques-uns peuvent être utiles, et de quelle manière ils contribuent à la solution des inflammations; mais, d'après la corrélation que nous avons établi entre les affections locales et les affections générales, ce qui nous importe principalement, c'est de rechercher les rapports qu'il peut y avoir entre les moyens de terminaison de l'inflammation, et les moyens de terminaison des fièvres générales: c'est un objet curieux et très-intéressant, dont on ne s'est presque point occupé et dont je vais parler dans ce chapitre.

D'abord par rapport à la *résolution*, si l'on entend par-là, comme le font quelquefois les sectateurs de *Boheraave* (1), cette terminaison de l'inflammation, qui ne laisse aucune trace sensible de son existence dans l'organe qui en étoit le sujet et qui ne décide aucune espèce d'évacuation critique (2), c'est-à-dire l'évacuation d'aucune matière qui porte des caractères sen-

---

(1) D'après *Sydenham*, qui parloit apparemment des affections purement nerveuses, (voyez ce passage de *Sydenham* dans *Schroeder*, tom. 2, pag. 55. *Swieten*, aph. 594, 810, numéros 1, 883, 1217.

(2) *De Haën* disoit qu'il suspectoit toujours la solution d'une fièvre qui s'étoit faite sans évacuation. (*Schroeder*, tome 2, page 50.)

sibles de coction (1), on peut bien établir que ce mode de solution n'a lieu que par rapport aux états purement nerveux, qui ne supposent aucune altération dans les humeurs, et plus généralement aucune lésion dans les forces digestives (2); c'est dans cet état qu'on doit concevoir que se trouvent les affections locales, quand elles cèdent aux moyens capables de faire couler la sueur : le traitement doit consister à faire prendre fréquemment des boissons tièdes, des bains, à se tenir chaudement, à animer les boissons avec quelques légers aromatiques, à prendre le soir des narcotiques, etc. (3) ce

---

(1) *De Haën* dit que dans le cours d'une pratique de 29 ans, il n'a jamais vu de solution de cette espèce : (cité par *Schroeder*, tome 2, page 19.

(2) Il se peut faire cependant que des inflammations graves soient résoutes par l'action vive du système artériel, action qui, comme on sait, est une véritable concoction. *Stoll*, tome 1, page 14 : on trouveroit peut-être dans la pratique de *Haen*, qui affecte toujours à affoiblir l'action vasculaire, la raison pour laquelle il n'avoit jamais observé de solution de cette espèce : *Hippocrate* a vu aussi des affections générales de fièvres se terminer de la même manière : « Febres quibus nullis observatis » judicationes denotantis solvuntur » (ibid. 1). *Sydenham* a dit la même chose : « Dari quandam febrium speciem, quas natura » methodo nihil peragunt, sine visibili aliqua evacuatione ablegat. (sect. 1, cap. 2.)

(3) C'est dans cet état purement nerveux des affections de poitrine, qui se marque par la douleur, et qui précède l'inflammation, proprement dite, que *Sarcone* a tant recommandé l'usage de l'opium, d'accord avec les autres moyens qui aident.

sont des états analogues qui ont été détruits tout d'un coup par l'application des vésicatoires : ainsi on a vu des *dyssenteries* guéries soudainement par l'application d'un vésicatoire sur le bas-ventre ; *Mertens* rapporte qu'il supprima une hémoptysie dans une personne très-nerveuse, en appliquant un vésicatoire entre les épaules, après avoir employé inutilement les saignées répétées, l'eau froide, les acides minéraux et les autres secours le plus généralement utiles ; *Stoll* parle aussi d'un homme très-nerveux, qui éprouvoit de temps en temps des oppressions qui le mettoient en danger de mort

---

citent les mouvemens à l'extérieur, comme les saignées abondantes, les fomentations anodynes appliquées tièdes, (tome 1, page 117) ; il reproche à *Tralles* de n'avoir pas connu cet état (*id.* page 114, en note), et par conséquent d'avoir ignoré les vraies indications des narcotiques dans les affections aiguës de poitrine. Cet état est absolument analogue à celui que *Stoll* a décrit sous le nom de *dyssenterie rhumatismale*, qui demande aussi éminemment l'usage des narcotiques, et des autres secours propres à rétablir les forces dans leur mode ordinaire de distribution : cet état de spasme précurseur de l'inflammation doit se trouver plus fréquemment par rapport aux intestins. Sur l'usage de l'opium dans le principe des affections de fluxion. *Murray*, *page* 53, *première colonne*, n°. 145 *à la fin*.

Pleurésie nerveuse, *Sauvages*, espèce XII. - - *Pleuritis convulsiva*, *Bianchi*, *hist. hepatis*, tome 2, *page* 214 ; la douleur très-vive se calme le troisième ou le quatrième jour par l'augmentation de la fièvre.

et qui étoit sujet à une hémoptysie très-considérable ; il le guérit par le moyen d'un vésicatoire appliqué sur la poitrine, en le faisant tenir dans son lit bien chaudement, et en lui donnant des boissons diaphorétiques ; la sueur qui survint dissipa l'hémorragie : on doit concevoir, comme le dit *Stoll*, que les vésicatoires agissent ici en changeant le cours de la fluxion et en déterminant les humeurs vers l'organe de la peau dont ils deviennent de puissans excitans ; c'est aussi dans ces états qu'a réussi l'opium, qui doit être regardé comme un des meilleurs sudorifiques : on sait que *Sydenham* faisoit un grand usage de l'opium dans le traitement des dyssenteries, mais seulement des dyssenteries simples et purement nerveuses ; car d'ailleurs comme le dit très bien *Stoll*, il ne mérite point le reproche que quelques-uns lui ont fait, d'avoir appliqué trop généralement cette méthode ; car il a bien vu qu'il y a des espèces de dyssenteries qui ne demandent que les purgatifs, savoir, celles qui sont entretenues par des fièvres gastriques, comme cela est si ordinaire en automne : il a connu des dyssenteries qui ne cèdent qu'à la saignée, savoir, celles qui sont entretenues par une diathèse phlogistique, et à cette occasion il rapporte une observation très curieuse d'une femme qui éprouvoit une dyssenterie depuis trois ans, qu'il guérit

par le seul usage de petites saignées fréquemment répétées ; c'est aussi dans les pleurésies purement nerveuses que l'opium pourroit avoir des succès et qu'on pourroit employer avec avantage la méthode de *Haën* qui recommande de donner cinq à six onces d'huile de lin récemment exprimée, avec un grain d'opium répété deux à trois fois par jour. (Rat. med. t. 1, p. 19.) le diagnostic de cet état purement nerveux est extrêmement difficile, cependant on peut le présumer dans des personnes bien portantes qui se sont exposées à des causes de suppression de transpiration. (*Helmont*, pag. 376.)

(C'est très-probablement dans un état analogue que se présentent les affections locales quand elles suivent l'application brusque du froid sur un corps pénétré de chaleur, et qu'elles sont très-probablement dues à l'introduction de la matière du froid, qui agit comme corps étranger sans avoir encore porté d'impression profonde, décidé aucune maladie bien établie, et qui comme tel, est susceptible de céder tout d'un coup à l'action des sudorifiques (Voy. *Stoll* t. 3, p. 172.) Il donne des boissons tièdes, abondantes, aiguisées de quelque léger aromate et ordonne de se tenir chaudement dans le lit ; le soir, de l'opium et de la muscade. Il dit que les vésicatoires sont éminemment appropriés. (173.)

Ce sont les succès obtenus par ces moyens et autres analogues, propres à distribuer les forces d'une manière égale, et qui dès-lors, doivent dissiper des affections maladives qui ne consistent que dans leur distribution vicieuse et leur accumulation sur telle ou telle partie déterminée; ce sont ces succès qui ont accrédité la méthode des sudorifiques dans le traitement de toutes les affections locales, et qui appliquée inconsidérément à tous les états si différens dans lesquels ces affections peuvent se présenter, est devenue si pernicieuse.

Les affections locales peuvent ne dépendre que d'une simple congestion qui n'a décidé encore aucune affection phlogistique, et dans cet état, elles peuvent être guéries tout d'un coup par les évacuations de sang; par exemple par les hémorragies du nez, et par le flux hémorroïdal chez ceux qui en ont l'habitude, de même que la fièvre inflammatoire imminente ou l'éphémère prolongée. (Cet état de maladie par simple congestion, ne suppose point de coction, et c'est relativement à cet état que, dans toutes les fièvres, les hémoragies peuvent être utiles dans quelque temps qu'elles paroissent, sans être assujetties à suivre les progrès de la coction. (*Martian præn. coac. sect.* 1, *vers.* 29.)

Mais lorsqu'une affection locale intéresse pro-

fondément la substance d'un organe, il faut nécessairement qu'elle entre en voie de coction et qu'elle éprouve des évacuations subséquentes, qui portent les caractères sensibles de cette coction; la résolution, prise dans le sens que nous lui donnions tout à l'heure, ne peut plus avoir lieu dans l'affection pneumonique dont nous parlons ici; la résolution arrive lorsque les humeurs qui ont été le sujet de l'affection phlogistique, ont subi les actes de coction et qu'elles s'évacuent sous forme de pus; cette évacuation se fait le plus ordinairement et de la manière la plus heureuse par l'expectoration: on doit attendre cette résolution, lorsque les crachats paroissent bientôt, qu'ils sont abondans, qu'ils sont dans le commencement d'une couleur jaune, marqués d'un peu de sang. (« Si sputum « flavum sanguini non multo commistum in iis » qui pulmonia laborant inter initia spuitur, » valde utile est » *progn.*) qu'ils prennent promptement une couleur blanche et une consistance épaisse, sur-tout quand ils calment la douleur et qu'ils rendent la respiration plus facile.

Les produits de la coction peuvent aussi s'évacuer par les voies urinaires: ce flux d'urine se fait le plus communément au huitième jour, le sédiment doit être copieux, blanc, parfaitement homogène, il est avantageux qu'il soit d'abord rougeâtre et qu'il prenne bientôt une

couleur blanche, à peu près comme les crachats qui, dans le commencement, sont ensanglantés et qui doivent devenir blancs dans la suite. *Hippocrate* remarque que le sédiment rougeâtre des urines, quand il est homogène et bien fondu, est également critique ; mais qu'il annonce communément une solution plus difficile et plus tardive : enfin les produits de la coction peuvent se porter sur différentes parties du corps où ils décident, d'une manière critique, des abcès ou des collections véritablement purulentes, (*Hippocrate*, prog. *Piquer*, p. 207.) et qui, le plus communément, se font aux glandes parotides ou aux extrémités inférieures.

« Quibuscumque ex pulmonia abscessus circa » aures fiunt, et suppurantur, vel infernas partes » et fistulantur, ii liberantur ; » c'est-à-dire, comme l'interprète *Piquer*, qu'ils donnent quelque matière.

Van Swieten (aph. 842.) dit que ces abcès doivent paroître le neuvième jour, mais ils peuvent paroître plus tard et même au bout de quelques mois. (*Piquer* prog. pag. 209.) Vous pouvez voir dans la dissertation de *Wendt*, et dans *Baldinger*, t. 4, p. 106, un exemple de Parotide le quatorzième jour).

Ce premier moyen de solution de la pneumonie inflammatoire, qui se fait donc, par une coction purulente dont les produits s'évacuent le

plus ordinairement par l'expectoration, est absolument analogue au moyen de solution de la fièvre inflammatoire qui éprouve une coction dont les produits se présentent, dans les urines, sous une forme entièrement purulente ; car, comme le disoit très-bien *Galien*, le pus qui se forme dans les inflammations, est analogue au sédiment que déposent les urines dans les fièvres. « Et superante quidem naturâ sicut in inflamma-» tionibus pus, ita in humoribus qui in venis » atque arteriis continentur, quoddam quod » puri proportione respondet subsidens in urinis ». (de differ. feb. lib. 1, cap. 6.)

La pneumonie inflammatoire se termine quelquefois par squirre, ou par induration ; *Stoll* remarque que, chez ceux qui ont éprouvé des inflammations du poumon, il est très-ordinaire que la substance de ce viscère soit plus dure qu'elle ne doit l'être, et granulée : *Morton* remarque que les tubercules que les péripneumonies mal terminées laissent souvent dans les poumons, deviennent une cause fréquente de phthisie pulmonaire.

Ce moyen de solution est absolument analogue à celui de quelques fièvres, qui décident aussi quelquefois des tumeurs comme squirreuses. *Van-Swieten* remarque qu'il survient quelquefois, dans les nouvelles accouchées, une fièvre assez forte qui dure un ou deux jours et qui

laisse des tumeurs dures et comme squirreuses, dans les mammelles, *Sydenham* a observé dans les enfans que, lorsque les fièvres intermittentes, sur-tout les intermittentes d'automne, se prolongent, elles déterminent presque sûrement des tumeurs ou des duretés dans le bas-ventre, et qu'il n'y a pas de signe qui, à cet âge, soit plus avantageux et qui annonce plus sûrement la convalescence; il y a par rapport à ces tumeurs, qui surviennent aux enfans, à la suite des fièvres, une circonstance remarquable, c'est qu'elles ont la dureté du squirre à la suite des fièvres intermittentes, et qu'elles sont venteuses dans les autres espèces de fièvre, mais elle sont également salutaires.

M. *Cullen* observe très-bien que la solution par squirre a lieu sur-tout dans les parties glanduleuses; or, nous avons déjà vu que le système des glandes est plus en action dans le premier âge de la vie, que dans tous les âges suivans.

Le troisième moyen de solution de la pneumonie inflammatoire est la suppuration: on a lieu de craindre cette voie de solution (1), lors-

---

(1) Selon *Hippocrate*, la suppuration est plus ordinaire aux personnes d'une constitution nerveuse. (coac. praen. sect. 2, vers. XX). Les personnes, dit-il, qui, en santé, sont très-sujettes à des frissons, éprouvent des hémorragies qui disposent éminemment à la suppuration.

que la maladie se soutient au même degré jusqu'au quinzième jour sans donner aucun signe de coction, ou lorsque l'expectoration qui avoit paru, cesse de nouveau ; on peut conclure que la suppuration se fait, lorsque la fièvre qui avoit diminué s'allume de nouveau, lorsqu'il paroît de légers frissons, qui se répètent fréquemment et d'une manière irrégulière, et qui ne sont décidés par aucune cause manifeste, lorsqu'il y a de petites sueurs, que la douleur de poitrine a disparu et qu'elle a fait place à un sentiment de pesanteur (1), lorsque la difficulté de respirer est toujours subsistante ; cet état de suppuration peut se présenter sous deux formes bien différentes ; ou bien le pus est cantonné et circonscrit, et l'affection maladive qui l'a produit, est absolument détruite (2) ; ou bien le pus se forme

(1) C'est dès ce moment, dit *Hippocrate*, qu'on doit commencer à compter la formation de l'abcès ; *Piquer*, prog. p. 156 : « Considerare autem oportet principium suppurationis, si quando a primum signo ipsum prehendit, et si dixerit in parte quae dolore vexabatur, pro dolore, ponderis ipsum gravari, haec enim in principiis fiunt suppurationis, (progn.)

(2) Cet état de suppuration est analogue à celui qui est produit par des causes extérieures, comme par exemple, par des blessures, et qui, comme le dit *Hippocrate*, est à-peu-près sans danger : « Fit praeterea etiam ab ulcere suppuratus, et [illegible] a his morbis exiit ». Il avoit parlé auparavant des états de suppuration dépendans des matières qui s'altèrent dans la substance

habituellement, et est dû à une affection profondément établie dans la substance du poumon, qui tend à la fondre et à la convertir en matière puruleme (1); c'est alors que se présentent tous les symptômes d'une véritable fièvre étique, dont un des grands caractères, (quoiqu'il ne soit pas cependant aussi nécessaire que l'a dit *Galien* qui le regarde comme le symptôme pathognomonique de la fièvre étique), est que la chaleur augmente, que le pouls devient plus grand et plus vite, une ou deux heures après

---

tance même des poumons. (*De locis in homine*; *Prosper Martian*, 186.)

Il y a des personnes qui éprouvent à différentes reprises ces suppurations dans le poumon, et qui périssent enfin affoiblis par ces suppurations fréquemment répétées (*Vanswieten*, [illegible], pag. [illegible]) « Plurimum sunt [illegible] quibus ab debilitatem pulmo [illegible] tam illarum [illegible] bis [illegible], fiunt [illegible] [illegible], [illegible] liberantur, atque ita [illegible] et crebro [illegible] patiuntur, donec aliquando debilitati [illegible] [illegible] [illegible] et [illegible] ». *Swieten*, t. 4, p. 54.

(1) Il peut même arriver qu'il se forme habituellement dans le poumon du pus qui s'échappe à mesure qu'il se forme, et dont la production ne tient point à un état phthisique. *Van Swieten*, tome 4, page 61 : il cite *Willis*, qui avoit vu que, dans certaines circonstances, des parties du poumon devenoient des espèces de couloirs par lesquels s'évacuoient sans danger des matières purulentes, à mesure qu'elles se formoient; en sorte que l'état phthisique ne peut pas être connu par le pus, mais au contraire le pus doit être connu par l'état phthisique, comme le disoit [illegible] *Piquer*, [illegible] page 105.

l'usage des alimens (1); et ce symptôme se montre tout d'un coup sans être précédé, ni d'horreur, ni de refroidissement des extrémités, ni d'engourdissement, ni d'envie de vomir, ni d'inégalités dans la distribution de la chaleur et les mouvemens du pouls; cette augmentation, dans les mouvemens du pouls et de la chaleur, dépend seulement de l'impression d'irritation que les alimens portent sur l'estomac : la différence qu'on peut établir entre les fièvres étiques et les phthisiques, c'est que celles-ci sont entretenues par un ulcère, et que les étiques ne le sont pas. *Selle*, t. 1, p. 256. man. clini. *Galien* prenoit ces mots dans une acception différente, il entendoit par *phthisie* tout être de fonte et de colliquation, et par *phthoën*, il entendoit seulement la colliquation par ulcération : ainsi le mot *phthisie* de *Galien* équivaut au mot *étique* des modernes, et le mot *phthoën* à celui de *phthisie* des modernes. *Swieten*, t. 4, p. 2.

Les signes de suppuration interne donnés par *Hippocrate* dans les pronostics, sont une fièvre continue, plus douce pendant le jour et plus forte la nuit, des sueurs, des frissons irréguliers, une toux sèche, (la toux peut être avec

(1) Ce caractère n'est pas constant. *Pinel*, progn. p. 190.

une

une expectoration plus ou moins abondante, lorsque la suppuration est due à une fluxion abondante d'humeurs pituiteuses sur le poumon. id. ibid. 848.) les yeux caves, les pommettes rouges, les ongles crochus, les doigts très-chauds et desséchés, et leurs extrémités ridées, froncées, (*Fiquet*, prog. pag. 200.) des tumeurs aux extrémités inférieures, le défaut d'appétit, des pustules sur le corps. Voy. *Vallesius*, épid. lib. 7, pag. 848.

Dans les suppurations du poumon, un signe qui a beaucoup de valeur pour le rétablissement de la santé, c'est que l'appétit se soutienne. *Hipp. prog. Vallesius, épid. 7, 887.*) « Cibos » libenter accipere, suppurationem salubrem ».

Il y a beaucoup de difficulté pour déterminer les vrais caractères du pus et pour le distinguer du mucus (et c'est un sujet de dispute fort ordinaire entre les medecins); ceux qu'on donne communément, c'est que le pus n'est pas blanc comme la simple mucosité, c'est que jetté dans l'eau il va au fond, au lieu que le mucus surnage, c'est que jetté au feu il exhale une odeur plus fétide. *Hippocrate* prescrivoit de cracher dans un vase d'airain plein d'eau de mer (qui est plus pesante que l'eau pure); mais tous ces signes sont peu considérables, et ne suffisent point pour établir bien nettement et sans équivoque la nature du pus. Ce qu'il y a de plus

sûr, c'est l'ensemble des caractères qui constitue l'état de fièvre phthisique : le pus, disoit fort bien *Arétée*, doit se connoître par la maladie, et non la maladie par le pus : « at species humorum propè infinitæ sunt, lividorum, atrorum, purorum ac sincerorum, aut pallido alboque, aut albo et viridi mixtorum.... » omnes autem hæ puris formæ ac species » sunt : quicumque verò aut igne, aut aqua » humiditates explorant ac notant, hi haud » ita multum *phtoën* dignoscere videntur : » (*de causis et sign. morb. diutur. lib.* 1, *cap.* 8.)

Pour distinguer le pus de la matière simplement muqueuse, on a prescrit de les mêler avec l'acide vitriolique en ajoutant de l'eau ; le mucus nage dans la liqueur en forme de flocons, le pus se précipite. (*Jackson*, com. lips. t. 26, p. 330.) Le pus doit se connoître par la maladie, et non la maladie par le pus. *Piquer*, progn. p. 205, il cite un passage d'*Arétée* sur l'incertitude des qualités du pus. *Morgagni*, ep. 22, n°. 28.)

Ce mode de solution répond à celui des fièvres qui introduisent dans les humeurs une véritable disposition purulente, comme l'a très-bien dit de *Haën*.

La pneumonie inflammatoire se termine encore assez souvent, ou par un épanchement de

sérosité dans la poitrine (1), ou ce qui est bien plus funeste, par l'épanchement d'une lymphe qui se coagule et qui décide soudainement la mort en arrêtant les mouvemens du poumon ; le seul moyen de sauver le malade, comme le dit *Stoll*, seroit de faire tout d'un coup l'ouverture de la poitrine et de procurer l'évacuation de cette matière avant qu'elle eut eu le temps de se coaguler.

Ceci n'est pas particulier aux inflammations locales, et la fièvre inflammatoire générale peut amener des effets analogues : l'illustre *Medicus* a prétendu que la partie rouge du sang fortement coagulé par une diathèse phlogistique, se sépare de la sérosité qui peut ainsi s'épancher dans différentes parties (2) ; cette explication de *Medicus* ne paroît pas fondée : car il faudroit que les épanchemens d'hydropisie fussent aussi familiers à la diathèse phlogistique, qu'ils sont rares dans le fait ; c'est une objection que *Stahl* a répétée souvent, et qui est généralement applicable à toutes les explications mécaniques

---

(1) Hydropisie par inflammation des poumons, Morgagni, épît. 21, pag. [illegible] [illegible], tome 2.

(2) Hydropisie générale à la suite d'une inflammation [illegible] guérie par l'application des [illegible], 20, § [illegible] [illegible].

es nécessaires que l'on donne des phénomènes de l'état vivant, soit en santé, soit en maladie; mais, quoiqu'il en soit, il est bien essentiel de reconnoître qu'il y a certains états d'inflammation phlogistique, soit locale, soit générale, qui décident des hydropisies (1); ainsi *Medicus* a vû plusieurs hydropisies qui ne cédoient qu'aux saignées fréquemment répétées, aux boissons émollientes et à tout l'ensemble des moyens anti-phlogistiques; *Stoll*, qui a vu quelquefois cette espèce d'hydropisie, observe qu'elle n'a lieu que chez les gens vigoureux, qui sont à la fleur de l'âge et qui se nourrissent largement avec des alimens très succulens; on a lieu sur-tout de la présumer chez ceux qui éprouvent la suppression de quelque évacuation habituelle de sang : hydropisies guéries par des hémorragies spontanées, *Fabrice de hilden. cent. obs.* 50... Journal de Méd... Mai 1787, pag. 132. (2)

La pneumonie inflammatoire décide aussi

---

(1) V. Cullen, traduct. Bosquillon, [illegible].

(2) Hippocrate, de vict. rat. in morb. acut. Foesius, page 115 : « Si difficultas spirandi, [illegible] et [illegible] adsit, [illegible] ».

Hippocrate disoit que la pituite qui est [illegible] dans quelque partie du bas ventre, [illegible] la [illegible] et décide ainsi des épanchemens hydropiques; « Si autem quibus in ventre [illegible],

très-souvent une effusion de sang dans tout le tissu cellulaire, et probablement même, c'est

---

» vient [illegible] ». *Martian*, *de morb. mulier.* *lib.* 1, *sect.* 1, *vers.* 36.

Hippocrate paroît reconnoître deux espèces d'ascite ; l'une qui est précédée de [illegible], et dans laquelle la graisse ou la [illegible], changée en eau, se répand dans le ventre ; l'autre dans laquelle la [illegible] par la chaleur de quelques [illegible], donne lieu à l'épanchement ; dans la première espèce il [illegible] une dominance du froid, et il dit qu'elle est incurable ; et dans la seconde une dominance de chaleur : « Ex [illegible] est ; [illegible] » [illegible]. Dans la seconde espèce il recommande la saignée, etc. *Martian*, page 186, première et seconde colonne.

Hippocrate ne donne le nom d'hydropisie qu'à l'épanchement d'eau dans le ventre ; il parle qu'un [illegible] l'hydropisie de [illegible] ([illegible] 7, [illegible]) ; elle avoit été précédée d'une fièvre vive, et trois jours avant la mort il survint un frisson, de la sueur, [illegible] à la partie [illegible] de la cuisse droite.

Expériences de Lower, qui a décidé des épanchemens hydropiques par la ligature des veines. ([illegible], pag. 117. *Voir*, tome 3, page 204 et suivantes.

Hydropisies de poitrine guéries par l'usage des humectans ; comm. lips. tome 18, page 196, [illegible].

Sur la saignée dans l'hydropisie, *Van-Swieten*, tome 4, page 150, Journ. médic. trad. 1787, page 222.

Hippocrate décrit une espèce d'hydropisie, qu'il attribue à la chaleur de la rate, et dans laquelle, après les purgatifs, il donne le lait d'ânesse pour détruire l'intempérie chaude des viscères, véritable cause de cette maladie ; (*Martian*, *de morb. mulier.* lib. 1, sect. 3, vers. 41). A cette occasion, *Martian* blâme la pratique des médecins qui traitent généralement les hy-

la terminaison la plus ordinaire de cette maladie lorsqu'elle devient funeste (1), il faut remarquer à cette occasion, qu'un organe enflammé devient un centre qui appelle fortement à soi toutes les humeurs ; or, il n'y a point de partie

---

dissipées par les échauffans, et il dit, avec beaucoup de raison, que ces remèdes échauffans [illegible] à-peu-près le même effet que la fièvre, [illegible] pas plus [illegible] de leur action que de celle de la fièvre, qui, comme on sait, est le plus généralement nuisible dans les hydropisies (id. ibid.) ; c'est donc bien à tort, que quelques médecins français ont donné comme une chose nouvelle, l'usage des rafraîchissans et des humectans dans le traitement des hydropisies ; mais c'est bien plus à tort, qu'ils ont voulu étendre cette méthode [illegible] à toutes les espèces d'hydropisies.

(1) Voyez dans *Pompée Marchetti*, obs. sect. 5, n°. 14, un exemple bien frappant de cette effusion de sang dans la substance du poumon : « Pulmo totus repletus [illegible] [illegible] ; [illegible] vasa [illegible] turgebant, [illegible] sanguis conglobatus [illegible] ». *Haen* cite un exemple dans son *ratio medendi*, tom. 5, p. 431 ; *Schneider*, *de catarr.* [illegible], lib. 2, sect. 2, obs. 17, [illegible] par trop de sang vers le poumon, *Boerh.* praelect. tom. 1, page 114 ; vous pouvez voir quelques exemples analogues dans les excellentes observations pathologiques de l'illustre Haller, sous le titre de *peripneumonia ex inflammatione sanguinis*. Il y a parmi les sujets de ces observations un enfant de huit ans, qui étoit un fils de Haller : « [illegible] ».

Il faut de plus remarquer qu'il est certains états du corps vivant, dans lesquels le sang se forme en quantité excessive et pernicieuse. (voyez [illegible], apud [illegible] *Haller*, page 70 ;) ces deux [illegible] une activité [illegible] de la force digestive ; *Pompée Marchetti*, qui attribue [illegible] la maladie [illegible] à une [illegible] de sang ; [illegible] [illegible], observe que ce sujet mangeoit beau-

qui soit plus susceptible d'orgasme et de vive turgescence que le poumon qui est un organe éminemment sanguin : cette turgescence du foyer d'inflammation, dans la pneumonie, peut être assez considérable pour comprimer fortement toute la substance du poumon, et établir ainsi un obstacle insurmontable au mouvement progressif du sang : c'est cet état *qu'Hippocrate* appeloit la chûte du poumon sur le côté : *prolapsus pulmonis ad latus.* (1) Cet état est décidément mortel, à moins qu'il ne soit combattu dès le principe par des saignées copieuses et fréquemment répétées, d'abord révulsives, puis dérivatives ; ainsi, d'abord par les saignées du bras et ensuite par des scarifications faites entre les omoplates ; *Stoll* remarque que ces grandes et mortelles inflammations du poumon, sont

---

coup, même dans le cours de cette maladie, et que, quelque peu de temps avant sa mort, il eût mangé copieusement, une panade, trois œufs, du pain et de la viande, on trouva l'estomac entièrement vide, et très-peu de chose dans les intestins.

(1) C'est ce que dit *Stoll*, tome 1, page 96; je croirois plutôt que cet état répond à celui qu'Hippocrate a décrit sous le nom de *pulmo tumens præ calore* (*de morbis lib.* 3, n°. 7, [illegible]); il prescrit les lavemens, de tirer du sang des bras, des narines, de la langue, de toutes les parties du corps, de donner des boissons rafraîchissantes, des diurétiques mais qui n'échauffent point, des fomentations émollientes sur les endroits douloureux, et des fomentations froides sur les autres; « ad reliquas vero partes frigefactoria admovenda.

sur-tout très-ordinaires aux gens qui mènent une vie sédentaire et qui ont le corps fortement courbé en avant, comme par exemple, les tailleurs; puisque cette manière de vivre retient tout le système musculaire dans un état de foiblesse relative, qu'elle gêne la distribution des humeurs dans les viscères du bas-ventre, et qu'ainsi elle les porte assidument dans le poumon qui se trouve par là dans un état habituel de congestion et de pléthore; l'illustre *Auenbrugger*, qui s'est beaucoup appliqué, et au grand profit de l'art, à reconnoître l'état des viscères de la poitrine, s'est convaincu que le poumon est très-généralement mal disposé chez ceux que la nécessité de leur genre de vie retient ainsi dans une situation si peu naturelle à l'homme.

Cette méthode de *Auenbrugger* mérite d'être connue, et vous devez consulter le petit ouvrage qu'il a donné, (*inventum novum, inveniendi morbos pectoris per percussionem*) qui contient des choses très-intéressantes: elle consiste à reconnoître l'espèce de son que donne la poitrine dans l'état parfaitement naturel quand elle est frappée légèrement dans différentes portions de son étendue et dans les différens stades de la respiration; cette espèce de son ne peut se reconnoître que par l'expérience et par une expérience très répétée; cependant on peut le com-

paree jusqu'à un certain point à celui que donne un tambour couvert d'un morceau d'étoffe; or, lorsque l'une des parties contenues dans la poitrine se trouve dans une disposition maladive, l'endroit le plus voisin ne donne qu'un son sourd, et d'autant plus sourd, que cette affection est plus grave et plus profondément établie (*Stoll* aph. 216.). A l'aide de ce signe, (sonus nullus aut quasi percussi phemoris) *Auenbrugger* a rendu beaucoup plus sûre l'opération de l'empyême, et au rapport de *Stoll*, il n'y a point de médecin qui ait fait faire plus souvent cette opération et d'une manière plus heureuse. (*Stoll*, t. 3, p. 155.)

La pneumonie inflammatoire peut donc se terminer par une effusion brusque du sang dans toute la substance du poumon : or, ce mode de solution se retrouve aussi dans certaines espèces de fièvre; il y a donc certains états de fièvre qui produisent de semblables épanchemens de sang dans le tissu cellulaire, et dans lesquels même le sang coule de tout l'organe de la peau en forme de sueur; ces sueurs de sang sont assez ordinaires dans les isles de l'Amérique. (consultez *Huxham*, *Williams*, *Helvétius*, *Haller*. Phisiolog. t. 1, p. 107.

Je viens d'exposer les rélations que présentent, dans leurs moyens de solution, les inflammations avec les fièvres, et nous trouvons une nouvelle confirmation de l'identité de nature de

l'affection locale, et des affections générales ; c'est un principe que j'ai exposé plusieurs fois et sur lequel je ne crois pas pouvoir revenir trop souvent.

Au reste, en parlant de ces moyens de solution, je n'ai point considéré les états très-différens sous lesquels ils peuvent se présenter réellement ; par exemple, en reconnoissant que la pneumonie inflammatoire peut se terminer par squirre ou par induration de quelque partie du poumon, je n'ai rien dit de la nature réelle de ce squirre, qui peut en effet offrir des formes très-différentes et indiquer de moyens curatifs bien différens ; le plus souvent cet état squirreux décide un état inflammatoire et doit être traité par les moyens anti-phlogistiques : *Stoll* remarque que ces squirres entretiennent, dans le poumon, un état de phlogose comme imminent qui doit être traité par les secours anti-phlogistiques ; ces squirres ou ces tubercules du poumon sont bien différens de ceux qui ont été décidés par des affections gastriques pituiteuses, ou des pneumonies pituiteuses, et qui doivent être traitées par des résolutifs d'une activité graduellement augmentée, (le pissenlit, le chiendent, la chicorée, pag. 17. *Stoll*) mais surtout par l'émétique à petites doses et fréquemment répétées, et ensuite par des toniques. Les saignées ne conviennent, dans ces circonstances,

que pour diminuer la quantité du sang, afin que son mouvement, à travers le poumon, soit plus libre, et ainsi, pour prévenir l'effet trop irritant des résolutifs et des émétiques ; une circonstance importante de ce traitement c'est d'entretenir habituellement la liberté du ventre. *Stoll*, t. 3, p. 21.)

Il en est de même de l'état de suppuration, accompagné de fièvre étique que la pneumonie inflammatoire détermine quelquefois ; car cette fièvre phthisique peut aussi être entretenue par un état phlogistique subsistant ; en général, la diathèse purulente n'établit point une maladie spécifique (1), mais peut être entretenue par des affections maladives très différentes ; et comme l'a très-bien dit *Selle*, il n'est pas douteux que, dans ces différentes circonstances, le pus ne présente des qualités fort différentes : « facillime » perspicere licet, hanc febrium ex suppuratione » naturam non semper unam eandemque esse, » sed pro varia constitutione, variisque causis » præcedentibus admodum differre, cum probabilitate non careat et jam ipsum pus pro

(1) Hippocrate regardoit comme l'état le plus dangereux, l'état de suppuration interne, survenue par une affection bilieuse : « Suppurationes quæ fiunt biliosis [illegible], *exitiales*, » [illegible] Coaques ; Pallicot, page 95.)

» hac differentiâ variæ indolis esse (*Stoll*, p. 259). Et à cette occasion il remarque très-bien que les toniques et les fortifians ne conviennent point dans l'état ulcéreux qui a été précédé d'inflammation, lorsque l'ensemble des circonstances peut donner lieu de présumer le génie encore subsistant de cette inflammation : » sic roborantia ulceribus sanandis : quæ febrim » inflammatoriam secuta sunt, non congruunt, » constitutione forte satis adhuc robustâ et ad » ebullitionem pronâ ». (idem.)

(Le traitement le plus généralement applicable à ces états de phthisie c'est le traitement anti phlogistique employé modérément, et l'emploi des moyens qui facilitent l'évacuation du pus à mesure qu'il se forme).

Une observation très-intéressante de *Stoll*, et qui est également applicable à toutes les maladies chroniques, c'est que généralement, la phthisie doit être traitée differemment dans les differentes saisons, parce qu'elle prend alors des caractéres très-differens.

Je remarque qu'on a souvent trouvé les anévrismes du cœur chez ceux qui avoient éprouvé souvent des inflammations du poumon ; ceci confirme ce que nous avons exposé ci-dessus sur les anévrismes que nous avons considéré comme dépendans, le plus souvent, d'une augmentation vicieuse des forces de quelque partie du

système artériel : j'aurois pu citer à cette occasion M. *Fouquet* qui a exposé des idées très-analogues à ce que j'ai dit alors.

CHAPITRE IV.

Traitement de la pneumonie inflammatoire.

LE traitement de la fièvre inflammatoire, dont j'ai parlé fort au long, est absolument analogue à celui qui convient à la pneumonie inflammatoire ; je m'étendrai donc peu sur ce traitement et je m'arrêterai seulement aux différences qui sont relatives à l'application des topiques, et aux moyens propres à soutenir les évacuations critiques qui se font le plus souvent par l'expectoration.

Nous avons vû que l'affection phlogistique, à raison de l'altération profonde qu'elle suppose dans la substance du corps, ou plutôt dans la force digestive, doit, pour se terminer heureusement, entrer en voie de coction et éprouver ensuite des évacuations, qui emportent les produits de cette coction et qui dès-lors sont éminemment critiques et salutaires ; il en est de

même de toutes les maladies entretenues par des causes matérielles profondément établies : or, cette coction est un acte de la nature sur lequel nous ne pouvons absolument rien, et par rapport auquel nous sommes réduits à l'indication générale de soutenir les mouvemens de la fièvre à un degré d'activité convenable.

La fièvre inflammatoire présente donc dans sa durée des temps bien différens : dans le premier temps la cause de la maladie est en pleine vigueur, c'est ce qu'on appèle le temps de crudité qui se porte jusqu'à ce qu'il paroisse quelque signe de coction ; ce temps de crudité présente le plus communément un état d'irritation et de vigueur excessive, qui ne demande absolument que les moyens relâchans, émolliens, affoiblissans ; et sous ce point de vue la fièvre inflammatoire, dans son premier période, réunit à un degré bien marqué le caractère de la fièvre que nous avons décrit sous le nom de fièvre éphémère prolongée, qui la précède le plus communément et que nous avons considéré comme un état inflammatoire imminent.

La pneumonie inflammatoire présente aussi dans son période de crudité un état analogue d'irritation et de vigueur dominante ; on doit concevoir que cet état se montre assez souvent d'une manière pure et simple dans les temps qui précèdent l'établissement complet des épidémies

de pneumonies phlogistiques ; et alors il se présente sous la forme de catarres, qui, comme l'a très-bien dit *Stoll*, sont comme les ébauches et les premiers traits des maladies qui se préparent : ces catarres, qui tiennent donc à un état phlogistique du poumon comme imminent, cèdent assez facilement aux moyens anti-phlogistiques et ne sont point nécessités à passer par la voie de coction, comme les inflammations du poumon entièrement établies et consommées. Nous avons déjà remarqué que le mot *catarre* comme presque toute la nomenclature médicinale, (car ici, comme dans presque toutes les sciences, les mots trouvés par le peuple ne peuvent convenir exactement à la nature des choses dénommées dont il n'a aucune notion) le mot *catarre* est appliqué à de maladies très-différentes ; on donne communément, comme vous le savez, le nom de catarre à toute affection accompagnée de toux, laquelle augmente communément pendant la nuit, avec un sentiment d'irritation dans le gosier et l'écoulement d'une matière âcre : or, cet ensemble de phénomènes peut être produit et entretenu par des causes de maladie entièrement différentes : une observation très-remarquable de *Sydenham*, c'est que lorsqu'une constitution épidémique est bien établie, la toux produite par quelque accident que ce soit, comme par exemple, par un changement brus-

que dans les qualités sensibles de l'air, la toux, en irritant le poumon, détermine la constitution épidémique à porter son impression sur le poumon, ce qui donne une affection pleurétique de même nature que la constitution établie épidémiquement: c'est un principe sur lequel *Sydenham* revient souvent, qu'une constitution épidémique dont la nature est à la rigueur indépendante des qualités sensibles de l'air, est très souvent déterminée à porter son impression sur telle partie du corps ou sur telle autre par ces qualités sensibles, quand elles ont beaucoup d'intensité et qu'elles s'établissent brusquement: ainsi dans cette observation particulière de *Sydenham*, la pleurésie dépendoit des qualités sensibles de l'atmosphère, mais l'espèce de cette pleurésie ou sa nature réelle étoit un produit de la constitution épidémique qui n'avoit rien de commun avec ces qualités sensibles.

Le temps de crudité de la pneumonie phlogistique s'étend donc jusqu'à ce qu'il commence à s'établir des signes de coction; et cette coction, comme nous l'avons déjà dit, doit principalement être étudiée dans la matière de l'expectoration: l'état d'irritation excessive et pernicieuse qui se présente assez communément dans ce premier temps, est caractérisé par la violence excessive de la fièvre, mais sur-tout par la vivacité de la douleur, la difficulté de respirer, le

spasme

spasme extrême du poumon, qui supprime complétement l'expectoration, ou du moins qui ne permet que l'excrétion d'une matière noire, séreuse, sans consistance, et qui, loin de soulager, ne fait qu'augmenter la gravité de tous les symptômes ; c'est donc l'ensemble de ces symptômes qui indique les moyens émolliens, relâchans, énervans et affoiblissans (1), et c'est d'après cet état apprécié avec sagacité, que doit être mesurée l'intensité de ces moyens curatifs : car, encore un coup, ces moyens ne sont pas décidément curatifs, et l'affection phlogistique comme toutes les autres maladies avec cause matérielle profondément établie, doit nécessairement être livrée à l'acte de coction qui, comme nous l'avons dit, n'est que le produit sensible de l'action des forces digestives revenues à leur état naturel et ordinaire : « curantur ubi temperatæ fuerint ac concoctæ ».

La saignée, ainsi que nous l'avons dit, est un moyen puissamment relâchant et affoiblissant ; la saignée peut être indiquée généralement dans

(1) La prétention de Sydenham qui assuroit qu'on pouvoit guérir la pleurésie par des saignées répétées sans expectoration, ne peut s'entendre que des pleurésies purement nerveuses, analogues à l'état que nous avons désigné sous le nom de fièvre éphémère prolongée ; Sydenham, sect. 6, cap. 3 ; Musée, t. 3, p. 238 & suivantes.

le premier temps de la pneumonie, toutes les fois que ces symptômes d'irritation se présentent avec une grande intensité ; le plus ordinairement ce temps de crudité se porte jusqu'au quatrième jour inclusivement ; il peut cependant s'étendre beaucoup plus loin, et, comme nous l'avons déjà remarqué, c'étoit une pratique très pernicieuse que celle de quelques médecins antérieurs à *Hippocrate*, qui proscrivoient rigoureusement la saignée après le quatrième jour des maladies inflammatoires ; j'ai déjà rapporté qu'*Hippocrate* saigna *Anaxion* le huitième jour d'une pneumonie inflammatoire (1), parce que cette maladie étoit encore dans son période de crudité, et que les symptômes d'irritation dominoient d'une manière dangereuse : il n'est guère de médecin, qui n'ait eu occasion d'imiter avec succès cette pratique d'*Hippocrate* ; vous en pouvez

---

(1) « In Abderis Anaxionem qui decumbebat ad Thracias portas, febris acuta corripuit, lateris dextri dolor assiduus, siccam « tussim habebat, neque expuebat primis diebus, siticulosus, in« somnis, urinae bene coloratae, multae, tenues. Sexto, delirium. Ad « calefactiones nihil remisit : septimo, dolenter agebat ; nam & « febris augebatur, & dolores non remittebant & tusses mole« stae, difficilisque spiratio. Octavo cubitum secui ». Il fut jugé le trente-quatrième jour par l'expectoration, par les urines & par les sueurs : « Edidit multa cocta, urinis subsidentia multa « alba ; trigesimo-quarto sudavit per totum : à febre libera, penitus « judicatus, lib. 3, troisième malade.

sur-tout voir des exemples dans M. *Triller*, *Haen*, etc.

On ne peut point déterminer bien positivement la quantité de sang qu'il est nécessaire d'évacuer, la grande indication de la saignée doit se tirer de la violence des phénomènes d'irritation et principalement de l'état de la douleur et de l'état de la respiration; c'est donc sur la grandeur de ces symptômes qu'on doit se régler, et pour la quantité de sang qu'on doit tirer dans chaque saignée et pour la répétition de ces saignées: Nous avons vu ailleurs que les moyens curatifs ne sont point indiqués d'une maniere exclusive par la nature de la maladie, mais encore par les circonstances d'âge, de sexe, de tempérament, etc. et nous avons exposé quelles sont les circonstances de cette espèce qui vont à fortifier ou à affoiblir les indications de la saignée, et c'est sur quoi je ne reviendrai pas.

On peut établir assez généralement que, dans un homme adulte, d'une vigueur ordinaire, la saignée doit être de dix ou douze onces; on appèle une saignée copieuse celle qui passe vingt onces, et petite quand elle est au dessous de dix; on aide l'effet révulsif de la saignée en frottant, avant de la pratiquer, le bras avec des morceaux d'étoffes échauffés, et en le fomentant avec des éponges trempées dans l'eau chaude.

par rapport à la saignée du pied, il faut tenir quelque-temps les jambes et les pieds dans l'eau tiède; il est utile pendant que le sang coule, de frotter l'endroit douloureux de la poitrine et de faire faire au malade de grands efforts d'inspiration, soit en l'invitant à tousser, et même en présentant des sternutatoires sous le nez; ces moyens sont quelquefois absolument nécessaires pour rompre le spasme, et déterminer ainsi l'écoulement du sang auquel la violence du spasme peut s'opposer, comme l'a prouvé une observation rapportée par *Tulpius*.

La première saignée doit communément être plus copieuse que les saignées subséquentes, et on continue l'écoulement du sang jusqu'à ce que la douleur de poitrine soit diminuée et la respiration rendue plus libre; si cependant le tempérament du malade ne permet point de porter la saignée jusqu'à ce que ces signes de soulagement paroissent, il faut s'arrêter au premier signe de défaillance; pour prévenir cette défaillance il est bon que le malade soit couché.

(Il y a des circonstances de douleur extrême où il peut être avantageux de décider de légères défaillances, il faut alors pendant que le sang coule, faire tenir le malade levé ou sur son séant: la défaillance en soi est le plus grand remède de la douleur. (*Martian*, comm. de humoribus, vers. 70.) « per lipothymiam cor-

» poris habitus refrigeratur, quam maxime, » sensibus torpor inducitur, ut meritò et in» flammationibus maximis doloribus que vehe» mentissimis conferre dicatur, hanc quidem in » doloribus observavi, ut non possim satis » explicare quam eximiè eos tollat ». (1)

Les accidens s'affoiblissent communément après la première saignée, mais ce calme ne dure guère que quelques heures, et dès que les symptômes reparoissent, il faut répéter la saignée jusqu'à deux ou trois fois, toujours dans le moment de la plus grande intensité des symptômes (2); la seconde saignée doit être plus communément de huit onces jusqu'à dix, et la troisième ainsi que la quatrième, depuis six jusqu'à sept onces; ensorte que la quantité de sang que l'on doit tirer dans une pneumonie inflammatoire est à-peu près de quarante à cinquante onces de sang; *Sydenham* disoit qu'il en tiroit ordinairement la quantité de quarante onces, et M. *Triller* qui saignoit beaucoup dit

(1) *Sauvages* : il a vu une jeune personne sujette à des douleurs de colique très-vives, qui en fut délivrée pour toujours par une défaillance, *syncope à dolore*, *class. morbor*.

(2) Si la première saignée a été faite le matin, on répète ordinairement la seconde le soir ou le lendemain matin, *Mura*, tome 3, page 247.

que rarement il en a fait tirer plus de vingt-quatre onces.

Lorsque la première saignée du bras avoit été assez abondante (1), *Triller* étoit dans l'usage de faire faire la seconde saignée au pied, et de faire au bras les autres saignées ultérieures; mais une précaution bien importante, dans la saignée, c'est qu'elle soit faite au bras ou au pied correspondant au côté de la poitrine affecté; cette question a été long-temps parmi les médecins un objet de dispute, comme vous pouvez le voir dans l'ouvrage de *Van-Swieten*; mais l'utilité de ces saignées sur celles qui sont faites du côté opposé, paroît avoir été bien démontrée par les expériences de M. *Triller*, dont vous pouvez lire l'ouvrage avec beaucoup de profit, pourvu que vous appliquiez ce qu'il dit de la pleurésie en général seulement à la pleurésie

---

(1) Quand les maladies étoient inflammatoires, *Hippocrate* étoit dans l'usage de purger d'abord par les parties les plus voisines du foyer de l'affection, & successivement par les parties les plus éloignées; ainsi, dans les maladies qui avoient leur siège dans la tête, il purgeoit d'abord par les narines, puis par les vomissemens, & enfin par les selles; dans les maladies qui étoient au-dessous du diaphragme, il purgeoit d'abord par les selles, puis par le vomissement, enfin par les narines. *Marlaw*, *de humor.*, n°. 40. Cette pratique doit s'entendre principalement des maladies dont les causes sont établies dans le tissu des chairs, & non dans le système vasculaire.

phlogistique, simple ou compliquée d'affection rhumatismale.

Ordinairement après les saignées suffisantes on observe que la douleur se déplace, ou plutôt qu'elle s'étend et se porte à la clavicule, ou au bras, ou à l'omoplate et même jusqu'au dos (1); M. *Triller* a donné ce transport de la douleur comme un signe assuré de rétablissement, *Van-Swieten* a confirmé le pronostic et il a cru remarquer que ce changement avantageux se faisoit le plus communément le sixième jour ; il rapporte aussi quelques observations qui semblent prouver que la douleur qui se porte vers les parties inférieures donne au contraire un signe très-malheureux ; M. *Wendt*, professeur d'*Erlangue* remarque que ce changement de la douleur est sur-tout avantageux, lorsqu'elle affecte le dos et le bras.

Au reste ce signe, donné principalement par *Triller*, paroît devoir s'appliquer exclusivement

---

(1) *Hippocrate*, dans le deuxième livre des maladies, décrit sous le nom d'hydropisie du poumon, une pleurésie qui paroît une pleurésie bilieuse & inflammatoire ; il prescrit d'abord les évacuans des premières voies, & lorsque la douleur changeoit de place, & qu'elle quittoit le dos, il recommande d'ouvrir les veines du bras : « Si discesserit dolor ex dorso, venas in manibus pertundito ; *Martian* prouve que par le mot manus, *Aem. Hyp.* entend le bras.

Dans une affection de poitrine compliquée, *Martian*, p. 126.

à la péripneumonie inflammatoire ou spasmodique (1) dans laquelle, comme nous avons dit, la douleur est fixe et occupe un petit espace (2) ;

---

(1) Aussi *Hippocrate* disoit : « Quicumque dolores ex dorso » ad cubitos descendunt, venæ sectio solvit ; aph. 22, l. 6.

Les sangsues locales doivent être très-utiles : M. *Schmucker*, premier Chirurgien des armées de Prusse, assure que dans la pleurésie, douze sangsues appliquées sur le côté affecté, sont plus efficaces qu'un vésicatoire. Il a vu souvent les bons effets des sangsues dans l'ophtalmie lors même qu'on avoit employé les saignées inutilement. Dans une céphalalgie violente provenant d'une congestion sur la tête, dix ou douze sangsues appliquées aux tempes procurèrent un soulagement considérable, *id. ibid.* Journal de méd. anglais 1781, seconde partie, page 140, 141. Il assure que quatre sangsues appliquées au bout du doigt dans un panaris commençant, préviennent en général la maladie. Ventouses scarifiées sur l'endroit douloureux, *Lancisi*, op. omnia, page 134, n°. 22. Voyez *Sarcone*, tome 2, page 158, après les saignées du bras, les fomentations anodynes, les émulsions, les boissons émollientes un peu nitrées, l'usage de l'opium, &c. Il tire du sang des parties affectées, soit par les ventouses scarifiées, soit par les sangsues.

Après ces remèdes, si l'embarras du poumon est extrême, que la respiration soit extrêmement difficile, qu'il y ait du délire & que les forces le permettent, on peut tenter avec beaucoup d'avantage la saignée de la jugulaire, *Sarcone*, tome 2, page 171 ; & sur l'effet de cette saignée, il cite *Haller*, mém. sur le mouv. du sang, page 101, & élem. physiol. lib. 6, page 241, qui, selon les expériences de *Haller*, dégorge avec beaucoup d'avantage les vaisseaux du poumon.

Pour étancher le sang après cette saignée, on peut employer l'emplâtre de Galien, composé de poil de lièvre, d'aloès, d'encens réduits en consistance d'emplâtre avec du blanc d'œuf ; *Mead*, tome 1, page 214, mém.

(2) En général nous devons remarquer que les symptômes d'une maladie n'annoncent rien de bien positif pour la cer-

de Haën, dans le sixième tome de son *Ratio medendi*, rapporte l'histoire d'une pleurésie dans laquelle ce signe parut après les premières saignées sans annoncer rien d'avantageux ; mais il paroît que cette pleurésie étoit véritablement gastrique ou du moins compliquée d'une affection gastrique : ce qui le prouve, c'est que cette maladie avoit été annoncée huit jours d'avance par des malaises et des lassitudes extraordinaires ; au lieu que, comme nous l'avons dit, la pneumonie vraiment inflammatoire débute plus communément tout d'un coup et sans être précédée d'aucun dérangement dans la santé ; ce qui le prouve encore, c'est que la douleur étoit inférieure, au lieu que le plus communément la douleur de la pleurésie phlogistique occupe l'espace moyen entre la cinquième et la sixième côte; *de Haën* fit saigner cinq fois, il fit appliquer sur la poitrine des fomentations des cataplasmes émolliens, plus un emplâtre de mélilot avec un tiers d'emplâtre vésicatoire, il fit mettre des vésicatoires aux deux jambes : il fit faire un grand usage de boissons émollientes, expecto-

---

médecine heureuse ou malheureuse, qu'autant que l'espèce de cette maladie est bien nettement caractérisée, & qu'on connoît bien la nature de la cause qui la produit ; & c'est parce qu'on a négligé cette attention que la science du prognostic a fait si peu de progrès, [illegible], tom. 1, pag. 497.

rantes, d'huile de lin fraîchement exprimée ; la maladie se porta jusqu'au soixante-onzième jour, et la malade parut devoir son rétablissement à des purgatifs toniques, comme l'infusion de rhubarbe qu'il employa de temps en temps (1) ; et ce qui confirme que cette affection étoit véritablement, dans le principe, une affection gastrique qui se prolongea, et qui devint en quelque sorte générale par l'effet des saignées et par le défaut d'évacuations convenables, c'est que *de Haën* remarque que depuis long-temps la femme qui en étoit le sujet, se nourrissoit de mauvais alimens et que les premiers jours de la maladie, avant d'entrer à l'hôpital, elle éprouvoit fréquemment des vomissemens ou des efforts de vomissement : « ventriculus multis ab annis » miserrimo victu dépravatus, à principio » morbi etiam antequam in nosocomium in- » ferretur, sæpius de die in vomitum prorum- » pere ». Il est constant que l'illustre *de Haën* n'avoit que des notions très-confuses sur les maladies gastriques ; M. *Van-denbosch* en cite aussi un exemple frappant ; (voyez aussi les

(1) « Quibus in febribus, dolore lateris siccâ, alvus molli- » aquosa ac biliosa egerit, hi allevantur. *Hippocrate*, coac. » prænot. sect. 1.

exemples que cite *Plenciz*, acta et obs. med. pag. 17, 18, etc.) (1).

Les saignées, comme nous l'avons dit, ne sont point absolument contr'indiquées dans l'acte des évacuations de sang naturelles : dans les pleurésies graves et lorsque la douleur et la difficulté de respirer sont extrêmes ; on peut donc saigner dans le temps de l'écoulement des règles ou dans le temps des vidanges : *Lamote*, dans son traitement des accouchemens, rapporte quelques exemples de pleurésie dans l'acte même de l'écoulement des vidanges, traitées avec succès par des saignées du bras répétées. (*Voir Puzoz*, sur les dépôts laiteux.

Il faut aider l'effet des saignées par des applications émollientes faites continuellement sur l'endroit de la douleur ; *Hippocrate* y appliquoit fréquemment des éponges très-molles, trempées dans l'eau chaude ; on peut faire des fomentions avec des décoctions fortement émollientes, comme les décoctions de mauve, d'althéa qu'on repète souvent et aussi chau-

(1) D'après ces exemples, tirés des observations même de *Haën*, *Plenciz* conclut : « Videmus ex his omnibus illustrissimum » *Haënium* benè quoque febres putridas biliosasque eluisisse ; » sed omnium suo systemati [illegible] et [illegible] non videtur » [illegible] indicatione [illegible] non contra sed pro differen- » tiâ [illegible] pag. 20.

dès qu'il est possible. (*Sarcone*, tome 1, page 156 et suivantes.

On entretient la chaleur en tenant soit sur les cataplasmes ou les autres applications convenables des briques échauffées : il est utile pour rendre leur effet plus relâchant de les plonger dans l'eau tiède ou l'eau bouillante (1).

On peut ajouter dans la suite à ces émolliens quelques légers résolutifs ; M. *Trillir* employoit fréquemment la composition suivante tirée de *Boerhaave* : prenez demi-once de sucre de saturne, une once de vinaigre de rhue, et deux onces d'huile de lis blanc, qu'il appliquoit aussi chaud qu'il étoit possible.

Van-Swieten faisoit un grand usage d'une fomentation avec un mélange d'eau et de lait frais, parties égales, à chaque livre duquel il ajoutoit très-fréquemment ces fomentations : pendant la nuit il frottoit la partie affectée avec l'onguent d'althéa, il mettoit ensuite

---

(1) On recouvre les cataplasmes et les autres topiques avec un morceau de vessie de cochon trempé dans l'huile, et on applique sur le tout des briques échauffées.

On applique quelquefois avec beaucoup d'avantage un sachet d'avoine torréfiée, de son de froment, de millet. Quelques-uns ont beaucoup vanté les animaux tués récemment et ouverts, comme les lapins, les pigeons. *Méad*, page 141 ; le suif fondu, *idem*.

pour le couvrir quelqu'autre emplâtre, comme par exemple l'emplâtre de mélilot; on peut aussi faire respirer avec avantage les vapeurs d'eau chaude, qui conviennent surtout lorsqu'on a lieu de supposer que le poumon est principalement affecté.

Dans la pneumonie exclusivement phlogistique et pendant tout le période de crudité, il faut s'en tenir à des applications relâchantes et émollientes: les topiques irritans ne conviennent que dans certains états de malignité, ou bien lorsque l'affection phlogistique est compliquée avec une affection catarrale ou rhumatismale, comme cela arrive très-souvent (1); *Pringle* a recommandé généralement, dans le traitement de la pleurésie, d'appliquer un large vésicatoire sur l'endroit douloureux immédiatement après la première saignée: l'illustre *Stoll* observe avec raison que ces pleurésies inflammatoires, décrites par *Pringle*, participoient du génie catarral et rhumatismal, qu'elles régnoient dans le commencement du printemps, lorsque la chaleur du jour étoit assez forte et que les nuits étoient très-froides et fort humides; qu'elles régnoient parmi les sol-

(1) Les vésicatoires ne conviennent point dans la pneumonie phlogistique. (*[illegible]*, *[illegible]*, op. omn. page 215.

dats qui étoient campés dans des lieux très-marécageux, et sur-tout qu'il y avoit dans le même temps une quantité d'affections bien décidément rhumatismales (1) : dans les mémoires d'*Edimbourg* on décrit des pleurésies dans lesquelles la première saignée paroissoit sensiblement utile, mais dans lesquelles la seconde ou la troisième affoiblissoit si fort le pouls, qu'il étoit nécessaire de le relever par l'impression des vésicatoires qui étoient alors éminemment utiles ; dans ces pleurésies les malades, pendant tout le cours de la maladie, ne purent jamais se coucher sur le côté affecté : or, comme nous l'avons déjà dit, c'est un des caractères assez familiers à la pleurésie rhumatismale ; mais le caractère le plus important, dont nous avons déja parlé, et celui qui indique le plus pour les vésicatoires, ce sont des douleurs qui ont existé précédemment dans différentes parties de l'habitude du corps.

Cette pneumonie rhumatismale, est assez communément précédée de douleurs déchirantes

(1) Les affections rhumatismales de poitrine me paroissent analogues à celles d'*Hippocrate*, *de locis in homine*, n°. 24 ; & Mercurial remarque que les pleurésies de cette espèce sévissoient ordinairement au printemps, qu'elles étoient très-communes à Rome à cause des variétés soudaines de température et de l'humidité, vers. 161.

dans quelques articulations, et souvent aussi ces douleurs l'accompagnent ; elle débute sans froid, ou par un froid léger ; la douleur de côté se montre en même temps que le froid ; la douleur est plus vague, plus étendue, quelquefois changeante ; elle augmente considérablement par la pression ; les malades se trouvent mieux couchés sur le côté sain. Le sentiment d'oppression (1) et la difficulté de respirer sont ordinairement plus foibles que dans l'inflammatoire, la langue et le gosier sont couverts d'une matière muqueuse, la croûte dont le sang se couvre est communément plus épaisse et plus étendue ; dans l'inflammatoire la croûte est plus resserrée et comme bordée de franges.

Cette pneumonie rhumatismale est très-généralement compliquée d'inflammation ; après les saignées, les boissons émollientes et les autres secours anti-phlogistiques, il faut appliquer un vésicatoire qui est comme spécifique dans cette espèce (2) ; *Stoll* préfère de les appliquer entre les deux épaules, parce que cette partie entre-

---

(1) *Hippocrate* paroît attribuer ces affections à une matière qui tombe de la tête par la trachée : « Lingua palliata [illegible] pus [illegible] », n°. 24, *de locis in homine*.

(2) *Hippocrate*, après avoir calmé la fièvre par des boissons anti-phlogistiques, emploie les bains dans l'intention de faire cesser la sueur : « [illegible] ».

tient une sympathie plus intime avec les poumons qui paroissent spécialement affectés dans cette espèce de pleurésie rhumatismale. *Martian* en parlant des pleurésies qu'*Hippocrate* fait dépendre de la tête et qui me paroissent rhumatismales, dit que le poumon est ordinairement intéressé, vers. 261, de loc. in homine.

Dans la pneumonie véritablement et exclusivement phlogistique, il faut donc éviter les topiques irritans, et il faut s'en tenir aux applications émollientes et relâchantes : cependant il ne faut pas trop insister sur ces topiques relâchans, comme le recommandoit très-bien *Hippocrate* : « verum si fomentis dolor non placatur » non diutius calefacito ». (voyez aussi *de affection, vers.* 7., *com. de Martian* : « exigent » enim hoc pulmonem et suppurationem facit »), parce-qu'il seroit à craindre que leur application trop soutenue ne decidât, dans le poumon, un état de foiblesse qui ne lui permit pas de se prêter convenablement à l'élimination des produits de la coction ; car encore un coup, les moyens relâchans, émolliens ne sont point décidément curatifs d'une affection réellement phlogistique, ils ne doivent être employés que dans la vue de modérer ce que les symptômes de cette affection peuvent avoir d'excessif ; cette affection doit nécessairement passer par la voie de coction ; or, la coction est un acte de la

nature

nature, qui ne peut avoir lieu qu'autant que ses forces sont maintenues à un degré d'énergie convenable.

Il faut faire boire copieusement de quelques décoctions émollientes; les plus simples sont les meilleurs : M. *Triller* dit avec raison que les meilleurs remèdes de la pleuresie, sont la saignée, l'eau, le vinaigre, le miel, l'orge, l'huile, le nitre, et autres choses analogues (1); nous avons parlé suffisamment de ces boissons émollientes; on peut donc donner une simple tisane d'orge avec le miel ou l'oxymel simple : on peut faire usage aussi d'émulsions, etc. Il n'est peut-être pas indifférent de les préparer avec les graines de chardon marie : *Stahl* assure qu'elles ont quelque chose de spécifique contre les affections de poitrine, qu'elles calment quelquefois la douleur de la pleurésie sans diminuer la fièvre : observation très intéressante et qui confirme bien ce que nous avons dit tant de fois, que, dans les affections locales, il falloit bien distinguer la fièvre qui est l'affection primitive et essentielle, d'avec ces symptômes, qui naissent de la partie sur laquelle cette fièvre porte spéciale-

(1) Les boissons doivent être données en petite quantité à la fois et souvent répétées, autrement elles augmentent ordinairement l'anxiété. Morea, tom. 3, page 140.

ment son impression : « interne solent commen-
» dare specifico affectu grana cardui mariæ,
» certum est quod non sint de nihilo, et, quamvis
» malum non tollant penitus, nec febrem pleu-
» riticam statim ideo amittant patientes, dolores
» tamen multum sedentur. » Quelques auteurs ont recommandé aussi comme spécifique du point de côté, le *sideritis* ou l'herbe des juifs.

Mais une précaution essentielle, c'est de faire prendre ces boissons tièdes; *Baglivi* recommandoit à-peu-près à titre de spécifique, dans les maladies de poitrine, des décoctions pectorales prises extrêmement chaudes : « fervida enim
» liquorum exhibitio est mihi in secretis pro
» dissolvendis pertinacibus visciditatibus, in
» pleuritide epidemicâ et malignâ, nec non in
» aliis pectoris morbis à tali causâ pendenti-
» bus. » (1) Ces boissons prises ainsi extrême-

(1) *Hippocrate*, dans son traité *de morbis* (*lib.* 2, *n°.* 4?, *Cornar.*), décrit une pleurésie bilieuse, et il recommande les acides végétaux et la tisane prise à froid. (*Sydenham* [illegible] par les acides minéraux, les affections pleurétiques de l'année 1672, subordonnées à une fièvre putride générale, *pages* 130, 142, après les saignées et les lavemens. Cette fièvre [illegible] constitutions, 145. Dans le [illegible], les [illegible] *Sydenham*.) *Hippocrate* donne les boissons froides, dit *Prosper Martian*, parce qu'il regarde cette affection de poitrine comme de même nature que la fièvre ardente ou bilieuse générale, dans la-

ment chaudes suivant le précepte de *Baglivi* conviennent sur tout dans les maladies pituiteuses de la poitrine, et c'est bien à tort que quelques-uns en ont fait un principe de traitement applicable à toutes les affections de la poitrine.

On a recommandé de donner le nitre séparément, afin que le froid qu'il produit en se fon-

---

quelle nous verrons que l'eau froide convient également. C'est dans cet esprit que cet excellent commentateur remarque que les anciens médecins établissoient autant d'espèces différentes de maladies qu'elles présentoient des sources d'indications différentes : « Medici antiquiores totidem species in curationem diligenter [illegible] « indicationes differentes constituebant quot modis curationem « [illegible] ». Et il observe combien les modernes, qui traitent d'une manière uniforme les inflammations de poitrine, sont éloignés de la pratique d'*Hippocrate* (sect. 219), combien de préjugés et de fautes sont de tout opposés dans tous les temps à l'établissement d'une pratique si lumineuse : « Nos ergo [illegible] (de la pleurésie « bilieuse essentielle) in refrigerationem [illegible]. Hæc [illegible] « multa alia inter se differentia in pleuritide [illegible], « qui uniformiter [illegible], venæ-sectione, purgatione, [illegible] « [illegible] ». La vérité est toujours nouvelle, et il semble que ceci ait été écrit de nos jours.

Voyez le traitement de cette pleurésie bilieuse, *de morb. lib.* 3, n°. 21 (*Cœlius*), et le com. de [illegible], sect. 270.

Sur la péripneumonie bilieuse, voyez *Forestus*, *lib.* 16, *obs.* 46. Cette péripneumonie est bien différente de celle à laquelle *Sauvages* a donné ce nom, et qu'il dit avoir vu traiter avec succès par dix-huit saignées, espèce 8, *peripneumonia ardens*.

dant, soit dans la bouche, soit dans l'estomac, calme la chaleur extrême de la fièvre inflammatoire, en se répétant par voie de sympathie sur toute la masse du corps ; cependant il est prouvé, par des observations faites avec soin dans l'état de santé, que ce froid, produit par l'impression du nitre, se dissipe promptement et que le pouls revient bientot à son état naturel, de même que la chaleur ; de plus il est à craindre que cette impression de froid ne devint pernicieuse en irritant trop fortement : c'est sur tout dans les affections bilieuses que le nitre administré de cette manière doit être considéré comme un excellent remède, ainsi il est plus sûr de le faire entrer dans les boissons, et encore arrive-t-il quelquefois qu'il porte sur la poitrine une impression trop vive, ces effets dépendent des dispositions particulières qui ne peuvent être connues que par l'expérience.

On unit assez ordinairement le nitre avec les yeux d'écrevisses, prenez des yeux d'écrevisses deux gros, nitre un gros, sirop diacode une once, de quelque décoction apéritive huit onces ; deux cuillerées toutes les demi heures ou toutes les heures. Il paroit que les absorbans conviennent sur-tout dans les pleurésies vermineuses (*Vandenbosch* :) « Volupe erat dragmam lapidis » cancrorum ex hausu discutiente exhibere, » qua vix in stomachum perductâ, tantum non

» omnes turbæ siluerunt ». (pag. 272, 273, voy. aussi pag. 269.) Les terreux sont très-utiles contre les affections vermineuses (id. pag. 262).

On doit les premiers jours entretenir la liberté du ventre par des lavemens : « Alvum autem » primis quatuor aut quinque diebus subducere » oportet, et hoc pauló ampliùs quò et febres » obtusiores sint et dolores leviores : (*de morb.* » *lib.* 3, *Cornaro*, n°. 17.) oportet igitur et » infernam alvum neque valdè suppressam esse » ut ne febres sint acutæ : neque valde egerere, » quo saliva sursum educi possit, et æger viribus » valeat ; » c'est à-peu-près ce que nous avons dit d'après *Sydenham* qui si souvent observoit comme *Hippocrate*. *Sydenham* dans le traitement de la pleurésie rhumatismale prescrit, lorsque la fièvre est tombée, de ne pas donner les boissons en aussi grande quantité (l'eau, le miel et le vinaigre.) lorsque le ventre est dévoyé : *Martian. vers.* 10, *sect.* 2, *de locis in homine.*



CHAPITRE V.

Suite du traitement de la pneumonie inflammatoire.

Dans le chapitre précédent où j'ai parlé du traitement de la pleurésie phlogistique, je ne l'ai considéré que dans son premier temps, et nous avons vu que les moyens curatifs doivent être exclusivement relâchans, émolliens, affoiblissans, c'est-à-dire, qu'on ne doit se proposer alors d'autre objet, que de tempérer l'état excessif de vigueur que présente l'affection phlogistique et qu'elle paroît retenir de l'affection qui la précède très-généralement dans la succession naturelle des maladies : car nous n'avons pas considéré l'état de foiblesse qui peut se joindre à cette affection phlogistique. Nous parlerons de cet état en traitant en particulier de la malignité, accident nerveux ou dépendant du système des forces toniques qui peut se joindre à toutes les causes matérielles de maladies et qui dès-lors n'en spécifie aucune d'une manière réelle et distincte.

Mais, comme nous l'avons dit, l'affection phlogistique doit nécessairement passer par voie de coction (1) et éprouver ensuite des évacuations critiques, c'est-à dire, des évacuations qui emportent les produits de ce travail de coction.

Mais lorsque l'affection phlogistique est absolument simple et qu'elle s'exerce dans un corps bien constitué, le plus ordinairement, le traitement dont nous avons déjà parlé et sur-tout les boissons émollientes doucement résolutives, comme par exemple, la décoction d'orge, d'althéa avec le miel, le vinaigre et le nitre, prise en grande quantité, suffisent le plus communément pour tempérer convenablement ce que les symptômes d'irritation ont d'excessif; un autre grand effet qui en résulte, c'est de con-

---

(1) Toutes les lésions de la faculté digestive doivent nécessairement être livrées au travail de la faculté digestive; c'est ce qu'Hippocrate exprimoit de cette manière : les fluxions produites par le chaud ou le froid (c'est-à dire, comme il l'explique ailleurs, par expansion ou par condensation), se guérissent facilement par des qualités contraires, mais il en est bien tout autrement quand il y a véritablement une altération établie dans la matière : « Omnibus autem liberatio hæc est, ut ex frigiditate « quidem affecti percalefiant, ex ardore vero perfrigerentur, « atque hæc brevi accedunt, et concoctione nullâ opus habent, re- « liquas autem omnes dolores, quos propter humorum acrimoniam « et intemperantiam ego fieri ascribo, restitui tunc ubi « temperata fuerint et concocta (de veteri medicinâ, cap. 5, « Martiau, page 3.)

server libres tous les organes sécrétoires et de laisser la nature dans cette indécision heureuse, qui lui permet de transporter ses efforts critiques sur les organes les plus propres à l'évacuation des produits de la coction.

Le choix de ces organes, comme nous l'avons dit, est souvent décidé par les circonstances d'âge, de sexe, de tempérament, d'habitude; il faut s'appliquer à reconnoitre l'ensemble des phénomènes qui annoncent l'action de tel ou tel organe, afin de pouvoir aider la nature et sur-tout afin de ne pas la solliciter à des mouvemens contraires à ceux par lesquels elle doit décider des évacuations salutaires.

Le plus généralement cependant, la pneumonie phlogistique trouve sa crise dans les évacuations qui se font par l'expectoration, et c'est de ce moyen de solution que je m'occuperai particulièrement dans ce Chapitre. Les crachats critiques, comme nous l'avons dit, sont d'une consistance épaisse et grasse, d'une couleur blanche, jaunâtre, marquée dans le commencement de petits filets de sang; mais sur-tout, les crachats vraiment critiques calment la douleur, rendent la respiration plus libre et sont rejetés sans beaucoup de toux ou au moins sans des

efforts violens (1), dans cet état il n'y a absolument rien à faire, il suffit de continuer les boissons émollientes, auxquelles on peut ajouter cependant un peu plus d'oxymel simple; on peut donner dans les mêmes vues les infusions théiformes de capillaire, de véronique, de lierre-terrestre, d'hysope, de fleurs de coquelicot édulcorées avec du miel; si la toux fatigue on peut donner de temps en temps quelques cuillerées de looch composé avec l'huile d'amandes douces fraîchement exprimée sans feu, mêlée avec quelque sirop adoucissant, comme celui de jujubes, d'althéa, de capillaire, de violette, etc.

Mais il peut se faire que l'expectoration devienne difficile par l'état de foiblesse où se trouve la nature, soit que cette foiblesse ait été décidée par la violence des symptômes de l'état précédent (car le spasme décide l'atonie) ou par les remèdes qu'on a employé pour les combattre, et qui ont été portés trop loin; ou qu'elle soit soutenue par quelques évacuations trop abondantes.

Ce temps de la pneumonie est bien différent de celui que nous avons examiné précédemment,

---

(1) Pendant ces évacuations critiques les urines déposent ordinairement un sédiment très-abondant, cendré, furfuracé; quelquefois elles se troublent peu après leur émission, et ressemblent à du petit lait rempli de cendres.

celui-ci ne demandoit, comme nous l'avons vu, que des moyens émolliens, relâchans, très-légèrement résolutifs : celui dont il est question ici demande des remèdes excitans, dont le degré d'activité doit être proportionné à l'état d'engourdissement et d'inertie que l'on a à combattre.

C'est donc seulement lorsque l'état d'irritation est absolument dissipé que l'on doit employer les remèdes excitans (1) ; on doit donner alors des expectorans actifs, comme les différentes préparations de scille ; de ces préparations celle qu'on emploie le plus familièrement est l'oxymel scillitique que l'on peut donner, soit dans les boissons ordinaires, soit dans quelques potions appropriées : on emploie très ordinairement aussi à titre d'expectorans actifs, les préparations antimoniales et sur tout le kermès minéral et l'antimoine diaphorétique non lavé ; ainsi on

---

(1) *Hippocrate*, en donnant le traitement de la péripneumonie (qu'on peut également appliquer, dit-il, à la pleurésie et à la frénésie), conseille : « Non tamen procedit si quis eisdem plenitudinem [illegible] ita curans aggreditur », *de morbis, lib.* [illegible]. Il prescrit de ne donner les corps gras, *Pingues*, qui excitent l'expectoration, que le [illegible] ou le sixième jour, et même des [illegible] si l'expectoration est très difficile : « Quartâ die et quintâ [illegible] pinguia [illegible] Si vero [illegible] non [illegible] pharmacia [illegible] data », *ibid.*

peut donner le kermès minéral à la dose d'un grain mêlé avec un peu de sucre pulvérisé, de deux heures en deux heures, ou de trois heures en trois heures (1) ; on peut aussi faire entrer l'antimoine diaphorétique dans des potions convenables, comme par exemple : prenez d'eau simple d'hyssope six onces, antimoine diaphorétique un gros, oxymel simple deux onces, dont on fait prendre une once, c'est-à-dire, la valeur de deux cuillerées à bouche de deux heures en deux heures ; on ne doit pas craindre, comme l'ont fait quelques médecins qui ne jugeoient de l'effet des remèdes que d'après des idées chimiques, que les acides légers deviennent pernicieux pendant l'usage de ces préparations antimoniales ; on peut donc employer en même-temps la limonade légère et autres acides végétaux, s'ils paroissent utiles relativement à l'état de la fièvre ; *de Haën* rapporte (t. 5, p. 461.) que, dans une péripneumonie qu'il éprouva et dans laquelle le défaut complet d'expectoration, au sixième jour, le mit dans un danger extrême, *Van-Swieten* lui fit prendre un grain de kermès minéral (2) avec du sucre

---

(1) Cette dose est forte ; un quart de grain toutes les deux heures dans une cuillerée de looch blanc.

(2) Un quart de grain dans une cuillerée de looch blanc toutes les heures ou toutes les demi-heures.

de deux heures en deux heures, et par dessus chaque prise une once de la potion ci dessus prescrite; il prenoit en même temps cinq ou six livres de limonade par jour, se nourrissoit avec des bouillons très légers, fortement acidulés avec du suc de citron; le onzième jour la crise se fit complètement, par l'expectoration, par les urines et par les selles. De toutes les préparations d'antimoine, celle qui paroît la plus avantageuse est le tartre émétique, mais à très-petites doses et donné seulement de manière à exciter des nausées légères; « Si verò pro ratione spuere non possit, ex pharmacis sursum » educentibus dato ». Le tartre émétique a cet avantage sur les autres préparations d'antimoine qu'il se fond plus aisément, et qu'ainsi on est plus sûr de la dose que l'on fait prendre; *Stoll* emploie communément la potion suivante: prenez de l'eau de sureau cinq onces, oxymel simple et oxymel scillitique, de chaque, une once, tartre émétique deux grains, qu'il donne en six prises égales dans l'espace de vingt quatre heures: cette quantité de tartre émétique seroit beaucoup trop considérable, si l'on employoit celui qui est préparé avec le verre, comme il l'est dans ce pays-ci le plus communément; et en général, il est de la plus grande importance de connoître la manière dont le tartre émétique est préparé, afin de régler ses doses convenable-

ment : les formules émétiques de *Stoll* seroient beaucoup trop fortes dans ce pays, et il faut que le tartre émétique qu'il emploie, soit préparé avec le foie d'antimoine : au moins la préparation prescrite dans la pharmacopée de Wirtenberg est faite avec le safran des métaux.

Nous avons dit que l'impression que porte le tartre émétique sur l'estomac, quand elle n'est point assez vive pour décider des vomissemens ou des selles, est un moyen d'excitation très-puissant qui pousse fortement par toutes les voies d'excrétions, et sur-tout par le poumon et par la peau ; mais une précaution bien importante par rapport à ces remèdes, c'est qu'ils ne peuvent être employés que lorsque les symptômes d'irritation ont disparu ; *Stoll* a observé souvent que ces remèdes donnés trop-tôt avoient décidé une excitation pernicieuse qu'il avoit fallu calmer par la saignée : c'est bien à tort que *de Haën* les regardoit comme généralement propres à opérer la coction (1) : « Evincitur tum » kermes minerale, tum antimonium diapho-

(1) Voyez *Ratione*, tome 1, page [illegible] ; ces remèdes (le kermès minéral, l'antimoine, etc.) ne réussissent que dans le cas où les forces ne sont pas suffisantes pour opérer la séparation des humeurs dégénérées, et que les remèdes anti-phlogistiques ont été employés sans succès.

» rectum non ablutum, crudam materiem ad
» coctionem disponere ».

Des secours qui vont très-puissamment à favoriser l'expectoration, ce sont les vésicatoires, qu'on peut appliquer sur différentes parties de la poitrine ; mais il faut les laisser peu de temps, comme le recommande *Stoll*, et ne pas attendre qu'ils enlèvent l'épiderme ; on peut les appliquer à deux ou trois reprises différentes ; les vésicatoires conviennent sur-tout, lorsque l'expectoration est rendue difficile par l'effet d'une diarrhée excessive, qui a le double désavantage d'épuiser les forces, et de retenir les mouvemens critiques dirigés sur une partie très-éloignée de la poitrine : on peut combiner alors les préparations d'antimoine avec l'opium, et donner par exemple, de deux heures en deux heures, un demi-grain de kermès minéral avec un quart de grain d'opium trituré avec un peu de sucre fin ; mais comme il est à craindre qu'à raison de l'irritation des intestins, ces remèdes ne tournent en purgatifs, il faut exciter le ton de la peau et sympathiquement celui du poumon, afin de déterminer sur cet organe l'impression de ces remèdes : c'est ce que font éminemment les vésicatoires, comme l'a souvent expérimenté *Stoll*, mais toujours appliqués avec la précaution de ne point enlever l'épiderme ; nous avons déjà remarqué que les vésicatoires sont des sudorifiques

très actifs, et qu'ils deviennent des moyens révulsifs très-puissans par rapport aux fluxions dirigées sur les intestins : on peut employer aussi l'alkali volatil et l'esprit volatil de corne de cerf dont on compose des linimens avec suffisante quantité d'huile.

On a vanté comme un moyen très propre à rappeler l'expectoration la vapeur du vinaigre ; *Haller* dit qu'il sauva par ce moyen M. *Gesner* dans une pleurésie qui paroissoit pituiteuse gastrique, car il rapporte que l'émétique qu'on lui donna le lendemain, lui fit rendre des espèces de boules d'une matière visqueuse glutineuse fort tenace : *Boerhaave* avoit souvent éprouvé d'excellens effets de ce remède dans des états de suffocation menaçante.

L'opium qui est très contraire dans le temps d'irritation (d'irritation inflammatoire, et non d'irritation nerveuse qui précède assez constamment l'établissement plein et entier de l'inflammation, *Sarcone*, t. 1, p. 137), comme nous l'avons dit, peut être donné avec confiance quand la maladie est avancée, que la respiration est moins difficile et que le symptôme le plus urgent est une toux qui cause la persévérance de la douleur et le défaut de sommeil ; l'opium peut alors, comme le dit M. *Cullen*, favoriser réellement l'expectoration, en produisant la stagna-

tion des matières qui étoient dissipées par les efforts de la toux.

Nous avons dit que quoique la pneumonie inflammatoire soit très-généralement assujettie à l'action des jours critiques, cependant elle peut se prolonger, se transformer pour ainsi dire en habitude, et établir ainsi une affection chronique de même nature que l'affection aiguë dont nous avons parlé jusqu'ici; et, ce qui doit paroître plus étonnant, c'est que cette affection peut subsister sans donner aucun des symptômes qui l'annoncent le plus ordinairement, ou du moins avec des symptômes si légers qu'ils deviennent presqu'insensibles. Nous avons déjà remarqué que la maladie, prise en général, est un être du même ordre que la vie, qui dépend du même principe, et qui dès-lors doit être assujetti à éprouver des modifications analogues; or, la vie peut exister très-longtemps sans donner aucun signe sensible de son existence; et dès le commencement j'ai rappelé des observations faites à *Paris* sur des vers de terre, qui ont démontré, dans ces animaux, la propriété de se soutenir très-long temps dans un état de mort apparente; il peut donc se faire que la maladie existe long temps d'une manière sourde et cachée et sans produire les symptômes qui la caractérisent le plus ordinairement, quand elle se présente avec toute sa vigueur, M. *Simson* a

observé des pleurésies, sans fièvre apparente, qui se soutenoient plusieurs mois, si elles n'étoient pas combattues dans le principe par la saignée et les autres secours anti-phlogistiques ; il a observé souvent des douleurs légères et fixes dans l'estomac et les intestins, qui dépendoient aussi d'un état phlogistique de ces parties et qui devoient être traitées par les secours ordinaires (1). *Morgagni* dans son ouvrage *de causis et sedibus morborum* a rapporté les observations d'*Albertini* sur des états inflammatoires des intestins qui ne s'annoncent par aucun des caractères ordinaires ; les seuls signes qu'ait donné *Albertini*, sont le pouls déprimé, petit, avec une inégalité sensible dans ses mouvemens ; le bas-ventre un peu dur, un peu tendu et légèrement douloureux, une grande altération dans la physionomie, et sur-tout dans les yeux qui portent un caractère de frayeur bien marqué ; mais ces observations d'*Albertini* ne paroissent

---

(1) Sur ces douleurs chroniques sans fièvre, qui dépendent d'un état de phlogose. *Hippocrate* dit dans les aphorismes : « A dolore « diuturno partium circa ventrem suppuratio ». Voyez *Epid.* [illegible], *Vallesius*, page 816 : « *Polemarchi* [illegible] Pectoris et hypochondrii, « et lateris dolore extra febres diu [illegible] est, multis vero annis [illegible] « [illegible] dolor [illegible] et « [illegible] et [illegible] est, [illegible] « [illegible] circa fauces et [illegible], [illegible] « [illegible] est.

point se rapporter à des états d'inflammation phlogistique dont nous parlons maintenant, mais à des inflammations d'un ordre tout différent : les intestins sont, en général, peu disposés aux affections phlogistiques, et il y a, à cet égard, une très-grande différence entre les viscères contenus dans la poitrine et les viscères du bas-ventre : *Morgagni* nous dit que l'habile praticien *Valsalva* craignoit toujours la saignée dans les inflammations des intestins : « Sic enim » animadverti inflammatis intestinis missionem » sanguinis malè cedere ; quin sæpè etiam » observavi vel per se ægros in eo morbo re- » pente, præterque opinionem in præceps » ruere, ut quocumque uti remedio verear ejus » modi in quod hæc culpa conferri possit, quæ » in morbi naturam est conferenda » ; ce n'est » pas que la saignée ne soit éminemment utile dans les inflammations des intestins réellement phlogistiques, mais c'est que ces inflammations sont rares dans leur état de simplicité et que, le plus souvent, elles se compliquent avec des inflammations bilieuses ou putrides ; le bas-ventre offre le département de la bile, comme la poitrine celui du sang.

La pneumonie inflammatoire, lente et cachée, peut donc être extrêmement difficile à reconnoître : pour éclaircir le diagnostic il faut s'aider de la connoissance du tempérament, du genre de

vie, de la saison, des dispositions héréditaires. (« Erat enim nativa quædam tabes. (*Hippoc.* » lib. 3, de morb. vulg. sect. 1) nec fidem » habere sophistis, nullum asserentibus esse » affectum innatum. » (*Galien*, com. 2, tom. 3, p. 522, etc.) On remarque donc qu'elle est plus fréquente chez les jeunes gens depuis l'âge de 18 jusqu'à 35 ans, sur tout chez ceux qui ont le cou long, le corps fort grêle, la poitrine resserrée et aplatie, les omoplates saillantes, les yeux brillans, l'esprit vif, les pommettes fort rouges, la peau blanche, délicate, toute la constitution très irritable, etc. Elle règne surtout à la fin de l'hiver et dans le printemps : *Stoll* a observé que des phthisiques, qui pendant l'été et l'automne s'étoient bien trouvés du quinquina, du lichen d'Islande, du polygala, avoient mal supporté ces remèdes pendant l'hiver et qu'ils demandoient alors une méthode de traitement toute contraire, les petites saignées, les boissons émollientes avec un peu de gomme arabique, enfin tout l'appareil antiphlogistique. *Van-Swieten* rapporte qu'un jeune homme né de parens phthisiques et dont tous les freres et sœurs étoient morts de cette maladie, en fut préservé par des saignées convenablement répétées (*Van-Swieten* aph.

1207), cette observation est extrêmement intéressante (1).

Dans le commencement de cette pneumonie lente il n'y a communément point de fièvre, le malade se couche bien sur l'un & l'autre côté ou du moins sans grande difficulté; la toux est foible, rare, sèche, ou avec des crachats peu abondans, cuits et muqueux; la langue est un peu blanche, point de soif, peu d'oppresion de poitrine, si ce n'est dans les grands mouvemens; l'appétit se soutient assez bien: si cette maladie est négligée elle peut déterminer une grande inflammation dans le poumon, ou, ce qui arrive le plus souvent, des tubercules et des indurations, et enfin la phthisie ulcéreuse: *Stoll* assure qu'il y a plus de phthisies décidées par cette inflammation lente que par l'inflammation aiguë ordinaire.

Quelquefois cette inflammation lente est pré-

---

(1) On peut établir généralement que les moyens les plus propres à prévenir les maladies héréditaires, sont ceux qui sont relatifs aux affections attachées aux âges où ces maladies héréditaires se développent le plus ordinairement: ainsi, les moyens anti-phlogistiques contre les maladies héréditaires qui se développent dans la jeunesse; les moyens anti-bilieux, contre les maladies dont le développement est attaché à l'âge viril, &c. La médecine ne peut presque rien contre le spécifique des dispositions héréditaires; elle peut beaucoup contre les causes générales avec lesquelles s'unissent ces spécifiques, et dont ces spécifiques paroissent tirer leur plus grande force.

cédée d'inflammation aiguë qui paroît être bien terminée, mais qui laisse cependant quelque embarras dans la poitrine ; le plus souvent il a précédé une affection catarrale pendant plusieurs semaines et même pendant des mois. Cette affection catarrale est suivie d'une légère douleur de poitrine, d'un sentiment d'oppression, les crachats ne sont pas décidément purulens, mais ils en ont l'apparence.

Pour s'assurer de l'existence de cette pneumonie, il faut faire mettre le malade sur l'un et l'autre côté et observer s'il est quelque situation dans laquelle il éprouve constamment un peu plus de gêne dans la respiration ; ou, s'il ressent des envies de tousser, il faut le faire inspirer fortement et observer s'il ressent quelque douleur ou quelque pesanteur dans une partie fixe de la poitrine : *Baglivi* assure, qu'à l'aide de ce signe, il a souvent reconnu des pneumonies de cette espèce. (lib. 1, pag. 37.)

Cette inflammation de poitrine peut être simple, ou elle peut avoir décidé dans le poumon un état véritablement ulcéreux ; quand elle est absolument simple, elle peut céder à la méthode anti-phlogistique ordinaire (1) ; quand

(1) Hippocrate reconnoissoit dans les vaisseaux du poumon, un état d'orgasme, de turgescence comme inflammatoire, qu'il [illegible] [illegible] dissiper par les saignées et par un régime très-affoiblissant ; mais

l'état ulcéreux est décidé, la même méthode convient toujours, mais alors elle ne peut plus qu'en ralentir les progrès, en modérer les symptômes, et il y a peu d'espérance de guérison complète; mais vous savez combien cet état ulcéreux est difficile à constater : les caractères ordinaires du pus et qui le distinguent le plus généralement de la mucosité, c'est que le pus est plus opaque, qu'il est communément d'une couleur plus foncée, jaune ou verdâtre, mais sur-tout, qu'il n'est pas aussi adhérent que la mucosité et qu'il ne file pas comme elle; on sait aussi que le pus brûlé exhale une odeur beaucoup plus fétide et qu'il est spécifiquement plus pesant, de sorte qu'il va au fond de l'eau (1) : il paroît que ces

---

Il reconnoissoit qu'il n'y avoit plus de remède quand cet état avoit décidé une vraie suppuration : « Vena (les anciens appeloient » veines tous les vaisseaux sanguins) fit velut varix, qui etiam » ubi factus fuerit, dolorem quendam tenuem inducit, ac tumor » [illegible], si vero diu duraverit et neglectus fuerit, etc. Hos per- » petiuntur, erumpunt et spuunt à se sanguinem, et aliquando » etiam vomunt et suppurati fiunt, et ex plurimum pereunt ; con- » ducit autem talibus, si ab initio curandos suscipias, ut ex vena » de manibus (du bras) sanguinem emittant, et diaeta ii qui » quam tenuissima et exsiccantissima fiat. (C'est la pratique que Valsalva a employé avec tant de succès contre les anévrismes, et dont nous avons déjà parlé). « Si enim curentur incipiente morbo, » [illegible] in loco venæ [illegible] ad latus, et sanabiles fiunt (*de* » *morb.* lib. 2, n°. 21, *Corvina.*)

Morgagni, epist. 17, n°. 20.

(1) Nous avons déjà remarqué, d'après *Arétée*, que le pus devoit être guéri par la maladie, et non la maladie par le pus.

deux signes, tirés de l'odeur fétide du pus brûlé et de sa pesanteur spécifique plus grande que celle de l'eau, ont été donnés par *Hippocrate* plutôt comme des signes assurés de mort, que comme des signes assurés de purulence; et nous avons vu qu'*Arétée* y attachoit peu d'importance.

Cette pneumonie chronique demande le traitement que nous avons exposé ci-dessus, le régime absolument végétal, (*Pringle*, maladie des armées, t. 1, p. 246.) les émulsions nitrées, les boissons émollientes, les petites saignées répétées de temps-en-temps, etc. Si on a lieu de présumer une complication du génie rhumatismal, on doit appliquer un vésicatoire sur l'endroit douloureux. (Cautère ou séton sur la partie affectée, idem, 247.)

Lorsque l'état est ulcéreux, on doit concevoir, qu'outre les abcès qui sont établis dans la substance du poumon, il y a, dans les parties voisines, une affection inflammatoire qui peut être aiguë ou chronique (1); c'est de ce caractère

(1) C'est de cet état purulent entretenu par une diathèse phlogistique qu'*Hippocrate* dit : « Quibuscumque per [illegible] citra « febrem sputum, et quibuscumque absque dolore pus assiduum in « urina subsidet, et quibuscumque albi dejectiones, velut in dys- « senteriis [illegible] sunt, et his [illegible] quamquam et « [illegible] annorum, atque etiam grandioribus natu, his omnibus « [illegible] (c'est-à-dire, de pléthore) morbi [illegible],

de l'inflammation que dépend l'état aigu ou chronique de la phthisie, et c'est contre cette inflammation que tous les moyens curatifs doivent être dirigés : le plus-souvent, les malades ont craché du sang ou en crachent encore, les crachats sont purulens et souvent teints de sang ; les malades éprouvent par intervalles une augmentation bien sensible dans la douleur de poitrine : dans cette phthisie il faut éviter les balsamiques, comme le baume *de Locatelli*, l'huile d'asphalte (1), la myrrhe, la thérébentine, les sels, les eaux minérales, qui convien-

» hos numquam laborem tolerante, et exercitationibus deditos, et » [illegible] » hominis, [illegible] *Haller*, tome 1, page 47). Il paroît cependant, par ce qu'il dit dans la suite, que cette *matière purulente* n'est pas un véritable pus (dont l'excrétion est communément accompagnée d'une fièvre lente); mais on [illegible]. *Prosper Martian* dit que le caractère qui distingue cette affection de poitrine, de celle qui vient de la tête, c'est que dans cette dernière affection, la matière [illegible] en long-temps [illegible] avant de prendre l'apparence de pus; au lieu que dans l'autre la matière des crachats est purulente dès le principe; il reproche aux médecins de son temps, de rapporter à la tête toutes les affections de poitrine, com. vers. 111, page 15.

(1) Les médecins de Copenhague l'ont beaucoup vantée (prenez d'asphalte ou de bitume de Judée une livre, [illegible] demi-livre, sable fin une livre et demie : on met à distiller, on rejette l'eau qui s'élève d'abord, et on garde l'huile qui vient ensuite, tant qu'elle est pure, et qu'elle n'a point de couleur noire ou bleuâtre); [illegible] la dose de [illegible] gouttes matin et soir; [illegible] ou [illegible] faisceau d'eau (*fasciculum aquaticum*) a été

nent à la disposition pituiteuse du poumon (1) ; le quinquina est extrêmement pernicieux ; en général le quinquina ne peut convenir dans les suppurations internes, que quand il n'y a point de disposition inflammatoire, quand le pus sort librement et qu'il n'y a point d'inflammation dans les parties voisines de l'abcès : le lait est contraire dans cette espèce de phthisie phlogistique ; on peut donner cependant le petit lait ou le lait coupé avec trois fois autant d'eau ou de quelque décoction appropriée. L'équitation si fort recommandée par *Sydenham* est contraire dans la phthisie inflammatoire ; ce genre de secours est excellent dans la phthisie nerveuse gastrique, et comme nous l'avons déjà dit, il fortifie puissamment l'estomac et les intestins ; le lichen d'Islande et le polygala, qui sont de si excellens remèdes contre la diathèse pituiteuse du poumon avec atonie, sont extrêmement pernicieux dans l'état que nous considérons ici, dans lequel il y

---

sont très-vantés dans les affections vermineuses, mais elles ne conviennent point ici : on les donne à la dose d'un gros, ou d'un demi-gros, soit seules, soit mêlées avec du sucre, et on répète quelquefois par jour ; M. [illegible] père et fils ont fort vanté leur vertu [illegible].

(1) Phthisie pituiteuse, *[illegible] Hippocrate*, tome 1, page 189 ; et elle est le plus communément compliquée avec une affection du larynx.

a au contraire diathèse plogistique avec spasme et vive irritation.

Les seuls remèdes qui conviennent sont donc les saignées souvent répétées et proportionnées à l'état des forces, des décoctions émollientes, des émulsions, le régime absolument végétal, des lavemens, et en général tout ce que nous avons prescrit dans la fièvre inflammatoire générale.

Valsalva employoit souvent ce traitement avec succès dans des affections cancéreuses: *Morgagni*. *Celse* reconnoissoit deux espèces de cancer, l'un qui pouvoit être traité utilement par les caustiques ou l'amputation, c'est ce qu'il appeloit *cacoëthes*; l'autre qui s'irritoit par l'emploi de ces moyens et qu'il falloit laisser à lui-même, c'est ce qu'il appeloit *carcinoma*; il ne déduisoit point ces différences de la circonstance d'être ouvert ou fermé, il avouoit que le diagnostic étoit difficile, et qu'il n'y avoit guère que l'effet du traitement qui pût l'établir. (Voy. *Wallesius*, ep. l. 7, p. 898. Il cite le chap. 28, du cinquième livre de *Celse*.

(1) Le caractère des douleurs cancéreuses (qui peuvent exister sans tumeur glanduleuse encore formée, ou qui existent dans des parties autres que ces tumeurs, sous l'apparence de rhumatismes) est, qu'elles ne sont pas pleines, fortes et continuelles, mais courtes, lancinantes

et rémittentes, qu'elles ne sont pas plus violentes la nuit que le jour, qu'elles ne sont affectées ni par les saisons, ni par aucune cause semblable, qu'elles disparoissent souvent pour quelque temps; leur violence donne lieu à l'abattement et brise en quelque sorte la machine. M. *Fothergill* propose, contre ces états cancéreux, d'ouvrir un cautère, de pratiquer de petites saignées, d'employer la ciguë, une diète délayante, des purgations douces, etc. mais l'essentiel est d'employer ce traitement de bonne heure. (Mém. de la Soc. Roy. de méd. année 1782, p. 244.)

Cet état de phlogose du poumon, établi d'une manière lente, est souvent décidé, comme nous l'avons dit, par une inflammation aiguë précédente; il arrive aussi quelquefois que cet inflammation aiguë détermine une hydropisie de poitrine (*Stoll*, tit. 3, p. 58.) qui retenant toujours le génie phlogistique, doit être traitée par des remèdes anti-phlogistiques: cet état est difficile à connoître; *Stoll* dit qu'il a employé avec succès les petites saignées répétées, le nitre, la terre foliée de tartre, une décoction de mauve et d'althéa avec une bonne quantité de racine de reglisse.

Stoll remarque à cette occasion qu'il est souvent utile dans l'hydropisie de tirer un peu de sang, soit quand l'influence de la saison y in-

prime un caractère phlogistique, ou lorsqu'on a employé une méthode trop irritante.

Dans les hydropisies de poitrine, quand la quantité des eaux épanchées menace de suffocation, il est souvent nécessaire de tirer un peu de sang, mais alors on doit préférer communément l'application des sangsues.

A la suite de la pneumonie inflammatoire, le poumon reste fréquemment attaché à la plèvre, cet accident ne cause souvent aucune incommodité dans la respiration; quelquefois cependant il décide un peu de gêne dans la respiration, peut-être, comme le dit très-bien *Stoll*, quand ces moyens d'adhérence sont formés depuis peu et que la nature n'a pas encore eu le temps de s'y habituer.

Quelquefois le poumon est enveloppé de membranes plus ou moins épaisses, qui s'opposent nécessairement à la libre dilatation du poumon, sur-tout lorsque le mouvement des humeurs est augmenté, soit par la fièvre, soit par un exercice un peu violent; il est remarquable que tout mouvement fébrile commence constamment par une douleur, ou quelque autre symptôme, ressenti dans le côté de la poitrine ainsi mal affecté.

Il faut recommander constamment aux personnes ainsi disposées un régime anti-phlogistique, c'est-à-dire, s'appliquer assidument à di-

minuer la quantité des humeurs, par un régime peu nourrissant, et en soutenant toutes les excrétions par des moyens très doux.

Dans la convalescence de la pleurésie, « post » judicationes cibis levibus reficito, et quietem » agat, et nimirum caveat solem, ventos, » repletiones, acida, salsa, pinguia, fumum, » flatus in alvo, laborem, venerem. Si enim » morbus recidivaret, mors sequetur ». (*de morb. l.* 3, *n°.* 25, *Cornaro*, *Martian*, *vers.* 313), la récidive est nécessairement mortelle; cette assertion est trop générale et vous pouvez voir dans *Wendt* des exemples du contraire.

Je termine ici ce que j'avois à dire sur la constitution inflammatoire; nous avons vu que cette constitution pouvoit se compliquer avec cet état du système nerveux qui établit la cause réelle de la malignité, et qu'alors il faut être très-réservé sur l'emploi des moyens décidément anti-phlogistiques; une circonstance importante dont j'ai dû parler, mais qu'il est bon de répéter, c'est que cet état du système nerveux doit se présumer chez les personnes qui se sont livrées avec excès aux plaisirs de l'amour; en sorte que cette erreur de régime est une des causes qui va le plus puissamment à contr'indiquer la saignée: il ne faut pas se laisser tromper par le pouls, (dit *Piquer*), qui souvent paroît fort, quoique le système radical des forces soit entièrement

épuisé; les remèdes qu'il convient d'employer sont les délayans combinés avec les fortifians, pris sur-tout dans la classe des bons alimens: vous devez consulter *Baglivi, praxis medica, lib. 2, cap. 9*, et *Michel Heredia, com. sur les maladies épid. d'Hippocrate*. Vous trouverez des exemples de maladies dans des sujets épuisés par des excès, dans l'histoire de *Nicodeme d'Abdere* dixième malade, épid. 3, et le jeune homme de Mélibée seizième malade : « in Melibeâ adolescens » ex potu et multa venere, multo tempore » calefactus decubuit abderæ Nicodemus ex » venere et potu febre correptus ».

CHAPITRE VI.

Fièvres gastriques bilieuses.

J'AI parlé des fièvres inflammatoires; je passe maintenant aux fièvres bilieuses; et cet ordre nous est indiqué par la nature : nous avons vu en effet qu'il y avoit des relations très-multipliées entre l'affection phlogistique et l'affection bilieuse; en sorte qu'une maladie présente assez souvent dans sa durée deux périodes différens, qu'elle est inflammatoire dans le pre-

cipe, et qu'elle devient bilieuse dans la suite (1); et cette succession est sur-tout très-ordinaire aux constitutions épidémiques, qui, comme je l'ai prouvé ci-devant, en rapprochant les observations d'*Hippocrate*, de *Sydenham* et de *Piquer*, présentent d'abord le génie inflammatoire, et finissent par se revêtir du caractère bilieux, à un degré prédominant.

Van-helmont a parfaitement bien dit, que, tant que le sang appartient à un corps vivant, il est pénétré d'une faculté spécifique, qui, répandue sur toutes ses parties, les anime toutes d'une vie commune et en compose une substance simple, homogène et parfaitement identique; en sorte que les différentes humeurs dans lesquelles le sang se divise et se résout, ne préexistent point formellement dans le sang, et ne sont que les produits de sa décomposition et de l'extinction de sa vie.

(1) Cette succession a lieu également dans les progrès de la vie : ainsi, nous avons vu que le premier âge de la vie est affecté à la diathèse pituiteuse, qui répond à l'état de travail de tout le système nerveux dont le centre paroît être dans la tête; que le second âge paroît affecté à la diathèse phlogistique qui répond à l'état de travail du système artériel dont le centre paroît dans la poitrine; et qu'enfin le troisième âge est affecté à la dégénération bilieuse qui répond à l'état de travail du système veineux dont le centre paroît dans le bas-ventre, et très-précisément dans le foie.

Cette faculté spécifique, qui anime et vivifie le sang, et qui y soutient l'ensemble des qualités qui lui conviennent, est affectée, dans tous les animaux, d'une foiblesse radicale; en sorte que, dans l'état de pleine santé, le sang tend sans cesse à dégénérer diversement, et qu'il s'y développe assidument des sucs hétérogènes et excrémentitiels de différentes espèces : de ces différens produits hétérogènes, les plus importans, les plus considérables dans l'ordre des maladies, sont les sucs muqueux ou pituiteux et les sucs bilieux.

Les humeurs vivantes portent donc sans cesse une tendance bien marquée à la dégénération bilieuse, et il s'y forme sans cesse des produits bilieux; mais ces produits excrémentitiels ne prédominent point, tant qu'ils ne résultent que de l'état habituel d'indisposition ou de foiblesse dont la faculté digestive est affectée, parce que la nature qui a voulu que les animaux se conservassent un certain temps, a combattu, avec avantage, cet état de foiblesse, et qu'elle en a prévenu les effets en lui opposant le mécanisme des secrétions; de manière que, dans l'état ordinaire, les sucs bilieux qui se développent dans les humeurs, n'altèrent point leur composition, parce que ces sucs, à mesure qu'ils se forment, sont évacués par les organes secrétoires, comme par les voies

urinaires,

urinaires, et spécialement par la substance du foie et de la vésicule du fiel.

Et comme la nature, dans sa sagesse infinie, sait toujours faire partir des moyens les plus simples, le plus grand nombre d'effets qu'il est possible, la substance du foie, en même-temps qu'elle est appliquée à dépurer les humeurs et à prévenir leur dégénération bilieuse toujours imminente, verse les sucs bilieux qu'elle sépare dans le canal des intestins, où ces sucs, dans l'acte même de leur excrétion, remplissent encore des usages très-importans; car, comme dans tous les animaux, la bile qui est séparée dans le foie est portée dans l'estomac même, ou du moins vers l'origine des intestins grêles où se fait une partie considérable de la première digestion, il n'est pas douteux qu'elle ne contribue efficacement à cette grande fonction : il nous est absolument impossible de déterminer la manière dont elle y contribue; et ce seroit nous former une idée aussi fausse que bornée, que de ne considérer la bile que comme un savon, ainsi qu'on le fait ordinairement, et de ne lui reconnoître d'autre usage que de servir d'intermède ou de moyen d'union entre l'eau et l'huile des alimens (1).

(1) Consultez *Schroeder*, cité par *Haller*, (*addenda*, p. [illegible]). Nous pouvons rapporter ici l'expérience de *Schroeder*, qui a vu

Nous appercevons beaucoup mieux la manière dont elle agit sur les forces toniques des intestins ; car, comme la bile est âcre et stimulante, il n'est pas douteux qu'elle ne doive irriter vivement les intestins et solliciter puissamment leurs mouvemens de contraction ; quoique ces mouvemens, comme nous l'avons prouvé ailleurs, dépendent d'un principe, par rapport auquel l'impression irritante de la bile ne peut être considérée que comme une cause occasionnelle.

Lorsque ces produits bilieux excrémentitiels ne résultent absolument que de l'espèce de fermentation qui se soutient habituellement dans les humeurs, l'action des organes secrétoires, et sur tout l'action du foie et de la vésicule du fiel, emporte ces produits à mesure qu'ils se forment ; et ce mécanisme suffit dès-lors pour conserver les humeurs dans leur

que la bile long-temps battue avec l'huile ne se mêloit point avec elle, et que dès-lors elle n'a point les qualités [illegible] ; mais nous ne voulons pas nous arrêter à une opinion qui n'a d'autre fondement que les préjugés de ceux qui l'ont imaginée. — On devient ridicule quand on s'arrête trop long-temps à des opinions ridicules : [illegible] (lib. 4, cap. 8) où il examine l'opinion de ceux qui prétendent [illegible] dans les poumons par la [illegible]

état de pureté et pour prévenir leur dégénération bilieuse; mais il est des états contre nature, dans lesquels les facultés digestives sont tellement affectées, qu'elles corrompent brusquement les humeurs et qu'elles les tournent tout d'un coup en bile; alors, loin que les organes sécrétoires puissent s'opposer à cette corruption, la substance même de ces organes peut se corrompre également, et céder à l'altération profonde dont les facultés digestives sont pénétrées.

On croit ordinairement que les affections bilieuses sont dues à la bile qui se sépare dans le foie, et qui ne pouvant couler dans les intestins, comme à l'ordinaire, se mêle avec le sang qui la porte dans tout le corps.

Cette théorie sur les affections bilieuses ne répond point aux affections de cette espèce, dans lesquelles la bile, loin d'être supprimée, coule au contraire en plus grande quantité que dans l'état naturel; cette théorie ne répond pas non plus aux affections bilieuses qui s'établissent instantanément; car il est clair qu'il faut un certain temps pour que la bile qui trouve des obstacles à son cours ordinaire, passe dans le sang et en infecte toute la masse: mais une des circonstances les plus importantes, et qui détruit bien évidemment cette théorie de la génération des affections bilieuses, c'est qu'il arrive souvent que ces affections sont lo-

cales, et qu'elles intéressent une partie, à l'exclusion de toutes les autres; c'est ainsi qu'il est des jaunisses qui, non-seulement se développent tout d'un coup, mais qui portent sur certaines parties de la peau et qui laissent le reste dans sa couleur ordinaire et naturelle; vous pouvez consulter, sur ces jaunisses partielles, l'ouvrage de *Lecat*, sur la couleur des Nègres, une dissertation de *Camérarius*, et l'ouvrage de *Morgagni*: or, il est bien clair que ces affections locales circonscrites ne peuvent pas s'expliquer par le reflux de la bile séparée dans le foie, puisque ce reflux doit s'opérer d'une manière uniforme, et que dès-lors il doit faire également sentir son impression sur toutes les parties du corps.

Cette tendance, qu'ont les humeurs, et plus généralement les substances animales à la dégénération bilieuse, est puissamment renforcée par certaines causes extérieures; ainsi, des observations incontestables ont prouvé que la morsure de la *vipère*, et mieux encore la morsure du *serpent à sonnettes*, tourne promptement en bile la masse entière du sang: cet effet qui est produit d'une manière si sensible par l'impression de certains poisons, peut aussi se développer spontanément (1); car, comme le

---

(1) C'est ce qui doit rendre [illegible] quand il est question de prononcer sur les faits d'empoisonnement, comme c'est

disoit fort bien *Pelops*, un des maîtres de *Galien*, tous les effets qui, dans un corps vivant, suivent l'action des causes extérieures les plus puissantes et les plus énergiques, peuvent, indépendamment de ces causes, s'établir dans le corps vivant par la seule force de sa nature; *Arétée* disoit dans le même sens: « Ea » quae in corpore sunt eandem speciem cum » exterioribus causis obtinent (2) ». C'est-à-dire, que les causes extérieures les plus actives, ap-

---

[illegible] *Frédéric Hoffmann*, *Hebenstreit*, *Morgagni* (epist. 59, numéros 16, 18, 21). Consultez *Schröcker*, tome 1, p. 396. Voyez dans *Hippocrate* l'histoire de la servante d'*Omilème*: « Lotium [illegible] furiale [illegible] est venter et intestina » [illegible], et biliis sanguinisque sursum et deorsum » [illegible] (épid. lib. 5, page 475, *Vallesius*). Ce commentateur dit: « Ut qui hoc magnum exem- » plum [illegible] venenorum, quae in nostris corporibus gigni » sponte solent (page 454.)

(2) Ce passage d'*Arétée* est très-curieux, et je vais le rapporter: « Quando epidemice et alia infinita eorum quae in homine sunt » eandem speciem quam causis externis [illegible] obtinent [illegible] » [illegible] intra corpus [illegible] medicamenta- » [illegible] et [illegible], qua- » [illegible]. Quo [illegible] ratione alienum » est [illegible] » [illegible]: homines » [illegible] medicamentis similitu- » dinem [illegible] *Arétée*, de caus. et sig. acut. lib. 1, cap. 7. Il n'est point étonnant qu'on ait rapporté la peste d'*Athènes* à l'usage des eaux empoisonnées; le peuple ne savoit pas que le corps vivant put, par sa seule force, produire les mêmes effets que les poisons les plus éminemment délétères.

pliquées sur un corps vivant, ne peuvent que fortifier la disposition qu'il recèle, ou que ces causes ne peuvent retirer de ce corps que les phénomènes qu'il contient déjà en puissance; à-peu-près comme nous avons vu en physiologie que les sensations qu'éprouve l'animal ne sont que des développemens d'idées qu'il contient, puisque pour recevoir ces sensations, il faut qu'il établisse dans les organes un appareil de mouvemens qui soit corrélatif aux objets de ces sensations.

Cette tendance des humeurs à la dégénération bilieuse, qui existe toujours, mais qui est sans effet, parce qu'elle est arrêtée par l'action soutenue des organes secrétoires, cette tendance, augmentée et fortifiée, soit spontanément, soit par l'impression des causes extérieures, devient la cause matérielle des fièvres bilieuses (1), que nous devons maintenant

(1) *Prosper Martian* croyoit que pour produire la fièvre, il falloit nécessairement une disgrégation des humeurs; et il assuroit trop généralement que, dans cet état de disgrégation, la bile étoit la seule qui pût s'échauffer au point de produire la fièvre, quoiqu'il fallût une autre humeur qui devînt le sujet de cette chaleur pour que la fièvre se soutînt et ne fût pas simplement éphémère: « Aliquam igitur humorem et (bili) sociari necesse est. Ut febris humoralis per continuum et firma sit [illegible] ». *Comm. de vict.* [illegible] *vers.* 171, *pages* 17, 18 *et suivantes*. Il reproche à *Galien* de n'avoir pas eu assez d'égard à cet état de disgrégation.

considérer : c'est à énerver cette cause et à mettre ses produits en voie de coction, que sont appliqués les mouvemens de la fièvre.

Cette cause de maladie, ou la bilescence des humeurs, peut se faire ressentir dans des parties différentes, et donner lieu à des maladies qui, quoique les mêmes dans le fond, se produisent cependant sous des formes très-différentes, et diffèrent aussi bien notablement, par les dangers qui les accompagnent, selon l'importance plus ou moins grande de l'organe affecté (1).

Je vais considérer d'abord ces sucs bilieux hétérogènes accumulés dans les premières voies et les parties voisines, ce qui constitue la fièvre *gastrique bilieuse* ou la fièvre bilieuse des premières voies, ou la fièvre putride simple de quelques modernes.

Baillou distinguoit généralement les fièvres, en fièvres gastriques et en fièvres veineuses; cette distinction déduite du foyer ou du siége qu'occupent les fièvres, n'est pas assez précise; car, non-seulement des fièvres veineuses, c'est-à-dire, des fièvres établies dans le sang, diffèrent

(1) Expériences de M. *Fourcroi*, analogie entre l'urine des fièvres bilieuses et les crachats des péripneumonies bilieuses, mém. de la soc. 82, pages 493 à 494.

essentiellement les unes des autres, par l'espèce d'altération du sang à laquelle elles sont attachées; mais ces différences existent aussi par rapport aux fièvres gastriques, qui, quoiqu'elles aient de commun d'avoir leur foyer dans les premières voies ou les parties circonvoisines, diffèrent cependant essentiellement, comme nous le verrons plus évidemment dans la suite, parce que les sucs corrompus hétérogènes qui les entretiennent sont très-différens les uns des autres.

La fièvre gastrique est très-généralement précédée, quelque temps d'avance, d'un dérangement sensible dans la santé; les symptômes qui caractérisent ce dérangement et qui établissent donc la fièvre gastrique imminente, ou catarrale selon l'heureuse expression de *Stoll*, sont une douleur au creux de l'estomac et quelquefois même assez vive, la pesanteur de tête avec quelque chaleur, une petite soif, la langue un peu blanche le matin, des sueurs spontanées et qui ne soulagent point, des lassitudes et même des douleurs dans les membres, un sentiment de fourmillement et de reptation dans les muscles, les urines chargées; on peut regarder ce concours de symptômes comme un indice presque assuré d'une fièvre gastrique, qui se

forme sur tout quand il paroît au mois de Juillet ou au mois d'Août (1).

La fièvre gastrique ou mésentérique bilieuse est assez communément intermittente dans le principe (2), et alors elle suit le type de la fièvre tierce, qui est, le plus généralement, une fièvre éminemment bilieuse, comme nous aurons occasion de le voir ailleurs; ce n'est guère que

---

(1) État insolent de ces fièvres, décrit par *Grant*, tome 2, page 260 et suivantes.

M. *Strack* pense que toutes les fièvres continues rémittentes sont du genre des fièvres intermittentes: il n'admet que deux ordres de fièvres, les *continentes* et les *intermittentes*, page 164. « Febres quae nominantur continentes haud continuae, [illegible] intermittentes sunt [illegible] [illegible] ». Il me paroît que cet Auteur n'a pas assez distingué les fièvres réellement *intermittentes* d'avec les fièvres *gastriques*, *avec matière*; presque tous les signes qu'il donne des intermittentes n'appartiennent qu'à celles de ces fièvres qui sont gastriques avec matière, etc. Il paroît attacher sur-tout une grande importance à la dépravation du sens du goût qui est affecté d'une manière insolite et tout désagréable par le pain, et sur-tout par le vin, etc. Le vin blanc semble ordinairement aigre ou *éventé*, le pain de froment a une saveur amère, et le pain de seigle une saveur aigre.

(2) Et elle est aussi sujette à se terminer par des fièvres intermittentes: *C*[illegible] jusqu'au quatre-vingtième jour, sûr une fièvre intermittente. « Que des fièvres [illegible] intermittentes dépendent très-généralement des premières voies. »

[illegible] de cette fièvre dans le premier livre des Ep. *Hipp.* [illegible] malade, [illegible], [illegible] *Pinel*, tome 2, page 227.

le troisième ou le quatrième jour qu'elle devient continue rémittente ; c'est-à-dire, que quoique la fièvre se soutienne toujours, cependant elle éprouve des redoublemens qui se font de trois jours en trois jours, se font sans frisson précurseur, et se font assez constamment le matin; car un caractère bien important de toutes les fièvres bilieuses, c'est que le début des accès ou des redoublemens se fait constamment le matin, mais un peu plus tard que la première invasion des fièvres phlogistiques.

L'invasion de cette fièvre est accompagnée d'un frisson, ou plutôt d'un mouvement d'horripilation ; car le malade éprouve moins un sentiment de froid décidé, comme dans l'invasion des fièvres catarrales, qu'une sensation analogue à celle que feroient éprouver de petites pointes dont la peau seroit percée.

La fièvre gastrique débute communément par des dégoûts, des anxiétés, des nausées continuelles ; et si le vomissement se déclare dans le principe et qu'il soit abondant, ce qui arrive assez communément chez les gens qui ont beaucoup d'activité et de vigueur, assez souvent la fièvre cesse tout d'un coup.

Gallien, dans le dixième livre de la méthode de guérir, nous dit qu'un jeune homme très sec, d'un tempérament fort vif, étant tombé dans une fièvre ardente, prit une grande quan-

tité d'eau froide, qu'il rendit beaucoup de bile par le vomissement et par les selles, et que la fièvre se dissipa très-promptement : nous aurons occasion de parler de l'eau froide en traitant de la fièvre ardente.

Dans la fièvre gastrique bilieuse, le malade éprouve beaucoup d'angoisses, de resserrement et de chaleur dans la région épigastrique; (*Baldinger*, t. 1, pag. 91, *Stoll*.) il y a communément une douleur dans tout l'épigastre qui s'irrite par le tact et qui se fait sentir intérieurement jusque vers le dos, quelquefois des pulsations dans la région épigastrique, qui ne présagent point la manie aussi sûrement que dans d'autres fièvres : (*Finke, de morb. biliosi anomal.*)

Le ventre est quelquefois dévoyé, le plus souvent constipé, les urines sont très-hautes en couleur, épaisses et peu abondantes, et le sédiment qu'elles déposent est d'une couleur rose assez vive; (le caractère des urines a beaucoup de valeur pour établir les affections des premières voies, *Hippocr. de vict. rat. in acut.* n°. 44.) « Quibus in principio urinæ nebulosæ « aut etiam crassæ sunt, tales purgare oportet, « si etiam alia consenserint ». (*Cornario*, p. 418, *aph.* 22, *sect.* 1, *Martian*, p. 301, *première col.*) ; les urines sont peu abondantes, rendues fréquemment, fort épaisses, troubles, et elles

déposent dès le commencement : il faut en excepter les cas où la surcharge des premières voies décide des symptômes nerveux, car alors les urines sont très-changeantes et peuvent être fort claires comme la vu souvent M. *Finke* (dans son traité, *de morb. bil. anom.*

La langue est couverte d'une légère pellicule jaunâtre, elle est extrêmement sèche comme tout l'intérieur du gosier, la soif est brûlante, et si le malade cherche à la satisfaire, sur-tout par des boissons abondantes, ces boissons, loin de produire l'effet qu'il en attend, ajoutent au contraire à sa foiblesse et décident souvent des défaillances complètes ; il y a un désir extrême de la boisson d'eau froide qui soulage pour le moment. « *Aquæ frigidæ*... desiderium et ob» tentum indè cephalalgiæ, caloriique tempo» rarium levamen. *Stoll*, eph. de febrib. 345. »
La peau, sur-tout la peau du visage, porte communément une teinte jaunâtre, et cette couleur jaune ou pâle-verdâtre, est sur-tout fort sensible dans le blanc des yeux ; et un des caractères le plus remarquable, c'est que la peau est pénétrée d'une chaleur âcre ; dans cette fièvre la peau est extrêmement sujette à des spasmes ou à des refroidissemens pour peu qu'une partie soit exposée à l'air.

Les malades sont tristes, dégoûtés de tout, fort impatiens ; ils sont éminemment exposés au

délire, aux affections convulsives, à la perte totale du sommeil, ou à un sommeil fatigant et troublé par des songes tumultueux, qui éveillent en sursaut et laissent dans l'ame l'impression d'une tristesse et d'une inquiétude profonde; il est en général bien remarquable, en preuve de l'action puissante du bas-ventre sur la tête, que dans ces fièvres tous les symptômes se fassent plus particulièrement ressentir dans la tête que dans le bas-ventre, quoique le bas-ventre soit primitivement affecté, comme l'a très-bien dit *Baglivi* : toutes les causes capables de produire la frénésie portent bien plus directement sur l'épigastre que sur la tête : « Quod si etiam » causas varias procatarcticas corporumque pri- » vatas diathèses quæ . . . ad excitandas phre- » nitides aptæ habentur, serio et accuratiùs » contemplamur, ea videtur illarum esse po- » testas, ut potius in præcordia quam caput » majorem suam exercere vim valeant ». (*Schroëder*, t. 1, p. 273).

Cette fièvre attaque principalement les gens d'un tempérament bilieux, qui font un usage habituel d'alimens fort échauffans; elle est communément décidée par des erreurs commises dans le régime, par exemple, par l'eau froide prise en quantité (1), ou par l'usage des alimens

(1) L'eau froide, l'usage habituel des boissons à la glace, doit cependant être compté parmi les moyens qui, en fortifiant les

doux ou éminemment fermentescibles pris immédiatement après un accès de colère ; et cela dépend sur-tout de ce que la colère précipite l'écoulement de la bile : aussi est-il d'observation journalière, qu'après un accès de colère l'appétit reste pendant quelque temps fort dérangé, qu'on éprouve beaucoup de malaise et que les

---

premières voies, s'opposent aux *fièvres gastriques* (*Pringle* rapporte que depuis l'usage des boissons à la glace, les fièvres sont beaucoup moins communes en *Sicile*. Voyez aussi *Lancisi*, ouvr. cit. page 184, n°. 12, qui cite un ouvrage de *Cavalli*, [illegible], et dont le titre est, que la glace s'oppose à la contagion : [illegible] ; on sait que les [illegible] contagieuses affectent le plus souvent les organes gastriques ; *Lancisi* assure que l'usage de la glace s'oppose puissamment à l'action du gaz des marais, qui paroît ainsi affecter d'une manière spéciale le système gastrique ([illegible]), ipse olim usus, page 184, n°. 12.

Cet air des marais, sur-tout à la fin de l'été et pendant l'automne, est certainement une des causes les plus actives des fièvres gastriques qui prennent le plus souvent un mauvais caractère. Les précautions que recommande *Lancisi* pour se prémunir contre l'action de ces miasmes, sont, quand il n'est pas possible de les éviter, de ne pas s'y exposer à jeun, de [illegible] de ne se pas exposer la nuit, ni avant le lever ou le coucher du soleil, d'appliquer sur les narines, sur les oreilles et sur le front, de l'esprit de vin camphré avec du vinaigre rosat, de faire usage de boissons à la glace, et de boire du bon vin, de ne point exciter la colère, de ne pas faire d'excès, de fumer ou de mâcher du tabac, de se purger de temps en temps pendant l'automne, l'hiver et le printemps, avec des purgatifs toniques, comme les pilules de rufus, composées avec l'aloès, la myrrhe et le safran, auxquels on peut ajouter la gomme ammoniac, pages 184, 185, 186, de

accidens ne sont guère dissipés ou prévenus que par des vomissemens abondans de bile, mais qu'il ne faut pas provoquer par des évacuans décidés, comme nous le dirons, parce que la bile se trouve alors dans un état d'activité, comme d'orgasme, qui rend très dangereux l'emploi de tous les irritans.

Stahl disoit à cette occasion, que la colère ayant pour but de chasser loin du corps un objet contraire à son bien être, cette passion, lorsqu'elle ne trouve point à s'exercer à l'extérieur, se porte intérieurement et qu'elle s'applique contre la bile, parce que, de toutes les humeurs contenues dans le corps, la bile est celle qui le menace habituellement du danger le plus grand et le plus pressant.

Les fièvres gastriques ne sont pas assujetties à une marche aussi régulière, et à des mouvemens

---

Enfin de temps en temps usage de quelques alexipharmaques, comme de la thériaque, du diascordium de *Fracastor*, ou autres choses semblables, du vinaigre préparé avec les racines de gentiane, d'iris, de scorsonère, de petite centaurée, de tormentille, de contrayerva, d'angélique, etc., dont on se sert en salade, et le matin à la dose d'une ou deux cuillerées, étendues dans l'eau ou dans du bouillon; le quinquina ne convient pas comme préservatif; il faut craindre, comme le disoit très bien Celse, que le corps ne s'accoutume pendant la santé aux moyens de guérison des maladies, et qu'il ne devienne ainsi insensible à l'action de ces moyens : « Ne in secundâ valetudine adversæ præsidia consumantur ».

aussi bien ordonnées que la fièvre inflammatoire dont nous avons parlé ; *Baglivi* a remarqué avec raison, que les jours critiques n'ont point autant d'action sur ces fièvres que sur les fièvres inflammatoires auxquelles on a dit, mais trop généralement, que devoit se rapporter tout ce que les anciens ont écrit sur les crises.

CHAPITRE VII.

Fièvres gastriques bilieuses, traitement.

J'AI donné la description de la fièvre gastrique bilieuse, et j'ai dit que cette fièvre dépendoit d'une collection de sucs bilieux dans les premières voies et les organes circonvoisins ; j'aurois pu ajouter que ces fièvres sont beaucoup plus communes chez les modernes, qu'elles ne l'étoient autrefois, ce qui dépend principalement, comme nous l'avons déjà remarqué, de ce que les moyens diététiques dont les anciens faisoient un usage habituel, imprimoient plus de ton et de force à l'organe extérieur, et que cette force plus considérable se réfléchissoit par voie de sympathie sur les organes digestifs ; en sorte que ces organes plus vigoureux évacuoient plus

plus complétement les sucs hétérogènes, à mesure qu'ils se formoient.

Ces fièvres sont sur-tout très-communes dans les grandes villes, comme l'ont observé *Baillou* et *Baglivi*, dont l'un pratiquoit à *Paris* et l'autre à *Rome*. *Baillou* a dit cependant, beaucoup trop généralement, que toutes les fièvres de *Paris* étoient gastriques : *Baglivi* a dit, plus sagement et avec plus de vérité, que, le plus communément, à *Rome*, les fièvres se compliquoient d'un appareil de mauvais sucs dans les premières voies : « Romæ hujuscemodi apparatus frequentissimi sunt in primis viis ».

Ces fièvres, quand elles sont légères, cèdent quelquefois au simple usage des délayans et des fondans, pris en grande quantité (1) ; *Koker*

---

(1) Dans le commencement, & lorsque cette maladie se prépare, il suffit le plus souvent de vivre de régime, de s'abstenir de viandes, de bouillons gras, de prendre des acides, d'éviter toutes les causes occasionnelles. Si les accidens sont plus graves, il est quelquefois utile de lâcher le ventre, soit avec des doses suffisantes de crême de tartre, seule, ou combinée avec le [illegible] de soufre, ou avec une décoction de tamarins, & de sel de glauber. Si le ventre est dévoyé on obtient de bons effets de l'usage de la rhubarbe avec le sel ammoniac; *Finke*, de morb. bil. anom. page 62.

Vous pouvez voir la description qu'*Hippocrate* donne de ces fièvres dans le troisième livre des épidémies, sect. 3. Il faut cependant remarquer que cette description présente des symptômes nerveux & des affections graves de la tête, & qu'en conséquence,

dit qu'il a guéri très-souvent des fièvres de cette espèce et qu'il les a guéries, promptement et sans retour, en faisant boire abondamment d'une tisane ordinaire avec un peu de suc de limon, de vin du Rhin, de pulpe de tamarins édulcorée avec un peu de miel ou de sucre; mais une précaution importante, c'est de donner, dans le principe, cette tisane ou autre analogue (1),

---

les urines étoient claires & limpides. *Pujoe*, dans son comm. dit que ces fièvres, telles que les décrit ici *Hippocrate*, sont très-communes dans l'été; il rapporte sur-tout qu'il en observa une absolument semblable en 1747, les saignées & les purgatifs furent très-contraires, on obtint de grands succès de l'émétique donné dès le principe, de l'usage soutenu des délayans & des lavemens, tome 3, pages 218, 219.

(1) Il faut rapporter ici la pratique de *Sydenham*, dans le *cholera-morbus*, qui consiste à faire boire une grande quantité d'eau de poulet, extrêmement légère, (consultez *Stoll*, *de febr. bilios. Haller*, page 172). Remarquez à cette occasion, qu'il y a des circonstances d'affections gastriques bilieuses, dans lesquelles la bile paroît répandue en grande quantité, & se trouve dans un état d'orgasme & de mobilité qui rend très-dangereux l'usage des évacuans après la colère, (*Selle*, *Pyret.* page 121), dans les grandes chaleurs: *Hippocrate* craignoit de purger dans les ardeurs de la canicule (*Selle*, page 206); & dans cet état, il y a seulement amertume de bouche, la langue n'est pas sale, elle est seulement enduite & couverte d'une espèce d'écume. Le *cholera-morbus*, qui paroît en été, & très-spécialement dans les jours caniculaires (temps pendant lequel *Hippocrate*, *de med. purg. Cornaro*, n°. 4, recommandoit d'être si circonspect dans l'emploi des évacuans actifs), *Sydenham* le traitoit par les délayans & des mucilagineux pris en grande quantité en lavement & en boisson, comme l'eau de veau, l'eau de poulet, auxquels on peut ajouter quelques sirops, comme celui de nymphéa, de pourpier

l'huile d'amandes douces tirée sans feu, donnée dans des bouillons très-légers, de l'eau froide avec du miel rosat ; (*Piquer*, obras. tom. 2, p. 213.)

Mais lorsque la maladie est plus grave ou quand les premiers moyens ont été sans effet, il faut nécessairement avoir recours à l'émétique (1). *Borelli* et *Malpighi* ont décrit une fièvre qui régnoit épidémiquement à *Pise* en 1666 ; cette fièvre étoit éminemment gastrique bilieuse, et ce caractère pût même être démontré après la mort : car on trouva dans plusieurs cadavres que la vésicule du fiel étoit

---

de vinaigre (les anciens employoient, dans la même vue, la décoction d'orge, les émulsions faites avec les semences rafraîchissantes. (*Stahl, de feb. biliosâ. Haller*, [illegible]), *page* 171.) ; & enfin, quand les évacuations ont été assez abondantes, & qu'il paroît des symptômes nerveux [illegible], par l'opium. M. [illegible] remarque que la fièvre jaune d'*Amérique* [illegible] dans cet état d'irritation qui demande la prompte administration de l'opium ; on doit concevoir que cet état d'orgasme de la bile se trouve sur-tout à la suite [illegible] colère ; aussi cette circonstance est-elle une de celles qui [illegible] indiquent le plus particuliérement l'usage des émétiques, & [illegible] l'usage des narcotiques, comme l'a dit *Hoffmann* dans une dissertation fort intéressante sur ce sujet : « De cautione post iram, [illegible] ».

(1) « [illegible] in febre [illegible] & [illegible] ac [illegible], [illegible] febris [illegible] : [illegible] tempore [illegible]. Cum [illegible] « [illegible] & [illegible], [illegible] & [illegible], « & [illegible] ». (*Epid. lib.* 7, *Foesius*, *page* 517.)

gorgée de bile, et l'on saisit des marques sensibles de l'effusion de cette humeur dans l'estomac et les intestins dont les membranes étoient pénétrées d'une couleur jaune fort vive; cette fièvre fit à *Pest* beaucoup de ravages, et les médecins qui négligeoient l'émétique, firent un grand usage des saignées et des vésicatoires.

J'ai déjà parlé des signes qui marquent la turgescence ou l'orgasme de l'estomac et qui indiquent par conséquent l'usage de l'émétique; (*Martian* 144, seconde colonne) de ces signes, ceux qui ont le plus de valeur, sont la saleté de la langue, l'amertume de la bouche, la couleur jaune ou verte des aîles du nez et du contour des lèvres, le rouge vif du visage, l'état des yeux qui sont brillans, étincelans et qui semblent noyés dans les larmes, le tremblement de la langue et de la lèvre inférieure, la douleur de tête qui est telle, qu'il semble que la tête éclate et s'ouvre, ce qui revient sensiblement par accès; car nous avons déjà dit souvent qu'une circonstance très importante et qui indique presque sûrement l'affection des premières voies, c'est celle de revenir par accès et sur-tout avec froid. (I. *Stoll*, passim).

Je ne parlerai point des différentes contr'indications de l'émétique qui appartiennent à un cours de *Thérapeutique*; je remarquerai seulement, que les hernies ne forment point une con-

tr'indication absolue, quand d'ailleurs l'émétique paroît indispensable (1) : *Storck* nous cite un exemple de cette espèce, les délayans, les digestifs, les anti-spasmodiques, et les autres secours qui paroissoient apropriés, étoient sans effet; la maladie s'aggravoit, les vomissemens et le hoquet étoient continuels; le sujet de cette observation avoit plusieurs hernies, *Storck* contint ces hernies par le moyen de larges et fortes bandes; alors il donna l'emétique qui fut suivi d'un prompt rétablissement : « Intermissum » éméticum semel in homine hernioso, simul-» que febre biliosâ laborante, vidi lethale ». (*Finke, pag. 77, de feb. bilios. anom.*)

(Parmi les différentes contr'indications de l'émétique, je ne puis m'empêcher d'observer, avec *Hoffmann*, que ce remède est formèlement contr'indiqué dans une fièvre décidée par un accès de colère; en sorte que les émétiques, donnés dans cette circonstance, deviennent presque sûrement mortels).

Tissot, dans la description qu'il donne de la fièvre de *Lausanne*, qui étoit gastrique dans le principe, a observé que l'omission de l'éméti-

---

(1) Quand l'indication est bien établie, on donne l'émétique aux enfans, aux femmes enceintes; dans les cas de hernie, dans les crachemens de sang, dans les vomissemens de sang.

que, dans le principe de cette fièvre, déterminoit très-fréquemment vers la fin, des flux de ventre dangereux: et cette observation de *Tissot* est analogue à celle de *Sydenham*, dont j'ai déjà parlé, qui a vu aussi que, dans une fièvre inflammatoire compliquée d'un état de saburre des premières voies, les malades qui, dans le premier période, n'avoient point été suffisamment purgés par le vomissement, éprouvoient sur la fin, des flux de ventre qui devenoient très-graves par la circonstance d'affecter un corps déjà affoibli, et sur-tout par la circonstance de s'opposer aux évacuations les plus naturelles: *Sims* a fait la même observation. Ces observations, qu'il seroit facile de multiplier, prouvent donc, combien est peu fondée la prétention de *de Haën* sur le danger des émétiques dans le commencement des fièvres aiguës, et combien, pour établir des dogmes de pratique, il est nécessaire de les circonscrire avec précision et de marquer bien nettement le cas de leur application; c'est ce qu'il est impossible de faire sans une histoire exacte des espèces réelles de maladies: histoire prise de l'ensemble des phénomènes qui vont à découvrir les causes matérielles, et non pas prise de quelques symptômes prédominans qui peuvent se présenter dans des états de maladie très-différens. Nous avons déjà remarqué combien la nomenclature des anciens médecins qui déri-

gnoient les fièvres, d'après les symptômes de chaud et de froid et qui, en conséquence, les appeloient *algides*, *ardentes*, etc. est inexacte, peu philosophique et dangereuse pour la pratique; puisque ces symptômes de chaud et de froid extrêmes, peuvent tenir à des causes différentes de maladies: encore un coup, c'est d'après les causes réelles des maladies, qu'il faut diriger le traitement. M. *Grainger* préféroit l'ipécacuanha; quand il vouloit augmenter son action, il l'unissoit au tartre-émétique, ou à l'oxymel scillitique. (*Murray, t. 2, p. 276.*)

Tissot observe que, dans ces fièvres, l'ipecacuanha est beaucoup moins avantageux que le tartre émétique, qu'assez souvent, il augmente la sécheresse de la bouche et la soif, et qu'il resserre le ventre; il peut y avoir cependant des circonstances qui ne peuvent guère être déterminées qu'*à posteriori*, dans lesquelles l'ipecacuanha peut être préférable au tartre-émétique (1). *Senac* (p. 241.) a vu une constitution

---

(1) On peut établir généralement que l'ipécacuanha est plus convenable quand il y a flux de ventre, parce qu'il ne lâche point autant le ventre que le tartre stibié (*Finke*, page 74). Les digestifs qui conviennent dans le cas de flux de ventre, sont le sel d'absinthe saturé de vinaigre, étendu dans des eaux antiseptiques acidulées avec un peu d'acide vitriolique, (*ibid.*) le sel ammoniac parmi les laxatifs, les tamarins & la rhubarbe; il faut en venir plutôt à l'usage du quinquina, combiné avec la sia-

épidémique dans laquelle le tartre émétique passoit le plus souvent par les selles et purgeoit, mais sans aucun effet salutaire; au lieu que l'ipécacuanha faisoit plus sûrement vomir et décidoit toujours le bien que donne le vomissement, lorsque la turgescence étoit véritablement établie dans l'estomac (1); car c'est une erreur vraiment funeste, quoique générale, de croire que les purgatifs puissent, dans cette circonstance, être substitués à l'émétique, qu'on soit en droit d'en attendre les mêmes effets (1); et dans cette circonstance, *Stoll* a observé souvent que, non-seulement les purgatifs ne diminuent pas la maladie, mais qu'ils vont réellement à l'aggraver (2). La véritable raison de cette différence

---

barbe (*ibid.*); on continue ce mélange tant que la langue paroît chargée; & quand elle est bien nette, on donne le quinquina seul, *id. ibid.* page 74.

Cette fièvre gastrique est décrite par *Hippocrate*, dans le troisième livre des épidémies, section III; *Vallesius*, page 285; *Piquer*, pages 118, 119.

(1) Ces observations sont d'accord avec celles de M. *Pringle*; *Murray*, tome 2, page 177.

(1) Je suis étonné que l'illustre M. *Cleghorn* ait soutenu cette opinion; *Murray*, tome 2, page 266; la préférence qu'il a donnée aux purgatifs, dépendoit sans doute de ce que les fièvres qu'il décrit étoient fréquemment compliquées avec le génie phlogistique. *Id.* page 69.

(2) « Dici non potest, quantopere in ardentibus intempestiva laxantia ob bilis acrimoniam augeant (*Stoll*, page 71, *de meth.* &c.

n'est pas tant, comme on le dit communément, en ce que la matière corrompue, en traversant toute la longueur du canal intestinal, se présente aux vaisseaux sanguins et lactés, (car il est fort douteux que cette matière puisse les pénétrer et s'y introduire) mais c'est que l'action des évacuans doit être subordonnée à la tendance des mouvemens de la nature (*ducendum quò vergit*) et que la tendance ou l'orgasme des parties supérieures, n'est pas la tendance ou l'orgasme des parties inférieures : et, comme nous l'avons déjà dit, dans le commencement d'une maladie tous les efforts ont une tendance bien marquée vers les parties supérieures ; en sorte que, d'après

---

» *arom.*] », il dit fort bien que l'usage des purgatifs, dans les fièvres gastriques, doit être subordonné à la coction qui ne se fait qu'avec le temps, & qui doit être aidée par les secours de l'art ; au lieu que les émétiques peuvent être employés, dès le principe, quand il y a turgescence : « Materiam biliosam ad superiora ver» gentem, quàm citò fieri potest, per vomitum eliminare ; atque » scire, ad inferiora loca destinata, semper crudà esse ; » tempore hinc atque medicamentis opera (*Finke*, page 63.)

Hyppocrate savoit bien que les émétiques & les purgatifs ne pouvoient se suppléer réciproquement : « Si os amarum fuerit » vomere confert. Si vero non [illegible], verum ad imum ventrem » tormina infert, pharmacum deorsum purgans dato » *de morbis lib.* 2.

» [illegible] medicamentum potare oportet, quod confert, qua vergit » febris magis natura, & si quidem superne vergat, superne : si » inferne, inferne. *De locis in homine*, n°. 59. *Cottunni Martiani*, *com. in* [illegible] 144.

cette disposition, la nature se prête bien plus pleinement à l'action de l'émétique et que les purgatifs la contraignent d'une manière pernicieuse : nous pouvons observer que, lorsque l'émétique est indiqué et qu'il y a un flux de ventre, il faut d'abord calmer le flux excessif, et donner l'émétique une ou deux heures après le narcotique ; sans cette précaution, l'émétique se tourne en purgatif et ajoute au mal. (et en général, dans le cas d'irritation extrême de l'estomac, il est extrêmement utile de joindre l'opium avec les remèdes apropriés aux circonstances ; ainsi, quand il faut aider l'expectoration, et qu'il y a flux de ventre, les expectorans deviendroient purgatifs, si on ne les combinoit avec les narcotiques : on peut donner alors un mélange de sirop diacode et d'oxymel scillitique : *conf. de Haen*, *t.* 1, *p.* 282.)

Quand l'état du malade demande de doux émétiques, on peut faire prendre, plusieurs fois dans la journée, demi scrupule d'un mélange d'une once de crême de tartre avec un grain de tartre stibié. (*Finke*, p. 79.)

(Quoique l'émétique soit indiqué dans les fièvres gastriques ; cependant, si ces fièvres sont accompagnées d'une foiblesse réelle, (ce qu'on connoît principalement par l'état du pouls, qui foiblit et s'éteint complettement sous les doigts), comme cela arrive souvent chez ceux qui ont

été traité par des saignées copieuses et répétées, il faut nécessairement suspendre l'émétique jusqu'à ce que les forces aient été rétablies par l'usage des toniques apropriés (1) : *Stoll*, dans cette circonstance, recommandoit le vin, le quinquina, ou l'arnica qu'il appèle le quinquina des pauvres (2) ; il faut en général bien distinguer dans les maladies, comme nous le verrons en traitant de la malignité ; il faut, dis-je, distinguer la cause matérielle qui constitue véritablement l'espèce de la maladie, d'avec la foiblesse réelle qui peut se joindre à toutes et qui n'en spécifie aucune en particulier (3) ; et voilà ce qui rend si difficile le traitement des fièvres malignes, parce qu'il faut saisir à chaque instant le rapport dans lequel se trouvent la cause ma-

---

(1) *Stoll* a vu, dans ce cas, la mort décidée par l'émétique ; cependant, à moins qu'il n'ait précédé des saignées évidemment énervantes, il ne faut pas se laisser abuser par cette apparence, & présumer une foiblesse vraie, là où il n'y a qu'une oppression décidée par la surcharge de l'estomac ; dans cette foiblesse par oppression gastrique, l'action de l'émétique est le meilleur cordial & rétablit tout d'un coup les forces.

(2) Lorsque les forces sont convenablement rétablies, il faut donner l'émétique, & l'ipécacuanha est alors préférable aux préparations d'antimoine.

(3) *De Haen* croyoit aussi que la malignité n'étoit de l'essence d'aucune maladie, & que c'étoit un accident qui pouvoit se joindre à toutes. *Rat. med. part. IV, cap. I.* Voyez *Schroeder*, *tome 2, page 216.*

ternelle de la maladie, et la foiblesse qui peut s'y joindre; ainsi, dans les fièvres gastriques malignes, il faut voir dans quel rapport se trouvent, et l'affection des premières voies qui demande les évacuans, et la foiblesse qui les contr'indique, au point que, dans les fièvres gastriques avec prédominance de malignité, les évacuans, même les plus légers, peuvent devenir promptement mortels, comme cela est évident dans les fièvres intermittentes pernicieuses qui dépendent le plus souvent d'un vice gastrique, dans lesquelles cependant, les purgatifs ou les émétiques décident presque sûrement la mort).

Une méthode excellente d'administrer l'émétique, c'est de faire dissoudre une quantité suffisante de tartre émétique, par exemple, un grain et demi ou deux grains, dans sept à huit onces d'eau, et d'y ajouter une once de sirop aproprié, comme de sirop d'écorce d'orange; on fait prendre un quart de cette potion de demi-heure en demi-heure; et lorsque le vomissement est décidé, on le facilite par une boisson abondante d'eau tiède, à laquelle on ajoute du miel : si la seconde ou la troisième prise décide des évacuations suffisantes, il faut s'en tenir là, et lorsque les évacuations par le vomissement ont été soutenus assez long-temps, il faut étendre le reste de la potion émétique dans une grande quantité de la tisane ordinaire

qu'il faut prendre de temps en temps, ce qui suffit souvent pour ouvrir le ventre d'une manière avantageuse.

Une précaution importante, dans l'usage de l'émétique, c'est de calmer les agitations qu'il excite, par un narcotique donné vers le soir; c'est une pratique que *Sydenham* a fortement recommandé et à laquelle il ne manquoit jamais: M. *Koker* insiste aussi fortement sur cette pratique, et il dit que c'est pour l'avoir négligée, que beaucoup de médecins, dans la constitution bilieuse qu'il décrit, n'ont point obtenu les effets heureux qu'ils attendoient. *Wagler* et *Roëderer*, dans l'excellente dissertation qu'ils ont donné de la fièvre muqueuse, qui régna à *Gottingue*, en 1761, recommandent aussi de combiner les narcotiques, avec les émétiques et les purgatifs, dans les affections des premières voies (1).

---

(1) L'opium convient éminemment dans les irritations des premières voies; de Haen, tome 1, page 304 & suivantes: *Stoll*, *sur l'usage de l'opium dans les coliques des peintres.*

Prosper Martian semble croire que tout état de fièvre, au moins de fièvre humorale, suppose une disgrégation des humeurs: or, il pense que cette disgrégation peut être efficacement attaquée, dans le principe, par l'usage de l'opium: « Quandocumque igitur » pars humorum tantummodo ad febrem accessit, disgrega- » tionem intercedere necesse est. Sic merito haec (*disgregatio*) » proxima harum febrium causa statuitur (page 17, seconde é-

Bianchi, un des auteurs que vous pouvez consulter avec le plus d'avantage sur les maladies bilieuses, dit, avec raison, que les narcotiques peuvent être très-utiles pour calmer les spasmes, et les douleurs sympathiques dépendantes de l'irritation que portent les sucs bilieux sur l'estomac et les intestins, qui entretiennent une correspondance bien marquée avec le reste du corps, et sur-tout, avec la tête et l'organe de la peau.

Bianchi a souvent expérimenté avec succès une préparation dont *Etmuller* a fait de grands éloges ; cette préparation consiste dans un mélange d'opium et de sel de tartre, par parties égales, délayé dans de l'eau, desséché ensuite à un feu très-doux, et dissous dans suffisante quantité de vinaigre distillé.

Il est très-avantageux que l'émétique soit précédé de remèdes digestifs, c'est-à-dire, de remèdes propres à préparer les sucs bilieux qui

---

» lèvent); per medicamenta narcotica non humorum & spirituum » motus nec solum sistitur sed etiam prohibetur & impeditur ». Cette vue me paroît très-précieuse, mais d'une application bien difficile. *Sydenham*, comme nous l'avons déjà dit, faisoit un grand cas de l'opium, dans le cholera-morbus, après les évacuations suffisantes, & il en continuoit l'usage pendant quelques temps. Dans les fièvres bilieuses des pays très-chauds, on a observé qu'il y a bien des circonstances dans lesquelles l'opium doit être employé.

constituent la cause matérielle de cette fièvre, et à les mettre en état d'obéir facilement aux efforts de vomissement : *Sennert*, pour remplir cette indication, faisoit un grand usage des acides, sur-tout de l'acide du citron étendu dans l'eau et suffisamment édulcoré avec du sucre. Les acides végétaux sont beaucoup plus convenables que les acides minéraux : et nous pouvons remarquer, comme l'a dit *Sydenham* et comme l'a vérifié *Tissot*, que les acides minéraux, comme astringens, sont éminemment contr'indiqués dans toutes les maladies qui doivent se terminer par des évacuations : « Minus » conveniunt in morbis omnibus, quorum cu» ratio purgationi innititur ». Vous pouvez consulter *Grant* dans son second Livre des fièvres.

Pour remplir la même indication, c'est-à-dire, pour altérer et préparer convenablement les sucs bilieux, *Baglivi* faisait beaucoup de cas des sucs exprimés des végétaux, et principalement du suc de souci qu'il donnoit le matin à la dose de trois onces, avec parties égales de bouillon très léger ou de petit lait.

(1) On peut suppléer à ces sucs avec beau-

---

(1) La solution d'un grain de tartre stibié dans une pinte d'eau, donnée par gouttes dans des potions appropriées (*Tissot*, p. 63) :

coup d'avantage, par les sels digestifs proprement dits; par exemple, la terre foliée de tartre, le tartre vitriolé, la crême de tartre que l'on fait prendre à dose convenable de trois heures en trois heures, et l'on fait boire par-dessus quelques onces d'une décoction de racines de chicorée ou d'oseille, avec du suc de citron ou de l'oxymel.

Dans les fièvres gastrique bilieuses, *Stoll* ne fait prendre, pendant les douze premières heures, que de l'eau pure à laquelle il ajoute de l'oxymel, et une potion composée de demi-livre d'eau et de deux dragmes *d'arcanum duplicatum*; il fait ensuite prendre le tartre émétique *per epicrasim*: après l'émétique il n'emploie que de l'oxymel. Au bout de huit ou dix heures, où il répète l'usage de la potion saline, si les évacuations sont simplement bilieuses,

le sel d'absinthe saturé de vinaigre ; le sel admirable de glauber, la poudre digestive de Timot (composée de terre foliée de tartre, de tartre vitriolé & de crême de tartre, page 35), le kermès minéral, la poudre altérante de *Plumer*, le calomelas vanté par *Lysons* [page 64]. Le calomel est un des synonymes de mercure doux [[illegible], &c.]; cette préparation mercurielle doit sur-tout être appropriée dans les affections gastriques pituiteuses, pour donner de la mobilité à la pituite, plutôt que dans les affections gastriques bilieuses] Ces différens remèdes à la dose de deux ou trois grains, une fois, rarement deux fois par jour (*ibid.*); mais ces sels résolutifs trouvent rarement place dans les fièvres bilieuses gastriques régulières (*ibid.*)

ou bien il y ajoute du sel ammoniac : par exemple, deux dragmes de sel ammoniac avec un peu de miel, toujours dans demi-livre d'eau si les évacuations sont chargées d'une pituite épaisse.

Il remarque à cette occasion, que le sel ammoniac ne convient point dans la fièvre simplement bilieuse, parce qu'il porte une impression trop vive et qu'il excite assez souvent de la douleur au creux de l'estomac ; en sorte qu'il ne convient guère, que vers la fin de l'été ou pendant l'automne, temps où la diathèse pituiteuse commence à s'y joindre.

Je remarque ici que les anciens recommandoient beaucoup les boissons froides et les topiques semblables dans les affections bilieuses (1);

(1) Finke a souvent remarqué que, dans les fièvres gastriques bilieuses, les boissons chaudes augmentent tous les accidens ; il donnoit donc les boissons à froid, & le plus souvent il employoit une décoction de pain de seigle ou de la limonade ordinaire ; (*Metzger*, tome 2. page 63.) Voyez aussi l'excellent traité de cet Auteur, *de febribus bilios. atom.* « Potum calidum non ferebant ægri, profectum hordeo paratum » ; Il donnoit aussi l'eau pure ou l'eau acidulée avec la crême de tartre, un verre toutes les deux heures, page 77. L'eau pure, dans les gens bilieux qui éprouvent des fièvres bilieuses, & dont les hypochondres sont mal disposés *Martian*, *de aer. aq. et loc. sect.* 1, vers. 125 ; car l'eau pure tourne facilement en bile, comme disoit *Hippocrate*, aquæ biliosæ [de aere, aquis & locis] ; & voilà pourquoi l'usage du vin & des liqueurs spiritueuses est d'une nécessité indispensable dans les pays

dès-lors on pourroit croire que les sels que les modernes emploient avec tant de succès dans les fièvres de cette espèce, ne sont si utiles qu'à raison du froid qu'ils procurent, et sous ce point de vue, les sels qui procurent le plus de froid, mériteroient la préférence.

Stahl rapporte, qu'un jeune homme vif et d'un tempérament colérique, qui étoit tombé dans une fièvre bilieuse de l'estomac pour avoir pris une grande quantité d'eau froide à la suite d'un violent accès de colère, ressentoit dans tout le corps, une lassitude, un abattement extrême, un froid vif aux mains et au visage, des tremblemens convulsifs des lèvres et des membres, une anxiété cruelle dans l'épigastre dont il ne

---

chauds [climats]. *Vesal.* « Est enim natura biliosa, [illegible] & « [illegible] mala, [illegible], *de vict. rat. in acut.* Ce qui est bien contradictoire avec l'idée de *Hecquet*. Aussi, n'y a-t-il pas de meilleur moyen contre la formation [illegible] des acides dans l'estomac, que la boisson de l'eau ; *Pallasius* & *Prosper Martian* disent que cette incommodité a souvent été combattue d'une manière infructueuse par les remèdes [illegible] les mieux connus, & qu'elle n'a cédé qu'aux remèdes [illegible] absolument [illegible], & se réduisant à l'eau pure pour toute boisson : *Martian*, page 64. « Testatur equidem [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] [page 4, *de veteri med.*]

pouvoit se plaindre que d'une voix foible et presque éteinte ; tous ces symptômes augmentèrent d'une manière alarmante par des remèdes échauffans, *bézoardiques* ; quelques prises d'une poudre tempérante faite de nitre et des yeux d'écrevisses qu'on lui donna le troisième jour, un lavement digestif et un peu stimulant, qui lui fit rendre une grande quantité de matières bilieuses, dissipèrent tous ces accidens et le mirent en pleine convalescence, le quatrième jour d'une maladie qui présentoit un aspect si effrayant.

Stahl remarque, à cette occasion, que les affections bilieuses de l'estomac, traitées par des stomachiques, des résolutifs, des échauffans, même par des acides, sur-tout par des acides minéraux, se calment d'abord, et que souvent, elles dégénèrent en fièvre lente avec perte d'appétit, soif continuelle, peu ou point de sommeil, ou un sommeil interrompu et très-fatiguant, un extrême abattement, une disposition de l'ame tantôt portée à la témérité, tantôt à une pusillanimité et à une crainte excessive : si cette fièvre lente est traitée par des échauffans et des balsamiques, elle dégénère en véritable phthisie mortelle dans les gens d'un tempérament sec ; ou en hydropisie, et sur-tout en hydropisie ascite également incurable, dans les gens d'un tempérament lâche et phlegma-

tique. On remarque assez souvent que les fièvres gastriques mal traitées, dans les personnes dont la poitrine est délicate, donnent lieu à une véritable phthisie qui, dans le principe, peut être traitée avec avantage par des résolutifs, des purgatifs et des fortifians (1). (C'est une véritable phthisie gastrique dont *Wagner* a dit avec raison, que *Morton* n'a point parlé et sur laquelle *Stoll* a dit d'excellentes choses) par des décoctions de pissenlit, de chiendent, ensuite par le *lichen d'Islande*, *le poligala de Virginie* et le quinquina; dans cette espèce de phthisie la diète lactée est absolument contraire.

Les terreux ou les absorbans unis aux sels neutres, offrent une combinaison très-appropriée contre les affections bilieuses des premières voies; on dit communément, depuis *Boerhaave*, que les absorbans sont contraires dans les affections de cette espèce, parce qu'on croit, avec

---

(1) Il paroît que c'est dans cette espèce de phthisie, que l'on a éprouvé de bons effets de l'usage de l'élixir vitriolique anglois, composé de cinq onces & demie d'espèces aromatiques, de deux livres d'esprit de vin & de deux onces d'acide vitriolique; on en donne vingt gouttes dans un verre d'eau fraîche, deux ou trois fois par jour: l'on a remarqué qu'il réussit sur-tout dans la phthisie qui vient à la suite des fièvres de longue durée, & dans laquelle la langue est surchargée. Voyez *de Haen*, *rat. med.* tome 7, pages 171, 172, 174, &c; il doit convenir aussi dans les phthisies putrides bilieuses.

cet auteur, que la bile n'est susceptible que d'une dégénération alcaline, et que les expériences chimiques prouvent que les absorbans n'ont point de prise sur les alcalis.

Mais il est facile de se convaincre, comme le dit *Stahl*, que la bile peut réellement tourner à l'aigre dans les premières voies, et que, très-souvent même, elle éprouve cette espèce de dégénération acescente : d'abord c'est que, très-souvent, la bile rejetée par le vomissement excite un sentiment d'âcreté bien marqué sur toutes les parties qu'elle touche dans son passage, et que, quelquefois, cette bile est acide et corrosive au point d'entrer en effervescence avec la terre sur laquelle elle est rejetée ; de plus cette qualité acide et corrosive se reproduit aussi très-souvent dans les matières fécales des enfans encore à la mammelle, et qui ont pris le lait d'une femme qui vient d'éprouver un violent accès de colère ; enfin, c'est que les matières bilieuses, soit rejetées par le vomissement, soit rendues par les selles, ont souvent une couleur verte très-exaltée or, les expériences des chimistes ont démontré que la bile traitée avec les acides, prend une couleur verte très-foncée (1). Les anciens avoient parfaite-

(1) Consultez *Schroeder*, tome 1, page 415 & seq. ; il remarque qu'il faut des acides très-concentrés pour produire cette cou-

ment bien dit que la couleur verte des matières fécales indique la nature acide et corrosive de la bile ; cependant il ne faut pas trop compter sur les résultats de ces expériences chimiques.

Les absorbans peuvent être donnés ou en substance ou dans des potions apropriées ; par exemple dans des émulsions ; *Stahl* remarque

---

fait, que l'acide nitreux est celui qui est le plus puissant pour produire cet effet ; que ce changement n'a pas lieu lorsque la bile est mêlée avec quelqu'autre substance, comme par exemple, avec du pain, du bouillon, des gruaux, &c. ; il a vu aussi que les alcalis volatils décidoient la même altération de couleur [page 416] ; il faut se rappeler ici ce que disoit si sagement Sydenham : la considération des couleurs que présentent les excrémens, est une chose trop fautive pour qu'on puisse en déduire aucune indication positive : « [illegible] in speculatio quam [illegible] valent ».

Hoffmann a vu que quelques gouttes d'alcali volatil versées sur ces matières, leur redonnoient la couleur accoutumée [*Schroeder*, page 416.]

Vandelle a vu au contraire que des alcalis volatils versés sur de la bile verte, n'y produisoient aucune altération ; *Morgagni*, *de sed. & caus. morb. epist.* 16, n° 8. L'observation journalière prouve que les acides minéraux à haute dose sont continuellement ingérés dans des cas de fièvres putrides qui s'accompagnent cependant de déjections vertes ; *Huxham*, *Tissot*, *Schroeder*, page 418, note.

Les déjections plus ou moins verdâtres peuvent travailler avec des dégénérations humorales très-différentes ; elles supposent quelquefois une dégénération acide dans les premières voies, quelquefois elles dépendent d'une matière putride dans les voies, &c. ; mais elles paroissent dépendre plus généralement de quelque lésion grave, excitée dans le système des nerfs.

que les semences froides ne doivent point entrer dans ces émulsions, parce qu'elles donnent une matière visqueuse et fort difficile à digérer; ainsi les amandes et les pignons sont beaucoup préférables.

Piquer insistoit fortement sur les médicamens terreux et absorbans dans les fievres mésentériques; *Baglivi* au contraire en a blâmé l'usage; cette contrariété apparente entre les opinions de ces deux médecins, peut s'expliquer en faisant attention que les fièvres décrites par *Piquer* sont des fièvres décidément bilieuses, au lieu que les fièvres décrites par *Baglivi*, appartiennent davantage aux fièvres muqueuses ou pituiteuses dont nous parlerons dans la suite.

Or, les absorbans contiennent deux principes différens; et à raison de ces principes, ils doivent produire des effets très-contraires.

Ils contiennent donc un principe terreux et par là, ils sont très-propres à châtrer en se combinant avec eux, les sucs acides et corrosifs qui sont contenus dans les premières voies; ensorte qu'à raison de ce principe, ils sont éminemment indiqués dans les affections bilieuses; car, comme nous le disions tout-à-l'heure, la bile est susceptible d'une dégénération vraiment acescente, mais de plus, les absorbans contiennent un principe muqueux ou gélatineux, et l'on sait que cette substance muqueuse fait le

fond de toutes les substances qui ont joui de la vie : or, il est clair, qu'à raison de ce principe, les absorbans doivent augmenter la tenacité et la viscosité des sucs muqueux contenus dans l'estomac et les premières voies; et dès lors ils conviennent moins dans les fièvres muqueuses, comme le sont les fièvres mésentériques de *Baglivi*.

Pour préparer la matière morbifique, *Baglivi* recommande de tenir habituellement sur le bas-ventre, des fomentations émollientes; cette pratique peut cependant devenir pernicieuse et peut développer, dans le bas-ventre, des affections inflammatoires. J'ai dit que *Galien* avoit vu bien des fois des suites funestes d'une pratique semblable; il faut donc constamment ajouter à ces fomentations des substances résolutives et fortifiantes (r): et j'ai dit déjà que *Galien* employoit, dans cette circonstance, l'absinthe de pont, qui est l'arthémise des modernes.

(r) Les lavemens froids d'eau pure sont très-utiles dans les cas de foiblesse des fièvres malignes. (*[illegible]*, *rec. méd. [illegible]*.)

Hippocrate donnoit les lavemens très-froids dans les fièvres ardentes; « Venter autem ducatur, & si quidem non subeant quae « infunt infusis frigidissimis per clysterem [illegible], aut quotidie « aut alternis. *De affect.* 58, ou (*Comment.*) *Grant*, tome 1, page 69. Etat d'imminence des fièvres gastriques bilieuses.

Il y a même des circonstances, dans lesquelles il convient d'appliquer de l'eau froide sur le bas ventre ; c'est, non seulement, lorsque les viscères du bas ventre sont pris ou sont près de se prendre d'une inflammation bilieuse ou érysipélateuse, mais encore lorsque le bas ventre est météorisé par l'extinction complète des forces toniques des intestins et la distension de l'air qu'ils contiennent toujours : M. *Tissot* rendit ainsi à la santé, un jeune homme qui étoit dans un état désespéré, en appliquant sur le bas-ventre un linge trempé dans de l'eau très-froide, et renouvelant cette application, de quart d'heure en quart d'heure.

Galien avoit bien vu aussi, qu'il y avoit des coliques dont les douleurs augmentoient par des applications émollientes et échauffantes, et qui ne cédoient qu'à l'application de l'eau froide ; vous pouvez en voir des exemples dans *Willis de anima brutorum*, dans *Combalusier* et dans beaucoup d'autres.

Les lavemens sont très-appropriés et d'un usage presque général dans les affections bilieuses des premières voies, et on peut les employer en même temps que les remèdes digestifs et altérans dont nous venons de parler : on ne doit pas seulement les considérer comme propres à dissiper les spasmes des entrailles, mais encore comme propres à communiquer des qualités médica-

menteuses selon les substances qui entrent dans leur composition : ainsi, on les rendra émolliens, diurétiques, purgatifs, selon les circonstances.

CHAPITRE VIII.

Fièvre gastrique bilieuse, sa crise par les selles, etc.

IL n'y a rien, comme nous l'avons déjà dit, qui puisse diriger d'une manière plus sûre le traitement des maladies, que la connoissance exacte des voies de solution qu'elles affectent ; car nous ne pouvons que très-peu sur l'espèce d'élaboration ou de coction que doivent éprouver les causes matérielles des maladies (1), et

---

(1) C'est une erreur très-commune aux médecins, dit *Galien*, que de s'occuper des produits de l'élaboration, sans s'occuper de l'élaboration même : « Qui in hoc [illegible] est, attendere communem « medicorum errorem, quod in pluribus affectibus, plerumque « [illegible] [illegible] [illegible] « [illegible] « nullo [illegible] » [comm. in lib. de [illegible] *Hipp. Epid.*, tome 2, page [illegible]]. Je ne crois pas qu'on puisse

tous nos secours relatifs à cet objet, se réduisent à peu près, à soutenir les forces et à dissiper les symptômes qui n'entrent point dans le système des moyens que la nature emploie et dirige contre ces maladies, ou plutôt contre leurs causes : au lieu que, si nous connoissons la manière dont elles se terminent, nous pouvons faciliter ces terminaisons, et nous pouvons même les décider avec beaucoup d'avantage, lorsque nous avons des signes qui nous instruisent bien sûrement du moment de leur imminence, et sur-tout, nous ne troublons pas, par l'application indiscrète de nos remèdes, les efforts salutaires de la nature.

La fièvre gastrique bilieuse se termine très-généralement, par des flux de ventre bilieux ; et la matière de ces évacuations, pour être complètement critique, doit être homogène, bien fondue et d'une consistance un peu épaisse : elle ressemble, comme on l'a dit, à de la purée. « Pultaceam speciem referunt ». Nous avons remarqué que la faculté digestive, quand elle est en pleine vigueur, tend à frapper la matière d'un caractère uniforme, et qu'elle y introduit

concevoir ce que dit ici *Galien*, sans admettre dans la nature une force qui altère la matière, qui lui confère les qualités convenables dans l'état de santé, & qui la déprave directement dans l'état de maladie.

constamment des qualités adoucies et tempérées par leur mélange : « Concoctio fit ex permis- » tione temperaturaque mutua » ; car toutes les qualités saillantes et vivement tranchées, sont en général d'un présage funeste, parce qu'elles annoncent toujours l'état de crudité ; ou autrement, que le principe de vie n'est pas revenu à l'ordre de ses loix (1).

Cette matière pultacée, qui s'évacue ainsi par le ventre lorsque la fièvre gastrique bilieuse est en pleine coction, peut être assimilée à la matière purulente qui paroît vers la fin des affections phlogistiques ou inflammatoires, et elle n'en diffère que par la couleur jaune qu'elle doit à la bile qui lui est intimement mêlée.

La solution des fièvres gastriques ne se fait

---

(1) Elle peut se terminer dans le principe par des vomissemens abondans, & c'est, comme par imitation de cette crise naturelle, que les émétiques conviennent dans le commencement, & répétés autant de fois qu'il se trouve de signes d'orgasme & de turgescence établis dans l'estomac ; car dans cette circonstance les purgatifs ne peuvent avoir le même effet dans les premiers jours : « Quamm[illegible] » quid in principio [illegible], &c. Hipp. cité par Stoll, tome 1, page 48. Une autre différence de l'émétique, c'est qu'il peut être donné dans tous les temps de la fièvre, au lieu que les purgatifs ne peuvent être placés que dans le temps de la rémission. Une autre raison de la préférence que méritent les émétiques dans le principe, c'est que, dans le commencement d'une maladie bien établie, il y a communément peu de rémission.

pas par un seul et même effort, comme se fait communément celle des fièvres inflammatoires : elle se fait au contraire par reprises alternatives qui se répètent dans des intervalles differens ; en sorte que, dans ces fièvres, les purgatifs doivent être répétés souvent, et en differens temps, parce que leur usage doit être subordonné à l'état de coction qui se fait d'une manière graduelle et successive (1). La

(1) M. Fizes, dans sa diss. de febr. bil. contin., dit fort bien que les purgatifs ne conviennent qu'après la coction que l'on doit étudier dans l'urine & l'état de la langue ; on ne doit donner, dans le temps de la crudité, que les rafraîchissans, les tempérans, les délayans : « Quandiu autem cum refrigerantibus, temperantibus atque diluentibus esse continuandum, donec laxantibus « dandis locus sit [illegible] ex signis coctionis, præcipuè « ex lingua atque urina depromendis patebit clare ». Il purgeoit avec les tamarins & le sel de glauber ; ou bien avec la crème de tartre avec un peu de diagrède soufré, depuis quatre jusqu'à douze, & quinze grains [page 66] ; il cite à cette occasion la dissertation de Brendel, de vitiis coctionis in febribus, etc.

Hippocrate recommandoit de ne donner les purgatifs que sur le déclin des fièvres, ou du moins, pas avant le quatorzième jour : « Quicumque à febribus longis corripiuntur, his medicamenta « purgatoria dare non oportet, [illegible] « [illegible] quatuordecim dies [de med. purg. Comment. n°. 2.]

Vogneault, sur le danger des purgatifs avant la coction, *Vallesius*, histoire d'[illegible] (Epid. lib. 7, pages 814 & 835), à l'occasion d'un malade chez qui un purgatif, pris le sixième jour d'une fièvre tierce, fit dégénérer cette fièvre en continue avec des accidens graves ; *Vallesius* dit qu'il a vu plusieurs malades tués, par l'usage immodéré des purgatifs donnés ainsi avant la coction,

marche de ces fièvres n'est pas aussi régulière et ordonnée que celle des fièvres inflammatoires : la coction ne marche pas aussi rigoureusement assujettie à la révolution des jours critiques, et, comme l'a très-bien dit *Baglivi*, il n'y a pas d'autre moyen de la connoître que la rémission des symptomes ; en sorte que cette rémission des symptômes est la circonstance qui va, le plus directement, à indiquer les purgatifs dans les fièvres gastriques bilieuses.

C'est dans les fièvres de cette espèce, que les médecins dont toute la pratique se réduit à purger de deux jours l'un « Solent alternis diebus », peuvent obtenir des succès, parce que, quoique, dans ces fièvres, les mouvemens de la nature soient plus contraints, plus embarrassés, et que ce soit principalement par cette raison, que les crises ne se produisent

---

avoient été jetés dans cet état de colliquation (& les purgatifs les plus doux peuvent faire cet effet) ; le malade dont parle *Hippocrate* n'avoit été purgé qu'avec du [illegible] ; car il ne faut pas croire, comme l'ont dit quelques-uns, que les anciens ne firent point usage des doux laxatifs.

Il faut excepter les cas où la turgescence est établie dans les premières voies ; voyez dans *Hippocrate*, l'histoire du fils de *Pythion* (Épid. liv. 7. Vallesius, page 508. *Prosper Martian*, page 460, & 477). Nous avons déjà dit que l'orgasme ou la turgescence, soit dans l'estomac, soit dans les intestins, indique la purgation dès le commencement des maladies : « Sub initia si quidem turgent, purgandum ».

pas d'une manière aussi manifeste et aussi évidente ; cependant, comme nous l'avons déjà remarqué, d'après *Cullen*, il arrive très-généralement, au moins dans le premier temps des maladies, que les efforts de la nature suivent le période tierçaire, et qu'ils se présentent par jours alternatifs : tandis que, dans les maladies qui se prolongent, ces efforts suivent plus sensiblement le période quaternaire.

(Il y a en général deux types bien remarquables dans les mouvemens de la nature ; le type tierçaire qui règle communément les efforts d'une nature vigoureuse et bien constituée, et le type quotidien qui règle les mouvemens d'une nature languissante et affoiblie ; le type quaternaire doit être regardé comme analogue au type quotidien : l'un ou l'autre est affecté aux maladies pituiteuses et atrabilaires. *Hippocrate* avoit bien dit, qu'il y a beaucoup d'analogie entre les fièvres intermittentes quotidiennes qui sont généralement pituiteuses, et les fièvres quartes que les anciens regardoient comme atrabilaires. Ce rapport a été confirmé par les belles observations de *Werlhoff*). (Voyez la fin du Chapitre VIII du premier volume de cet ouvrage).

Les purgatifs qu'il convient d'employer, sont les sels neutres et les tamarins dans du petit lait ou dans des décoctions de gramen ou de

chicorée ; les praticiens les plus attentifs recommandent sur-tout d'éviter la rhubarbe qui est contraire, comme le disoit *Houllier*, dans les affections seches ou chaudes, ou plutôt dans les affections bilieuses (1). *Montagna* l'appeloit cependant la vie du foie, et cela est vrai jusqu'à un certain point, quand il n'est question que de rétablir le ton du foie affoibli ; mais non pas lorsque ce viscère est affecté d'une intempérie chaude et seche, comme parloient les anciens (2), c'est-à-dire, lorsqu'il est affecté d'une disposition bilieuse : et à cette occasion, nous pouvons remarquer qu'il faut bien distinguer, dans l'ordre des remèdes spécifiques, les spécifiques d'organe ou de parties, d'avec les spécifiques de maladie, je veux dire, qu'il faut établir une grande différence entre les spécifiques qui sont tels, par la circonstance de porter spécialement leur action sur un or-

(1) Il a fait remarquer que la [illegible] de la rhubarbe ne convenoit pas (page 67). La [illegible] (pages 67 & 76). « [illegible] » [illegible] Misparé (*[illegible]* [illegible]). « [illegible] » [illegible] (page 76).

(2) « [illegible] natura [illegible] » [illegible] (page 34).

gane

gane déterminé, d'avec les spécifiques qui sont tels, relativement à une espèce de maladie qu'ils peuvent détruire.

Ainsi, il n'est pas douteux qu'il n'y ait des substances médicamenteuses en rapport de nature avec les forces que le principe de vie exerce sur chaque organe, et qui ne soient propres à rétablir les fonctions de cet organe, lorsque le désordre qu'éprouvent ces fonctions, dépend d'un simple affoiblissement ou d'une énergie dans l'exercice des forces toniques; mais il ne faut pas croire que ces substances médicamenteuses conviennent dans toutes les espèces d'affections maladives dont ces organes sont susceptibles.

Ce que je disois ci-devant des narcotiques à la suite des émétiques, doit s'appliquer également aux purgatifs, et d'autant mieux, que les purgatifs doivent être répétés plus souvent dans le cours de ces fièvres.

(Il est assez difficile, comme nous l'avons dit ailleurs, de déterminer combien les purgatifs doivent être répétés; il ne faut pas se régler pour leur répétition, seulement sur l'état de la langue qui reste souvent chargée lorsque la cause matérielle qui chargeoit les premières voies, est totalement évacuée et qu'il n'y a plus, dans ces organes, que cet état de foiblesse et d'irritabilité qui cède à

l'usage des toniques et des fortifians ; dans l'épidémie qu'a décrit M. *Tissot*, il dit qu'il suffisoit de purger trois ou quatre fois : dans l'épidémie qu'a décrit M. *Finke*, il étoit souvent utile de purger jusqu'à dix fois et plus. (page 66).

Lorsque les purgatifs sont indiqués et que l'estomac refuse opiniâtrement les purgatifs ordinaires, *Mokittrick* a purgé quelquefois, avec beaucoup d'avantage, en faisant prendre une potion saline dans l'acte même de l'effervescence ; par exemple, du sel d'absinthe dans du suc de limon, demi-grain de tartre émétique et un peu d'eau de canelle. (*collect. de Baldinger. diss. sur la fièvre jaune*).

Finke dit que les lavemens résolutifs composés avec le sel ammoniac ou le vinaigre, concourent puissamment à adoucir les anxiétés. « Anxietates per clysterem maximè leniendæ ; » egregios enim ab hoc remedii genere in morbis quibuscumque mesentericis sperare possumus effectus... In alvum sunt injicienda, » quæ vi resolvente eximiâ sunt prædita, ut » sal ammoniacum, vel acetum vini aquâ calidâ dilutum » (page 81). Il recommande aussi les frictions sur le bas-ventre pour rendre la matière mobile (81).

La saignée est éminemment contr'indiquée par la fièvre gastrique bilieuse, considérée en

soi, dépourvue d'accidens étrangers et d'une intensité trop vive dans les symptômes qui l'accompagnent nécessairement. (*Gattenhoft*, *Baver* ..... *Makitrick*, *Monttric*, *Vogel*, *Quarin*).

(Sur le danger de la saignée, voyez aussi *Finke*, pag. 79 : « Si uni prodesset, certè » decem damno fuit .... centies illam cele» bratam vidi precario à chirurgis humani san» guinis sitientibus ». *Ibid.*)

Elle est contr'indiquée parce qu'elle appèle et dirige les mouvemens et les humeurs vers l'habitude extérieure du corps, et qu'elle tend, dès-lors, à augmenter d'une manière pernicieuse, le foyer de la maladie qui est borné et circonscrit dans les organes des premières voies ; en sorte que, sous ce point de vue, la saignée est nuisible précisément de la même manière que les sudorifiques (1) dont tous les praticiens ont condamné l'usage dans ces fièvres, à moins que ce ne soit vers la fin,

---

(1) *Hippocrate* parle d'un jeune homme qui, pris d'une fièvre, à la suite de fatigues & de mauvaises digestions, & s'étant mis dans le bain, fut attaqué bientôt après de douleurs à la poitrine, d'une fièvre très-vive, de différentes affections de la tête, & mourut au bout de quelques jours. « [illegible] « [illegible]. [illegible] (*Vallesius*, [illegible]). [illegible] *Marcum*, pag. [illegible] ; Je me rappelle d'avoir été [illegible]

lorsque les produits de la coction ont été complètement emportés par les évacuations du ventre, et qu'il n'est plus question que d'inviter la nature à la distribution habituelle de ses mouvemens ; car, comme nous l'avons déjà remarqué, s'il est vrai que toutes les fièvres se terminent par les sueurs, ces sueurs, dans la plupart des circonstances, doivent être moins regardées comme une évacuation critique, que comme un signe qui annonce que les mouvemens rentrent dans l'ordre, et que l'appareil des mouvemens maladifs est complètement et totalement dissipé ; et ce qui le prouve, c'est que, comme nous l'avons déjà dit, la sueur coule également vers le déclin des grandes hémorragies, quoiqu'il n'y ait point alors de matière à évacuer. (Observation de *Lamote*, de *Wagner* et de *Haën*.

Une autre raison de la contr'indication de la saignée, dans les fièvres gastriques bilieuses, c'est que la saignée par elle-même est extrême-

---

sujet d'une ineptie à-peu-près semblable, à l'âge de quatorze ans : j'eus pendant l'automne une fièvre avec tous les symptômes d'une affection gastrique ; comme je ne cédais les veines qu'avec beaucoup de peine, on me mit dans un bain tiède, et le lendemain on me saigna, &c. Cette maladie fut grave, très-longue ; je fus trois jours en danger de mort : je ne dûs mon rétablissement qu'à la nature.

ment contraire dans toutes les affections bilieuses bien établies (1) ; *Avicenne* exprimoit cet axiome pratique en disant que le sang est le frein de la bile : *Houiller* disoit dans le même sens, que les saignées ajoutoient à la dégénération bilieuse. Vous pouvez consulter sur cet objet l'ouvrage de *Bianchi*, que je vous ai déjà cité comme un des plus importans sur les affections bilieuses, et le traité de M. *Tissot*, sur la fièvre bilieuse de *Lausanne* : vous y verrez bien des observations malheureuses faites à

---

(1) *Hippocrate* remarque, en plusieurs endroits de ses ouvrages, que les pertes de sang abondantes développent la bile & lui donnent une grande âcreté : « Si amplior sanguis difcesserit, ibi flavis bilis meracæ fit prurigo ». Dans son commentaire, *Martian* remarque qu'*Hippocrate* craignoit tellement cet effet de la saignée, que, non-seulement il ne parle point de la saignée dans le traitement des fièvres bilieuses, mais que quelquefois il tire de la violence & de l'intensité de la fièvre, une contr'indication à la saignée, à moins qu'il n'y ait des affections phlegmatiques, ou comme phlogistiques bien évidentes : « Quæ omnia attendens summus præceptor, sanguinis missionem in febribus biliosis adeo timuit, ut non modo præcarum curationum venæ sectione nunquam mentionem fecisse inveniatur, nisi præsente inflammatione, sed sæpè propter febrem à venæ sectione abstinendum censuit, aliquin necessariam » ; ce qui est bien contraire à la pratique de quelques médecins, (page 192, seconde colonne).

M. *Finke* observe, dans sa description de la fièvre bilieuse, que les *hémorragies* abondantes étoient une des causes les plus puissantes du développement de la fièvre : « Hic omittenda annotatio, quod sub mensibus profusis sæpè sæpius viderim simul febrem accessisse » (page 155).

l'Hôpital de *St. Eloy* de cette ville, dans des temps où la pratique de la médecine, asservie à des hypothèses étrangères, offroit la saignée copieuse et fréquemment répétée, à-peu-près comme le seul secours contre les fièvres de quelque nature qu'elles fussent.

La fièvre gastrique bilieuse qui, en soi, contr'indique formellement la saignée, peut s'unir et s'unit fréquemment avec différentes circonstances qui l'indiquent; et c'est à saisir l'ensemble de ces circonstances opposées, et à déterminer par un calcul rapide le rapport variable dans lequel elles s'unissent, que consiste tout l'art du praticien. La théorie présente par voie d'analyse chacune de ces circonstances, ou chacune des sources d'indications curatives: elle examine en soi chacune de ces sources d'indications, et elle les considère d'une manière abstraite et isolée. C'est aux sens perfectionnés par l'habitude, et sans cesse appliqués et dirigés par la théorie, à saisir ces différentes sources d'indication et à fixer leurs degrés respectifs de dominance. La théorie seule ne peut, sans la pratique, faire un excellent médecin; mais encore donnera-t-elle des connoissances bien plus importantes que la pratique seule, destituée des secours de la théorie. Le grand théoricien, celui qui possède l'ensemble systématique et raisonné des

faits médicinaux, peut sans doute être un praticien malheureux, parce qu'il est possible qu'il manque de l'expérience qui est nécessaire pour distinguer ces faits, et sur-tout pour percer les fausses apparences qui résultent de leurs complications indéfiniment variées; mais le praticien, qui ne s'appuie pas des secours de la théorie, marchera toujours à l'aventure, il ne saura apprécier ni ses malheurs ni ses succès, parce que les faits s'offriront à lui d'une manière détachée, qu'il ne saura point en saisir les vrais rapports, et les subordonner à des principes généraux et communs.

La fièvre gastrique bilieuse demande donc la saignée quand elle se complique d'une affection phlogistique, et que cette affection est dominante (*Stoll*, tom. 1, pag. 57, lib. 2, pag. 74) (1): or, cette complication est assez

(1) Il faut lire, sur cette complication, & sur les fièvres bilieuses en général, une excellente dissertation de *[illegible]*, *de complicatione febrium biliosarum*. *Gottingue*, 1766, *de febribus putridis*, *Diss. Coll. ed. Hallero*, *tome 6*, *page 181*. [illegible], disciple de *Haller*, *de [illegible] in febribus biliosis*.

[illegible], dans l'épidémie de [illegible], qui était [illegible]-bilieuse, vit que la saignée était absolument nécessaire dans le commencement; & il était [illegible] de la répéter, suivant la violence des symptômes, la [illegible] de la fièvre, l'oppression de poitrine, la douleur de tête, des lombes; dans la pleurésie bilieuse inflammatoire, [illegible] saignait copieusement, fréquemment, & il donnait ensuite des purgatifs anti-phlogistiques.

ordinaire, et nous avons déjà dit que, dans le système naturel des maladies, les maladies phlogistiques et les maladies bilieuses sont celles qui sont liées par les rapports les plus multipliés : vous pouvez voir un exemple de cette complication dans les fièvres que M. *Pringle* a décrit sous le nom *de fièvre bilieuse des camps* ; M. *Tissot* observe fort bien que cette fièvre de *Pringle* étoit une fièvre inflammatoire, ou que du moins, elle étoit compliquée d'inflammation ; aussi les saignées mêmes répétées et la méthode anti-phlogistique, contraire dans les affections décidément et simplement bilieuses, convenoit-elle parfaitement dans cette fièvre ; cette fièvre bilieuse de *Pringle* me paroît fort analogue à celle que *Sydenham* a décrit dans l'année 1661 : c'étoit aussi une fièvre inflammatoire compliquée d'une affection des premières voies. L'Auteur l'attaquoit avec avantage, d'abord par des saignées, et puis par l'émé-

---

ques. *Medicus* dit fort bien, qu'il faut considérer l'effet que la bile (*l'affection gastrique bilieuse*) produit sur les veines : si elle y introduit un caractère inflammatoire, la saignée est fort utile; elle est dangereuse quand la bile introduit dans le sang un caractère de putridité. *Cockburn* a vu qu'après des saignées répétées, l'affection des premières voies étoit complètement emportée par l'usage de la crême de tartre qui n'avoit point d'effet avant la saignée. Pringle remarque que quelquefois une seule saignée rendoit la fièvre rémittente, de continue qu'elle étoit.

tique ; c'est-à-dire, qu'il attaquoit d'abord l'affection phlogistique qui prédominoit dans le commencement, et qu'il passoit ensuite aux moyens curatifs apropriés à l'affection des premières voies.

Cette complication du génie inflammatoire est sur-tout fréquente dans les pays froids et montagneux, vers la fin du printemps et au commencement de l'été ; *Stoll* remarque fort bien que ce temps est le plus critique, parce qu'il est très-difficile de saisir le rapport réel dans lequel se trouvent et l'affection phlogistique qui s'efface, et l'affection bilieuse qui s'établit et qui fait chaque jour de nouveaux progrès. L'Auteur n'a pas craint d'avouer une faute qui devint mortelle dans une complication de cette espèce : il avoit donné trop tôt l'émétique et n'avoit pas assez répété les saignées. Il n'y a que les hommes de génie qui s'apperçoivent de leurs erreurs, qui aient le courage de les avouer : les hommes médiocres qui ne voient rien, ont toujours raison. Cette complication s'observe aussi chez les gens qui mangent beaucoup, et des alimens trop chargés de substances alimentaires ou de molécules organiques, (comme on parle maintenant) qui font un grand usage de vins forts de bonne qualité, et qui ont l'habitude de se faire saigner fréquemment. (*Coxbruck*, *Sarcone*, *Box*, *Ostorch*).

La saignée peut aussi être employée avec beaucoup d'avantage dans la fièvre gastrique, lorsque cette fièvre s'accompagne d'un excès de spasme dans les premières voies ; et cela parce que la saignée qui, comme l'ont prouvé les observations de *Haller*, détermine les mouvemens vers l'habitude du corps, affoiblit, par voie de révulsion, les spasmes qui dominent d'une manière vicieuse dans les organes digestifs : c'est par là que la saignée, non seulement favorise l'action des émétiques et des purgatifs, mais que très-souvent elle ouvre le ventre et détermine le vomissement, parce qu'elle emporte et dissipe les spasmes fixés qui arrêtent les évacuations, en s'opposant à l'établissement des mouvemens qui doivent les décider (1). *Sydenham*, qui a beaucoup insisté

(1) Dans la complication du génie inflammatoire & de l'affection bilieuse des premières voies, il faut en général commencer par la *saignée* ; *Gluc* remarqua qu'après la *saignée*, l'émétique faisoit plus d'effet ; dans les fièvres tierces épidémiques qu'il décrit, lorsque la *saignée* & les émétiques étoient indiqués à la fois, *Sydenham* commençoit ordinairement par la *saignée* : *Brendel* recommande d'avoir égard à l'état de la respiration ; si le pouls est foible, petit & que la respiration soit fort difficile, il dit qu'il faut commencer par la *saignée*. *Schroeder* dit que dans des cas difficiles, il est prudent de tirer les indications *à juvantibus & laedentibus* ; il conseille de donner de petites doses de purgatifs antiphlogistiques, & de se décider, d'après leur effet, pour la *saignée* ou pour la purgation.

sur l'usage des saignées placées avant les purgatifs, lorsque les uns et les autres sont indiqués à la fois, assuroit que la négligence de cette précaution avoit causé la perte d'une très-grande quantité d'enfans : et ce qui peut confirmer cette assertion de *Sydenham*, c'est qu'en effet, l'âge de l'enfance est celui où les états convulsifs et spasmodiques se présentent le plus fréquemment et avec le plus de vigueur.

Hippocrate avoit parfaitement connu cette qualité anti-spasmodique de la saignée ; et il dit avec raison que dans les fièvres, l'usage des purgatifs ne convient que lorsque le corps a été suffisamment relâché par la saignée : « Relaxato corpore per sanguinis missionem » quod ex morbificis humoribus quantitate » vitiosum superfluit, per alvum id evacuari » jubet », dit *Galien*, dans son com. *de vict. rat. in acut.*

Bianchi et *Guideti*, qui ont parfaitement

[illegible], dans une constitution dont le rapport [illegible] à apprécier (tome [illegible], page [illegible]), [illegible] il [illegible] un [illegible] de [illegible] c'étoit dans le mois d'Octobre : il avoit précédé un temps froid qui, [illegible], avoit [illegible] dans la [illegible] un état comme phlogistique. L'affection des premières voies peut décider des maladies de [illegible] fort différente ; ce qui prouve bien que leur effet est [illegible] sympathique, et qu'il ne dépend point d'un transport des humeurs qui y sont contenues.

bien vu (1) que la saignée n'offroit qu'un secours impuissant et fort souvent dangereux dans les affections bilieuses bien établies, ont observé que les diarrhées excessives et symptômatiques qui se joignent à la fièvre gastrique bilieuse, cèdent souvent assez promptement à une saignée de cinq à six onces, faite à la veine salvatelle; *Guideti* rapporte avoir guéri par ce moyen une fièvre tierce. (*Galien* se guérit d'une douleur chronique au foie en s'ouvrant, à la main droite, une artère entre le pouce et le doigt index (de cur. rat. per venæ-sect.), cité par *Van-Swieten* (tom. 1, pag. 179). (Ce secours lui avoit été inspiré dans un songe).

Dans les circonstances difficiles, lorsque cette saignée n'avoit pas d'effet, que l'usage des adoucissans et des narcotiques ne produisoit rien (2), *Guideti* rapporte s'être souvent bien trouvé de livrer la maladie à la nature, et de n'employer autre chose que les chicoracées ou autres moyens analogues.

Bianchi remarque que la saignée du pied

---

(1) *Stoll*, tome 1, page 156, dans les fièvres gastriques bilieuses compliquées avec malignité réelle, dit qu'il faut négliger la cause de la maladie pour s'occuper de la malignité.

(2) Consultez *Stoll*, tome 1, page 42, demi-grain de kermès minéral, & un quart de grain d'opium.

est parfaitement inutile, dans la fièvre gastrique bilieuse, pour prévenir les affections de la tête imminentes, au moins dans les hommes; car dans les femmes, ces saignées faites à temps préviennent plus sûrement cet accident: nous avons déjà remarqué que le plus souvent les affections de la tête sont dépendantes des premières voies.

Pour l'établissement du régime, ou plutôt pour l'administration des alimens, il faut, comme nous l'avons déjà dit, avoir égard aux forces du malade et à la durée que la maladie doit avoir; cette durée peut se présumer par le temps dans lequel la coction commence à se manifester et par la lenteur ou la vitesse de son progrès; en sorte que, plus les forces sont épuisées, relativement à la longueur que la maladie doit avoir, plus il faut donner de nourriture, et réciproquement; au point même que si les forces étoient suffisantes pour fournir au développement total de la maladie, il faudroit réduire le malade à la diète la plus sévère; car les alimens sont toujours contr'indiqués relativement à la corruption que la maladie suppose, et ils ne conviennent que comme toniques, ou à raison de l'impression fortifiante qu'ils portent sur l'estomac, qu'ils portent tout d'un coup et antérieurement à toute digestion, dont l'acte même tend à les corrompre: « Im-

» pura corpora, quo plus nutriveris, eo magis
» lædes.

La fièvre dont nous parlons ici est rémittente, c'est-à-dire, que, quoiqu'elle se soutienne toujours, cependant elle éprouve des redoublemens et des rémissions bien marqués, la règle générale pour placer les alimens, c'est de choisir une heure qui soit également éloignée et du moment de l'invasion et du moment où l'accès est dans sa plus grande force, car les deux instans les plus critiques par rapport à l'usage de la nourriture, c'est l'instant de la plus grande vigueur et l'instant du début.

Les alimens qui conviennent, sont, comme nous l'avons dit, ceux qui sont tirés du règne végétal, comme les crêmes d'orge, de riz, d'avoine que l'on rend plus ou moins épaisses, et auxquelles on ajoute un peu de sucre et du jus de limon ou un peu de crême de tartre et du vinaigre; les légumes, comme l'oseille, le pourpier, les racines de céleri, etc.; les épinards, le beccabunga, l'endive, la laitue, les prunes, les pommes, les cerises, etc.; les *herbettes* composées avec le lierre terrestre, la patience, le cerfeuil, l'ortie, *Fiake* (pag. 76).

On peut aussi donner avec beaucoup d'avantage les fruits de saison bien mûrs et qui sont le plus du goût du malade; les observations

pratiques n'ont point vérifié les craintes de *Galien* sur l'usage de ces fruits; et il paroît que ses craintes étoient uniquement fondées sur une disposition particulière de cet Auteur: il nous apprend en effet, que depuis vingt-deux jusqu'à vingt huit ans, il éprouva chaque année des maladies graves, qu'il ne pût attribuer qu'à la grande quantité de fruits qu'il mangeoit; puis qu'avant ce temps, ayant été réservé sur l'usage des fruits, il avoit joui d'une très-bonne santé, et qu'il recouvra cet avantage en revenant à sa première sobriété, et ne mangeant guère que des figues et des raisins bien mûrs.

CHAPITRE IX.

Affection gastrique bilieuse compliquée avec le génie phlogistique.

NOUS avons dit que la fièvre gastrique bilieuse, ou plutôt la cause qui l'entretient, contr'indique toujours l'usage de la saignée; et c'est un fait qui a été confirmé par tous les bons observateurs, tels que *Juncker*, *Huxham*, *Tissot*, *Raver*, *Baldinger*, *Stoll*,

Schroeder, etc. ; cependant il peut se faire que l'affection gastrique se joigne avec différentes circonstances qui indiquent la saignée : et parmi les circonstances de cette espèce, la plus importante est sans contredit sa complication avec le génie phlogistique (1).

Medicus rapporte que les congestions de bile dans l'estomac peuvent porter dans les humeurs une altération phlogistique ou une altération bilieuse et putride : ce que dit M. *Medicus* confirme ce que nous avons déjà dit dans le commencement, savoir, que les causes des maladies circonscrites dans les premières voies, pouvoient à beaucoup d'égards être assimilées aux causes extérieures, parce qu'elles ont de commun avec ces causes extérieures de produire des effets tous différens, selon que le corps se trouve différemment disposé : la diversité que peut présenter dans ces effets l'action d'une cause matérielle contenue dans les premières

(1) Pour exemple de cette complication ; la petite vérole. Voyez *Schroeder*, tome 2, pages 235 & 236. *Idem*, tom. 1, p. 158.
Pour autre exemple de cette complication, l'affection phlogistique dont parle *Vallesius*, épid. 7, page 876 : il dit que cette affection étoit très-commune dans les fièvres malignes qui depuis quelque temps régnoient en Espagne ; on l'appeloit vulgairement *de tabardillo* ; il cite cet exemple à l'occasion d'un malade dont *Hippocrate* parle en cet endroit, qui fut guéri d'une frénésie par un [illegible].

voies,

voies, me paroît prouver que cette cause agit principalement par le moyen de la sympathie, et non pas en se portant en nature dans les parties du corps où se développent ses effets manifestes et sensibles.

La complication du genie phlogistique avec l'affection bilieuse des premières voies est quelquefois très-difficile à connoître, et sur-tout, il est difficile d'apprécier exactement le degré d'intensité de chacune de ces affections; pour parvenir à cette connoissance, il faut s'aider de l'ensemble des signes, et ne s'attacher exclusivement à aucun: et en général il n'est point de signe qui seul, indique d'une manière positive; il ne peut indiquer bien sûrement que par son rapport avec les signes concomitans.

Ainsi, il peut arriver, comme l'ont vu *Stoll* et *Baldinger*, que le pouls soit dur, fort, plein, élevé, tendu, dans les affections gastriques, et que ce caractère du pouls se dissipe par des évacuations convenables; d'autrefois, au contraire, dans des affections phlogistiques, le pouls reste petit, foible et mou: en général *Stoll* remarque que les indications prises du pouls sont très-souvent fautives: « Innumeræ » sunt pulsuum deceptiones quas de industriâ » vitabamus, cum nihil magis ac decretoriis » aut omitteremus aut moliremur suadente vel » dissuadente solo pulsu, securioribus semper

» signis confisi ». Il est évident, en effet, que les modifications que présente le pouls ne sont point exclusivement déterminées par les causes matérielles des maladies (causes qui cependant offrent les sources d'indication les plus importantes); mais ces modifications sont sur-tout déterminées par l'état où se trouvent les forces toniques ou nerveuses, puisque les mouvemens du pouls sont évidemment des phénomènes nerveux.

La chaleur vive ne peut être regardée non plus comme un symptôme appartenant essentiellement à la diathèse phlogistique; la chaleur en général ne peut rien indiquer, puisqu'elle n'est point par elle-même une maladie, mais seulement un effet de maladie; M. *Apfel* a très-bien dit que la chaleur étoit souvent un phénomène nerveux: « Nec minus dubia est ex » solo calore formata indicatio, interdum enim » merum symptoma nervorum eum vocare vel» lem ». La chaleur peut donc fournir autant d'espèces d'indication différentes, qu'il y a de causes différentes qui la produisent; la dénomination de fièvre ardente, tirée de l'extrême chaleur que présentent quelques fièvres, est une dénomination vague et qui ne peut s'appliquer exactement à aucune espèce de maladie bien caractérisée; tous les médecins conviennent aujourd'hui que cette nomenclature des

anciens, relative à la prédominance de quelque symptôme, est une nomenclature futile qui n'est point tirée de la nature des choses, mais seulement de notre manière de voir, et qui peut devenir très-pernicieuse dans la pratique. Les ouvrages que vous pouvez consulter sur cet objet, sont, comme je vous l'ai déjà dit, les ouvrages de M. *Ravet, de febrium acutarum therapeiâ*; *Selle*, *Stoll*, etc.

Stoll a parfaitement bien vu que les véritables remèdes rafraîchissans sont ceux qui sont capables de diminuer les ardeurs de la fièvre, et qu'il doit y avoir autant d'espèces différentes de ces rafraîchissans, qu'il y a de causes différentes de fièvre; ainsi, la saignée rafraîchit dans les fièvres phlogistiques; *l'émétique* rafraîchit dans les fièvres gastriques; la chaleur du lit et les boissons légèrement sudorifiques rafraîchissent dans le commencement des fièvres qui sont dues évidemment à une transpiration supprimée, et lorsque cette cause n'a encore introduit dans le corps aucune altération durable et profonde, la chaleur, considérée en soi, ne détermine donc bien positivement aucune espèce de maladie; et elle ne peut point être regardée comme un caractère qui soit attaché d'une manière exclusive et nécessaire à la diathèse phlogistique, lorsque les autres signes qui annoncent cette diathèse ne correspondent

point à l'intensité de cette chaleur : il paroît même que le caractère de chaleur excessive appartient plus spécialement aux fièvres bilieuses ; il est certain au moins, que les fièvres que les anciens ont appelé ardentes, étoient des fièvres bilieuses ; *Galien* dit que la fièvre ardente a lieu lorsque les veines desséchées attirent fortement les humeurs âcres et bilieuses : « Febrim ardentem fieri novimus, quando venæ » exsiccatæ acres ac biliosos humores ad se » traxerint : *Hippocrate*, après avoir dit que la bile domine dans l'été et dans l'automne, ajoute qu'il est facile de s'en convaincre, par les évacuations bilieuses qui arrivent alors, par la nature des fièvres régnantes, et surtout par la grande chaleur qui les accompagne : « Bilis au- » tem per æstatem et autumnum corpus pos- » sidet, id quod inde cognoscere potes, quod » homines suâ sponte hoc tempore bilem vo- » munt, et in medicamentorum potionibus » biliosiora purgantur manifestum fit et febri- » bus et hominum caloribus ». Ce n'est guère que depuis les changemens que la découverte de la circulation a introduits dans la médecine, et depuis qu'on a attribué faussement la production de la chaleur au frottement du sang contre les parois des vaisseaux, que l'on a regardé assez généralement la chaleur de la fièvre, comme dépendante de la diathèse phlo-

gistique, et qu'on a décrit sous le nom de fièvre ardente, des fièvres décidément phlogistiques. Aussi l'habile *Van-Swieten* remarque-t-il que les anciens ne saignoient presque point dans les fièvres ardentes (aph. 743, t. 2, p. 450), parce que les fièvres qu'ils appeloient de ce nom étoient bien différentes de la fièvre ardente de *Boerhaave* : « Neque adeo universa» lem in febre ardenti curanda fuisse vene» sectionem, colligere licet quod *Celsus*, » *aetius*, *aegineta de curâ febris ardentis agen*» *tes*, *nullam illius fecerint mentionem* ».

Les douleurs vives, dans quelque partie du corps, et sur-tout dans quelque partie du bas-ventre, sont encore des signes d'inflammation très-trompeurs : nous verrons dans la suite, en parlant de la fièvre des nouvelles accouchées, qu'un des caractères de cette fièvre, est une douleur extrêmement vive dans tout le bas-ventre, qui s'irrite par la plus légère pression, lors même que ces fièvres sont exclusivement gastriques, comme elles le sont très-communément ; M. *Pringle* remarque, à l'occasion de ces douleurs, que les inflammations de l'estomac sont extrêmement rares.

La rougeur très-vive du visage et les yeux fortement allumés n'indiquent aussi l'affection phlogistique, que d'une manière très-équivoque ; *Stoll* a souvent vu ce signe dans des affections

gastriques qui n'étoient compliquées d'aucune affection phlogistique : le plus souvent cependant, dans l'affection gastrique, quoique le visage, et sur-tout les joues, soient fortement colorées, les coins de la bouche et les ailes du nez sont d'une couleur pâle, jaune ou verdâtre.

Nous avons exposé fort au long les circonstances d'âge, de sexe, de tempérammment, de climat, etc., qui peuvent donner lieu à la diathèse phlogistique : ainsi, cette complication du génie phlogistique avec l'affection gastrique bilieuse, est plus commune à la fin du printemps et au commencement de l'été, et aussi vers la fin de l'automne et le commencement de l'hiver : on est en droit de la présumer dans quelque saison que ce soit, lorsqu'il a régné pendant quelques-jours un temps froid et sec. *Stoll* rapporte que dans le mois d'Octobre une fièvre, qui jusque là avoit été gastrique bilieuse, se compliqua, après quelques jours d'un vent du nord sec et froid, d'une affection phlogistique qui porta sur la substance du poumon : il fallut alors changer la méthode de traitement ; il attaqua d'abord l'affection phlogistique par de petites saignées, par un usage très-soutenu de remèdes délayans, légérement résolutifs ; et ce n'étoit qu'après avoir calmé par ce moyen l'affection phlogistique, qu'il

employoit l'émétique, indiqué par l'affection des premières voies.

La complication de la diathèse phlogistique avec l'affection des premières voies, peut se présenter sous trois formes différentes; ou, 1°. sous la forme de dominance du génie phlogistique; ou, 2°. sous la forme de dominance de l'affection des premières voies; ou, 3°. sous une forme mixte qui paroît présenter sous un rapport à-peu-près égal l'une et l'autre de ces deux affections: si l'affection phlogistique est dominante (et pour le connoître il faut rassembler tous les signes de la diathèse phlogistique et les comparer avec les signes de l'affection des premières voies) (1), il faut employer tout d'un coup les moyens anti-phlogistiques, et sur-tout la saignée, puisque ces moyens, outre l'effet qu'ils ont contre la diathèse phlogistique, ont encore l'avantage de préparer très-efficacement à l'évacuation des matières contenues dans les premières voies:

(1) [illegible] & Stahl donnent comme un signe qui a beaucoup de valeur, l'état comme [illegible] de la respiration, ce qui paroît se rapporter à ce que nous avons dit ci-devant, que le poumon est [illegible] affections phlogistiques [illegible] [illegible] tome [illegible], page [illegible]). Et [illegible] Hippocrate [illegible] la difficulté de la respiration comme le signe qui indique le plus sûrement les évacuations de sang; voyez [illegible], [illegible] sect. 2, vers. [illegible].

M. *Pringle*, dans la description qu'il a donné d'une fièvre bilieuse, et qui étoit véritablement compliquée d'inflammation, comme l'a très-bien reconnu M. *Tissot*, remarque que quelquefois une seule saignée rendoit la fièvre remittente, de continue qu'elle étoit ; M. *Kloeckhof*, dans la description qu'il a donné de l'épidémie de *Culembourg*, qui étoit inflammatoire bilieuse, dit que la saignée étoit absolument nécessaire dans le commencement, et qu'il étoit souvent indispensable de la répéter suivant la violence des symptômes, c'est-à-dire, la vivacité de la fièvre, l'oppression de poitrine, la douleur de tête, des lombes, etc. dans les pleurésies décrites par M. *Cleghorn*, et qui participoient du génie inflammatoire et bilieux, cet Auteur saignoit copieusement, fréquemment, et il donnoit ensuite des purgatifs anti-phlogistiques ; M. *Cockburne* a vu, qu'après des saignées convenablement répétées, l'affection des premières voies étoit complétement emportée par l'usage de la crême de tartre, qui n'avoit point d'effet avantageux avant la saignée : vous devez lire sur cette complication que nous examinons ici, et sur les fièvres bilieuses en général, deux excellentes dissertations de *Schröder*, *de amplitudine febrium biliosarum*, *de febribus putridis*.

Le génie phlogistique, soit déterminé par

l'affection gastrique bilieuse, soit déterminé par quelqu'autre cause, et coexistant avec l'affection gastrique, peut ou exister d'une manière générale, ou porter son impression sur quelque partie déterminée : et de ces inflammations locales, celles qui paroissent les plus ordinaires sont les inflammations des yeux, celles de la gorge, de la poitrine, les différens rhumatismes établis sur l'habitude du corps ; ce qui dépend de l'influence plus spéciale que l'estomac exerce sur les parties supérieures. Il ne sera pas inutile de remarquer ici, que la plupart des Auteurs décrivent l'angine comme une affection mixte, à la fois inflammatoire et gastrique (1) : ainsi, dans la description que donne *Boerhaave* de l'angine inflammatoire, il recommande, après les saignées suffisantes, de purger fortement : pratique qui ne peut être applicable qu'à l'espèce d'*angine* entretenue, au moins en partie, par la saburre des premières voies.

Si l'affection gastrique est évidemment dominante, alors on peut tout d'un coup l'attaquer

(1) « Angina, quam [illegible] græci vocant, à sanguine fit, « quum sanguis qui in venis quæ in collo sunt coagulatus fuerit, « [illegible] sunt [illegible] « [illegible], quo [illegible] « [illegible] ». *De loc. in hom.* [illegible], n°. 42.

par des moyens convenables ; on a souvent observé que l'affection des premières voies, tout d'un coup évacuée, avoit dissipé des affections phlogistiques locales qui étoient sur le point de se former ; mais pour cela il faut, comme nous l'avons dit dans le commencement, qu'elles soient encore dans l'acte de leur formation, et que cette formation dépende de l'affection gastrique que l'on doit considérer alors, comme une véritable cause extérieure ou procatartique.

Il peut se faire que, dans une maladie qui présente réunis l'affection gastrique et le genre phlogistique, l'un et l'autre de ces élémens se présentent alternativement, et qu'alors il faille tantôt employer les remèdes anti-phlogistiques, et tantôt passer aux remèdes appropriés à l'affection bilieuse.

Lorsque l'affection phlogistique et l'affection gastrique bilieuse se présentent à-peu-près avec le même degré de vigueur, en sorte qu'il est difficile de déterminer quelle est celle des deux qui domine, *Schroëder* recommande fort bien de tirer les indications *à juvantibus et lædentibus* ; et ainsi il conseille de donner, d'abord à petites doses, des purgatifs anti-phlogistiques, et de se décider, d'après leur effet, pour la saignée ou pour la purgation : il ne sera pas inutile de vous faire connoître

un moyen que *Quesnay* a proposé pour s'assurer de l'état de saburre des premières voies dans les cas douteux; il dit de donner des lavemens purgatifs, mais composés avec des substances qui ne changent ni la consistance, ni l'odeur des matières évacuées, comme les feuilles de sené, quelques sels; et si les matières dont ces lavemens procurent l'évacuation sont très-altérées et fétides, et surtout si le malade en éprouve du soulagement, on peut raisonnablement soupçonner un état de saburre. *Grandel* veut qu'on ait principalement égard à l'état de la respiration; si le pouls est foible, petit, et que la respiration soit difficile, il dit qu'il faut commencer par la saignée, et se décider d'après ses effets.

Communément la croûte dont le sang se couvre dans les affections gastriques compliquées, n'est point aussi ferme que la vraie croûte phlogistique; elle est d'une couleur jaune ou verdâtre; elle n'est que foiblement adhérente au coagulum du sang, et ce coagulum du sang se fond aisément.

Mais généralement, dans les cas douteux, il vaut mieux commencer par les remèdes anti-phlogistiques d'une activité très-modérée.

CHAPITRE X.

Fièvres gastriques, impression de foiblesse qu'elles laissent sur l'estomac, etc.

LA fièvre gastrique bilieuse trouve sa crise naturelle dans les évacuations du ventre qui se continuent et se soutiennent pendant un temps assez long, et, dans cette fièvre, les purgatifs doivent être souvent répétés, et répétés à des intervalles de temps inégaux, parce que leur usage méthodique demande qu'ils soient subordonnés au travail de la coction qui s'exécute d'une manière partielle et successive.

Mais les purgatifs fréquemment répétés laissent nécessairement dans les premières voies une impression de foiblesse (1) qui se prolonge

(1) *Forestus* a décrit une fièvre épidémique qui portoit son impression sur la gorge, et qui paroissoit être inflammatoire et gastrique ; elle régnoit dans le même temps que des fièvres inflammatoires ; elle demandoit d'abord la saignée, et ensuite des purgatifs continués ; cette fièvre laissoit une grande foiblesse d'estomac qui établit tous les symptômes de l'affection hypocondriaque : « Contumax imbecillitas ventriculi », *Forestus* ; qui

et qui doit être combattue par des toniques appropriés ; en sorte que, pour terminer ces

---

éprouva cette fièvre, ressentit pendant très-long-temps cette affection hypocondriaque dont il fut guéri par les fortifians de l'estomac. « Post febrem [illegible], [illegible] mala ac- « cidebant, quæ in me [illegible] hypocondriacæ apparere solent, » Obs. [illegible].

Cette observation de *Forestus* est très-intéressante. L'affection mélancolique dépend le plus communément de l'estomac ; et c'est dans l'estomac et les parties voisines que se font sentir les symptômes de cette affection : ce n'est guère que dans la suite, comme l'a dit *Galien*, qu'elle intéresse tout le système des nerfs, et principalement le cerveau qui en est le centre. « Cum igitur circa ventriculum [illegible] incipientes [illegible] « [illegible], hypochondriacum flatuosumque morbum [illegible] « [illegible] ; [illegible] propter [illegible] accidentia, [illegible] « [illegible], [illegible] « [illegible] ; [illegible] « [illegible] ».

Ce, est donc de l'estomac que ressent l'affection hypocondriaque, peut être de nature très-différente ; elle peut être un état d'atonie ou d'engorgement, comme le prouve l'observation de *Forestus*, qui se guérit d'une affection mélancolique par le seul usage des fortifians et des toniques ; ou bien elle peut être un état de spasme, d'irritation vive et comme d'inflammation [illegible].

Dioclès, un des maîtres de *Galien*, et dont Galien rapporte l'opinion dans son bel ouvrage *de locis affectis*, (lib. 3, cap. 6), me paroît avoir très-bien connu cette espèce d'hypocondriacie nerveuse, en l'attribuant aux vaisseaux de l'estomac, qui se trouvant gorgés d'un sang épais et [illegible] d'une chaleur vive: « [illegible] plus [illegible] « que alimentum à ventriculo [illegible], [illegible] « [illegible] fiunt ». Il y a aussi une observation de M. [illegible], qui, à la suite des affections hypocondriaques, a [illegible]-

fièvres gastriques, complètement et d'une manière sûre, il faut remonter les organes digestifs, les rappeler à leur première vigueur, et dissiper l'énervation introduite, et par l'effort de la maladie et par l'action des remèdes qu'on lui a opposé.

C'est cette foiblesse relative subsistante dans les premières voies, à la suite des fièvres gastriques, qui rend ces fièvres éminemment su-

---

vent trouvé des congestions de sang dans les vaisseaux du bas-ventre, et surtout dans ceux de l'estomac.

[illegible]

jettes à rechûtes; en sorte que ces rechûtes peuvent être decidées par des causes fort légères, comme les erreurs dans le régime, les émotions de l'ame, et sur-tout l'impression du froid appliqué sur la région épigastrique; et une circonstance vraiment bien remarquable, comme le dit *Koler*, c'est qu'une fièvre gastrique qui vient d'être traitée par des émétiques et des purgatifs répétés, et qui s'est terminée par des évacuations abondantes et long-temps soutenues, ramenée par un accident fort léger, et qui par lui-même ne peut pas certainement corrompre les humeurs; cette fièvre débute par des évacuations aussi copieuses, aussi corrompues, que celles de la fièvre qui vient de précéder; ce qui démontre clairement, comme l'a très-bien dit *Van-Helmont*, que les matières altérées, qui s'évacuent dans les maladies, ne sont point les causes de ces maladies, qu'elles ne sont que les effets ou les produits d'une altération ressentie par le principe même de la vie; altération indéterminée, spécifique, et qui constitue seule la cause réelle de la maladie.

MM. *Wagler* et *Roëderer* ont observé que, dans les fièvres gastriques, le rétablissement du canal alimentaire se fait par des gradations bien manifestement successives: « Memorabilis « in intestinis restituendis series observatur ».

(pag. 63). En sorte que l'estomac est rétabli lorsque toute la longueur des intestins est encore affoiblie; les intestins grêles se rétablissent ensuite; et ce n'est que vers la fin que les gros intestins reviennent à leur ton naturel.

L'observation de ces médecins est analogue à celle de *Sydenham*, qui a remarqué aussi que la dyssenterie, quand elle se prolonge, après avoir parcouru successivement toutes les portions du canal intestinal, se dépose quelquefois sur l'intestin rectum, et y produit un tenesme fort douloureux. *Sydenham* dit fort bien que cet accident ne dépend que de la foiblesse de l'intestin rectum par rapport aux autres intestins qui ont repris leur ton naturel; qu'alors tous les topiques émolliens sont inutiles et dangereux, et qu'il n'y a autre chose à faire qu'à rétablir les forces par une diète restaurante et par des toniques appropriés et les plus agréables.

Ces observations confirment parfaitement cette loi de la nature vivante dont nous avons déjà parlé si souvent, qui asservit tous ses actes, tous ses mouvemens à une progression bien marquée, dont la direction se fait constamment des parties supérieures vers les parties inférieures.

Ces rechûtes, auxquelles sont si exposées

les

les fièvres gastriques, sont communément des accidens peu considérables chez les jeunes gens; et quand ces rechûtes sont décidées par des causes légères, et par exemple, par des émotions de l'ame, il suffit assez souvent, pour les emporter tout d'un coup, de lâcher le ventre par un lavement émollient, ou un lavement purgatif, et de donner ensuite une potion antispasmodique, à laquelle on ajoute quelques gouttes d'acide vitriolique ou de liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*. Lorsque cette rechûte est produite par quelques erreurs dans le régime, il suffit souvent de faire prendre quelques infusions stomachiques, comme une infusion de chardon bénit, et de tenir le ventre libre par le moyen des lavemens ou d'une infusion de rhubarbe : si ces moyens ne suffisent pas, ces rechûtes établissent une maladie semblable à celle qui vient de précéder, et demande le même traitement.

Dans les gens avancés en âge, les rechûtes des fièvres gastriques offrent des accidens beaucoup plus graves, comme l'a très-bien dit *Kloeckhof*, dans l'excellent ouvrage qu'il a écrit sur les rechûtes (1) ; quand elles sont

(1) *Kloeckhof*, [illegible] ; dans les rechûtes [illegible] il est quelquefois utile de donner de forts résolutifs. [illegible] joint avec succès de calomélas [illegible] grain, de [illegible]

fréquemment répétées, elles amènent enfin, ou des hydropisies, ou des jaunisses, ou des douleurs rhumatismales; en sorte que, dans les gens épuisés par l'âge, l'usage des toniques après les fièvres des premières voies, devient d'une nécessité indispensable.

Tissot observe que l'omission des remèdes toniques et fortifians, après les fièvres de cette espèce, est une des causes les plus ordinaires des affections nerveuses; et en effet, ces affections nerveuses, qui se présentent sous des formes si variées, dépendent presque toujours

---

huit grains, à prendre le matin (page 84) pendant plusieurs jours consécutifs... Il donne ensuite l'esprit de *mindererus* pour faire couler les urines, puis des pilules composées d'extrait de pissenlit, de gomme ammoniac, de suc de réglisse et de soufre doré d'antimoine de la troisième préparation; et enfin, un laxatif doux et fortifiant (page 84); il donne aussi pour [illegible] les pilules suivantes: prenez gomme ammoniac [illegible] de [illegible] doré d'antimoine et de [illegible] mercurielle [illegible] douze grains, rhubarbe [illegible] trois drachmes, [illegible] deux drachmes, extrait de [illegible] demi-drachme; faites des pilules de trois grains; on en donne cinq, quatre fois par jour (page 84); il recommande beaucoup les [illegible] pour prévenir (page 84) les rechûtes [illegible] (page 89, *Ibid.*) [illegible]

Voyez *Forestus*, cité par *Tissot* (tome 1, page 20) note de la page 204 et suivantes, au commencement du chapitre.

[illegible] recommande beaucoup, pour prévenir les rechûtes [illegible] que l'on peut [illegible] la [illegible] générale, l'usage des cautères; il y a en [illegible] bien des états de maladies chroniques liés à des [illegible] généralement et susceptibles d'être évacuées par le secours des cautères.

d'un affoiblissement relatif des organes digestifs, et d'une habitude de spasmes établis dans ces organes. (L'estomac et les intestins.)

Les moyens qu'il convient d'employer pour dissiper l'état de foiblesse introduit dans les premières voies par les fièvres gastriques, sont les alimens bien nourrissans et un usage modéré de bon vin. *Hippocrate* et *Galien* faisoient un grand usage de vin dans le traitement de ces fièvres, et ils l'employoient presque généralement, lorsque la coction étoit bien établie, et que ces maladies étoient dans le période du déclin : les qualités qu'ils lui attribuoient étoient d'exciter les forces digestives, d'aider puissamment la distribution des sucs nourriciers dans tout le système du corps : « Vires organorum adauget, excrementis expellendis vim » facit, et ad celeritatem deductionis nutrimenti in corpus conducit ». *Sydenham* avoit observé aussi, que pour dissiper la foiblesse que les maladies fébriles laissent après elles, sur-tout dans les veillards, il n'y avoit pas de moyen plus puissant, que l'usage du biscuit trempé dans de bon vin vieux de *Malaga* ou de *Frontignan* (1).

---

(1) Malaga (cité par Stoll, tome I, page [illegible]) [illegible]

D'excellens remèdes pour fortifier les organes digestifs, ce sont ceux qui s'appliquent immédiatement sur l'organe de la peau, et qui excitent et soutiennent les forces toniques, parce qu'à raison de la correspondance qui subsiste entre l'organe de la peau et les organes digestifs, ces organes ressentent puissamment les impressions portées sur la peau : parmi les moyens capables d'exciter les forces toniques de la peau, les plus puissans sont les frictions, et principalement les frictions faites avec des étoffes pénétrées de vapeurs aromatiques; comme d'encens, de succin et d'autres choses semblables; les frictions les plus convenables sont celles qui se font sur la région épigastrique. Vous pouvez lire avec avantage une dissertation de M. *Quelmaz*, dans le septième volume des thèses pratiques de *Haller*, *sur l'usage des frictions du bas ventre* dans les affections hypocondriaques; *Van-Swieten* a parlé aussi avec beaucoup d'éloge des frictions de cette espèce le matin à jeûn : dans les consultations de *Boerhaave*, vous voyez qu'il regardoit les frictions comme les moyens curatifs les plus généralement appropriés dans les maladies chroniques.

Les moyens qui fortifient la peau, et qui par voie de sympathie relèvent le ton des organes digestifs, sont, l'usage des bains froids,

l'exercice, et sur-tout l'exercice à cheval; et c'est parce que les anciens faisoient un plus grand usage des moyens de cette espèce, et que l'organe de la peau se trouvoit chez eux dans un état de force plus considérable, que les fièvres gastriques n'étoient pas, à beaucoup près, aussi fréquentes qu'elles le sont de nos jours.

De tous les moyens capables de rétablir les organes digestifs dans leur force première, un des plus puissans est sans contredit le quinquina: cependant cet excellent remède ne peut être employé sûrement que lorsque la fièvre est bien dissipée, ou du moins, lorsque les évacuations du ventre ont été soutenues pendant assez long-temps (1), et encore il est prudent

---

(1) *Stoll*, tome 1, page 53, a vu souvent que l'administration précoce du quinquina excitoit des douleurs rhumatismales fort opiniâtres; *Sydenham* avoit fait aussi cette observation: il appeloit ces douleurs *rhumatismes scorbutiques*; et il dit que c'est le seul mauvais effet qu'il ait vu produire au quinquina. *Stoll* et *Sims* remarquent très-bien que cet accident ne dépend pas du quinquina, mais de la faute de celui qui l'emploie dans un temps peu convenable.

Dans les rhumatismes chroniques, les Anglois recommandent indifféremment la teinture volatile de gayac, le quinquina, un vésicatoire sur la partie affectée. Les douleurs cèdent quelquefois à l'application de liniments volatils huileux, de l'huile de succin, de l'eau de luce dans suffisante quantité d'eau; dans les rhumatismes opiniâtres le mercure doux combiné avec la racine de gayac, le tartre émétique avec la teinture thébaïque, donnés

de ne donner d'abord le quinquina qu'en extrait et non en substance, parce qu'on remarque assez communément que l'usage de l'extrait entretient la liberté du ventre (1). (*Stoll*, t. 1, p. 16, 67).

Quand je dis que le quinquina ne doit être donné que vers le déclin des fièvres gastriques, cela ne doit pas s'entendre des fièvres gastriques décidément intermittentes, dont les accès

---

[illegible]

(1) [illegible]

débutent par un frisson ou par un refroidissement de quelques parties du corps, et communément des parties les plus extérieures, et qui décident des symptômes graves et pernicieux, car alors il faut tout d'un coup avoir recours au quinquina.

(Exemple de fièvres intermittentes insidieuses décidément marquées. *Stoll*, tom. I, p. 53. Consultez une dissertation de *Fabricius*, p. 329, collect. prat. de *Haller*, t. 4.)

Mais lorsque la fièvre est décidément continue rémittente, l'administration trop précoce du quinquina peut décider des accidens funestes. *Roker* a vu des affections chroniques de toute espèce décidées par cette cause; il dit à cette occasion que le quinquina agit sur les nerfs, sur-tout sur les nerfs du cerveau, en suspendant et émoussant leur sensibilité, et en les empêchant aussi de recevoir l'impression des causes matérielles des maladies: M. *Tissot*, qui a observé aussi que le quinquina donné trop tôt dans cette fièvre faisoit beaucoup de mal, dit, d'une manière plus générale et plus vraie, que des remèdes toniques, comme est éminemment le quinquina (c'est-à-dire, des remèdes qui portent d'une manière expulsive sur les mouvemens), ne peuvent être d'aucune utilité dans des maladies qui doivent être livrées aux seuls

de la coction, et qui doivent éprouver des évacuations subséquentes (1).

Piquer faisoit un grand usage du quinquina dans les fièvres gastriques, et il le donnoit même lorsque la fièvre subsistoit encore, pourvu que les évacuations du ventre eussent été soutenues convenablement ; il le combinoit communément avec un sel apéritif, comme la crême de tartre, etc. *Wagler* et *Roederer* recommandent aussi de combiner le quinquina avec les extraits amers lorsque l'atonie domine, et avec des sels neutres apéritifs, lorsqu'on a lieu de soupçonner de légères obstructions.

Baglivi, au contraire, qui a bien écrit sur les fièvres gastriques ou mésentériques, comme

---

(1) Un excellent remède qu'on peut employer pour dissiper l'état de foiblesse que les fièvres gastriques laissent après elles dans l'estomac, c'est l'acide vitriolique de *Haller*, composé par parties égales d'esprit de vin et d'acide vitriolique ; on fait prendre ce remède à la dose de dix à douze gouttes dans un verre d'eau froide qu'on répète trois fois par jour. *Haller* assure avoir guéri plusieurs mélancoliques opiniâtres par l'usage de ce seul remède, et il désire que cette expérience soit répétée : « Nostrum experi- » mentum [illegible] repetitum experimento [illegible], semper » [illegible] adhibeatur, id [illegible] iteretur ». *Zimmermann* a beaucoup vanté ce remède ; M. *Vogel* dit aussi qu'il l'a employé quand la fièvre étoit dissipée, et quelquefois avec des succès plus marqués que le quinquina même ; M. *Selle* remarque cependant qu'il y a des estomacs qui ne s'accommodent point de cette composition, et pour qui elle est trop irritante.

il les appèle, proscrit presque généralement l'usage du quinquina. J'ai déjà dit que *Piquer* et *Baglivi* étoient opposés d'opinion sur l'usage des absorbans dans les fièvres gastriques, et j'ai remarqué qu'il étoit possible de les concilier, en faisant attention que *Baglivi* a décrit des fièvres plus décidément pituiteuses, et que les fièvres gastriques de *Piquer* appartiennent davantage aux fièvres bilieuses : or, les absorbans, comme nous avons déjà eu occasion de le voir, contiennent deux principes différens ; un principe terreux, subtil, qui les rend fort appropriés dans les fièvres bilieuses, et un principe muqueux, gélatineux, qui doit ajouter à la ténacité, à la viscosité des sucs qui empâtent, pour ainsi parler, les premières voies dans les fièvres mésentériques pituiteuses.

La même considération peut aussi servir à expliquer la contrariété de leur opinion, relativement au quinquina dans les fièvres gastriques ; en effet, *Sydenham* a très-bien observé que le quinquina convient moins dans les affections muqueuses ou pituiteuses, qui, comme telles, éprouvent chaque jour leur redoublement, que dans les affections bilieuses dont les redoublemens se font de trois jours en trois jours : « Ita penitus (dit *Sydenham*, dans son traité *de novo febris ingressu*, qui étoit une pituiteuse des premières voies, analogue à la

fièvre mésentérique de *Baglivi*) « cortex pe» ruvianus descivit ab illa secandi vi et cer» titudine quâ prædictis illis annis pollebat
» febrem intelligo quæcumque nobis in præsen» tiarum res est, quæ quotidianam aliquatenus
» imitatur; ubi verò tertianæ genuinæ vel
» alternis diebus invadentis typus reperitur,
» cortex peruvianus periodè atque olim regiè
» opitulatur ».

L'illustre *Torti*, dans son bel ouvrage *Therapeutices specialis*, un des plus beaux ouvrages modernes que vous puissiez lire sur les fièvres, quoiqu'il y ait des longueurs, observe aussi que le quinquina, toutes choses égales d'ailleurs, convient mieux dans les fièvres d'été que dans celles d'hiver, par la raison que la dégénération bilieuse est sur-tout affectée aux fièvres d'été, et que la dégénération muqueuse ou pituiteuse, convient plus spécialement aux fièvres d'hiver; dans ses réponses apologétiques à *Ramazini*, il dit que le quinquina est plus convenable dans les temps chauds et secs, que dans les temps humides, et toujours parce que les fièvres d'une constitution chaude et sèche sont plus décidément bilieuses (1).

La fièvre gastrique bilieuse laisse assez sou-

(1) Voyez la note de la page 216.

vent après elle des tumeurs dans la région épigastrique, et sur-tout dans le foie. *Sydenham* a observé dans les enfans, que lorsque les fièvres intermittentes se prolongent, elles déterminent presque sûrement des tumeurs ou des duretés dans le bas-ventre, et qu'il n'y a pas de signe qui, à cet âge, soit plus avantageux, et annonce plus sûrement la convalescence. Il y a, par rapport à ces tumeurs qui surviennent chez les enfans à la suite des fièvres, une circonstance remarquable, c'est qu'elles ont la dureté du squirre à la suite des fièvres intermittentes, et qu'elles sont venteuses dans les autres espèces de fièvres; mais elles sont également salutaires.

Les tumeurs qui suivent les fièvres gastriques bilieuses sont le plus souvent décidées par des spasmes fixes, et comme accumulées dans quelque partie du bas-ventre: aussi ces tumeurs sont-elles très-généralement décidées par les moyens qui arrêtent brusquement la fièvre, comme les astringens, les toniques, les narcotiques et autres moyens analogues (1): et cet

(1) [illegible]

effet est bien moins produit par le défaut d'évacuation, comme on le pense communément, que parce que la nature est détournée de mettre en acte des mouvemens dont elle a conçu l'idée, et dont l'exercice lui est nécessaire par cette seule circonstance (1).

Pour traiter méthodiquement ces tumeurs, il faut donc attaquer ces spasmes ainsi fixés, tâcher de les affoiblir et de les dissiper, enfin, de les étendre; cet effet, la fièvre le produiroit plus complètement et plus promptement que tous les secours de l'art, s'il étoit

---

décide nécessairement des fièvres étiques dépendantes d'obstruction dans quelque viscère du bas-ventre, et sur-tout dans le foie; c'est ce qu'*Hoffman* appelle fièvre lente *mésentérique*. Consultez [illegible] *Helmontius*, une de ses consultations dans la coll. de *Baldinger*, tome 5, page 17. Les meilleurs remèdes sont les lavemens résolutifs [illegible] employés. Consultez *Kempf*, *de infarctu vas. ventris coll. d'Haller*, ou de *Baldinger*; celui-ci a donné dans un [illegible] volume quatre cents observations faites par *Kempf*, ou ses disciples, et qui exposent les mêmes principes: la pratique est excellente; mais *Baldinger* trouve que la théorie est trop mécanique; cette théorie mécanique touche à sa fin; il faut attendre que [illegible] plus [illegible].

(1) Il faut observer aussi que les inflammations des viscères du bas-ventre sont très-généralement compliquées d'une affection bilieuse des premières voies. *Van-Swieten* dit fort bien que l'hépatite, ou l'inflammation du foie, décèle le plus souvent une [illegible] déposée dans l'estomac, qui doit être évacuée par ces moyens doux: « Saepe bilis [illegible] »

possible ou prudent de la rappeler, mais au défaut de cet instrument de guérison qui ne dépend que de la nature, et que l'art ne peut manier à son gré, il faut insister sur les fondans et les apéritifs; mais il faut choisir les plus doux (1); car, dans l'état de dominance ou de pleine vigueur des spasmes, l'impression des remèdes trop excitans et trop actifs, seroit portée sur l'organe affecté de spasme et tendroit à les augmenter. *Tissot* dit avec raison, qu'il y a beaucoup de tumeurs ou d'obstructions de cette espèce, qui sont rendues accidentellement incurables par les violens purgatifs, par des remèdes fortement stimulans, et qui auroient pu céder à une méthode de traitement plus modérée (2).

Il faut appliquer sur la tumeur de légers résolutifs, répéter de temps en temps les pur-

---

(1) Par exemple, les sucs des plantes chicoracées, puis le savon et les gommes, et ensuite les résolutifs plus actifs, tirés des poisons. Pendant l'usage de ces remèdes fondans, il faut examiner si la nature n'affecte point quelque excrétion salutaire, soit par les selles, soit par les urines, soit par les sueurs; alors il faut aider ces différentes excrétions par des moyens convenables.

(2) Consultez l'illustre M. *Hebenstreit*, qui, en parlant d'un cas analogue, dit [illegible] « Atque utinam « [illegible] ... ad *veteres* [illegible] « *Veneris* mala dispositio, qua [illegible] hemorrhoides « [illegible], cum [illegible] hemorrhoidum [illegible]

gatifs, et faire en sorte que leur action réponde au progrès de l'affoiblissement des spasmes, ou, comme on dit communément, à la fonte, ou la solution qu'éprouve la matière qui forme la tumeur.

Ce n'est que lorsque la tumeur est complétement dissipée, ou du moins lorsque l'état de spasme est notablement affoibli, qu'il faut employer les toniques et les fortifians, intérieurement et extérieurement.

Les tumeurs qui tiennent donc à une dominance de spasme, et qui sont décidées par une suppression trop prompte de la fièvre, sont bien différentes de celles qui dépendent d'une véritable atonie, et qui arrivent assez communément à la suite des fièvres, quand ces fièvres ont été livrées à elles-mêmes, qu'elles ont parcouru tout leur temps, qu'elles ont décidé des évacuations très-abondantes; et mieux encore, lorsque les fièvres ont été traitées par des purgatifs trop long-temps continués, ou bien lorsque le malade a fait un abus de boissons: en effet, il est important dans ces fièvres,

---

[illegible]

comme le dit *Alberti*, de boire souvent, mais de boire peu à chaque fois. Cette quantité de boissons peut décider des tumeurs œdémateuses des extrémités, sur-tout chez les gens d'un âge avancé, comme l'a dit M. *Kaltenholtz*. Ces tumeurs demandent des épithèmes échauffans et aromatiques appliqués sur l'épigastre, et l'usage interne des remèdes semblables : les purgatifs, les délayans, les rafraîchissans, les acides sont alors fort contraires.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Suite des fièvres gastriques bilieuses, etc.

JE vais parler de quelques-uns des accidens qui décident assez souvent les fièvres gastriques bilieuses (1).

---

(1) La [illegible] à la fièvre [illegible] bilieuse [illegible], tome 1, p. [illegible] de [illegible], de Roemer [illegible] de [illegible] des [illegible] di-gestifs, de [illegible], tome 2, page 11.

Cette fièvre laisse assez souvent après elle des jaunisses universelles ou partielles, qui se forment tout d'un coup, ou qui s'établissent graduellement, et dans un intervalle de temps plus ou moins long. J'ai déjà eu occasion de parler de ces jaunisses partielles et circonscrites, sur lesquelles je vous ai renvoyé aux ouvrages de *Lecat*, de *de Haën*, de *Poulini*, de *Camerarius*, de *Morgagni*, et de beaucoup d'autres; j'aurois pu ajouter qu'on avoit observé des jaunisses de différentes couleurs, qui existoient à la fois dans différentes parties du corps; et nous avons vu que les jaunisses ne pouvoient point s'expliquer par le reflux de la bile séparée dans le foie, en sorte que nous sommes partis de ce fait pour nous convaincre que ces affections maladives peuvent exister dans toutes les parties du corps, parce que ces affections dépendent exclusivement d'un principe qui est incessamment présent à tout le corps, et qui peut dès-lors réaliser et exprimer par-tout les différentes modifications qu'il éprouve.

Ces jaunisses partielles sont néanmoins assez souvent des dépendances, ou des répétitions

---

L'affection gastrique bilieuse peut décider des accidens de toute espèce : on a observé des spasmes et autres affections convulsives, des paralysies ; je parlerai ailleurs de l'hémoptysie qui l'accompagne quelquefois.

d'affections

d'affections établies dans le foie; mais ces affections doivent être considérées d'une vue abstraite et générale, et elles ne doivent point être rapportées exclusivement à des affections organiques, comme le faisoit *Erasistrate*, et comme on le fait encore si communément; aussi ces jaunisses partielles se produisent-elles fréquemment sur le côté droit, à-peu-près comme *Werlhoff* (pag. 25) a observé que les pleurésies bilieuses attaquent plus souvent le côté droit que le côté gauche: c'est que, comme nous l'avons dit plusieurs fois, le corps est réellement divisé en deux grandes portions latérales égales, par une ligne perpendiculaire qui le coupe dans le sens de sa longueur, et que c'est sur ce côté droit que le foie exerce son action d'une manière plus pleine et plus puissante. *Morgagni* (epist. 11) rapporte, d'après *Lanzoni*, qu'un Gentilhomme hémiplégique fut pris d'une jaunisse partielle qui n'occupoit que le côté droit, et d'une manière si précise, que la trace de division de ces deux couleurs, de la couleur jaune et de la couleur naturelle, suivoit exactement la ligne verticale qui coupe le corps en deux parties égales: « Ita ut latus dextrum nasi ictericum esset, » sinistrum vero colorem naturalem retineret ».

A l'occasion des jaunisses, *Guidetti*, dont

vous pouvez voir l'ouvrage avec le commentaire de *Bianchi*, dans l'histoire du foie de ce dernier, qui est un excellent ouvrage de pratique, fait une observation intéressante selon qu'elles sont critiques et avantageuses, ou symptômatiques et nuisibles; c'est que l'urine est parfaitement naturelle pour la consistance et pour la couleur dans les jaunisses critiques des maladies fébriles ou non fébriles: et, qu'au contraire, l'urine est fort altérée dans les jaunisses symptômatiques.

Elle est épaisse comme noire, et elle donne aux linges qu'on y trempe une couleur d'un jaune très-foncé.... Cependant cette urine a lieu quelquefois dans les fièvres sans qu'il se déclare de jaunisse : c'est véritablement, comme dit M. *Strack*, un exemple de jaunisse partielle qui n'affecte que l'urine, pag. 195. Cet Auteur l'a observé à la fin d'une fièvre continue, à la suite du *pouls hépatique*, décrit par *Solano*; c'est un phénomène analogue à celui des jaunisses critiques, aph. 62, lib. 4.

Les jaunisses qui se déclarent à la suite des fièvres gastriques bilieuses, se dissipent ordinairement d'elles-mêmes au bout d'un certain temps, sur-tout lorsque les évacuations du ventre ont été soutenues convenablement; en sorte que ces jaunisses ne demandent point proprement de remèdes : si cependant elles sont

opiniâtres, il faut en tenter la cure par des apéritifs, à l'action desquels il faut subordonner les purgatifs ou les diurétiques, selon que la nature affecte une tendance plus marquée vers l'une ou l'autre de ces voies. Dans cette circonstance, *Bianchi* employoit avec succès des eaux minérales acidules, ou du petit lait distillé avec des plantes amères et stomachiques, comme le marrube ou la petite centaurée; et il faisoit prendre de temps en temps un bol purgatif composé de moelle de casse et d'un peu de rhubarbe.

Vous pouvez lire une dissertation de *Camerarius*, sur l'usage du quinquina dans les jaunisses (1); il fut conduit à éprouver ce remède, d'après ses heureux effets dans les fièvres, et sur-tout dans les fièvres tierces qui sont éminemment bilieuses, et d'après les caractères communs que présente l'urine et dans la fièvre

(1) Le quinquina convient sur-tout éminemment dans les jaunisses décidées par des fièvres intermittentes de longue durée, et qui participent du génie de ces fièvres : *Werlhof*, sect. 2, n°. 8; *Stoll*, page 191 et suivantes. Cette jaunisse, quand elle se prolonge et qu'elle est mal traitée, change quelquefois pour jamais la couleur de la peau, et la rend absolument semblable à celle des Nègres : on en voit un exemple dans *Stoll*, p. 254.

Jaunisses syphilitiques, *hist. hepat.* page 118. Il faut en général traiter les jaunisses avec beaucoup de ménagement dans les vieillards (*Stoll*, t. 1, p. 155; t. 3, p. 379.

tierce et dans la jaunisse ; il rapporte plusieurs exemples de guérisons opérées par ce remède : il faisoit précéder son usage des poudres digestives et des purgatifs légèrement toniques : par exemple, il faisoit prendre pendant trois jours, des poudres composées de nitre purifié, d'antimoine diaphorétique, d'yeux d'écrévisses préparés, et à une distance convenable, des pilules analogues aux pilules balsamiques de *Stahl*, composées d'extrait de rhubarbe, de chicorée, de trèfle d'eau, de gentiane, de chardon bénit, avec la myrrhe et l'aloès ; il donnoit ensuite un purgatif de jalap et de poudre cornachine, dans l'eau et du sirop de chicorée ; et après cette préparation, il passoit au quinquina, qu'il combinoit avec la sixième partie de cascarille, à la dose d'un scrupule, matin et soir : trois ou quatre dragmes de quinquina suffisoient pour terminer la cure.

Le quinquina est donc avantageux pour certaines espèces de jaunisses, selon les observations de *Camerarius* et de *Lanzoni*, il peut convenir sur-tout dans les jaunisses que laisse après elle la fièvre gastrique ; puisque l'état de foiblesse, introduit nécessairement dans les organes digestifs par l'impression de la fièvre, indique éminemment l'usage de ce remède, comme nous l'avons déjà dit.

La fièvre gastrique produit très-communé-

ment le délire (1). *Baglivi* a observé que, dans les fievres de cette espèce, les principaux symptômes éclatent vers la tête, quoique ce soit le bas-ventre, et sur-tout la région épigastrique qui soit affectée. *Sydenham* a fait la même observation dans la fièvre qu'il a décrit sous le nom de *novæ febris ingressus*, qui étoit une fièvre pituiteuse des premières voies, et dans laquelle la tête étoit aussi éminemment sujette à se prendre et à s'affecter. (dissertation de M. *Rahn*, *mirum inter caput et viscera abdominis commercium*, *Gottingue*, 1771, comm. leyps. t. 18, p. 451). *Senac* explique cet effet par la sympathie qu'établissent entre la tête et le bas-ventre les nerfs qui leur sont communs. Nous avons vu ailleurs que la sympathie ne peut pas s'expliquer avec avantage par le moyen des nerfs; et nous avons dit que chaque partie vivante est pénétrée de forces indéterminées absolument inconnues dans leur nature, et qui deviennent le principe exclusif de toutes les opérations qui s'y exercent. *Galien* comparoit le corps animal à la forge de *Vulcain*, dont chaque pièce, selon la fiction d'*Homere*, fai-

(1) Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit du traitement de la frénésie relativement aux états nerveux.

Stoll, t. 2, p. 66, remarque que les frénétiques demandent une plus forte dose d'émétique.

soit par elle-même tout ce qu'elle devoit faire indépendamment de toute impulsion étrangère ; il faut ajouter à cette idée, par rapport à la machine vivante, que les forces inhérentes à chaque organe, ont besoin, pour continuer leurs mouvemens dans l'ordre convenable, d'être soutenues par l'influence ou l'irradiation de l'organe principal, auquel elles appartiennent comme à un centre ; et que le système général des forces vitales, n'est que le produit de l'action réciproque et non interrompue qu'exercent, les uns sur les autres, ces organes majeurs, ces organes chefs qui sont comme autant de foyers, autant de masses de vitalité.

Or, les foyers de cette espèce les plus actifs et les plus puissans, sont la tête et le bas-ventre. Ces deux centres principaux de vitalité se soutiennent l'un l'autre par leur action et réaction réciproque, et soutiennent en même temps le système des forces ; aussi ces forces foiblissent-elles sensiblement par toutes les causes qui mettent un obstacle à la liberté de leur réciprocité d'action, et s'éteignent-elles brusquement par toutes les causes qui coupent leur communication d'une manière complète ; et d'après les faits que j'ai rapporté en physiologie, nous avons vu que l'action du bas-ventre sur la tête, est encore plus importante et d'une nécessité plus indispensable que l'action de la

tête sur le bas-ventre; et les affections de la tête décidées constamment par les fièvres gastriques, offrent une nouvelle preuve de ce principe que j'ai établi en physiologie sur un assez grand nombre d'observations.

Sydenham a observé que la fièvre gastrique décide assez souvent la frénésie, et que quelquefois cette frénésie suspend complètement la fièvre, mais que cette métastase est funeste et bientôt mortelle (1).

---

(1) *Whytt*, qui a bien décrit l'hydropisie du cerveau, qui attaque les enfans depuis trois ans jusqu'à dix ou douze ans, compte trois périodes dans cette maladie, distingués par les différences que présente la fièvre concomitante. Dans le premier période le pouls est régulier et très-vite, au point qu'il bat quelquefois jusqu'à cent dix et cent quarante fois par minute; et dans le second période, qui commence ordinairement dix ou douze jours avant la mort, le pouls devient irrégulier et très lent, plus lent que dans l'état naturel: *Whytt* l'a vu réduit à quarante et cinquante pulsations. Les Auteurs qui ont bien écrit sur cette hydropisie du cerveau, sont, *Whytt*, *Fothergill*, *Watson*, *Percival*, *Ludwig*, édit. de *Baldinger*, tome 5; Tissot, *maladies nerveuses*.

Elle attaque entre la troisième et la dixième année; à cet âge, elle est aussi fréquente chez les garçons que chez les filles; plus tard, elle n'attaque guère que les filles; sa durée totale est le plus ordinairement de trois semaines; elle débute tout d'un coup, et l'attaque suivante est d'autant plus vive, que le sujet est plus vigoureux; quelquefois cette première attaque est précédée de perte d'appétit, d'une couleur pâle et d'amaigrissement; elle est communément décidée par quelque accident, comme par des coups sur la tête, par une chûte, etc. Quand elle est spontanée, on observe fréquemment que les enfans portoient une disposition

Cette observation est intéressante ; elle confirme ce que nous avons établi ci-devant, savoir, que le développement libre de la fièvre suppose nécessairement que la nature ait assez de force : or, ces forces sont opprimées et détruites par l'affection grave de la tête, dont l'action non interrompue sur toutes les parties

---

commencement ; la chaleur est assez douce, la langue est couverte d'une mucosité blanchâtre, et sur la fin elle devient rouge comme si elle alloit se couvrir d'aphtes ; les gencives sont quelquefois tuméfiées, le fond du gosier douloureux, la soif est vive (ce signe n'est cependant pas constant), les vomissemens sont assez ordinaires, et ils paroissent tous les jours ou par jours alternatifs ; un des symptômes les plus constans, c'est une douleur qui se fait sentir au front ou sur le sommet de la tête, et qui s'étend le plus souvent d'un des os temporaux à l'autre ; cette douleur augmente le soir, elle manque quelquefois, et M. *Fothergill* a observé qu'elle étoit remplacée par des douleurs à la nuque et aux articulations ; souvent ces douleurs se présentent alternativement ; le ventre est presque toujours constipé, ou bien il y a une diarrhée bilieuse ou verdâtre avec des tranchées ; l'urine présente beaucoup de variétés, mais le plus ordinairement elle est trouble ; tous ces enfans éprouvent de la démangeaison dans les narines, et ils l'ont continuellement comme dans les affections vermineuses ; ils ont presque toujours pendant la nuit des grincemens de dents. Dans le second période qui commence six ou sept ou huit jours avant la mort, le pouls devient lent, irrégulier et souvent intermittent ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que la chaleur diminue ou augmente alternativement ; ils dorment peu au commencement de ce période ; mais bientôt ils sont pris d'une affection soporeuse ; ils poussent fréquemment des sanglots sans pouvoir en assigner aucune cause, ce qui est très ordinaire dans les maladies fébriles de la tête, et ce qui est presque [illegible]. *Macbride* range cette maladie dans la classe des fièvres nerveuses, et il la décrit sous le nom de *fièvre hydrocéphalique*.

du corps, est absolument nécessaire pour l'exercice de leurs fonctions. Dans les fièvres gastriques bilieuses le délire est annoncé par l'état de l'urine qui, auparavant, étoit épaisse, trouble, fortement colorée, et qui déposoit un sédiment rougeâtre, et qui maintenant est claire, limpide, et ne donne point de sédiment.

La tendance extrême qu'ont les fièvres gastriques à porter sur la tête, peut la faire confondre facilement avec la frénésie essentielle, c'est-à-dire, avec l'affection réelle et primitive de la tête; les signes qui peuvent servir à la distinguer, sont que, dans le principe, la frénésie produit des douleurs de tête fort vives, au lieu que dans la fièvre gastrique il y a plutôt un étourdissement, un embarras, une pesanteur, qu'une douleur réelle: dans la frénésie le malade ne peut prendre aucun sommeil; dans la fièvre gastrique il y a toujours du sommeil, quelquefois même une disposition extrême au sommeil; dans la frénésie le pouls est dur, communément fort, au lieu que dans la fièvre gastrique il est petit, foible, assez mou, et souvent intermittent: l'urine est rouge dans la frénésie essentielle comme dans la fièvre gastrique; mais dans la fièvre gastrique, elle est communément épaisse et dépose un sédiment briqueté; au lieu que dans la frénésie, au

moins dans le principe, elle est claire et limpide, quoique vivement colorée; dans la fièvre gastrique la langue est communément fort altérée, le visage est d'une couleur jaunâtre. *Stoll*, tom. 2, pag. 65.

Le délire qui accompagne les fièvres gastriques, et qui doit être regardé comme une répétition sympathique de l'affection primitive du bas ventre, demande un traitement fort différent de celui qui convient à la frénésie essentielle, au moins à la frénésie inflammatoire. J'ai déjà dit, d'après *Bianchi*, que les saignées du pied, qui sont si bien placées comme moyens révulsifs dans l'imminence des affections spasmodiques ou phlogistiques de la tête, étoient parfaitement inutiles dans la frénésie qui accompagne la fièvre gastrique bilieuse, au moins chez les hommes; car cet Auteur a remarqué que ces saignées étoient quelquefois très-avantageuses chez les femmes: la raison en est sans doute, comme nous l'avons dit ci-devant, que les femmes sont plus sujettes aux affections spasmodiques, et que chez elles les dégénérations bilieuses s'établissent d'une manière moins absolue et moins complète.

Les vésicatoires qu'on recommande généralement contre les affections de la tête, parce que, dans la plupart des ouvrages de pratique, on considère bien moins les maladies en elles

mêmes, que dans les organes qu'elles affectent, tandis qu'en effet, comme nous l'avons dit souvent, les maladies ne changent point de nature par la circonstance d'affecter tel ou tel organe; et que la méthode de traitement qu'elles indiquent est toujours la même, quelque variées que soient leurs apparences, selon qu'elles intéressent telle partie ou telle autre; les vésicatoires, dis-je, sont beaucoup plus nuisibles qu'avantageux. *Tissot* a observé que l'application des vésicatoires décidoit le délire loin de le prévenir, et qu'elle ajoutoit à son intensité quand il est établi : *Walcarenghi* a fait la même observation; et *Borelli*, dans la description qu'il a donné de la fièvre bilieuse gastrique qui regnoit à *Pise* en 1661, remarque que tous les cadavres portoient l'empreinte des vésicatoires; en sorte que ces remèdes n'avoient été d'aucun secours : « Nihil auxilii tulisse » vesicantia, siquidem omnes ad tumulum, » brachiis, pedibus et aliis partibus ulceratis » delati sunt ».

Bianchi remarque fort bien contre *Guideti*, que les vésicatoires ne sont jamais utiles dans la fièvre gastrique bilieuse, à moins que ce ne soit à raison des affections spasmodiques qui peuvent s'y joindre par accident; mais cette circonstance est très-difficile à saisir; et il est toujours plus prudent d'avoir recours à des

moyens plus doux et qui ne soient pas sujets à des événemens aussi équivoques.

Tissot employoit avec avantage les épispastiques composés de levain, de fort vinaigre et de graines de moutarde, appliqués à la plante des pieds.

Galien recommandoit de frotter les bras et les jambes avec une éponge chargée de fort vinaigre, et de continuer ces frictions jusqu'à ce qu'il parût des phlictènes, lorsque les premières voies étoient dans un état de spasme excessif. Cette pratique est analogue à celle d'*Alexandre de Tralles*, dont j'ai déjà parlé, qui, pour décider le vomissement, recommandoit de fomenter avec de l'eau tiède les pieds et les mains, afin de dissiper les spasmes qui s'opposoient au vomissement. Les secours de cette espèce, dont les anciens faisoient un grand usage, ont été presque entièrement négligés par les modernes, parce qu'on a réduit la médecine à des études physiques et anatomiques, qui ne s'exercent que sur le cadavre, qui ne peuvent saisir que ce que présente l'état de mort, et qui doivent nécessairement perdre de vue les affinités que soutiennent entr'elles cer- certaines parties à l'exclusion de toutes les autres.

Les remèdes les mieux indiqués, dans la frénésie qui survient aux fièvres gastriques, sont

ceux qui vont à favoriser et à soutenir les évacuations du ventre (1), parce que ces remèdes attaquent cet accident dans sa cause. *Sydenham* craignoit peu les frénésies de cette espèce ; et lorsque les évacuations du ventre se soutenoient convenablement, il abandonnoit ce symptôme à la nature : seulement avoit-il soin de faire raser la tête ; et lorsque le délire étoit sur son déclin, il en pressoit la solution en donnant deux ou trois cuillerées de bon vin de canarie qu'il répétoit deux ou trois fois par jour ; ce vin agissoit ici de la même manière que l'opium, qu'il donnoit aussi vers la fin de la frénésie qui se joignoit aux affections inflammatoires. Ces remèdes feroient beaucoup de mal lorsque les affections de la tête sont en pleine vigueur ; mais lorsqu'elles sont affoiblies et qu'elles sont sur le point de se dissiper, ces remèdes, comme fortifians et toniques, tendent avec beaucoup d'avantage à aider et à déterminer cet effet.

On est assez communément dans l'usage d'appliquer sur la tête des animaux vivans, ou des parties d'animaux tués récemment. *Baillou* remarque avec raison, que ces appli-

(1) Si l'émétique paroît indiqué, il faut savoir que l'état frénétique exige ce remède à fortes doses.

cations ne peuvent se faire sans danger, que sur le déclin des affections de la tête, et lorsqu'il n'est question que de résoudre et de dissiper les humeurs, dont le tissu des chairs est abreuvé et chargé par l'effet de cette affection.

Un accident qui se complique très-communément avec la fièvre gastrique, ce sont les aphtes ou les petits ulcères, ou plutôt des pustules qui occupent la surface de la langue et l'intérieur de la bouche ; ces aphtes sont très-communément décidés par le défaut d'évacuation et par des fortifians et des échauffans donnés trop tôt (1) ; en sorte que sous ce

---

(1) « Ubi materiei peccantis evacuatio medicamentis adstringentibus [illegible] impedita, nec excreta prius per catharsin morbi fomite. » (*Sydenham*, sect. 4, cap. 4.)

Sur les aphtes, consultez *Van-Swieten* qui en a très-bien écrit, et *Grant*.

Dans le principe, quand ils sont véritablement symptomatiques, ils ne demandent que les évacuans, et des gargarismes astringens et fortifians (infusion de sauge, le rob de noix et l'esprit de sel mêlés, ou le suc exprimé de noix vertes) pour en prévenir l'établissement, ou pour les dissiper. La règle générale, par rapport à ces éruptions, comme à toutes les autres, ainsi que [illegible] plus particulièrement en traitant des parotides, c'est de les favoriser quand elles sont critiques et qu'elles apportent un soulagement marqué ; et au contraire de les prévenir ou de les dissiper et de les résoudre, quand elles sont symptomatiques et qu'elles ne sont que les produits de l'irritation même de la maladie.

rapport, les aphtes établissent un accident, qui, comme l'ont dit *Boerhaave* et *Van-Swieten*, d'après *Ketelaer*, est analogue aux différentes taches (et sur-tout à la miliaire) qui paroissent sur la peau dans les fièvres gastriques (1), et surtout par le défaut des évacuations, par un traitement échauffant, et par le défaut d'un air frais et souvent renouvelé ; et ce qui établit cette idée de *Ketelaer*, c'est que *Boerhaave* a observé qu'en Hollande, les aphtes étoient beaucoup moins fréquens depuis qu'on avoit renoncé à la pratique échauffante de *François Sylvius*.

Ces aphtes sont des accidens très-graves chez les vieillards, et qui annoncent presque sûrement la mort, comme l'a observé M. *Ketelaer*.

Dans les jeunes gens, ou dans ceux dont les forces ne sont pas épuisées, ou chez qui la fièvre a décidé des évacuations suffisantes, ces aphtes sont beaucoup moins redoutables (2);

---

(1) Aphtes analogues aux taches sur la peau. « Ubi [illegible] est ibi multae eruptiones [illegible] in corpore. *Hippocrate*, aph. 14, sect. 4.

(2) Les aphtes et les pustules, dans la fièvre gastrique, peuvent toujours être prévenus par les évacuations convenables ; quand ils sont formés, et que la suppuration n'est pas établie. Les pustules ne sont critiques que quand elles calment les symptômes et rendent la maladie plus supportable, elles peuvent être dissi-

le plus communément, ils ne demandent point de remèdes et se dissipent même à mesure que les forces se rétablissent par l'effet de l'exercice et d'une bonne nourriture ; cependant s'ils se prolongent, *Sydenham* a observé qu'il n'y avoit pas de moyen plus puissant pour les dissiper que le quinquina (1) ; il a remarqué aussi que ce remède dissipoit parfaitement le hoquet qui suit assez communément la fièvre

---

plus sûrement par les mêmes moyens : si la suppuration est établie il faut ouvrir la tumeur ; mais ce moyen de guérison est difficile : les parties qui avoisinent l'ulcère forment des duretés qui ne cèdent que lentement aux mercuriels. Les premiers sont le plus souvent des accidens nerveux ; « Convulsiones etiam cum « *Hippocrate* plerumque sunt [illegible] ».

Glisson a observé que les bestiaux sont très sujets pendant l'hiver à des concrétions comme calculeuses qui se dissolvent au printemps par l'effet des herbes fraîches dont ils se nourrissent alors.

(1) Il peut se faire cependant que, dans les fièvres gastriques qui se prolongent, les aphtes paroissent d'une manière véritablement critique ; & ce qui l'annonce, c'est que leur apparition est accompagnée d'une rémission marquée dans tous les symptômes. Le plus souvent cette espèce de crise est partielle, & elle se répète plusieurs fois à des intervalles différens ; cet état doit être traité avec beaucoup de ménagement : le quinquina ne convient pas, à moins que la fièvre ne soit très-manifestement intermittente. On doit faire usage de boissons tempérantes prises tièdes, qu'on acidule avec des acides végétaux ; par exemple, de l'oxymel [illegible] ... du petit lait fait avec le vinaigre & le jus de citron, auquel on ajoute de temps en temps un peu de bon vin de canaries pour soutenir les forces (*Grant*, tom. 2, pag. 119) ; si ces aphtes sont fort opiniâtres, il convient cependant d'aciduler les boissons avec l'esprit de sel marin ... *Van-Swieten*, tom. 3.

gastrique

gastrique et qui est aggravé, et peut-être même rendu mortel par les remèdes qu'on emploie vulgairement contre ce symptôme.

La fièvre gastrique mal traitée laisse assez souvent après elle une toux plus ou moins vive, qui augmente communément le soir et pendant la nuit, qui est sèche d'abord, et qui décide ensuite l'expectoration d'une matière muqueuse fort épaisse et souvent marquée de stries de sang; la poitrine est, au moins dans le commencement, sans douleur, à moins que l'affection gastrique n'ait ci-devant porté sympathiquement sur cet organe; mais il y a communément, soit avant la quinte de toux, soit pendant la toux, ou une douleur, ou quelques accidens dans la région épigastrique, qui annoncent assez que son foyer est dans cette partie; et ce qui l'annonce sur-tout, c'est le son éclatant et tout particulier de la toux. Cette toux, traitée par les émolliens, amène une toux véritablement pectorale et inflammatoire, qui peut aussi dégénerer en phthisie; elle demande des résolutifs, de légers purgatifs, enfin des stomachiques et des fortifians, le quinquina, l'arnica, le lichen d'Islande, le poligala: la diète lactée est sur-tout éminemment nuisible. (*Stoll*, t. 2, p. 66, t. 1, p. 64, 212).

Nous avons déjà dit que cette fièvre, traitée trop tôt par le quinquina, décidoit souvent des

douleurs rhumatismales. *Stoll* remarque très-bien qu'il y a beaucoup de tumeurs des articulations qui sont produites et entretenues par une affection établie dans les premières voies, et j'ai cité ailleurs bien des observations qui confirment cette assertion ; ce rhumatisme ne demande aussi que des résolutifs et des purgatifs, et ensuite des vésicatoires dont on soutient la suppuration pendant long-temps. *Sydenham* appeloit ce rhumatisme, *scorbutique* : je remarque que le mot *scorbut* est appliqué à des maladies de nature fort différente.

CHAPITRE II.

Jaunisse.

LA jaunisse en soi n'établit aucune maladie déterminée ; elle peut dépendre de maladies très-différentes qu'il faut nécessairement connoître pour la traiter convenablement ; on peut établir généralement qu'elle dépend d'une cause matérielle ou d'une cause nerveuse ; la cause matérielle la plus fréquente est une surabondance de bile, qui ne se forme pas seulement dans le foie, ainsi qu'on l'a avancé généralement,

mais qui peut réellement se produire dans toutes les humeurs et dans toutes les parties du corps ; cette dégénération de la bile dans toutes les parties du corps est sur-tout rendue bien évidente par l'impression de certains virus : ainsi, on sait, comme *Galien* l'avoit reconnu depuis très-long-temps, que la morsure de certains animaux vénéneux imprime soudainement un caractère bilieux à toute la masse des humeurs : « Videmus etiam aliquando sanguinem in bilem » verti, qualis ferarum morsu fieri solet. (*de locis affectis. lib.* 5, *cap.* 3). Cette dégénération bilieuse des humeurs a été très-évidente à la suite de la morsure de l'aspic, suivant l'observation de *Hasselgist*, à la suite de la morsure de la vipère, selon l'observation de *Cardan*, et très-éminemment à la suite de celle du serpent à sonnettes, *vipera caudisona*, selon l'observation de *Fevil* et de beaucoup d'autres.

Stoll a trouvé souvent des amas de bile dans différentes parties du corps, quoique les conduits naturels de cette humeur fussent libres et ouverts : « In quibusdam dilutam bilem » croceam et quæ linteum aut chartam croceo » colore tingebat, eo ad varia corporis loca » verbi gratia ad cavam thoracis translatam » offendi, liber nihilominus erat effluxus bilis » in duodenum ».

Cette bile surabondante peut se déposer en entier dans le tissu de l'habitude du corps, et produire ainsi des jaunisses qui sont véritablement critiques et salutaires, comme cela arrive dans les maladies bilieuses générales, lorsque par l'acte de la coction les sucs bilieux hétérogènes sont séparés du reste des humeurs (1).

On a observé quelquefois des jaunisses critiques dans des maladies décidément pituiteuses ; ainsi, on a vu des jaunisses survenir d'une manière vraiment critique à des affections vénériennes. Les jaunisses annoncent alors qu'il s'établit dans les humeurs une tendance à la diathèse bilieuse : diathèse qui, comme nous le verrons ailleurs, est véritablement critique par rapport à la diathèse pituiteuse (2). Les

(1) C'est peut-être pour cette raison qu'*Hippocrate* regarde comme très-dangereuse la jaunisse qui s'accompagne des caractères de l'affection pituiteuse ; car c'est une règle générale que tout effet qui peut être critique & qui ne l'est pas, ajoute au danger de la maladie : « Quæcumque [illegible] [illegible] » [illegible] *Duret*, page 516.

(2) Il ne faut pas perdre de vue, dans le traitement de la maladie vénérienne, que très-souvent, sur-tout dans les tempéramens sensibles & bilieux, cette *dégénération* bilieuse des humeurs est portée trop loin par l'action des remèdes anti-vénériens, & sur-tout par le mercure, & qu'alors il faut corriger ce que cette *dégénération* bilieuse a d'excessif, par les remèdes correctifs de la bile, & très-éminemment par le quinquina.

jaunisses critiques se connoissent par le soulagement marqué que le malade éprouve, et indépendamment de ce caractère qui appartient généralement à tous les phénomènes critiques : *Bianchi* a fait une observation intéressante sur l'état de l'urine dans les jaunisses, selon qu'elles sont critiques ou symptomatiques ; il a vu que l'urine est à peu près naturelle pour sa consistance et pour sa couleur dans les jaunisses critiques fébriles ou non fébriles ; et qu'au contraire l'urine est fort altérée et qu'elle est d'une couleur jaune très-foncée et comme saffranée dans les jaunisses symptômatiques : si on trempe des linges dans cette urine, ils se teignent d'une couleur jaune très-vive ; il faut savoir cependant qu'on observe la même chose chez ceux qui ont pris de fortes doses de rhubarbe.

Mais la surabondance des sucs bilieux ne suffit pas pour expliquer convenablement tous les phénomènes qui se présentent dans la jaunisse ; M. *Kemme* a très-bien dit qu'il falloit de plus supposer une condition toute particulière dans l'organe de la peau : nous ne pouvons pas savoir bien précisément en quoi consiste cette condition nécessaire pour la production de la jaunisse ; il paroît cependant qu'on peut la considérer, ou comme étant dans un état d'atonie, ou comme étant dans un état

de spasme (1) : on peut concevoir en effet que l'état d'atonie permet aux sucs bilieux de pénétrer dans un tissu qui ne les reçoit point naturellement ; on peut supposer aussi que le spasme des plans superficiels de la peau retient les sucs bilieux et ne permet point qu'ils s'évaporent, comme ils le font dans l'état parfaitement sain et naturel.

C'est seulement en admettant cet état nerveux de la peau que l'on peut concevoir la production des jaunisses partielles, puisque cet état nerveux peut exister seulement dans quelque partie et non dans toute l'étendue de la peau. *Morgagni* rapporte, d'après *Lanzoni*, qu'un gentilhomme hémiplégique du côté droit, fut pris d'une jaunisse partielle qui n'occupoit que le côté droit du corps, et d'une manière si précise que la trace de division de ces deux couleurs, de la couleur jaune et de la couleur naturelle, suivoit exactement la ligne verticale qui coupe le corps en deux parties égales : « Ita ut latus dextrum pasl ictericum esset, » sinistrum vero colorem naturalem refferret ». On a observé des jaunisses de différentes cou-

(1) Il y avoit atonie dans le cas rapporté par Morgagni, où la jaunisse n'avoit lieu que dans le côté droit du corps paralysé, ép. 13, n°. 24, à la fin.

leurs qui existoient à la fois dans différentes parties du corps; vous pouvez consulter les ouvrages de *Lecat*, *Camerarius*, *Morgagni*, *de Haën*, etc. M. *Strak* rapporte que dans le frisson d'une fièvre intermittente, un homme avoit la main droite toute jaune.

On peut observer, à l'appui de ce que nous disons ici de cette disposition spasmodique de la peau dans certaines espèces de jaunisse, qu'il arrive quelquefois que des jaunisses, décidées sur-tout par des poisons, disparoissent promptement après la mort, comme le rapporte M. *Monnier* dans les mémoires de l'académie des sciences pour l'année 1753: *Galien* (en expliquant ce que dit *Hippocrate* sur le caractère critique du *rigor* de la fièvre: « Ab » ardente febre detento, rigore insuper inci» dente solutio ») conçoit que les sucs bilieux, séparés des autres humeurs, se déposent dans l'organe de la peau et sollicitent cet organe à des mouvemens comme convulsifs, dans lesquels consiste le *rigor*.

C'est à la grande sensibilité de la peau, dans les enfans qui viennent de naître et à son extrême disposition aux accidens nerveux, que l'on doit attribuer la jaunisse qui leur est si familière.

Cet état de la peau peut donner lieu à des jaunisses, sans qu'il existe des sucs bilieux

surabondans, en s'opposant à la libre dissipation de ceux qui se forment sans cesse et qui se forment dans l'état de santé la plus parfaite.

Cette condition particulière de la peau, qui paroît donc absolument nécessaire pour la production de la jaunisse, peut exister par elle-même d'une manière solitaire, individuelle, ou bien, ce qui est bien plus ordinaire, elle peut être déterminée et entretenue par des causes de maladie fort différentes, et il faut nécessairement s'appliquer à la recherche de ces causes pour établir un traitement méthodique.

Ainsi, il peut se faire que cette condition dépende d'une véritable diathèse phlogistique. *Stoll* a observé, dans des constitutions inflammatoires bien établies, des jaunisses qui ne cédoient qu'à la saignée et aux boissons émollientes : « Vigente hieme et constitutione in-» flammatoriâ icterus non raro plebotomiam » et potus anti-phlogisticos solum admittebat, » resolventia adversabatur. (*Stoll*, tom. 3, pag. 402).

Cette jaunisse véritablement phlogistique se trouve principalement chez les femmes qui ont passé le temps critique, lorsque la suppression s'est établie tout d'un coup : on doit rechercher alors, s'il n'y a point de signes qui indi-

quent l'inflammation du foie, qui existe souvent alors d'une manière lente et comme chronique; il y a souvent des douleurs fixes dans l'hypocondre droit: cette douleur se porte vers la clavicule du même côté: la respiration est courte et fréquente; le pouls est manifestement fébrile; le visage est fortement coloré, et sur tout du côté droit: il faut employer tout l'appareil des moyens anti-phlogistiques, de petites saignées, et sur-tout des saignées locales qui sont faites par le moyen des sangsues, le régime tout végétal, les fruits de saison, un usage très-soutenu de petit lait, de demi-bains, les lavemens de temps en temps, et sur-tout selon la pratique de *Kampf*, dont j'ai parlé.

Cette condition de la peau, qui produit la jaunisse, dépend très-fréquemment d'embarras, et même de quelques obstructions établies dans les viscères du bas-ventre: on doit concevoir alors que l'état d'irritation que les obstructions entretiennent se réfléchit sur l'organe de la peau d'après la grande sympathie que soutient cet organe avec les parties intérieures; on doit s'appliquer alors à résoudre les obstructions par des résolutifs doux d'abord, et dont l'activité soit augmentée graduellement; on donnera les sucs d'herbes parmi les doux résolutifs: un remède simple qu'on a beaucoup vanté

(*Lanzoni*), c'est un blanc d'œuf battu avec quatre ou cinq onces de décoction de chiendent; d'autres ont recommandé un jaune d'œuf avec un peu de saffran pris à jeûn pendant trois matins consécutifs : les résolutifs plus puissans sont la bile des animaux, la gomme ammoniac dissoute dans le vinaigre, etc. Les médecins de *Vienne* ont recommandé comme un très-puissant résolutif la décoction de fleurs d'arnica.

Il faut observer que, dans les gens avancés en âge, et sur-tout dans ceux qui boivent beaucoup (1), les jaunisses chroniques supposent presque toujours des lésions organiques très-graves dans quelque partie du système biliaire ou du système gastrique ; il faut alors religieuse-

---

(1) *Hippocrate*, en parlant du traitement de la jaunisse, recommande les humectans, & sur-tout il défend les évacuans actifs : « Quum subflavus, mollibus & tenuibus & pinguibus lautis « cibis, potibusque et cibis humectato. . . caeterum medica- « menta bilem ducentia ne propinato, ne corpus magis con- « turbet (*De locis in homine*, *Martian*, vers. 12[illegible]).

« Exercitia corporis liberalia, sudare, panem comedere, non « multum bibere, caput aquâ multâ calidâ sed potius tepidâ « lavare, vinum album, somno non multo uti. (Epid. lib. 7, « Vallesius, page 868) qui remarque avec raison que ce traitement ne peut convenir qu'à la jaunisse simple, & qui n'est entretenue par aucune cause de maladie ni de phlegmon, ni d'affection [illegible], ni d'obstruction dans les viscères du bas-ventre.

ment s'interdire les remèdes actifs ; il faut se borner à un régime doux et à l'usage continuel de décoctions légèrement apéritives, comme de chiendent, de pissenlit, etc.

Les jaunisses qui sont assujetties à des retours périodiques sont très-souvent déterminées par l'épaississement que la bile contracte dans les canaux biliaires, et par les concrétions comme calculeuses qu'elle y subit (vous devez consulter sur ce sujet l'ouvrage de *Van-Swieten*, aph. 950). Les remèdes qui conviennent alors (1), sont les sucs des végétaux, de pissenlit, de

---

(1) Suc d'orange ou de citron à la dose de six onces, *Saunders*, disciple de *Cullen*, com. lips. tome 25, page 319.

Glisson a observé que les bœufs sont très-sujets pendant l'hiver à des concrétions comme calculeuses qui se fondent au printemps par l'effet des herbes fraîches dont ils se nourrissent alors.

Durande de Narce (médecin de Dijon) a beaucoup vanté comme dissolvant des calculs biliaires, un mélange d'éther vitriolique & d'esprit de térébenthine ; c'est un remède proposé par *Whytt* : prenez éther vitriolique deux parties, huile distillée de térébenthine une partie, on en fait prendre dix à vingt gouttes sur un morceau de sucre, & par-dessus des tasses de petit lait clarifié ou d'eau d'orge ; on continue plusieurs mois. Si s'il produit de l'échauffement, on fait prendre des tisanes rafraîchissantes, & on prescrit un régime humectant. (*Quarin*, pages 135, 136 ;) il en fait prendre chaque matin un gros dans un verre de petit lait, édulcoré avec du sirop de violettes ; mais auparavant il fait faire un long usage de remèdes humectans & apéritifs.

Il paroît que l'éther porte d'une manière directe sur la bile ; on trouva, à l'ouverture du corps de M. [illegible], qui avoit fait un usage excessif d'éther, que la bile contenue dans la vésicule du fiel étoit d'une couleur rose.

fumeterre pris à aussi haute dose qu'il est possible, une forte décoction de chiendent bien chargée de miel. *Boerhaave* disoit qu'il ne connoissoit point de résolutif aussi efficace que le miel; et qu'après avoir fait un grand usage des remèdes analogues, il avoit reconnu combien les anciens médecins avoient raison d'en faire tant de cas dans des maladies par obstruction du bas-ventre : « Quondam risisse se » aiebat *Hippocratis* simplicitatem in variis » abdominis morbis aquam mellitam iners remedium apprime laudantis : ea quippe se » fuisse opinione imbutum ut acriora medicamenta, sales varios imo alcalinos, tam fixos » quàm volatiles et id genus alia sola esse » crederet in morbis quæ forent actuosa; id » tamen observasse qui systematis hujusce » pœnas luerent ipsos ægros suos esse, squirrosâ præprimis diathesi laborantes; hinc sese » tædio affici, infortuniis lassari, legendoque » ac rumenando *Hippocrati* se totum, se in-

---

Si ce remède échauffe trop, il emploie la saignée & les bains tempérans; ce remède doit être continué pendant long-temps : il faut quelquefois en employer une livre entière pour la guérison. (*Vom Hoyn* tome 26, page 461).

A la fin il emploie de légers purgatifs (*ibid.*); cependant on ne doit employer les purgatifs que lorsque les symptômes sont entièrement calmés.

» tegrum dare; mirari tam nervosam simpli-
» citatem, stupere brevitatem sapientem, quin
» tandem systemate suo multis superiorem
» parasangis, dignissimumque, cui pareant
» omnes prædicasse, asseverare sese et posse
» et debere *Hippocratica* sequentem se ægregie
» nonnunquam inveteratos morbos curasse,
» immedicabiles levasse feliciter ».

Cette maladie est rare chez les jeunes gens; elle ne paroît guère qu'à un certain âge; elle attaque sur-tout les personnes qui ont éprouvé des passions vives et long-temps soutenues; car les effets des passions se font très généralement ressentir sur la région épigastrique: aussi cette jaunisse est souvent précédée, et quelquefois long-temps à l'avance, de douleurs vives dans l'estomac, que l'on ressent quelques heures après les repas; chaque accès est annoncé par un sentiment de pesanteur dans l'épigastre et dans le mésentère; on s'apperçoit que le blanc des yeux est jaunâtre, et principalement vers le grand angle de l'œil; il survient des angoisses, des douleurs vives dans l'estomac et dans tout le bas-ventre; un vomissement de matières bilieuses, et quelquefois des flux de ventre semblables; ces accidens se dissipent au bout de vingt-quatre heures, et laissent une jaunisse générale ou particulière, qui se dissipe aussi d'elle-même au bout de

quelques jours ; ces accès reviennent dans des intervalles plus ou moins longs, et communément après un certain nombre, la jaunisse subsiste et devient permanente.

Une circonstance remarquable dans l'histoire de la jaunisse, c'est qu'elle commence généralement par les parties supérieures, le blanc des yeux, le visage, le cou, et se répand ainsi graduellement sur tout le corps, et que ces parties supérieures sont aussi celles qui s'éclaircissent et qui reviennent les premières à leur couleur naturelle (1).

(1) Pour autre exemple de la fièvre gastrique bilieuse, il faudra prendre l'érysipèle, & sur-tout l'érysipèle du visage, qui est le plus [illegible] de la fièvre gastrique.

A cette question il faut consulter Galien, meth. med. lib. 14, cap. 1

[illegible], tom. 7, [illegible] pages 50, 51.

Schröder, [illegible], page [illegible]

Il [illegible] la petite vérole confluente, qui est la plus souvent gastrique bilieuse, voyez Schröder, t. 3, page 269.



CHAPITRE III.

Hémoptysie.

L'HÉMOPTYSIE est une évacuation de sang par le poumon : on doit la concevoir comme le produit d'un appareil de mouvemens tendus et dirigés sur le poumon, qui y fait couler le sang en plus grande quantité relative que dans l'état naturel. Je ne dois point faire ici l'histoire complète de l'hémoptysie ; je remarquerai seulement qu'elle est plus commune dans la jeunesse depuis l'âge de dix-huit jusqu'à trente-cinq ans, suivant l'observation d'*Hippocrate* : je remarquerai encore qu'elle est comme toutes les affections de fluxion éminemment sujette à des retours réglés et périodiques.

L'appareil de mouvemens toniques tendus vers le poumon et qui constitue la cause formelle de l'hémoptysie, peut exister par lui-même et indépendamment de l'action de toute autre cause ; l'hémoptysie est alors purement et exclusivement nerveuse ; ou bien cet appareil est sollicité et entretenu par quelque cause matérielle ; l'hémoptysie présente alors une af-

fection mixte, dont le traitement doit avoir pour objet de détruire la cause matérielle et de dissiper ensuite l'appareil de mouvemens toniques qui la produit, supposé que cet appareil subsiste encore après la destruction de la cause matérielle.

(Les affections bilieuses établissent très fréquemment cette cause matérielle ; *Hippocrate*, en parlant de ceux qui sont exposés aux hémorragies du nez, fait mention de circonstances qui annoncent, comme dit *Martian*, la mauvaise disposition des viscères épigastriques et la surabondance de bile dans le sang. *Martian*, épid. lib. 5. sect. 5, vers. 38, pag. 241, seconde colonne). « Sub pallidè » nigricantibus, aut rubicundè pallentibus, » aut sub pallidis ». Il est remarquable que parmi ces causes qui disposent aux hémorragies du nez, *Hippocrate* ne parle point de la pléthore proprement dite, ce que *Martian* explique en disant que les hémorragies dépendantes de pléthore peuvent se faire par toutes les parties du corps, et qu'elles se font rarement par les parties supérieures).

Dans l'hémoptysie simplement nerveuse, le poumon peut se présenter dans deux états bien différens : car, comme le disoit *Galien*, une partie vivante devient le terme et le centre d'une fluxion, ou bien parce que, jouissant

d'une

d'une force prépondérante, elle appele et sollicite vers elle l'action de toutes les autres parties ; ou bien parce qu'affectée d'une débilité relative, elle ne s'oppose point convenablement à la réception des sucs superflus et hétérogènes que les autres parties plus fortes tendent à y pousser : « Duplex autem fluxionis est occasio, altera quando materia inutilis ad imbecilliores partes ab aliis detruditur, altera quando eadem attrahitur (1) ». *Stoll* remarque dans le même sens, que lorsque, dans une maladie décidée, des métastases menacent de se faire sur quelque organe, l'organe menacé peut être dans deux états bien différens, ou dans un état de foiblesse extrême, et alors la fluxion se fait d'une manière passive, ou dans un état de vive excitation qui fait qu'il attire fortement les humeurs : « In omni alienæ materiæ ad viscus aliquod periculoso decubitu inter alia spectare præprimis soleo an hæreat alicubi materies moram idcirco faciat quod vis vitæ nimium dejecta molem ulterius promovere non potis sit, vel vero an valentibus adhuc vitæ viribus

(1) On a lieu de présumer qu'une fluxion qui s'établit tout d'un coup tient à un excès de force & de vigueur, & que celle qui se prépare & se forme lentement tient plus à un état de foiblesse. *Valleriola*, épid. lib. 7, p. 135.

» hostilis materies tumultuarié impetum et » pleno agmine faciat ».

L'hémoptysie purement nerveuse peut donc supposer dans le poumon un état d'irritation ou de ton augmenté, ou bien un état d'atonie ou d'affoiblissement ; dans chacun de ces états il fournit des indications différentes et relativement aux topiques et relativement aux remèdes pris intérieurement ; cependant il y a quelques secours généraux que l'on peut appliquer également dans ces deux cas : je ne ferai qu'indiquer ces secours, parce que mon objet n'est point de traiter complètement de l'hémoptysie, mais de marquer seulement les différentes sources d'indication qu'elle peut offrir ; ces moyens révulsifs sont donc les saignées (1) (cependant on doit être très-réservé au moins sur les saignées répétées, dans les hémoptysies purement nerveuses, et en général dans toutes les hémorragies de cette nature), les frictions, les ligatures qui, comme vous le voyez, déterminent les mouvemens vers l'organe de la peau, et doivent décomposer avec beaucoup d'avan-

(1) Les saignées, *Hippocrate*, en parlant des pertes de sang par la matrice, fait des ligatures aux extrémités, &c. ; il applique des ventouses sur le sein, mais il recommande de ne pas tirer de sang : « Sanguinem vero ne detrahito » (*de morb. mulier. lib.* 2, *vers.* 30, *Martian*).

tage les mouvemens qui sont dirigés vers le poumon d'une manière vicieuse, tels sont les bains de pied (« Quæ perfrigerata sunt excalefacere oportet, præter quamque sanguinem » profundunt aut sunt profusura ») (aph. 19, sect. 5, *Hipp.*), les lavemens fréquemment répétés (1), et sur tout quand on a lieu de présumer que les spasmes ou les embarras du bas-ventre donnent lieu à la fluxion établie sur le poumon (2), comme cela est assez ordinaire, les laxatifs légers, etc.

---

(1) C'est bien à tort que *Haën* a condamné généralement l'usage des lavemens dans les crachemens de sang, tome 1, page 466.

(2) Les hémoptysies abdominales sont de trois espèces : les unes dépendent de saburre dans les premières voies ; les autres de congestions dans le système de la veine porte : « Qui spumo- » sum sanguinem spuunt, dextrum hypocondrium dolentes ex » hepate spuunt, & multi pereunt » (coacæ prænot. nº 408, & ult.) Dissertation de *Schroeder* sur l'hémoptysie & ses rapports avec le mauvais état des hypocondres ; enfin les troisièmes de l'état nerveux des viscères du bas-ventre, ou proprement de l'affection hypocondriaque ou hystérique. (*Schroeder*, tome 2, page 528.)

Sur l'hémoptysie dépendante du foie, *conf.* Prosper Martian (aph. sect. 5, nº. 13) ; il a connu & expliqué comment la rupture d'un vaisseau du foie peut donner lieu aux crachemens de sang (de morb. mulier. lib. 1, sect. 4, vers. 165), en commentant cet endroit d'*Hippocrate* : « Si ex partu sanguinem » vomit hæc hepati fistula fracta.

C'est sur-tout dans cette espèce d'hémoptysie qui dépend du bas ventre, qu'*Hippocrate* dit : « Dolor ad viscera procedit & cor » convellitur ». C'est dans la vue de calmer ces spasmes & ces

Des révulsifs très-bien entendus sont les différens moyens d'irritation qu'on applique sur la tête et les parties voisines : *Galien* disoit que la tête offre très-souvent le point d'appui de l'appareil ou du systême de mouvemens qui fait fluer les humeurs surabondantes sur le poumon : « Nihil igitur mirum vel cerebrum vel » universum aliquando caput acervatam in eis » superfluitatem ad partes imbecilliores expel- » lere, ad thoracem, pulmonem, etc. (*de differ. febrium lib.* 2). Dans le cinquième livre de sa méthode de guérir, il rapporte le traitement qu'il emploie dans un crachement de sang qui paroissoit dépendre d'un catarre qui tomboit de la tête ; appelé le quatrième jour, il ne saigna pas, parce que pendant ce temps

---

douleurs qu'il emploie les bains & les fomentations (*Morton*) ; quoique généralement ils ne conviennent point dans le flux de sang : c'est aussi dans cette espèce que les narcotiques peuvent convenir, &c. « Multa salsis lavare & repletionis quæ maxime » admiserit adhibere (*de nat. mulieb.* n°. 52, *Coacas*) ; il prescrit ensuite le lait d'anesse pendant cinq jours, & le lait de vache pendant quarante, *ibid.* Mais cette hémoptysie doit être traitée généralement par les moyens appropriés à l'affection hypocondriaque dont elle dépend.

Sur cette hémoptysie dépendante de concrétions atrabilaires dans le bas ventre. Il faut traiter avec des douleurs comme dans [illegible], Juncker, lib. 2, sect. 1, sect. 197, Morton, *Coacas*, n°. 14.

le malade n'avoit pris que très-peu d'alimens; mais il y suppléa par des lavemens fortement irritans; il fit frictionner fortement les bras et les jambes avec des substances échauffantes, et fit faire des ligatures; il fit raser la tête et y appliqua un cataplasme échauffant et irritant: trois heures après il le fit baigner et eut toujours soin de faire tenir la tête chaudement; chaque soir il faisoit prendre une petite quantité de thériaque fraîche; il fit observer le plus parfait silence: « Porro confluere prohibetur et propter animi deliquium, » et cum ad contraria revellitur, et cum ad » vicina derivatur ». *Galien, meth. med.* cap. 5, lib. 5). *Boerhaave* disoit que s'il connoissoit les moyens d'entretenir convenablement l'excrétion muqueuse des narines, il se rendroit aisément maître de toutes les maladies de poitrine; mais cette proposition est beaucoup trop générale, et ne peut s'entendre que des maladies de fluxion.

Un autre moyen qu'on peut appliquer généralement dans toutes les espèces d'hémoptysies, c'est le silence; *Tralles* rapporte plusieurs exemples de personnes sujettes à des hémoptysies qui s'en sont guéries en s'imposant un silence absolu.

Parmi les moyens capables d'arrêter le flux

de sang, il faut compter aussi la défaillance (1) : non-seulement parce que la défaillance dissipe et décompose l'appareil de mouvemens qui portent le sang d'une manière active sur une partie déterminée, mais encore parce que, suivant les observations de M. *Hewson*, la défaillance tend à introduire dans les humeurs un caractère d'épaississement bien marqué, en sorte que le sang se coagule en quelque manière dans les vaisseaux qui fournissent l'hémorragie.

Indépendamment de ces moyens qui agissent sur l'appareil hémorragique en décomposant la distribution vicieuse des mouvemens, dans l'hémoptysie nerveuse entretenue par l'irritation du poumon ou des parties voisines, il faut employer intérieurement des remèdes calmans, tempérans, adoucissans, comme les décoctions mucilagineuses d'orge, d'althéa, et sur-tout

---

(1) Il paroît cependant que cet effet de la défaillance doit sur-tout avoir lieu par rapport aux hémorragies externes ; c'est ainsi que *Prosper Martian* interprète le passage d'*Hippocrate* : « Venæ sectio sanguinis suppressionem facit animâ deficiente, &c. » (page 248) in sanguinis [illegible] excretionibus tantum abest » ut deliquium animi eis supponat, quod sæpè eas [illegible] » [illegible] &c.

« Porro conducere [illegible] [illegible] animi deliquium & » cum ad contraria revulsio & cum ad vitiosa derivatur », *Galien*, meth. med. cap. 5, lib. 5.

de racines de grande consoude, les émulsions ordinaires auxquelles on ajoute une suffisante quantité de nitre ; on peut ajouter de temps en temps, soit aux boissons, soit aux émulsions, une petite quantité de vinaigre dans la vue de résoudre et de dissiper le sang qui peut être engagé dans la substance du poumon : « Ubi hæc sunt facta (dit *Galien*, c'est-à-» dire, après l'emploi des moyens révulsifs) » primum posca, tum diluta, tum tepida, » potui est offerenda, qui si quis in viscere » thrumbus, id est, *cruor concretus* latitet » resolutus exspuatur ; atque hoc nihil vetat » bis terve ternis horis facere » (lib. 5, cap. 6, meth. med.)

L'opium qui irrite, qui augmente la turgescence et l'orgasme du sang, et qui, de cette manière, décide des congestions ou rend plus fortes celles qui existent, ne convient point dans cette espèce d'émoptysie : M. *Young* rapporte que pour calmer une toux qui l'incommodoit beaucoup, il prit en se couchant vingt gouttes de laudanum liquide de *Sydenham*, il dormit bien toute la nuit et ne toussa point ; le lendemain matin la toux ayant reparu, il prit encore vingt gouttes de laudanum, et trente gouttes le soir en se couchant ; à son reveil sa figure étoit gonflée, la peau sèche et fort chaude, la langue blanche, la poitrine

oppressée ; sa voix étoit rauque, quoique la toux fût supprimée ; la respiration devint de plus en plus difficile ; enfin, il éprouva un crachement de sang. *Haller* a également expérimenté sur lui-même, qu'après avoir pris un lavement préparé avec une dose de laudanum assez forte, il eût beaucoup de difficulté dans la respiration, et enfin un crachement de sang.

Il y a cependant une circonstance dans l'hémoptysie où l'opium est utile, et peut même devenir absolument indispensable, c'est lorsque la toux est extrêmement vive, et qu'elle ne peut être calmée par les remèdes adoucissans ordinaires, comme les potions mucilagineuses chargées de gomme arabique, de gomme adragant, etc., par les huileux, et sur-tout l'huile d'amandes douces fraîchement exprimées, et l'huile de lin ; il faut nécessairement tâcher de calmer cette toux d'irritation par le moyen de l'opium : car une des conditions les plus importantes dans le traitement de l'hémoptysie, c'est de maintenir le poumon dans le plus grand état de repos, en recommandant au malade de ménager et d'affoiblir autant qu'il est possible les mouvemens de la respiration : « Igitur laboranti ipsi injungendum est ut ne » magno nisu respiret, ut semper agat » silentium » (meth. med. lib. 5, cap. 8),

et en tâchant d'obtenir de lui qu'il observe un silence complet et absolu ; il faudroit, disoit *Tralles*, soumettre le malade à la pratique de ces religieux, qui passent la vie entière dans le silence, uniquement occupés de la pensée de la mort : *memento mori*, la tranquillité d'esprit, le repos et le silence : « Securitas, » quies et silentium non minima curationis » pars ».

Il faut d'abord commencer par des narcotiques doux, comme le sirop diacode et autres préparations analogues, et ne passer à l'opium qu'après s'être assuré de l'inefficacité de ces préparations : en donnant l'opium il faut tâcher de prévenir son effet échauffant et orgastique, soit en répétant la saignée, soit en donnant des doses de nitre plus fortes et plus rapprochées, ou même en le combinant avec les acides minéraux, qui paroissent cependant mieux convenir dans les autres hémorragies (1).

L'opium convient généralement mieux lors-

---

(1) Ainsi, dans certains cas d'hémorragies de matrice, par exemple, dans celles qui sont produites par l'insertion [illegible] du placenta, on a beaucoup vanté la potion suivante : prenez eau de canelle [illegible], quatre onces, acide vitriolique, soixante gouttes ; laudanum liquide, trente gouttes ; sirop de coquelicot, demi-once : une cuillerée toutes les heures.

que le temps d'irritation est passé, et que toute l'habitude du corps se relâche : il tend alors à décider et à soutenir l'éruption de la sueur qui paroît vers le déclin de toutes les grandes hémorragies, et qui paroît d'une manière très-avantageuse, non pas, ainsi que nous l'avons dit souvent, comme moyen d'évacuation, mais comme signe qui indique que l'appareil hémorragique est dissipé, et que les mouvemens toniques se dirigent vers la périphérie du corps, comme cela doit être dans l'état sain et parfaitement naturel ; les sueurs pour être avantageuses doivent être chaudes, couler uniformement de toutes les parties du corps, commencer d'abord par une moiteur légère, qui augmente peu à peu, et qui devient une sueur abondante : elles doivent être épaisses et comme visqueuses ; M. *Wagner* assure que l'apparition de cette sueur ne l'a jamais trompé sur la solution complète des hémorragies du poumon comme de toutes les autres hémorragies ; *Lamotte* avoit déjà fait cette observation, et *de Haën* l'a vérifiée. Il n'y a pas de meilleur moyen pour prévenir les hémoptysies purement nerveuses que ceux qui soutiennent la transpiration, et sur-tout l'exercice à cheval, à la campagne, *Schroëder*, t. 2. p. 337.

Les astringens ne peuvent être employés

qu'après les remèdes dont nous venons de parler, ou bien lorsque l'évacuation de sang est si abondante qu'elle fait craindre pour la vie du malade ; il est très-généralement utile de combiner les astringens avec des expectorans légers et des narcotiques ; *Galien* prescrivoit de combiner d'abord les remèdes astringens avec un peu de vinaigre ; cette pratique est fondée sur la nécessité de purger le poumon du sang qui peut être épanché dans sa substance ; M. *Wagner* a beaucoup vanté la poudre absorbante de *Wedel*, qui est composée d'astringens, de tempérans, de narcotiques et de légers expectorans : prenez vitriol de mars six grains, antimoine diaphorétique, yeux d'écrevisses préparés, coraux rouges, cinabre, écailles d'huitre, de chaque dix grains, laudanum un grain ; on donne dix grains de cette poudre de deux en deux heures, soit en substance, soit dans quelque potion pectorale résolutive, composée, par exemple, avec des eaux de scabieuse, de mille feuille, de coquelicot, de fleurs de tilleul, etc.

Par rapport aux topiques on peut faire sur la poitrine des applications dont nous avons parlé en traitant de la pulmonie : si ces moyens ne suffisent point, il peut être très-utile, après l'emploi des révulsifs appropriés, d'appliquer, en cas de principe rhumatismal, un

vésicatoire sur la poitrine, et sur-tout entre les deux épaules, suivant l'observation de *Mertens* et de *Stoll* ; les vésicatoires agissent en appelant à l'extérieur les spasmes qui s'exercent vicieusement dans la substance du poumon (1). Nous avons déjà remarqué que les vésicatoires excitent puissamment le ton de la peau (mais seulement, comme nous le verrons dans la suite, lorsqu'il n'y a point de foiblesse radicale et réelle), et qu'ils doivent être placés parmi les moyens sudorifiques les plus actifs.

Le régime doit être extrêmement léger et composé seulement de crêmes légères de ris, d'orge, d'avoine, etc.

Si l'hémoptysie nerveuse dépend d'atonie et de foiblesse du poumon, les secours révulsifs généraux conviennent toujours (avec la diffé-

---

(1) *Hippocrate* regardait comme avant-coureurs les douleurs du dos & des autres parties extérieures avec l'hémoptysie : « [illegible] » *Marinus*, [illegible] lib. 1, sect. 3, vers. 197, *Comment.* n°. 14 ; il paroît vraisemblable que cette hémoptysie, comme rhumatismale, dépend de congestions et stases dans les [illegible] ; *Hippocrate* demande que les douleurs rhumatismales diminuent par le écoulement de sang ; & pour en prévenir les retours, il demande que la nature produise des flux de sang, sur-tout par les veines hémorrhoïdales ; *Marinus*, *ibid.* vers. 20.

rence cependant qu'il faut être plus réservé sur les saignées); mais ce sont les remèdes toniques fortifiens qu'il convient d'employer intérieurement (1); c'est dans les hémoptysies de cette espèce que le quinquina est utile; M. *Wagner*, qui l'a beaucoup recommandé dans les hémoptysies, l'employoit en substance à la dose de vingt grains de deux heures en deux heures; il le combinoit plus ordinairement avec la poudre absorbante de *Wedel*: le quinquina convient sur-tout dans l'hémoptysie dont les accès sont assujettis à une marche périodique, et sont très-rapprochés, comme l'a très-bien vu *Morton*.

C'est dans cette espèce d'hémoptysie nerveuse par atonie que l'on peut employer avec succès l'eau très-froide, les acides minéraux, etc., et les autres remèdes de cette espèce, qui, comme le disoit très-bien *Hoffman*, augmentent le ton des parties, et assurent au sang un mouvement plus régulier et plus libre: « Hæc enim dum partibus nutricibus à robore

(1) Dans les cas de foiblesse avec coexistence d'orgasme dans le sang, M. *Selle* recommande de donner le nitre étendu dans les eaux aromatiques spiritueuses, comme l'eau spiritueuse de menthe ou de mélisse; ce mélange doit être aussi très-convenable dans ces états nerveux mixtes, dans lesquels le spasme & l'atonie se succèdent l'un à l'autre.

» defectis debitum tonum blande reddant, ut
» sanguis per totum corpus prorsus expeditus
» circumeat, simulque cuticularis excretio li-
» bere succedat faciunt et sic utilitatem praes-
» tant ».

Lorsque l'hémoptysie, ou plutôt l'appareil des mouvemens qui l'établit, est déterminée et soutenue par une cause matérielle, son traitement doit nécessairement être relatif à la nature de cette cause; alors l'hémoptysie est presque toujours accompagnée de phénomènes fébriles.

Nous avons déjà considéré deux causes matérielles de maladie, savoir, la diathèse phlogistique et la diathèse bilieuse dont les produits existent dans les premières voies et les parties voisines, ce qui constitue l'affection gastrique bilieuse; je vais considérer, mais très-rapidement, l'hémoptysie dépendante de chacune de ces deux causes. (Mais j'observerai d'abord que les hémorragies reconnoissent très-communément l'affection bilieuse pour leur cause matérielle; *Hippocrate*, en parlant de ceux qui sont exposés aux hémorragies du nez, fait mention de circonstances qui annoncent, comme dit *Martian*, la mauvaise disposition des viscères épigastriques et la surabondance de la bile dans le sang: « Sub pallidi nigri-
» cantibus, aut rubicundè pallentibus, aut

» sub pallidis ». Il est très-digne de remarque que parmi ces causes, qui disposent aux hémorragies du nez, *Hippocrate* ne parle pas du tout de la pléthore proprement dite ; ce que *Martian* explique assez bien en disant que les hémorragies dépendantes de pléthore peuvent se faire par toutes les parties du corps, et qu'elles se font rarement par les parties supérieures : de manière qu'après le temps de la jeunesse, qui est le temps naturel des hémorragies, on doit penser que les hémorragies qui se font par le nez, dépendent de toute autre cause que de la pléthore, et très-spécialement de quelque mauvaise disposition des viscères épigastriques).

L'hémoptysie inflammatoire ou dépendante de la diathèse phlogistique, doit être connue d'après les signes que nous avons ci-devant exposé très-au-long ; elle regne communément dans l'hiver, et communément dans le même temps que les pleurésies décidément phlogistiques ; elle est sur tout très-ordinaire chez les gens qui mènent une vie sédentaire, qui ont toujours le corps courbé en avant, qui sont habituellement constipés, et chez lesquels les humeurs ne pouvant se distribuer convenablement dans les viscères du bas-ventre, refluent vers la poitrine et entretiennent dans le poumon un état continuel de congestion et de

pléthore; cette disposition se trouve sur-tout fréquemment chez les tisserands, les tailleurs, les cordonniers; *Stoll* a remarqué que ces ouvriers ont le bas-ventre extrêmement resserré, et que les muscles droits sont d'un volume relatif très considérable; en sorte qu'ils exercent sur le viscère du bas-ventre une pression forte qui les gêne et les empêche de se prêter au mouvement du sang et des humeurs.

Le traitement de cette hémoptysie doit être entièrement subordonné à la diathèse phlogistique qui l'entretient; on ne doit donc employer que les saignées convenablement répétées, les émulsions nitrées, les décoctions émollientes prises tièdes, les lavemens, l'eau froide qu'on a beaucoup vanté dernièrement, (*Ghisi* et *Gervasi*, médecins italiens, dans *Van-Swieten*, tom. 4, pag. 40 et 41). Le quinquina, les acides minéraux sont contraires, etc. Nous avons déjà dit souvent, et il est bien évident que tous les éloges que l'on fait des remèdes, sont vains et dangereux, à moins qu'on ne spécifie bien nettement le cas de leur application: or, c'est ce qu'on ne peut faire, sans la connoisance des espèces réelles de maladies, et il est impossible de rien établir, en matière médicale, que d'après cette connoissance: on ne peut rien prononcer sur la vertu d'un médicament qu'après l'avoir éprouvé

éprouvé dans des maladies absolument simples, et dont la nature est parfaitement connue : il faut, disoit *Galien*, pour connoître la vertu réelle des médicamens, les expérimenter dans l'état de santé, et ensuite dans les maladies simples : « Primo quidem in naturâ temperatissimâ faciendum est medicaminum facultatis periculum, postea deinceps in morbis simplicibus ».

L'hémoptysie qui dépend de l'affection bilieuse gastrique doit également être connue d'après les symptômes propres à cette affection (1) ; l'affection gastrique en général a beaucoup de disposition à produire des flux de sang ; *Stoll* a observé souvent des hémorragies du nez, et chez les femmes, des flux de sang par les voies naturelles qui dépendoient uniquement de cette cause.

Les symptômes de l'hémoptysie gastrique bilieuse sont donc la langue chargée, la bouche mauvaise, communément amère, sur-tout le matin, la salive un peu plus abondante qu'à l'ordinaire et de mauvais goût, la respiration un peu difficile, douleur pungitive au côté, ardeur de poitrine ; il y a commune-

(1) *Schröder*, tome 2, page 281 ; *Finke*, de morbis biliosis anom. page 154 *Morniel*, [illegible], Gottingue, 1775. *Morniel* est un disciple de *Schröder*.

ment une fièvre bien décidée, ou du moins un état manifestement fébrile; elle règne communément en été et au commencement de l'automne: et dans cette saison, quand on observe l'hémoptysie avec des signes bien évidens de turgescence dans les premières voies, dans un homme qui n'est point sujet à cet accident, qui n'est point d'une constitution phthisique, on peut raisonnablement présumer que cette hémoptysie est une affection gastrique.

Cette hémoptysie ne demande pas d'autre traitement que la fièvre gastrique dont nous avons parlé très-au-long. Si la turgescence est manifestement établie dans l'estomac, il faut donc d'abord faire prendre des résolutifs, comme de l'eau chargée d'oxymel simple et de quelque sel neutre pendant douze heures à peu près, et donner alors l'émético-cathartique; *Stoll* a observé souvent que des crachemens de sang fort abondans, cessoient soudainement dès que le vomissement étoit établi: cette observation prouve d'une manière fort frappante l'action puissante de l'estomac sur les autres parties du corps: après l'action de l'émétique, il faut donner des décoctions résolutives de chiendent, de chicorée, de pissenlit, rendues légèrement purgatives, soit par l'addition de quelque sel neutre, soit par l'addition d'une

petite quantité de tartre émétique; il faut enfin terminer la cure par les toniques et les fortifians; mais pendant l'usage de ces remedes, il faut avoir soin d'entretenir la liberté du ventre de manière à procurer trois ou quatre selles par jour.

Si la turgescence est établie dans les intestins, il suffit de purger avec la manne, les tamarins et quelque sel neutre; mais, comme nous l'avons déja dit, lorsque l'affection est décidément gastrique, et que la matière est contenue dans l'estomac, les purgatifs ne peuvent point du tout suppléer aux émétiques; c'est ce que *Stoll* et d'autres observateurs ont vérifié plusieurs fois.

L'affection gastrique et l'affection phlogistique peuvent se compliquer (et nous avons traité assez au long de cette complication); cette complication peut donc se présenter comme cause matérielle de l'hémoptysie, c'est-à-dire, comme cause qui détermine et qui soutient l'appareil hémorragique sur le poulmon (1).

(1) *Hippocrate* examine cet état de complication *de l'affection phlogistique & de l'affection gastrique dans son traité de victu in acut.* [illegible] ed. Galien, tome 6, page 695, sect. de *Martian*, page 107, lib. 2, n°. 16.

Galien remarque que le mot *phlegmonodes*, dont se sert Hippocrate, ne doit pas s'entendre généralement de toute inflammation locale avec chaleur, acception qui paroît la plus favorable

Dans cette complication il faut généralement attaquer d'abord le genre phlogistique (1), et passer ensuite aux remèdes relatifs à l'affection bilieuse : quand la première cède, ce que l'on peut reconnoître par le caractère de l'urine, qui d'abord étoit rouge, claire, et ne déposoit point, et qui prend une couleur jaune plus foncée, et dépose assez promptement un sédiment furfuracé ou briqueté.

« Urinæ si crassæ et nebulosæ sunt in qua-» libet inflammatione ad purgationem à prin-» cipio deveniendum : *Martian*, *pag.* 268, *seconde colonne* ; voyez aussi son com. du XXII. aph. première section.

---

dans les ouvrages de ce médecin, mais seulement d'une espèce de ces maladies marquée par la chaleur de la sanguification, du spasme & de la tumeur ; car d'ailleurs il est évident, comme le dit *Martian*, qu'il est beaucoup d'inflammations qu'*Hippocrate* combattoit tout d'un coup par les purgatifs & non par la saignée ; ce qui démontre qu'il appliquoit le mot inflammation à des affections essentiellement différentes. (*Martian*, page 268).

(1) Au rapport de *Martian*, il ne paroît pas que dans les maladies aiguës *Hippocrate* ait jamais employé la saignée après les purgatifs, page 263, seconde colonne. On voit cependant par le com. de *Galien*, que certains interprètes lui avoient fait dire tout le contraire. (de vict. rat. in acut. com. 4, op. edit. 6, page 657).

CHAPITRE IV.

Dyssenterie.

LA fièvre gastrique bilieuse se complique très-familièrement avec différentes affections du bas-ventre ; je prendrai pour exemple de cette complication la dyssenterie et la colique de Poitou ; comme cette fièvre gastrique est une affection très-commune, et qui demande à être étudiée avec beaucoup de soin, je la considérerai encore, dans quelques-uns des chapitres suivants, dans sa complication avec la fièvre puerpérale ou la fièvre des nouvelles accouchées.

Nous avons déjà remarqué qu'en plein été, et au commencement de l'automne, les humeurs se portent sur les intestins en plus grande quantité relative que dans les autres saisons ; on remarque aussi qu'alors la dyssenterie est toujours plus maligne. *Sydenham* a observé que le *cholera morbus* (qui consiste, comme vous savez, dans des évacuations très-abondantes de bile par le vomissement et par les selles) est presque nécessairement assujetti

à se présenter dans le mois d'Août (1) ; cette observation de *Sydenham* est parfaitement analogue au précepte d'*Hippocrate* qui, d'après la connoissance qu'il avoit de l'extrême susceptibilité des intestins dans ce temps de l'année, recommande d'éviter les purgatifs forts dans les jours caniculaires, et sur-tout vers la fin de la canicule qui tombe le 21 d'Août : « Justa » eandem rationem etiam tempore æstatis, à » canis ortu per dies quinquaginta, vitare » oportet, et non dare medicamentum, sed » interné per clysterem uti ». (de med. purg. *Cornaro*, n°. 4.

Cette tendance des humeurs vers les intestins a bien évidemment pour objet de prévenir la dégénération bilieuse des humeurs, car comme l'été et l'automne impriment évidem-

---

(1) *Hippocrate* disoit que le *cholera morbus* est facilement excité par des excès de table, lorsque les parties extérieures du corps sont affoiblies par la chaleur, et que la bile et la pituite sont mises en mouvement, (*de affectionibus*, n°. 27). (Août, Septembre, Octobre).

Nous avons déjà vu que dans l'année médicinale l'automne commence vers le 8 ou le 10 d'Août.

Hippocrate disoit que si l'hiver étoit très-froid & sec, le printemps chaud & humide, il y auroit en été des fièvres aiguës, des ophtalmies & des dysenteries ; « Si hiems sicca & aquilonia » fuerit, ver autem pluviosum & austrinum, necesse est » æstate febres acutas fieri & ophtalmias & dysenterias ». (aph. 11, sect. 3).

ment aux humeurs une plus grande disposition à la bilescence : *Æstate et autumno bilis fervet*, comme disoit *Hippocrate* ; il étoit nécessaire d'augmenter la sécrétion des sucs bilieux, et pour cela il falloit faire fluer les humeurs en plus grande quantité relative vers le bas-ventre qui, comme vous savez, contient les organes naturels de cette sécrétion. *Stoll* a parfaitement bien dit que le cholera morbus est entre les mains de la nature l'instrument de guérison des maladies d'été, et que le médecin, en employant l'émétique et les purgatifs dans le traitement de ces maladies, ne fait qu'imiter cet acte salutaire (1).

La tête offre en hiver l'organe vers lequel est établie la convergence des humeurs et l'utilité évidente de cette direction des humeurs affectée à l'hiver, c'est de prévenir leur dégénération pituiteuse en rendant plus abondante la sécrétion de mucosité qui se fait dans la membrane pituitaire.

Enfin, dans le printemps, où le sang surabonde et où la diathèse phlogistique s'établit, les humeurs se portent et vers l'organe du

---

(1) Les Auteurs modernes à consulter sont, *Degner*, *Sydenham*, *Huxham*, *Pringle*, *Monro*, *Zimmermann*, *Tissot*, [illegible], *Grant*, mais sur-tout *Stoll*.

poumon et vers la peau ; elles se chargent donc alors d'une grande quantité d'air pur, qui, par le moyen de la combustion, détruit et dissipe le sang qui domine d'une manière vicieuse.

La dyssenterie paroît donc communément à la fin de l'été ou au commencement de l'automne, et se dissipe aux approches de l'hiver ; ce n'est que dans des circonstances particulières qu'elle débute vers le printemps ; il faut alors, comme dit *Sydenham*, que par des causes extrêmement cachées, la constitution de l'année soit extrêmement disposée à la produire ; l'on a remarqué qu'elle est toujours d'autant plus dangereuse qu'elle commence plutôt : elle consiste dans des selles fréquentes, accompagnées de beaucoup de tranchées, et suivies d'un ténesme ; les selles, quoique fréquentes, sont en général en petite quantité, et la matière évacuée est sur-tout une mucosité quelquefois mêlée de sang ; cependant les déjections ne sont pas toujours ensanglantées et n'en sont pas moins dyssenteriques (1) : il ne paroît que rarement des matières excrémentitielles des alimens ; une chose remarquable, c'est que quand les

---

(1) On croit que les déjections entièrement blanches annoncent une dyssenterie très-dangereuse ; mais c'est un préjugé.

matières excrémentitielles paroissent, elles sont en général fort dures et fort compactes : les douleurs du ventre sont très-vives avant chaque selle, et elles se calment communément après ; chaque selle est communément accompagnée d'un sentiment de chûte de tous les viscères du bas-ventre. Telle est la description que l'on donne ordinairement de la dyssenterie : mais cette description ne suffit point, non-seulement parce que cet ensemble de symptômes peut se présenter dans des états maladifs fort différens, mais encore c'est qu'il est des états qu'on doit considérer comme des états véritablement dyssentériques, dans lesquels quelques-uns de ces symptômes, ceux même que l'on regarde ordinairement comme les plus importans, manquent absolument : ainsi, *Zimmermann* a vu qu'au commencement ou à la fin de l'épidémie qu'il a décrit, et sur tout le long des limites où elle se porta, quelques sujets n'éprouvèrent que de violentes coliques sans cours de ventre, et même avec constipation ; cet état dût être traité par les purgatifs comme la dyssenterie qui régnoit alors ; et ceux qui négligèrent ce remède furent pris enfin de la dyssenterie la plus violente.

Stoll a observé aussi quelquefois dans des constitutions dyssentériques cet état de dyssenterie sans évacuation, qu'il a appelé dyssenterie

sèche et incomplette, et qui cédoit à la même méthode de traitement que la dyssenterie bien établie; ceci est analogue à ce que nous avons déjà dit souvent, que les maladies, sans changer de nature, peuvent se présenter sous des formes très-différentes, lorsque leur développement est gêné et contraint par quelque cause que ce soit.

Il n'est pas douteux qu'il ne faille admettre, pour la production de la dyssenterie, une cause toute particulière qui la détermine ce qu'elle est, et qui contient la raison de la forme spécifique sous laquelle se produit l'ensemble des symptômes qui la caractérise; M. *Cullen* a cru que cette cause prochaine de la dyssenterie étoit une constriction forte du colon, ce qui occasionne, dit-il, les fréquens efforts spasmodiques qui constituent les tranchées; et ces efforts propagés en bas vers le rectum, amenent l'expulsion fréquente des matières muqueuses et le tenesme; cette cause peut expliquer en effet quelques-uns des symptômes de la dyssenterie, et par exemple, elle explique assez bien l'état dur et compact des excrémens, qui paroît prouver en effet que les excrémens ont été retenus long-temps dans les cellules du colon, et que dès lors cet intestin est affecté d'un resserrement considérable; mais ce n'est point à expliquer les symptômes d'une maladie que le

médecin doit s'appliquer ; il doit s'occuper tout entier de la méthode de traitement qui lui convient ; or cette méthode de traitement n'est point du tout éclairée par ce que cette maladie peut présenter de spécifique, puisque cet être spécifique est toujours le même, et qu'il est prouvé par le fait que le traitement doit être bien différent malgré la permanence de cet état spécifique.

Chaque maladie est donc réellement entretenue par une cause particulière spécifique, qui fait que cette maladie est distincte de toute autre ; mais cette cause, qui contient ainsi le formel ou le spécifique de chaque maladie, ne mérite que très-peu d'attention de la part du médecin, parce que cette cause spécifique n'indique pas, ou du moins qu'elle ne peut indiquer que très-rarement ; il doit presque exclusivement considérer dans cette cause spécifique, la dépendance où elle se trouve de l'action des causes générales, qui seules déterminent la méthode de traitement ; nous ne pourons point savoir de quelle manière les causes générales agissent sur les causes spécifiques, ou formelles, comme disent quelques-uns, et les appliquent ainsi à produire telle ou telle maladie, avec l'ensemble des phénomènes qui les caractérisent et les distinguent de toute autre : ainsi nous ne pouvons pas savoir, et il est très-inu-

tile de rechercher, comment dans la dysenterie phlogistique, l'inflammation des intestins décide la collection des phénomènes qui constituent le flux dysentérique; car il est très-certain que l'inflammation des intestins peut exister, et qu'elle existe très-souvent sans qu'aucun de ces phénomènes se déclare : nous ne pouvons pas savoir non plus comment dans la dysenterie gastrique bilieuse, la bile contenue dans l'estomac et les intestins, détermine la dysenterie, puisque cette bile existe souvent et au même degré de corruption sans qu'il survienne aucun accident dysentérique; encore un coup, nous ne pourrons jamais connoître comment les causes générales, qui seules doivent occuper le médecin, déterminent les causes formelles ou spécifiques à produire telle ou telle maladie; mais il nous suffit que cette influence des causes générales sur les spécifiques soit donnée par le fait; il nous suffit de savoir que les causes spécifiques sont réellement sous la dépendance des causes générales, et qu'elles se dissipent le plus souvent d'elles-mêmes lorsque les causes générales ont été détruites.

Il n'est peut-être pas cependant absolument impossible que les causes spécifiques puissent exister solitairement, et que dès lors elles ne doivent indiquer par elles-mêmes; c'est alors qu'on doit employer les méthodes que l'on

appelle spécifiques (1); mais il faut être bien assuré que l'influence des causes générales ait été parfaitement détruite; au reste, on ne sauroit dire jusqu'à quel point la considération exclusive de ces causes spécifiques, a jeté d'incertitude sur la médecine, et combien elle y a introduit de méthodes pernicieuses. (2)

Je ne considérerai donc la dysenterie que dans ses rapports avec les causes générales, et sous ce point de vue, la dysenterie peut être nerveuse ou humorale, c'est-à dire, que la fluxion établie sur les intestins peut être une affection purement et exclusivement nerveuse, ou bien cette fluxion peut être entretenue par quelque cause matérielle.

La dysenterie purement nerveuse peut être considérée comme une affection corrélative à la fièvre éphémère (3) simple dont nous avons parlé dans le commencement; elle est donc,

---

(1) Cet état spécifique mérite sur-tout d'être considéré dans les maladies chroniques ; & c'est peut-être là une des différences les plus essentielles qu'offrent dans leur composition, [illegible], les maladies aiguës & les maladies chroniques.

(2) Peut-être la racine d'arnica est-elle [illegible] appropriée à cette cause spécifique de la dysenterie. (Collin, Stoll, t. 2, page 86).

(3) C'est de cet état de maladie que parle *Hippocrate*, quand il dit : « [illegible] » (*de locis in homine*, Mariani, [illegible] 72, page 58.

comme cette fièvre éphémère, le plus souvent décidée par quelque cause évidente ou procatartique et très-éminemment par l'impression soudaine du froid, lorsque le corps est très-échauffé; les selles sont fréquentes, aqueuses, mêlées avec un peu de sang, sur tout dans le cours de la maladie: le plus souvent elles sont muqueuses dès le commencement; mais elles sont toujours accompagnées de tranchées, l'urine n'est que très-peu altérée. L'appetit se soutient à-peu-près comme dans l'état naturel, la bouche n'est point mauvaise, le goût n'est point, ou du moins n'est que très peu altéré, il n'y a de douleur que dans le temps des selles ou peu avant.

Cette dysenterie purement nerveuse, quand elle est traitée convénablement, se termine dans l'espace de vingt-quatre heures, et se termine constamment par les sueurs; dans le traitement, on ne doit avoir d'autre objet que de calmer l'irritation des intestins, et de rappeler les mouvemens vers l'habitude du corps, ou, comme on dit, de rétablir la transpiration, c'est ce qu'on peut faire par les bains de pied, la chaleur du lit, les boissons légérement diaphorétiques prises tiédes, comme l'infusion de fleurs de sureau, de fleurs de coquelicot, à laquelle on peut ajouter de temps en temps quelques anti-spasmodiques, comme quelques gouttes

de la liqueur minérale anodine d'Hoffman; le soir on peut donner quelque léger narcotique, comme le sirop diacode, le sirop de coquelicot, et même l'opium; *Stoll* employoit communément de la poudre de noix muscade avec une petite quantité d'opium. Cette dyssenterie simple nerveuse est quelquefois plus profondément établie; alors elle dure plus long-temps: elle demande toujours le même fond de traitement, mais plus actif et plus long-temps soutenu; les boissons diaphorétiques à un degré un peu plus décidé, auxquelles on ajoute de temps en temps des doses suffisantes de laudanum liquide de *Sydenham*; c'est sous cette forme que se présentoit communément dans son principe la dyssenterie des années 1669, 70, 71, 72, que *Sydenham* a décrit, et dans laquelle il employoit fréquemment le laudanum et des lavemens composés avec demi-livre de lait frais et une once et demi de thériaque d'Andromaque; dans cette espèce les purgatifs, même les plus doux, sont toujours inutiles et quelquefois nuisibles.

C'est cette espèce de dyssenterie purement nerveuse qu'on a guéri tout d'un coup par l'application d'un large vésicatoire sur tout le bas ventre (1): car, comme nous l'avons déja dit,

(1) *Buchner* a recommandé l'application d'un vésicatoire sur le bas-ventre dans la colique des peintres, cité par *de Haen*, t. 6,

les vésicatoires sont des moyens sudorifiques très puissans ; et l'on observe presque toujours après leur application, que le ventre est constipé, et que la transpiration est plus abondante ; c'est encore dans cette espèce de dysenterie, qu'on a employé avec avantage une combinaison d'ipécacuanha et d'opium, donnés à très-petite dose ; cette combinaison des émétiques avec l'opium donne un sudorifique très-bien entendu.

Si la dysenterie nerveuse suppose un état d'atonie et de foiblesse dans les intestins, ce qui n'arrive guère que dans les dysenteries qui se prolongent, et lorsque les causes matérielles sont détruites, outre les moyens révulsifs qui tendent à décomposer l'appareil de fluxion établie sur les intestins, et à rappeler les mouvemens vers l'habitude du corps, comme les bains entiers ou les demi-bains, les frictions, les ligatures, et sur-tout les vésicatoires, soit appliqués sur le bas-ventre, soit plutôt sur les

---

page 146. *Hoffman* rapporte qu'une vive douleur de colique fut calmée par l'application d'un emplâtre [illegible] sur le nombril. (*Ibid.*) Fernel recommande, contre la colique, l'huile de [illegible] préparée de la manière suivante ; prenez de [illegible] garde, de chaque une demi partie, faites distiller, on sépare l'huile de l'eau, & on en met six ou sept gouttes sur le nombril, *Ibid.*

gras

gras des jambes selon la pratique de *Coturius* et de plusieurs autres (d'après la sympathie qui existe entre les viscères du bas ventre et les extrémités inférieures.) Il faut employer intérieurement les astringens, les toniques, et les fortifians: les remèdes qu'on emploie familièrement à ce titre sont, le simarouba, les fleurs de persicaire que *Haën* a beaucoup vanté; *Stoll*, d'après M. *Collins* a beaucoup recommandé la racine d'arnica en infusion ou en substance à la dose d'une demi-dragme prise de deux en deux heures. *Lautrie* rapporte que dans l'isle de Java, ou la dyssenterie est très-ordinaire, on est dans l'usage de la traiter dès le commencement par de forts astringens, comme le sang dragon, le cachou, le rob d'acacia, etc.; quand cette pratique, qui a de très-grands inconvéniens, réussit, ce ne peut être que dans le cas où l'atonie du canal intestinal est le principe de la fluxion dysseaterique (1).

La fluxion établie sur les intestins est le plus communément entretenue par une cause matérielle (2); je vais examiner ici en peu de mots

(1) [illegible] *[illegible]*, p. 108, racine de [illegible] (*[illegible]*) à la dose de 15, 20, 60 grains & plus, de trois heures en trois heures.

(2) *Sydenham* dit, très-[illegible], que la dyssenterie n'est que la fievre épidémique ou la fievre de la saison, fievre annuelle

celle qui dépend de la diathèse phlogistique, et celle qui dépend de l'affection gastrique bilieuse.

La dysenterie inflammatoire n'attaque guère que des tempéramens pléthoriques et éminemment exposés aux affections phlogistiques; (*Huxham*, t. 1, p. 284, avril et mai, an. 1743) ou bien dans des constitutions inflammatoires profondément établies, et qui marquent de leur caractère dominant toutes les maladies qui se présentent. Souvent aussi un traitement trop échauffant, l'usage du vin, des aromatiques, les narcotiques, les forts astringens font dégénérer en dysenterie inflammatoire une dysenterie de toute autre espèce. M. *Akenside* a prétendu faussement que la dysenterie ne pouvoit jamais dépendre de l'inflammation des intestins, fondé sur ce qu'on n'apperçoit point de relation entre cette inflammation et les phénomènes des dysenteries : mais, d'après cette raison, il faudroit également nier sa complication avec les autres causes matérielles, puisqu'on ne voit pas mieux, comme nous l'avons dit ci-devant, comment

---

qui affecte les intestins : il en est de même, ainsi que nous l'avons [illegible], de [illegible] les affections locales ; « Dysen- « teria [illegible] epidemica [illegible] « [illegible] « [illegible] » [illegible], 1, cap. 2, pag. 25.

ces causes peuvent la produire. La dysenterie avec inflammation se manifeste quelquefois par une forte fièvre et par un pouls très-dur; cependant ces caractères, et sur-tout le caractère du pouls n'est pas constant à beaucoup près, et souvent, au contraire, il est foible, petit, très-irrégulier dans une dysenterie véritablement inflammatoire; on peut encore être très-facilement trompé sur le diagnostic de cette espèce par la plupart des signes de saburre qui se présentent alors, et sur-tout par les vomissemens de matières bilieuses ou diversement dépravées, qui peuvent réellement dépendre, comme nous l'avons déja remarqué, d'un état inflammatoire; les signes les moins équivoques de la dysenterie inflammatoire se tirent de l'état du ventre qui est légèrement météorisé, tendu, douloureux, mais de manière que les douleurs sont fixes, continues, souvent avec pulsation, et qu'elles augmentent considérablement dans le vomissement par la pression, par les boissons, les alimens, etc., la fièvre est continue.

Cette dysenterie inflammatoire ne demande pas d'autres remèdes que le traitement anti-phlogistique, approprié à la fièvre dont elle dépend: il faut donc employer des cataplasmes émolliens, ou des fomentations avec de l'eau tiède fréquemment répétées, comme le faisoit *Hippocrate*: « partes sub umbilico aquâ multâ » les saignées,

les boissons émollientes et mucilagineuses prises tièdes, et prises en très-grande abondance, quoique peu à la fois ; des lavemens semblables à moitié dose, des émulsions, des bouillons très-légers que l'on charge de mucilage, dans lesquels on met, par exemple, de la gomme arabique, de la gomme adragant, ou autre chose semblable (1).

---

(1) Un mélange d'eau & de lait par parties égales, dans lequel on éteint du fer rouge jusqu'à la consomption d'un tiers. *[illegible]*, *de morb. vulg. l.* 2, *sect.* 5, *p.* 156.

Sur l'usage de l'ipécacuanha, dans la dyssenterie, voyez *Boyle*, cité par *Haller*, lib. 28, page 43.

Sur l'usage du lait, dans la dyssenterie comme purgatif, & ensuite comme nourrissant & fortifiant, histoire du fils d'*Emilius*, *Emilius filius*, *epid. lib.* 7. *Prosper Martian*, pages 251, 252; Hippocrate purgeoit d'abord avec du lait d'ânesse cuit pris à très-hautes doses : dans l'espace de deux jours, il en donnoit neuf *cotyles*, qui valoient à peu près quatre-vingt-une onces; il employoit ensuite le lait de vache avec le vin, *id. ibid.*

Voyez aussi *Pallonne*, page 185 & suivantes.

Sur cette manière de purger, *Martian* observe que dans les fièvres longues, entretenues par obstruction, & où les forces sont très-épuisées, il est utile de donner des purgatifs très-doux & à petite quantité souvent répétés ; il rapporte que dans cette circonstance il avoit connu un empirique qui purgeoit avec beaucoup de succès avec une dose convenable de catholicum & de sirop de roses solutif, dissous dans une grande quantité d'eau qu'il faisoit prendre par cuillerée de temps en temps jusqu'à purgation [illegible] (page 252).

Après cette purgation, pendant douze jours, chaque matin trois onces de lait de vache, *Hip.* ajoutoit à chaque prise un [illegible] d'eau & un peu de vin rouge ; puis, pendant soixante jours,

La dyssenterie gastrique bilieuse est précédée quelques jours à l'avance d'un sentiment de poids sur l'estomac, la bouche est amère surtout le matin, le sommeil est inquiet et agité, il y a pendant la nuit des sueurs abondantes et fétides; pendant ce temps, le bas-ventre est par intervalles légérement douloureux, les ex[illegible]tions des selles sont encore assez réglée[illegible] présence de la maladie est caractérisée [illegible] les symptômes de la fièvre gastrique [illegible] symptômes qui sont suffisamment co[illegible] ce que nous avons dit ci-devant [illegible] consulter sur cette espèce de dy[illegible] ouvrage de *Zimmermann*, qu[illegible] bien reconnu M. *Selle*, est [illegible] bien distingué les espèces [illegible] en les subordonnant aux [illegible] pagnent, et dont elles [illegible]pendent.

Pour le traitement de cette dyssenterie, il

la même quantité de lait [illegible] du vin, peut être le [illegible] partie (*Vallesius*, ibid.) : [illegible] dans cette [illegible] avec consomption. Prosper [illegible] & *Vallesius* remarquent que ce mélange de lait & de vi[illegible] étoit fort ordinaire chez les anciens, [illegible] que c'est [illegible] que le [illegible] dans la [illegible] que le vin ne faisse [illegible] le lait (page [illegible]).

Vallesius remarque aussi dans le même endroit, que c'étoit fort [illegible] le lait qu'on donnoit de la nourriture aux malades, & [illegible] dépendoit de ce que le meilleur repas chez les anciens étoit celui du lait, [illegible]

faut observer si la cause matérielle qui l'entretient existe dans l'estomac ou dans les intestins. *Grant*, t. 2 p. 101.

Si la matière existe dans les intestins, (1) ce que l'on connoît principalement par l'absence des symptômes qui indiquent l'état d'orgasme et turgescence de l'estomac, (Stoll, t. 1, p. [illegible]) Les purgatifs peuvent suffire, mais il faut employer de préférence les purgatifs antibilieux (*Schroëder*, t. 1, p. 362) comme les tamarins, la crème de tartre, la casse, etc. La rhubarbe dont on fait un si grand usage, et les mirobolans ne conviennent que sur la fin, et lorsque les évacuations ont été assez abondantes : il suffit donc alors de tenir le malade à une diète légère, et de lui donner dès le commencement d'heure en heure, ou de

(1) Voyez un exemple de cette turgescence bilieuse dans les intestins, [illegible] *Hippocrate*, épid. [illegible], liv. 2, sect. [illegible], page 160; *Prosper Martian*, [illegible] les symptômes de cette affection [illegible] une fièvre aiguë, [illegible] une grande [illegible], la tuméfaction du ventre. *Prosper Martian* observe que [illegible], qui cède promptement à l'évacuation d'une grande quantité de matières bilieuses procurée par les purgatifs, [illegible] [illegible] probable, page 160, [illegible].

deux en deux heures un verre de petit lait, sur chaque livre duquel il y ait une once de pulpe de tamarins, et de continuer ce remede pendant quelques jours.

Mais le plus souvent la cause matérielle existe dans l'estomac (1); alors les purgatifs ne peuvent suffire : *Stoll* a observé souvent que dans cette circonstance la dysenterie attaquée d'abord par les purgatifs, est plus difficile à guérir et qu'elle résiste davantage à l'action des moyens bien entendus : il faut donc dès le commencement, après avoir suffisamment décidé l'orgasme de l'estomac par les doux résolutifs, dont nous avons parlé, procurer le vomissement; le tartre émétique est l'émétique qu'on doit généralement préférer (2) : l'*ipecacuanha* ne convient guère que lorsqu'on a lieu de présumer que la matière est très-mobile : on peut répéter, suivant le besoin, deux ou trois fois cet émétique, en laissant un jour d'intervalle; on fait boire des décoctions de chiendent, de pissenlit, avec

(1) « Multo ergo magis in dysenteria vomitoriis utendum » *Vallesius*, en expliquant l'histoire d'un [illegible] malade, dans laquelle les déjections étoient plus abondantes que les vomissemens, & qu'Hippocrate guérit en faisant boire [illegible] de l'ellébore [illegible] dans du [illegible] [illegible], & le lendemain en employant les [illegible] laxatives, *epid. lib.* 7, pages 407, 408.

(2) Ipecacuanha, tome 1, page 82, *Stoll*.

le rob de framboises ou autres analogues : on purge ensuite avec des purgatifs aigrelets de la même manière que nous l'avons dit dans le traitement de la fièvre gastrique bilieuse.

Les fruits de saison sont très-convenables dans cette dyssenterie (1), mais seulement pendant le cours de la maladie, et non pendant la convalescence (2), parce qu'ils relâchent l'estomac et les intestins qu'il faut fortifier après toutes les maladies gastriques. Nous avons parlé assez au long des moyens propres à rétablir le ton des organes digestifs, et c'est sur quoi je ne reviendrai pas : le quinquina convient sur tout quand la dyssenterie se termine par une fièvre intermittente.

(Il paroît que la racine d'arnica a quelque chose ici de plus particulier que tous les autres toniques. M. *Collins* prétend avoir guéri des

---

(1) « Nam quidam (disoit déjà *Alexandre de Trallet*) da- « mascena (prunes de damas) [illegible] dysenteriâ « [illegible] inquinamentum ab ipsis per « alvum dejecto, item alios quamplurimis [illegible] (cibum) assumptis, *lib. 8, cap. 9, ouvrage de Duguet, sur la dysenterie.*

(2) Il convient aussi de ne pas en faire d'excès pendant une épidémie de dyssenterie, puisque ces excès pourroient donner lieu à la maladie. « *Kampf, enchir. med. pag.* 74, dysenteria « (dyssenterie automnale ou de saison) iis [illegible] familiaris « qui [illegible] canalem alimentarium debilitant « [illegible] *ibid. pag.* [illegible] crudis quae autumno [illegible] « [illegible] gulosita est, &c.

dyssenteries vraiment gastriques bilieuses sans le secours des évacuans, et par le seul usage de la racine d'arnica, qui ne produisoit aucune évacuation; cette pratique est rapportée par *Stoll* (tom. 1, pag. 86.) Il falloit alors que l'affection gastrique bilieuse fût subordonnée au spécifique de la dyssenterie.

Le génie phlogistique et l'affection bilieuse gastrique se compliquent assez fréquemment, comme nous l'avons déjà dit souvent: la dyssenterie dépend donc alors de deux causes de maladies différentes, et qui demandent par conséquent un traitement mixte; il faut généralement commencer par les moyens anti-phlogistiques, les fomentations émollientes, des lavemens semblables, des boissons; ce n'est que dans la suite que l'on peut attaquer l'affection bilieuse, mais seulement par les moyens les plus doux, comme la pulpe de tamarins ou la pulpe de pruneaux bouillis dans du petit lait, ou des décoctions d'orge prises en grande quantité. (On peut ajouter une petite quantité de liqueur anodine minérale, *Stoll*, *tom.* 1, *pag.* 81.) Il faut éviter tous les sels, qui sont communément trop irritans; l'émétique ne peut être employé que lorsque l'affection gastrique est bien évidente, et qu'elle domine sensiblement sur le génie phlogistique,

ou mieux encore lorsque le génie phlogistique est entièrement dissipé.

Je n'ai considéré la dyssenterie avec cause matérielle que comme phlogistique et comme gastrique bilieuse, parce que ce sont les deux seules causes matérielles dont nous ayons traité jusqu'à présent; ce que j'en ai dit suffit pour vous faire voir comment on doit la considérer, quand elle se trouve subordonnée aux autres causes dont nous nous occuperons dans la suite.

Je parlerai ailleurs de la contagion; je remarquerai seulement ici que la peur et les préjugés en ont beaucoup étendu le domaine; et comme l'a bien dit *Zimmermann*, les meilleurs préservatifs sont sans doute la force, le courage d'esprit et le désir ardent de soulager les malheureux, désir qui se transforme en passion chez ceux qui sont véritablement dignes d'exercer la médecine. Il n'y a vraiment, comme le disoit *Hippocrate*, que l'amour des hommes qui puisse soutenir le médecin : « si enim ad » fuerit erga homines amor, ad est etiam » amor erga artem. » Tous les autres motifs sont trop vils et trop foibles pour l'exercice d'une profession si noble, mais si pénible et si dangereuse. Praecept. n°. 5, *Cornaro*, pag. 22, seconde colonne.

Il faut que les malades s'observent avec le

plus grand soin dans la convalescence, et qu'ils évitent toutes les occasions de rechute, et surtout le froid, car ces rechûtes sont extrêmement faciles, et ces rechutes répétées donnent enfin lieu à une diarrhée chronique très-souvent incurable.

CHAPITRE V.

Colique des peintres ou des plombiers.

Je considérerai dans cette Leçon la colique des peintres, mais seulement celle qui est produite par l'impression du plomb sur le canal intestinal : on a décrit sous le même nom des coliques produites par des causes toutes différentes, comme, par exemple, par l'usage immodéré des fruits acerbes, et qui n'ont pas atteint leur point de maturité, par l'usage du moût, du cidre de mauvaise qualité, etc. Ces différentes coliques peuvent se présenter effectivement dans les mêmes états que la colique saturnine, et exiger à peu-près le même traitement ; cependant cette colique des plombiers mérite d'être considérée à part et distinguée de

toute autre, parce qu'elle offre réellement des vues curatives toutes différentes, comme nous le verrons dans la suite.

Cette colique est précédée par des constipations ; le malade éprouve un sentiment de pesanteur dans l'épigastre avec des borborigmes, des flatuosités dans les intestins ; il ressent bientôt une douleur qui occupe différentes parties du bas ventre ; cette douleur porte des caractères différens ; elle est quelquefois ardente, lancinante, et le plus souvent il semble au malade que les intestins soient arrachés et tendus avec force ; dans le même temps il se déclare des douleurs comme rhumatismales dans les bras, les jambes, les cuisses, et sur tout dans les articulations des doigts : souvent cependant il n'y a point de douleur décidée sur l'habitude du corps, mais seulement de la foiblesse, des lassitudes ou un sentiment de reptation, de frémissement, analogue à celui que donneroit le mouvement de quantité de fourmis.

L'invasion de la maladie est très-fréquemment précédé par un accablement d'esprit extraordinaire. *Stoll* remarque, et il est facile de s'assurer, que les ouvriers qui travaillent en plomb, ont habituellement dans les yeux et dans la physionomie quelque chose d'égaré ; les malades ressentent des étourdissemens, des affoiblissemens dans la vue comme ceux qui

sont près de vin ; dans le cours de la maladie, il se déclare assez fréquemment des aveuglemens complets, ou ce qu'on appelle *amaurosis* ou goutte sereine qui se dissipe ensuite ; les yeux ont en général quelque chose de menaçant et de sinistre, et ils portent l'impression d'une tristesse et d'une mélancolie profonde ; il y a souvent un resserrement considérable dans le gosier, et le sentiment d'une boule qui s'élève ; le hoquet, des vomissemens de différentes matières, le plus souvent fortement acides ou d'une douceur fade ; le bas-ventre est mou ou dur, le plus souvent cependant il présente des tumeurs qui le rendent fort inégal ; rarement est-il applati et retiré vers la colonne épinière ; les douleurs, loin d'augmenter, sont au contraire sensiblement soulagées par la pression et même par une forte pression ; le ventre est communément constipé, les matières fécales sont peu abondantes, et elles se présentent constamment sous la forme de petites boules extrêmement dures et desséchées, comme des crottes de chèvre ainsi qu'on dit communément ; et cette apparence dépend sans doute, comme nous l'avons déja dit en parlant de la dyssenterie, du long séjour qu'elles font dans les cellules du colon (1), où elles sont retenues

(1) *Haen s'est convaincu par les dissections que les gros intestins ne sont pas les seuls qui soient affectés dans cette maladie, t. 5,*

par les convulsions fortes et durables de cet intestin. Ce caractère est très-important, et *Haën* a observé avec raison qu'on ne peut compter sur un parfait rétablissement que lorsque les matières fécales sont revenues à l'état de molle consistance qui leur est naturel ; l'anus est retiré et tellement contracté, qu'il est très-difficile et quelquefois impossible d'y rien introduire. *Haën*, t. 5. p. 310.

L'urine est claire, limpide (1) ; le jet en est quelquefois soudainement interrompu par la forte contraction de l'urètre. *Stoll* a cru remarquer que le plomb porte sur les voies urinaires et les retient dans un état habituel d'éréthisme, de resserrement, de convulsion, qui gêne l'excrétion ou plutôt

---

page 262. « Ex utroque [illegible] in plebeiis « [illegible] « [illegible] ».

Il est certain que les observations anatomiques prouvent que le colon est principalement affecté dans cette maladie. *Haën*, t. 5, page 303. Les ligamens du colon sont contractés de manière que cet intestin forme des cellules dans lesquelles s'arrêtent les excrémens, & où ils prennent la dureté & la forme d'excrémens de chèvre ou de brebis : « Quin & in [illegible] cella [illegible] « ligamenta peculiariter sic contracta, &c.

(1) La colique des peintres s'accompagne assez fréquemment de la jaunisse, qui dépend sans doute, comme le dit *Haën*, de l'état de spasme & de convulsion où se trouve tout le système biliaire ; c'est à tort que quelques-uns ont regardé cette jaunisse comme critique. *Haën*, tome 5, page 303.

la sécrétion de l'urine, et donne lieu ainsi à des hydropisies fort dangereuses ; il dit qu'il a quelquefois soulagé des hydropisies de cette espèce, par une combinaison d'oignon de scille et d'opium, mais qu'il ne les a pas guéries ; les testicules sont très-souvent agités d'un mouvement de rotation, et ils se retirent fortement et avec douleur vers les anneaux du bas-ventre ; le pouls est d'une dureté extrême, et, ce qu'on n'a observé dans aucune autre espèce de maladie, l'artère frappe les doigts comme un fil de fer fortement tendu qui vibre d'une manière égale et lente : ce caractère du pouls paroît le signe le plus essentiel et comme pathognomonique ; il subsiste quand tous les autres sont dissipés, et tant qu'il existe, on peut être assuré que le germe de la maladie n'est pas complettement détruit ; quand la maladie est absolument simple, la chaleur n'est pas sensiblement augmentée. Cette maladie produit fréquemment des affections convulsives de toute espèce ; les plus malheureuses sont l'épilepsie et l'apoplexie ; car l'apoplexie, comme nous l'avons déjà dit, est souvent décidée par un spasme qui comprime d'une manière fixe l'origine des nerfs.

Une circonstance remarquable dans cette maladie, c'est que tous les symptômes aug-

montent le soir, se soutiennent toute la nuit et se calment le matin, de manière même que ce caractère paroît encore appartenir plus spécialement à la colique de plomb qu'aux affections vénériennes, suivant l'observation de *Stoll*.

Cette maladie, quand elle a déjà attaqué plusieurs fois, décide très familièrement des tubercules sur le dos de la main, toujours mobiles ou immobiles (1), qui paraissent quelquefois remplis d'une matière plâtreuse; cette observation très intéressante donne lieu de concevoir comment, dans la goutte, les différens accidens qui se présentent dans le voisinage des articulations, peuvent dépendre d'une cause vraiment établie dans quelque partie du bas-ventre (2). Elle laisse aussi très-souvent après

(1) *Haen* croit que ces tubercules, quand ils ne se dissipent point avec la colique, annoncent que le germe en est toujours subsistant, & qu'il peut se *développer d'un moment à l'autre* : « Recidivam minantur [illegible] », tome 5, page 141. Ces tubercules qui subsistent après la colique, quand ils disparoissent subitement, peuvent décider des accidens funestes, ibid. (Obs. communiquée par Marteau), ce qui les assimile en quelque sorte aux accidens de la goutte.

(2) « [illegible] dextrâ parte [illegible], & articuli [illegible] est, quietior erat; postquam autem hoc cura[illegible] fuit, magis dolebat. (*Hippocrates*, *de humorib.*, Contextu, n°. 8, à la fin).

elle,

elle, quand elle est mal traitée, des affections paralytiques qui occupent plus souvent les extrémités supérieures (1) que les inférieures. Cette paralysie survient dans différens temps de la maladie, quelquefois dès le commencement, d'autres fois plus tard, mais sans que les douleurs de colique diminuent ; en sorte que c'est à tort que quelques auteurs ont regardé cette paralysie comme ayant quelque chose de critique, ou du moins comme étant le produit du déplacement de la cause morbifique et de son transport sur les nerfs des extrémités : au reste, cette paralysie est assez rare, et jamais *Stoll* ne l'a observé sur ceux qu'il avoit traité dès le commencement. Si cette paralysie se prolonge au-delà de la maladie, et qu'elle dure plus de trois jours, il faut alors beaucoup de temps pour qu'elle se dissipe, et jamais ou presque jamais, les muscles qui ont été affectés ne reviennent à leur volume et à leur état de force ordinaire.

La cause extérieure ou procathartique de cette maladie est évidente, et on ne l'observe

---

(1) *Haen* a quelquefois observé que, dans ces paralysies, la chair des muscles, des tendons, des aponévroses, des nerfs, disparoît, ou plutôt se change en graisse qu'il ne reste qu'une [illegible] palarde, tome 3, page 114.

jamais que chez ceux qui ont été exposés à l'action délétère du plomb combiné avec les acides, soit que par leur genre de vie ou par leur profession, ils vivent habituellement dans une atmosphère chargée de plomb, comme ceux qui broyent la céruse, qui emploient la litharge et autres préparations de plomb ; soit qu'ils l'aient pris intérieurement comme dans du vin, ou de quelqu'autre manière : vous savez que c'est une pratique assez ordinaire pour corriger des vins acerbes, que celle d'y ajouter de la litharge ou autres préparations analogues ; cependant les écrits du grand *Rousseau* ont beaucoup contribué, du moins à *Paris*, à rendre moins commune cette pratique meurtrière. Le moyen dont on peut se servir pour reconnoître cette falsification des vins, c'est d'y verser quelques gouttes d'alkali, comme de l'huile de tartre par défaillance, ou d'acide vitriolique, ou encore mieux la liqueur d'orpiment préparée avec la chaux vive (1) : cette liqueur, quand elle est nouvellement préparée,

---

(1) Prenez orpiment une once, chaux vive deux onces, broyez chacune de ces substances séparément ; mêlez-les, & versez deux onces d'eau dans une bouteille bien fermée, où vous les laisserez en digestion à une douce chaleur pendant vingt-quatre heures, en agitant la bouteille toutes les deux heures : *Hahn*, tom. [illegible], page [illegible], d'après [illegible].

offre le moyen d'épreuve le plus sûr, suivant les expériences de *Zeller* : le vin qui tient le plomb en dissolution se trouble, ou du moins change sensiblement de couleur par le mélange de cette liqueur, ce qui n'arrive pas au vin parfaitement naturel, et qui n'est point frélaté par des préparations des plombiers.

La colique produite par l'action du plomb paroît plus fréquemment en hiver qu'en été; elle est alors, suivant l'observation de *Stoll*, plus cruelle et d'une guérison plus difficile; les gens qui ont fortifié leur constitution par l'habitude des travaux violens, et qui ensuite s'occupent à des métiers qui exposent habituellement aux vapeurs du plomb, résistent mieux à l'impression délétère de ces vapeurs, que ceux qui se livrent tout d'un coup à ces métiers avant de s'être fortifiés, et pour ainsi dire endurcis par des travaux d'une autre espèce. Cette observation de *Stoll* me paroît analogue à celle de *Haën*, qui a vu qu'un excellent moyen pour conserver la santé de ces ouvriers, c'est de les nourrir habituellement avec des alimens grossiers, et sur-tout de leur donner le matin, avant qu'ils commencent leurs travaux, du pain noir et du lard : car les alimens de digestion difficile, en exerçant vigoureusement l'estomac et les intestins, soutiennent le ton de ces organes, et les mettent ainsi en

état de résister à l'impression pernicieuse du plomb.

La colique des plombiers n'a point de temps fixe pour sa durée; elle peut se terminer en peu de jours, ou subsister pendant des semaines ou des mois entiers.

Pour traiter convenablement cette maladie, il faut chercher à déterminer le rapport dans lequel se présentent, et l'impression délétère qu'a porté sur l'estomac et les intestins le plomb réduit à l'état salin par sa combinaison avec les acides, et les causes différentes avec lesquelles cet état des intestins peut coexister et coexiste plus fréquemment. L'état dans lequel se trouvent l'estomac et les intestins peut être considéré comme un état d'irritation excessive, contre lequel on peut employer avec avantage les calmans, les émolliens, les adoucissans pris à grandes doses et de toutes les manières possibles; telles sont les boissons mucilagineuses et les lavemens semblables; telles sont principalement les huiles douces (1), exprimées récemment et sans feu, prises en aussi grande quantité qu'il sera

(1) L'huile de ricin (il est nécessaire que les graines soient bien dépouillées de la pellicule) à la dose de quelques gros jusqu'à une once a été très-utile.

possible en boissons, en lavemens ; les applications analogues sur le bas-ventre sous forme de fomentations, de cataplasme, etc. Vous savez que la méthode la plus généralement utile contre l'effet des poisons, consiste à faire prendre des boissons émollientes et adoucissantes, comme l'huile, le lait pur ou mêlé avec de l'eau, etc. ; ce n'est que lorsque la nature des poisons est déterminée que l'on peut joindre à ces secours généraux, les remèdes dans lesquels l'observation a réellement démontré quelque chose de spécifique ; et il ne sera pas inutile de remarquer ici que les acides végétaux, et sur-tout le vinaigre, est un des contre-poisons les plus actifs, et celui dont la vertu spécifique s'applique au plus grand nombre de cas ; il est sur-tout éminemment utile contre les effets de l'opium, de l'æther vitriolique et contre les effets de tous les poisons végétaux qui agissent par un principe narcotique ; dans ces cas, l'émétique a paru convenable (1).

(1) Chez une jeune personne qui avoit mangé des champignons de mauvaise qualité, *Hipp.* employa du miel & du vinaigre (mélicrat) pris chaud ; il provoqua le vomissement & la plongea en bain tiède ; elle vomit les champignons dans le bain : « [illegible] » [illegible] ex crudi fungi esu anxietas corripiebat, strangulatio, » dolor ventris, [illegible] epotum calidum, & vomitio contulit ; » & balneum calidum in balneo fungos vomuit & cum omnia » sudanda essent sudavit (epid. 7, Valesius, page 891).

L'huile convient aussi dans la plupart des affections des intestins qui s'accompagnent d'une grande douleur, dans la passion iliaque, c'est-à-dire, dans cette affection très-douloureuse des intestins, dans lesquels le ventre est absolument resserré, où les vomissemens sont continuels, où même les matières fécales sortent par le vomissement: *Valsalva* employoit communément, (lorsqu'il ne connoissoit point de cause à cette affection qui pût être combattue par d'autres moyens) l'huile d'amandes douces fraîchement exprimées, donnée de temps en temps à petites doses (1), ou bien il donnoit pour tout remède, pour tout aliment et pour toute boisson des bouillons de poulets extrêmement légers (2), soit purs, soit mêlés avec de l'huile: M. *Stoll* fait grand cas de cette pratique, et l'emploie très-fréquemment. conf. de *Haën*, tom. 5. pag. 282; tom. 6, pag. 101.

Contre l'arsenic & le sublimé corrosif, le foie de soufre, Mr. Otto-Tachenius a recommandé le [illegible] contre les effets qui dépendent de l'impression de l'arsenic (*Haën*, tome 5, page 186).

(1) Gaubius a beaucoup vanté l'huile de lin fraîchement exprimée, donnée d'heure en heure à la dose d'une ou deux cuillerées, dans une pinte de bouillon léger, ou quelqu'autre boisson appropriée, aromatisée avec quelques gouttes d'huile d'anis, conf. [illegible] tome 13, page 68.

(2) Voyez *Grant*, tome 2, pages 92, 93, 94, &c.

Il faut en même temps faire usage de lavemens huileux, ibid. tom 6, pag 148.

Mais le grand remède contre l'impression que le plomb a porté sur le canal intestinal, c'est l'opium, et voilà en quoi cette colique de plomb paroît avoir quelque chose de particulier, qui, pour le médecin, doit la faire distinguer de toute autre, c'est que l'opium agit contr'elle avec beaucoup plus d'efficacité que contre les autres espèces; *Lentilius* et beaucoup d'autres avoient déjà proposé ce remède; *Haën*, tom. 5, pag. 282, 284, 318, l'a souvent employé et en a fait de grands éloges; il remarque sur-tout que les affections paralytiques sont beaucoup plus rares chez ceux qui ont été traités par un usage convenable de l'opium. (tom. 6, pag. 138) Mais *Stoll* est celui dont les expériences sont les plus décisives, et les expériences de *Stoll* paroissent démontrer que l'opium a quelque chose de spécifique contre la colique du poison: ceci est très-remarquable d'après ce que nous avons dit ci-devant sur la plus grande fréquence de cette colique dans l'hiver que dans l'été, sur son assujettissement à paroître avec plus d'intensité la nuit que le jour, sur la propriété qu'elle a d'affecter les corps lâches et énervés plus souvent que les corps endurcis et robustes; caractères qui tous paroissent l'assimiler aux

affections véritablement muqueuses, contre lesquelles l'opium agit d'une manière bien marquée (1), comme nous le verrons dans la suite; *Stoll* a donc employé l'opium à très-haute dose dans la colique du poitou, et il a vu que ce remède guérissoit seul cette maladie, quand elle étoit absolument simple, et qu'elle ne dépendoit que de l'impression qu'avoit fait le plumb sur l'estomac et les intestins. il le donne ou dans l'huile ou dans une infusion de fleurs de camomille, que *Baglivi* a tant vanté dans les douleurs de colique. il employoit communément la formule suivante. Prenez eau de fleurs de camomille six onces, extrait de fleurs de camomille un gros, sirop de fleurs de camomille une once et demie, opium et camphre de chaque dix grains; il divise cette potion en six parties, qu'il fait prendre dans l'espace de vingt-quatre heures: les accidens qui suivent assez communément l'usage de l'opium dans les autres maladies, le vertige, les songes inquiétans, les petites sueurs avec démangeaison ne se présentent point ici (2): on peut appliquer

(1) Sans doute en animant (comme le font tous les poisons) le systême nerveux insensible, dont l'action augmentée est le grand moyen de guérison des affections convulsives: *Febris spasmos solvit.*

(2) Sur-tout dans les cas de vomissemens excessifs.

aussi l'opium sur l'épigastre, par exemple, un emplâtre de labdanum, auquel on ajoute une forte quantité d'opium et de camphre; douze grains de chaque. (de Haën rat. med. tom. 5, pag. 283.)

L'opium est donc le vrai remède de l'impression que le plomb porte sur le canal intestinal; il peut être regardé, d'après les expériences de *Stoll*, comme ayant quelque chose de spécifique relativement à cette impression; mais il est très-rare que cette impression existe seule, et que la colique de plomb puisse être combattue efficacement par le seul usage de l'opium.

L'effet le plus ordinaire du mauvais état où se trouvent les intestins par l'action du plomb, c'est de dépraver et de corrompre les différentes matières qui sont habituellement contenues dans les intestins, et qui y fluent en grande quantité par l'effet de l'irritation que cet état y entretient; quand cette dépravation est peu considérable, elle établit une simple congestion saburrale, comme on dit communément, qui éloigne peu la maladie de son état de simplicité absolue; dans cette complication légère, si les évacuations spontanées, soit par le vomissement, soit par les selles, ont été assez abondantes, il faut tout d'un coup donner l'opium et le continuer; si au

contraire il n'y a point d'évacuations spontanées, ou si ces évacuations sont incomplètes, il faut nécessairement les décider ; le plus communément il faut s'en tenir à des purgatifs doux, comme à des purgatifs salins et encore mieux à la manne : un purgatif qui est extrêmement utile dans tous les cas d'irritation des intestins, c'est une dissolution de manne dans l'huile, que *Pitcarn* et d'autres ont beaucoup vanté ; c'est dommage que ce remède soit d'un goût si désagréable.

Mais l'état de l'estomac et des intestins qui constitue la cause formelle de la colique de plomb, peut s'unir à des causes de maladies plus graves et plus profondément établies ; cette colique devient alors une affection mixte, dont le traitement bien plus difficile doit avoir pour objet d'attaquer les causes concomitantes, sans négliger l'état des intestins, qui indique donc l'emploi de l'opium d'une manière à peu près spécifique ; cet état de l'estomac et des intestins peut se joindre avec une affection gastrique bilieuse, et cette complication est assez ordinaire pour avoir introduit, dans un grand hôpital de *Paris*, la méthode de traiter généralement la colique de plomb par les émétiques et les cathartiques les plus actifs. Un médecin qui a défendu cette pratique dans une thèse dont on a vanté le style, mais qui

n'offre qu'un amas de déclamations vaines, a dit que pour détacher les particules métalliques engagées dans l'estomac, dans les intestins, et sur-tout dans les lames du mésentère, il falloit les ébranler et les agiter fortement, à peu près comme quand on veut ôter la poussière d'une étoffe de laine, on la tient bien tendue entre des points fixes pour la battre et la sécouer avec plus d'effet; il est vraiment bien étonnant que l'on prétende établir des méthodes de traitement sur des raisonnemens si misérables: « Pannus expandatur, fibulisque » aut manibus contineatur oppositis, talithrum » infligе, continuo pulvis multus erumpet specie » referens nubeculas aut fumi volumina: simili » prorsus modo à vellicatis atque irritatis fibris » metallicus pulvis excuti debet ». (Vous pourrez consulter cette thèse dans le troisième volume de la collection des thèses pratiques de *Haller*).

Dans cette complication, qui doit être connue d'après les symptômes que nous avons exposés très-au-long, et sur-tout d'après la saison, il faut nécessairement employer les émétiques et les purgatifs (et le fameux remède de la charité, qu'on appèle communément *mochlique*, n'a rien de particulier, sinon d'offrir un émétique très-infidèle, et sur les effets duquel on ne peut pas compter; ce *mochlique* est com-

pose de verre d'antimoine pulvérisé, lavé et séché au soleil, mêlé avec parties égales de sucre fin, mis en pâte par le moyen de l'eau de fleur d'orange, et réduit en tablettes; on en donne d'abord depuis vingt jusqu'à quarante grains). Il faut attaquer de front la fièvre concomitante, et n'attaquer la cause formelle de la colique qu'indirectement et avec ménagement; l'opium ne convient donc pas dans le principe, puisque les narcotiques sont contraires à la fièvre bilieuse gastrique, comme nous l'avons déjà dit (1), et qu'ils peuvent la faire dégénérer en fièvre bilieuse générale ou putride; dans la suite on doit les donner d'abord à petites doses, qu'on augmente à mesure que l'affection gastrique se dissipe, et qu'elle laisse l'état de l'estomac et des intestins plus susceptible de céder à l'action de son spécifique.

Et il est si vrai que les émétiques et les purgatifs ne sont indiqués dans la colique de plomb que par les complications qu'elle peut subir, que *Stoll* a vu qu'un très-léger purgatif, donné dans la convalescence, et lorsqu-

(1) *De Haën faisoit quelquefois un usage alternatif de purgatifs* (eau laxative de Vienne à la dose de trois onces toutes les trois heures) et de narcotiques (tome 5, page 232).

les complications étoient absolument dissipées, ramenoit très-promptement cette colique avec toute la violence des symptômes qui avoient précédé ; il a même observé qu'un simple lavement purgatif avoit suffi pour produire cet effet : « A solo enemate eccoprotico recrudescere morbum multoties vidi. »

Si la colique de plomb, ou plutôt l'état spécifique de l'estomac et des intestins qui l'entretient, se joint à la diathèse phlogistique ; complication qui est très-difficile à reconnoître, et par rapport à laquelle il faut nécessairement s'aider de l'ensemble des signes que nous avons exposé ci-devant, et sur-tout de la saison et de la constitution régnante, il faut également attaquer la fièvre concomitante par des saignées copieuses et répétées, des boissons abondantes, tièdes, émollientes, et ensuite par l'opium, lorsque la diathèse phlogistique est convenablement modérée ; c'est à cet état de complication que se rapporte ce qu'a écrit *Astruc* sur cette maladie, qu'il a regardé comme dépendante d'une affection comme inflammatoire de la moëlle lombaire, et qu'il a appelé en conséquence *rachialgie*, ou maladie de l'épine (1) : c'est sur-tout dans cet état de com-

(1) *De Haën* présumoit que les médecins de la charité de Paris, ne n'avoient point réellement traité la colique des peintres,

plication que la méthode de la clarité doit être éminemment meurtrière.

Dans le temps de la convalescence, et lorsque les causes maladives concomitantes sont absolument dissipées, il faut insister sur un usage très-soutenu de l'*opium*. *Stoll* en donne chaque jour jusqu'à six ou huit grains combinés avec quelques extraits amers et stomachiques, et il continue ainsi jusqu'à ce que la dureté du pouls ait entièrement disparu, et que la matière des selles ait repris sa consistance ordinaire ; l'opium suffit le plus souvent pour tenir le ventre libre, autrement il faut faire usage de légers laxatifs, mais toujours avec la précaution de les combiner avec les fortifians, et spécialement avec l'opium ; ainsi, on peut employer un mélange d'opium, de camphre, de sel polycreste, et quelques extraits amers stomachiques ; on peut faire très-utilement usage du beurre frais sans sel à déjeûner et à goûter ; le lait peut aussi être très-utile ; (*de Haen*, tom. 5, pag. [illegible]).

La colique de plomb décide la paralysie,

---

au lit, dans des hommes robustes, ils avoient seulement guéri la maladie qui, bientôt après, étoit devenue mortelle, tom. 3, page 111. Ces médecins s'étoient vantés de n'avoir perdu, dans l'espace de vingt-trois ans, que vingt malades sur douze mille, c'est-à-dire, un sur six cents.

et sur-tout des extrémités supérieures avec un amaigrissement considérable des muscles paralysés, mais cependant assez rarement et seulement quand elle n'a pas été traitée par des moyens convenables : cette paralysie, comme l'a très-bien dit M. *Barthez*, est une affection sympathique dépendante de la cause de la colique établie encore dans les intestins, et qui existe d'une manière plus ou moins cachée ; et cette cause peut réellement exister dans les intestins sans y produire des douleurs, ou du moins des douleurs bien vives, comme l'a vu quelquefois *de Haen*, qui a observé de ces coliques sans beaucoup de douleurs de ventre, et qui, dès le commencement, décidoient des *amaurosis* (1), l'aphonie, la paralysie et autres affections sympathiques ; (*de Haen*, tome 1, page 321).

La paralysie suppose donc toujours la cause de la colique encore subsistante, et dès-lors son traitement doit être dirigé d'après les considérations que nous venons d'exposer ; il faut

---

[1] Amaurosis à la suite d'une colique des peintres [sans doute [illegible]], traitée avec succès par l'usage [illegible] des [illegible] & des purgatifs continués pendant [illegible], puis par une tisane sudorifique, & l'application [illegible] sur les yeux, de la vapeur de l'esprit de vin & de café ; [illegible] tome 14, page 32.

donc également chercher à s'assurer si la cause de la colique est simple, c'est-à-dire, si elle n'est que l'effet de l'impression que les particules métalliques ont porté et sur l'estomac et sur les intestins, ou bien si cette cause se trouve compliquée avec d'autres causes maladives; dans cet état de complication, il faut attaquer les causes maladives concomitantes, sans négliger la cause formelle de la colique, qui indique donc éminemment l'usage de l'opium, au point que l'opium peut en être regardé comme le spécifique.

La méthode qu'on emploie le plus généralement consiste dans l'usage des apéritifs combinés avec les fortifians et les toniques; *Boerhaave* dit qu'il employoit souvent avec succès les sucs des doux anti-scorbutiques, le savon gommeux, les baumes de copahu, du pérou, etc. *De Haën* faisoit beaucoup d'usage de pilules composées avec le savon de Venise et la gomme ammoniac, de la manière suivante: prenez gomme ammoniac, terre foliée de tartre, savon de Venise, masse des pilules de rufus, de chaque un gros, baume du Pérou quantité suffisante pour faire des pilules de quatre grains, trois pilules de trois heures en trois heures; on aide l'action de ces résolutifs par des frictions aromatiques, faites deux fois par jour sur le bas-ventre, sur la colonne vertébrale

rébrale et sur les parties affectées : on peut aussi appliquer des vésicatoires sur la longueur de l'épine ; mais les moyens d'excitation les plus puissans sont les commotions électriques dont *de Haen* a toujours vu les plus grands effets (1) dans cette maladie. Les toniques qu'il convient d'employer de temps en temps sont le fer, la cannelle, le quinquina etc.; mais la précaution la plus importante c'est de joindre suffisante quantité d'opium et de camphre à ces différens remèdes ; car, encore un coup, il paroît acquis par les expériences de *Stoll*, que l'opium agit d'une manière comme spécifique contre les impressions du plomb. La diète lactée peut aussi être très-convenable (2);

---

(1) (Électricité) Mais il avoit soin de joindre à leur usage celui des autres remèdes appropriés, tome 5, page 224; il employoit ordinairement l'électricité de la manière la plus douce & avec cette précaution, il assure qu'il ne lui a jamais vu produire aucun mal, id. 221. Les meilleurs observateurs conviennent aussi aujourd'hui qu'on doit [illegible] les plus petites commotions, & tirer de [illegible] étincelles avec une pointe de bois ou une pointe de métal; en sorte que les personnes électrisées n'éprouvent que la sensation d'un souffle sur les parties sur lesquelles on fait passer la pointe. Voyez *de Haen*, tome 5, page 230 & suivantes.

Stoll n'a pas vérifié les expériences de *de Haen* : *Cavallo* n'applique pas l'électricité par commotion.

(2) *Nous avons déjà* indiqué la méthode de traitement la plus généralement applicable contre les affections nerveuses, consiste dans l'usage alternatif des excitans & des tempérans.

il est sur-tout nécessaire, pour faire passer le lait, de faire usage de savon de Venise et d'yeux d'écrevisses préparés; *de Haën*, t. 5, pag. 170. Nous verrons dans la suite que les affections pituiteuses entretiennent une grande disposition à produire des acides.

CHAPITRE VI.

Fièvre puerpérale.

JE parlerai dans ce chapitre de la fièvre puerpérale ou de la fièvre des nouvelles accouchées; cette fièvre n'est point une maladie particulière, et encore moins une maladie nouvelle, comme l'ont voulu quelques-uns; elle ne demande d'autres considérations de la part du medecin que celles qui sont relatives aux complications qu'elle subit; je ne parlerai ici que de sa complication avec la fièvre gastrique bilieuse qui est la plus ordinaire.

Pour se faire une idée juste de ces maladies, il faut établir que l'accouchement est suivi d'une pléthore lymphatique, qui doit fournir à la formation du lait dans les mammelles, ou qui, dans les femmes qui n'allaitent

point, s'évacue par la matrice, et devient la partie la plus considérable des vidanges, qui, depuis la fièvre du lait, sont communément chargées d'une matière blanche ou laiteuse : lorsque ces évacuations ne se font pas comme il faut, on doit craindre des congestions d'humeurs lymphatiques, dont la grande cause sont des spasmes auxquel l'état sensible des nouvelles accouchées les rend si exposées : c'est ce spasme qu'il faut prévenir ou détruire pour s'opposer à la formation des congestions lymphatiques. Mais ce spasme peut se présenter, ou comme existant *per se*, ou comme sollicité, excité par différentes causes de maladie : de ces différentes causes, la plus ordinaire, surtout dans les fièvres puerpérales épidémiques et celles qui régnent dans les hôpitaux, est l'affection gastrique bilieuse. L'affection inflammatoire peut constituer cette cause occasionnelle chez les femmes dont la matrice a éprouvé de fortes lésions dans l'accouchement, etc. . . . Le spasme existant *per se*, se trouve principalement dans les fièvres sporadiques chez les femmes délicates qui se sont levées trop tôt après l'accouchement, et exposées à l'air ; *Sydenham* recommandoit de traiter cet état avec beaucoup de ménagement : il appliquoit quelqu'emplâtre anti-hystérique sur la matrice, donnoit intérieurement des anti-hystériques, la

mirrhe, le safran, le castoreum, mais sur-tout l'opium combiné avec l'assa-fœtida . . . des lavemens de lait et de sucre ; mais, lorsque ces remèdes ne produisoient pas promptement leur effet, il les abandonnoit, livroit la maladie à la nature et attendoit tout du temps : il observe sur tout que cet état de maladie ne souffre point du tout de grandes évacuations ; *Sydenham*, pag. 280, *Selle*, pag. 512 ; il faut remarquer que l'état nerveux coexiste le plus fréquemment avec l'état de travail du système nutritif.

Pour prendre des idées justes sur cette maladie, il faut reconnoître que pendant la grossesse, et sur-tout dans le dernier mois de la grossesse, il s'amasse une grande quantité de sucs lymphatiques qui se portent habituellement à la matrice pour la nutrition du fœtus.

Après l'accouchement ces sucs lymphatiques se forment encore en grande abondance, seulement changent-ils leur direction habituelle, et ils portent aux seins la matière qu'ils doivent séparer pour la nourriture de l'enfant qui vient de naître (1).

---

(1) La formation du lait tient à une action toute particulière du tissu des chairs, action qui dépend de celle de la matrice : *Hipp. de nat. puer.* [illegible] *Martian*, [illegible] 150.

« Et omnes pinguedinem in se habent a cibis & potibus, com- [illegible]

Cette surabondance de sucs lymphatiques, qui existe pendant la grossesse, et très-éminemment après l'accouchement, est nécessaire; et quand elle n'est pas poussée trop loin, elle ne produit point d'accidens, parce que ces sucs lymphatiques surabondans sont consommés par le fœtus, et qu'après l'accouchement ces sucs s'évacuent par les seins sous forme de lait, ou dans les femmes qui n'allaitent point, ils s'évacuent par la matrice, et composent une partie considérable des vidanges qui, après la révolution du lait, ou ce qu'on appèle la fièvre de lait, sont abondamment chargées chez les femmes qui ne nourrissent point, de matière blanchâtre et réellement laiteuse.

Mais si ces évacuations ne se font pas convenablement et en proportion de la quantité des

« pituitae quae ab uteri [illegible] profluit in mammas ac car-
« nem. Et a plenitudine [illegible], quod [illegible]
« [illegible] est a [illegible] quae in uteris [illegible] (ce qui est élaboré
« par le principe d'action qui part de la matrice) [illegible]
« in mammas, & [illegible] candidum [illegible] ».
La partie la plus grasse des alimens passe dans l'épiploon & la tissu des glandes ; elle y est travaillée en vertu d'une disposition qui émane de la matrice, & portée à l'état de lait en vertu de ce travail, puis elle est conduite sous cette forme aux seins & à la matrice, quoiqu'en plus petite quantité à la matrice, com. de *Marchan* : après l'accouchement la matrice se contracte ; & toute la matière laiteuse est alors portée aux mammelles.

sucs lymphatiques ou laiteux, alors il s'établit un véritable état de pléthore dans tout le système nutritif, qui, comme nous l'avons dit, comprend tout le tissu cellulaire, les vaisseaux lymphatiques et les glandes; et l'on a souvent constaté cet état de pléthore dans les femmes ouvertes peu avant ou après leurs couches; on a trouvé les vaisseaux lymphatiques, et surtout ceux de la matrice extrêmement développés, de même que tout le tissu cellulaire du département de la matrice.

Cet état de pléthore du système nutritif peut donner lieu à des congestions de sucs lymphatiques, et ultérieurement à des dépôts de même nature, s'il s'établit des spasmes d'une manière fixe sur quelque partie de ce système, qui gênent la distribution de ces sucs lymphatiques, de même, comme nous l'avons déjà dit, que le spasme dans les vaisseaux sanguins, et surtout dans les petits vaisseaux, décide des congestions de sang, et ultérieurement des hémorragies.

Et les spasmes qui apportent des obstacles à la distribution libre des sucs lymphatiques ou laiteux, et qui préparent ainsi les dépôts, se forment d'autant plus facilement, que la pléthore du système lymphatique, et plus généralement l'état de travail du système nutritif, introduit une débilité bien marquée dans tout

le système des solides, qui rend alors extrêmement communes les affections nerveuses, ainsi que nous l'avons exposé assez au long en traitant des maladies de l'enfance.

Il y a donc deux choses à considérer dans les nouvelles accouchées, ou dans les derniers mois de la grossesse : 1°. une surabondance de sucs lymphatiques et un état de pléthore de tout le système nutritif, et 2°. une débilité dans tout le système des solides proportionnée à l'état de travail du système nutritif ; débilité des solides qui exalte et pervertit la sensibilité, et qui établit une cause très-puissante d'affections nerveuses.

Ce sont ces affections nerveuses, dont la production est si facile et les spasmes qu'elles excitent dans quelques parties du système lymphatique ; ce sont ces affections nerveuses qui déterminent des congestions, et ultérieurement des épanchemens et des dépôts de matière laiteuse, le plus souvent dans le voisinage de la matrice et dans son département ; organe qui a été le plus fatigué par la grossesse et l'acte de l'accouchement ; dépôts qui se font communément chez les accouchées, mais qui peuvent avoir lieu aussi avant l'accouchement, quoique beaucoup plus rarement : conf. *Puzos*, qui remarque qu'ils se font sur-tout dans les

causes à cause de leur connexion avec la matrice.

Or, les affections nerveuses qui constituent donc la cause prochaine des dépôts laiteux, peuvent, comme nous l'avons dit si souvent de toutes les autres affections nerveuses, ou bien exister par soi-même solitairement, et indépendamment du concours de toute cause humorale, ce qui n'a guère lieu que dans les fièvres puerpérales purement sporadiques, qui attaquent des femmes délicates, qui ont éprouvé quelque passion ou qui se sont levées trop-tôt après leurs couches et exposées à l'air.

Ou bien (et c'est ce qui arrive bien plus ordinairement, et même toujours, dans la fièvre puerpérale épidémique) les affections nerveuses, causes de dépôts laiteux, sont provoquées par quelques affections humorales : or, c'est dans la connoissance de ces affections humorales que consiste tout le succès du traitement et dans la prompte application des moyens propres à les détruire; car tout dépend de prévenir les dépôts, qui deviennent absolument mortels s'ils se forment sur des organes nobles, et plus généralement même sur les parties intérieures.

Les Auteurs que vous devez consulter sont, *Levret*, *Puzos*, *Van-Swieten*, *Hulme*, *Leak*, *With*, *Vanden-Borch*, *Stoll*, *Finke*, *Doublet*,

et sur-tout M. *Selle*, dans son manuel pratique, et dans la nouvelle édition de sa pyrétologie.

Quelques-uns ont voulu, d'après *Levret* et *Puzos*, que cette maladie dépendît toujours du reflux du lait dans le sang, et de son mélange avec le sang (1): il est vrai que l'anatomie-pratique démontre assez souvent des épanchemens ou des dépôts comme laiteux dans différentes parties du corps, et sur tout dans la dépendance de la matrice et du voisinage; cependant ce qui démontre combien cette opinion est peu fondée, c'est que les femmes qui allaitent ne sont point du tout exemptes de cette maladie (2), et très-souvent il arrive que pendant le cours de la fièvre puerpérale, le lait se porte en très-grande quantité dans les mammelles, sans que cette quantité de lait soit d'aucun avantage pour la maladie; il faut

---

(1) Les dépôts laiteux sont la véritable cause de ce que cette maladie présente de particulier; mais ces dépôts laiteux sont décidés par des causes de maladie fort différentes, & comme il s'agit souvent de prévenir ces dépôts, il s'ensuit que c'est surtout de ces causes différentes dont il faut s'occuper dans le traitement.

(2) « Molesta etiam vexat feminis lactantibus [illegible] febris, quae [illegible] non tempore [illegible]; quando [illegible] vel vitia in diæta commiserunt, nullo hic respectu [illegible] erat [illegible]. Finke, *de febribus biliosis anomalis*, page 52.

remarquer ici que c'est une erreur que d'attribuer au défaut de nourrissage tous les maux auxquels les femmes peuvent être exposées à la suite des couches, comme on le fait assez généralement aujourd'hui que cette matière a été traitée plutôt par des littérateurs que par des médecins : M. *Glocke* a souvent observé à la suite des couches des accidens que l'on regarde communément comme des produits du lait épanché, des fièvres de différentes espèces, des tumeurs chez des femmes qui avoient nourri, qui n'avoient point de lait surabondant, et chez lesquelles les vidanges avoient coulé convenablement.

Et par rapport à ces dépôts laiteux, il peut arriver que l'on soit trompé par des matières de toute autre nature. M. *Léak* prétend que ces dépôts laiteux que l'on trouve dans le bas-ventre sont le plus souvent formés par le pus qui coule de l'épiploon, ou par une lymphe comme sanieuse qui suinte des intestins; il est très-certain qu'on a trouvé quelquefois de semblables dépôts, dont la matière présentoit toutes les apparences du lait, dans des cas où il n'étoit pas possible de le rapporter à cette humeur.

MM. *Hulme* et *Léak*, qui ont fait un grand nombre de dissections après la fièvre puerpérale, ont trouvé constamment que la matrice

n'étoit point affectée, et ils en ont conclu avec beaucoup de raison, que la diminution, et même la suppression complette des vidanges, étoit un accident qui n'étoit point si important qu'on l'avoit cru jusqu'alors (1), qui étoit effet et non pas cause de cette fièvre puerpérale. Il est très-certain que le plus ordinairement la suppression des vidanges suit la fièvre et ne la précède pas ; mais ils ont trouvé l'épiploon et les intestins grêles, le plus fréquemment gangrenés, et dans le bas-ventre, des épanchemens d'une matière corrompue, et d'une odeur très-fétide ; ils ont donc attribué cette fièvre à l'inflammation de l'épiploon et des intestins grêles ; mais une différence essentielle dans les opinions de ces deux médecins, c'est que *Hulme* a subordonné l'inflammation à un état de putridité dans les intestins (2), dont il s'est prin-

---

(1) Galien paroît avoir été dans cette opinion. Voyez [illegible] Hist. de la femme de . . . tome 1, page 477.

(2) Fièvre puerpérale dépendante d'une putridité générale, traitée avec succès par les anti-septiques [illegible] le quinquina & le camphre [illegible] *Fouleu* ; voyez [illegible] tome 19, page 291 : ce traitement fut indiqué par [illegible]

Hippocrate employoit presque toujours les purgatifs dans l'inflammation de matrice : « Uteri, in [illegible] inflammatione [illegible] purgationem [illegible] semper prodest [illegible] ». [illegible] *Nor-man*, page 268.

cipalement occupé dans le traitement, au lieu que *Lök* ne s'est guère occupé que de l'inflammation de l'épiploon et des intestins grêles qu'il a attribué à la pression que les parties éprouvent dans la gestation de la part de la matrice.

Il peut se faire que la fièvre puerpérale se complique avec une diathèse phlogistique, et que dès lors elle suppose dans les intestins et les autres parties un état véritablement inflammatoire ; mais cette complication est extrêmement rare, et n'a guère lieu que dans des temps très-froids, ou dans des constitutions éminemment disposées à la diathèse inflammatoire, (elle peut avoir lieu aussi après des accouchemens très-laborieux, et lorsque la matrice a été fortement lésée) et alors les fièvres puerpérales sont communément peu dangereuses. M. *Stoll* remarque très-bien que toutes les circonstances (1) de la gestation et de l'accouchement, la quantité de nourriture que le

(1) « Cum mulier in ventre habuerit, tota fit cum colore » pallida, quoniam parum ipsius sanguinis singulis quotidie ex » corpore destillat & in foetum descendit & augmentum ipsi » accedit & cum paulum sanguinis de in corpore reliquum sit » ipsum esse pallidum [illegible], & debilitas fit quoniam sanguis mi- » nuitur ». (La quantité de sang diminue, & l'action du principe irritable faiblit en même proportion, ce qui dispose éminemment aux affections nerveuses) *Hipp. de morb. mulieb.* lib. 1, n°. 47, Cornaro.

corps travaille et qu'il ne tourne point profit, la constipation habituelle, sur tout la fin de la grossesse, qui doit nécessairem déterminer dans les intestins un état de congestion et de plénitude, le peu d'exercice que les femmes prennent, le relâchement où se trouve le bas-ventre après l'accouchement, et qui doit se répéter dans tout le système des solides (1); il remarque très-bien que ces circonstances et d'autres analogues, rendent les femmes nouvellement accouchées très-peu disposées aux affections véritablement phlogistiques.

Les preuves d'inflammation déduites de l'inspection des cadavres, sont des preuves extrêmement équivoques, et qui doivent nécessairement être éclaircies par la nature de la maladie qui a précédé. *Spigel*, dans son traité de la fièvre semi-tierce, qui appartient évidemment aux fièvres bilieuses, rapporte que l'on trouvoit le plus souvent les intestins grêles, en

---

(1) En fortifiant l'état de travail du système nerveux qui, le plus ordinairement, répond à une foiblesse relative dans le système vasculaire ; car nous avons [illegible] par bien des observations qu'il y a dans le corps vivant deux systèmes, le système vasculaire & le système des [illegible], dont les fonctions paroissent se balancer réciproquement, se présenter constamment en opposition.

partie enflammés et en partie gangrenés, et cependant le génie de la maladie étoit bien éloigné du génie inflammatoire (1). M. *Stoll* dit qu'il a vu quelquefois sur les intestins tous les caractères ordinaires de l'inflammation, quoique la maladie précédente fût dans le commencement une affection gastrique bilieuse qui, par le défaut d'évacuation, et par les saignées inconsidérées, avoit été transformée en fièvre putride ou générale : « Intestina et plumbea » vidi et dirè inflammata, vibicibus, petechiis » maculata, omentum obsolete rubrum, fu» scum, lividum, fœtidissima et oleatissima » omnia. Num febris inflammatoria eam vi» sceribus ruinam induxerat ? Atque noveram » morbum fuisse ab inflammatorio alienissi» mum, fuisse in initio biliosum missione » sanguinis malè sanâ et neglecto evacuante » pharmaco, in putridum malignumque com» mutatum ». Nous avons vu ailleurs combien les recherches d'anatomie-pratique doivent être insuffisantes pour nous éclairer sur la nature réelle des maladies.

---

(1) *Galien* semble dire que le plus souvent les fièvres puerpérales appartiennent à la fièvre hémitritée, qu'il regardoit comme le produit de la réunion de la fièvre tierce & de la quotidienne, & plus généralement de l'affection bilieuse & de l'affection pituiteuse. Voyez tome 5, page 478.

M. *Withe*, chirurgien, qui a dit, avec beaucoup de raison, que MM. *Hulme* et *Leak* avoient pris l'effet pour la cause, en regardant l'inflammation de l'épiploon et des intestins comme la cause de la fièvre puerpérale, a prétendu que cette fièvre des accouchées ne dépendoit ni du reflux du lait et de son mélange avec le sang, suivant l'opinion de *Levret*, *Pujos* et plusieurs autres, ni de la suppression des vidanges, comme on le croyoit le plus généralement, ni de l'inflammation de l'épiploon et des intestins grêles, mais seulement des émanations putrides qui passent sans cesse dans le sang, et qui viennent des lochies retenues dans la matrice et les parties voisines, ou de la bile qui se corrompt dans les intestins; en sorte que M. *Whyrt* est celui qui a exposé les idées les plus exactes sur cette maladie, quand elle se présente compliquée avec l'affection gastrique bilieuse, état de complication que nous considérons ici, et qui est le plus ordinaire (1). Je trouve que *Rivière* avoit dit

(1) *Hippocrate* savoit bien que les complications les plus dangereuses que pouvoit subir la *fièvre puerpérale*, étoit les affections gastriques.

« Quæ ante partum in malam choleram morbi alliguntur febres qualem partus edunt coac. prænot. n°. 515, *Vanden-Linden*, page 210.

aussi que la fièvre qui survient aux accouchées dépend très-souvent d'une congestion bilieuse dans les premières voies : *si sub fluentibus Lochiis febris oriatur, illa vel à bilioso humorum apparatu, vel ex diætæ erroribus provenit* (*praxis medica*, *lib.* 15, *cap.* 24, *n°.* 6).

Voici à-peu-près de quelle manière se présente la fièvre puerpérale gastrique bilieuse : vers la fin de la grossesse, il y a quelquefois des accès de fièvres irréguliers et fort légers : le ventre est resserré, la bouche est sale, pleine de mucosité, point d'appetit, le ventre paresseux ; il paroît de temps en temps des douleurs aux lombes et au creux de l'estomac, l'urine est peu abondante, rendue avec peine et fréquemment, l'accouchement est en général heureux et facile, et à des intervalles différens après l'accouchement, quelquefois dès le premier jour, le plus souvent au troisième, et jamais ou presque jamais après le sixième se déclare la fièvre ; l'invasion se fait presque

---

Consultez aussi sur cette fièvre l'excellente dissertation de M. Finke, *de febribus biliosis* [illegible] ; il remarque que la fièvre dont il décrit l'histoire étoit presque toujours mortelle dans les femmes enceintes ; qu'elle attaquoit peu de temps avant leur terme : « Quando corruptis [illegible] » partus [illegible], vix hic et quidquam profuit [illegible]. » (page 49.)

toujours

toujours le soir par frisson, et ce frisson est accompagné de douleurs de tête fort vives, d'anxiétés, de nausées, de vomissemens de matières bilieuses et d'extrême abattement : le frisson revient d'une manière irrégulière jusqu'à ce que la fièvre prenne le type d'une continue, remittente, quotidienne, ou tierce, ce qui arrive très-promptement : quelquefois cependant il n'y a point de frisson, la fièvre s'établit peu à peu, et elle s'accompagne, dès le commencement de sueurs abondantes de mauvaise odeur, avec des nausées, des vomissemens et des flux de ventre très-fétides ; d'abord le pouls est peu changé, il est seulement un peu plus plein et plus fréquent, mais dans la suite il devient vite et petit : le second jour, il paroît une douleur très-violente dans le bas-ventre, et principalement dans l'hypogastre, douleur qui s'irrite par la plus légère pression : ce symptôme, comme le dit *Stoll*, peut aisément induire en erreur, en faisant croire à une véritable inflammation ; ce qui peut contribuer encore à cette erreur, c'est qu'il arrive quelquefois que le pouls est dur et fort comme dans les affections inflammatoires : les vidanges continuent de couler quelquefois, cependant l'écoulement diminue, et même se supprime tout-à-fait ; les seins se flétrissent quelquefois et s'affaissent, et diminuent de volume au lieu de

se gonfler, comme cela doit être naturellement; cet affaissement des mammelles n'est pas cependant un signe constant, comme on l'a dit, et M. *Léak* a vu souvent qu'elles restoient pleines de lait et fort gonflées jusqu'à la mort; M. *Withe* a vu quelquefois la même chose. La langue est blanche et assez humectée dans le commencement, mais bientôt elle se couvre d'une croûte muqueuse qui se desséche avec le temps, s'endurcit et prend une teinte brune-noire: les dents sont couvertes d'une matière semblable; tous les alimens et les boissons sont rejetés par le vomissement, à l'exception des boissons fortes et légèrement acidulées; les selles sont copieuses et d'une fétidité insupportable; communément chaque selle amène un soulagement marqué, mais qui est de peu de durée; le contour de la bouche et les ailes du nez sont d'une couleur jaune ou verdâtre: les urines sont en général extrêmement chargées et rendues communément avec douleur; lorsque cette maladie est mal traitée, et sur-tout quand on emploie un régime et des remèdes échauffans, et qu'on néglige les évacuations, il paroît communément sur la peau des taches de différentes couleurs, miliaires ou pétéchiales, qui d'abord se montrent sur le col, ensuite sur la poitrine, et se répandent enfin sur tout le corps: ces taches sont absolument symptôma-

tiques, et ne font rien pour la terminaison de la maladie.

Les symptômes pathognomoniques de cette fièvre sont la douleur du ventre (1) et très-éminemment de l'hypogastre; M. *Hulme* compte parmi les signes essentiel la douleur de tête qui occupe le front (2); et en effet, les douleurs de tête qui dépendent de la matrice, affectent assez communément cette partie. Cette maladie a une marche rapide, et quand elle tourne mal, elle décide la mort, quelquefois au bout de vingt-quatre heures; le plus souvent le quatrième ou le onzième jour, et rarement au-delà; M. *Hulme* dit qu'il faut principalement avoir égard à l'état du pouls, en sorte que si le pouls qui d'abord battoit cent vingt-huit ou cent trente fois par minute, devient plus rare et plus modéré, il y a lieu d'espérer; si la même fréquence se

---

(1) Elle survient en général le deuxième ou le troisième jour après l'accouchement; elle est accompagnée d'une foiblesse considérable, d'une douleur de tête fixée sur-tout sur le front, & souvent compliquée de vomissement; *Hamilton*. . . le onzième jour est le plus souvent un jour critique; *id.*

(2) « Quibuscumque ex [illegible] [illegible] uterum ([illegible]) & [illegible] [illegible] capitis gravitatem [illegible], iis [illegible] [illegible] ». *Hipp. de morb. vulg.* lib. 6, sect. 1; *Galien*, op. om. tome 5, page 576.

Douleur de tête, &c. La douleur de tête des fièvres malignes occupe le derrière de la tête. (*Schroeder*, tome 2, page 172).

soutient toujours, quoique les autres symptômes diminuent, il y a toujours lieu de craindre ; la diarrhée, pour être avantageuse et critique, ne doit guère paroître qu'après le septième ou le onzième jour, et sur-tout il est absolument nécessaire que la fréquence du pouls diminue ; il est très-avantageux que les douleurs de ventre deviennent moins vives, que le ventre devienne plus souple, que la respiration soit plus libre, et que la sueur coule uniformément de tout le corps, mais par un mouvement continu et qui ne soit point provoqué par des méthodes échauffantes et incendiaires.

Cette fièvre a été décrite par *Hippocrate* dans le premier livre des épidémies, malades, 4, 5, 11 (1) : dans le troisième, malades 10, 11, 12, 2, 14, etc. De ces huit malades, sept sont mortes, et la dernière ne se rétablit que le quatre-vingtième jour ; elles n'avoient point été évacuées : cette dernière avoit éprouvé à plusieurs reprises des vomissemens bilieux et des flux de ventre semblables (2) ; à l'exception

(1) C'étoit la cinquième du premier *livre des épidémies* ; voyez *Piquer*, idem, tome 2, pag. 197 & suivantes. *Piquer* n'a point du tout connu cette maladie, & ne recommande que de petites *saignées*.

(2) Il ne paroît pas qu'on eût employé aucun moyen d'évacuation ; car le mot qu'emploie *Hippocrate* peut signifier

d'un suppositoire, on n'avoit employé aucun moyen d'évacuation.

La fièvre puerpérale, telle que nous venons de la présenter, est éminemment gastrique ; elle doit être traitée en conséquence ; la circonstance de se déclarer à la suite des couches, n'exige absolument aucune différence, sinon de rendre plus nécessaire la prompte application des secours convenables ; M. *Stoll* demande pourquoi cette affection gastrique, qui le plus souvent paroît avoir existé long-temps avant l'époque de l'accouchement, se développe à cette époque ou quelques jours après, et il l'attribue à ce que la perte de sang que détermine l'accouchement doit faire prédominer la diathèse bilieuse (1) ; cette explication de M.

également prescrire un suppositoire ; *Gallien*, com. *de morb. mul.* tome 1, page 480 ; *Hippocrate* en général fait peu mention des remèdes ; ce qui peut venir de ce qu'il n'avoit pas vu dès le commencement les maladies dont il a laissé l'histoire. *Gallien*, com. tome 1, page 481.

(1) Cette explication est parfaitement conforme à la doctrine d'*Hippocrate*, qui remarque en plusieurs endroits de ses ouvrages que les pertes de sang abondantes développent la bile & lui donnent une grande âcreté : « [illegible] », en parlant des symptômes qu'éprouvent les femmes qui perdent beaucoup de sang, *de morbis mulier.* lib. 2, vers. 9 ; *Martian*, Comment. n°. 3.

M. *Finke*, dans l'excellente dissertation qu'il a donné sur

Stoll ne peut s'appliquer qu'aux fièvres puerpérales qui sont véritablement bilieuses : car on doit reconnoître avec M. *Stoll*, avec la plupart des anciens, que le sang est vraiment le frein de la bile, et que dans les vues de la nature, il est destiné à modérer et à prévenir l'exubérance de cette humeur : mais cependant cette explication de M. *Stoll* n'est pas assez générale, et ne paroît point s'appliquer à la génération des fièvres puerpérales qui sont phlogistiques : or, quoique les fièvres puerpérales de cette espèce soient assez rares, cependant elles sont possibles, et l'observation-pratique prouve qu'elles existent quelquefois. Il me paroît qu'on peut attribuer ce phénomène à cette fièvre purement nerveuse qui doit suivre le travail de l'accouchement, et qui est absolument nécessaire pour opérer la révolution du lait, et pour introduire dans les mouvemens une distribution différente de celle qu'ils avoient dans l'état de gestation, qui demandoit que les mouvemens fussent tendus et dirigés sur la matrice d'une manière soutenue ; car cette fièvre

les fièvres bilieuses automnales, remarque que les hémorragies abondantes étoient une des causes les plus puissantes du développement de la fièvre : « Vix nonnunquam [illegible] quod ab « mensibus profusis sæpè copiosè viderint similiter febrim accendi » page 133.

devient pour la nature (1) une occasion de céder à l'influence des causes épidémiques, causes dont l'effet eût été nul dans tout autre temps ; aussi est-ce une précaution extrêmement importante quand on veut exciter la fièvre dans la vue de guérir quelque maladie, que celle d'éviter le temps où il règne des épidémies qui se joindroient presque nécessairement à la fièvre qu'on auroit excitée et qui la compliqueroient d'une manière pernicieuse (2) : cette précaution dont on n'a pas parlé, et qu'il est quelquefois très-difficile d'observer, rendra toujours fort incertaine et d'un événement très-douteux cette méthode que l'on propose, d'appliquer la fièvre comme moyen de guérison de différentes maladies (3). *Vid. Dumas.*

Et ce que nous disons ici sur la cause de la génération des fièvres puerpérales, est confirmé

---

(1) Devient pour la nature. . . Il paroît que c'est aussi l'opinion de *Vanden-Bosc*, cité par *Finke*, *de feb. bil. anno* page 51 ; il cite *Vanden-Bosc*, page 141.

(2) M. *de Haen* remarque très-bien que les mêmes causes produisent sur différens sujets des fièvres toutes différentes, selon la disposition différente où le corps se trouve ; (tome 5, page 367).

(3) M. *de Haen* dit fort sagement que la fièvre considérée comme moyen de guérison doit être rangée dans la classe de ces moyens extrêmes qu'on ne peut employer que dans les cas extrêmes, tome 5, page 159.

par le temps de l'apparition de cette fièvre; car cette fièvre, de quelque nature qu'elle soit, paroît communément au troisième jour, c'est-à-dire, au temps de la révolution du lait. Au reste, il est évident que l'acte de l'accouchement et les phénomènes qui en dépendent ont des connexions nécessaires avec les maladies qui paroissent alors; et *Hippocrate* a observé que dans ces différentes maladies les jours critiques doivent être comptés du jour de l'accouchement (1).

Le traitement de cette fièvre puerpérale gastrique revient donc à celui que nous avons exposé ci-devant; si la cause matérielle existe dans les intestins, ce que l'on connoît principalement par l'absence des signes qui annoncent la surcharge de l'estomac, comme par exemple le bon état de la langue, du gosier, l'état de la région épigastrique, etc. il faut se contenter de procurer des évacuations par les selles; il

---

(1) *Martian* & *Piquer* sont d'une opinion opposée, & ils croyent que dans la doctrine d'*Hippocrate* les jours doivent être comptés du commencement de la maladie, & non du jour de l'accouchement; *Piquer*, prog. page 231, *Martian*, page 333, prog. tome 2, n°. 215.

Gorter, com. in prog. *Hipp. Vallesius*, épid. page 58, & son sixième livre des commentaires.

faut donc donner fréquemment des lavemens (1) et des purgatifs doux, comme la manne, que l'on peut aiguiser cependant avec quelques sels, comme le sel cathartique amer, et autres sels analogues ; on emploie assez familièrement les huileux, et les Anglais sur-tout ont vanté depuis peu l'huile de ricin, qui est un purgatif très-doux, dont on fait beaucoup d'usage dans les isles de l'Amérique ; mais il faut avoir soin d'enlever la pellicule qui enveloppe les graines de ricin ; sans cette précaution, l'huile qu'on en exprime devient un purgatif drastique. M. *Léak* employoit communément la formule suivante :

Prenez huile de ricin, battue avec un jaune d'œuf, une once ; magnesie de sel d'epsom, deux dragmes ; manne choisie, trois dragmes ; eau d'hissope, huit onces, trois cuillerées, toutes les deux ou trois heures.

Prenez huile de ricin demi-once, mucilage de gomme arabique deux dragmes, eau de menthe poivrée, une once ; teinture de quinquina, de petite cardamome, chacun une dragme ; sirop d'écorce d'orange, demi-once, quelques cuillerées : formule de *Cauven* pour purger dans la mélancolie.

(1) Par rapport aux lavemens, il faut remarquer, d'après l'observation de Vandenbosch, qu'ils augmentent quelquefois tous les accidens dans les cas d'affection vermineuse.

M. *Stoll* fait peu de cas des huileux dans les affections gastriques bilieuses ; cependant ils peuvent devenir utiles dans les cas d'irritation vive, et sur-tout quand ils procurent des évacuations.

Si la turgescence est établie dans l'estomac, ce qui arrive le plus souvent, il faut tout d'un coup procurer le vomissement : une précaution essentielle, c'est d'administrer l'émétique dès la première invasion ; cette circonstance, dans le moment de l'administration de l'émétique, est quelquefois indispensablement nécessaire pour prévenir les épanchemens laiteux qui peuvent se faire très-promptement ; ces épanchemens ne sont point la cause de la maladie, comme l'ont voulu *Levret* et *Puzos*, mais ils en sont les effets, et ils dépendent de ce que le cours du lait étant interverti et changé, cette humeur, ou du moins une partie, se porte vers les organes qui sont irrités par la cause matérielle de la maladie : aussi ces dépôts laiteux se font très-généralement dans le bas-ventre, et très-généralement dans les organes intérieurs de la génération, qui sont le plus fatigués par l'acte de la grossesse et de l'accouchement, et ils se font aussi souvent dans d'autres parties fort éloignées qui éprouvent l'action sympatique des viscères du bas-ventre primitivement

affectés (1). On a beaucoup parlé de la méthode de M. *Doublet*, qui consiste, dès que les premiers symptômes de l'invasion paroissent, à administrer l'*ipécacuanha* à la dose de quinze

(1) Nous avons dit que les spasmes, qui gênent le libre mouvement des sucs lymphatiques, & qui peuvent déterminer des congestions de ces sucs, & ultérieurement des épanchemens & des dépôts, sont le plus souvent déterminés par quelque cause humorale, & très-éminemment quand les fièvres puerpérales sont épidémiques; il paroît que de ces causes la plus fréquente s'est l'amas de bile ou de pituite dans les premières voies : ces spasmes peuvent aussi exister seuls; & pour prévenir les dépôts laiteux, il y a des circonstances où il faut s'occuper exclusivement de cet état nerveux : cet état a été bien décrit par *Sydenham*, dans son épître au Docteur *Cole*, sous le nom de suppression des vidanges; les femmes délicates & vaporeuses, qui se lèvent trop-tôt après leurs couches, & qui ressentent du froid, éprouvent une diminution dans l'écoulement des vidanges, & même leur suppression totale qui donne lieu à une grande quantité d'accidens nerveux qui, très-souvent même, décide une fièvre qui prend le caractère de la fièvre établie épidémiquement : « In febrem incidunt quæ vel ea [illegible] quæ tunc » grassatur [illegible] epidemicarum [illegible], vel ab ea [illegible] » [illegible], page 279 ». Aussi recommandoit-il religieusement à toutes les femmes sujettes aux vapeurs de ne pas sortir du lit avant le dixième jour après l'accouchement; il recommande de traiter cet état avec beaucoup de ménagement, & il observe sur-tout qu'il ne comporte point de grandes évacuations; il appliquoit sur l'hypogastre un emplâtre anti-hystérique, donnoit intérieurement des anti-hystériques, la *mithridate*, le safran, le castoreum; mais sur-tout l'opium combiné avec l'asa fœtida; mais il recommande, comme la précaution la plus essentielle, de ne pas insister sur ces remèdes lorsqu'ils ne produisent pas promptement leur effet; il tentoit aussi des lavemens de lait & de sucre, mais qu'il ne répétoit pas trop : quand ces tentatives

grains donnés en deux prises à une heure et demie d'intervalle ; on soutient l'effet de ce remède par l'usage d'une potion huileuse composée de deux onces d'huile d'amandes douces, d'une once de sirop de guimauve et de deux grains de kermès minéral ; le lendemain il est le plus souvent nécessaire de répéter l'ipécacuanha et la potion de la même manière ; quelquefois on est obligé d'y recourir jusqu'à trois ou quatre fois lorsque les symptômes persistent. La boisson doit être simple, telle qu'une eau de graine de lin ou de scorsonère édulcorée avec le sirop de limon : le septième ou le huitième jour de la maladie, on purge avec deux

---

étoient sans succès, il abandonnoit la maladie à la nature, & [illegible] de temps.

Il faut le plus souvent dans la fièvre pourprée joindre aux remèdes appropriés les anti-spasmodiques, comme l'opium, la teinture de castoreum, la liqueur minérale d'*Hoffman*, les infusions de [illegible] ; car, comme nous l'avons dit, on doit considérer l'état nerveux comme un des grands élémens des maladies pourprées ; il paroît sur-tout que le camphre convient éminemment à titre d'anti-spasmodique : vous savez que M. *Pomme* l'a beaucoup vanté dans les affections de la matrice ; M. *Fouchs* rapporte qu'il régnoit dans un hôpital de *Vienne* une fièvre pourprée extrêmement meurtrière, en [illegible] ; M. *Stork* consulté, défendit la saignée ; il donnoit intérieurement le camphre, le quinquina & le nitre à hautes doses, & des lavemens à moitié dose avec un gros de camphre, deux gros de gomme arabique, à garder aussi long-temps qu'il étoit possible ; ce traitement eut un grand succès.

onces de manne et un gros de sel de duobus, purgatif qu'on répète trois ou quatre fois, et qu'on réitère suivant le besoin; telle est la méthode de M. *Doulcet*, qui n'est point du tout particulière à ce médecin, et sur-tout qu'on a eu grand tort de vouloir donner comme une méthode spécifique (1), elle ne peut s'appliquer qu'à la fièvre puerpérale gastrique que nous considerons ici, et non pas à toutes les formes que cette fièvre peut présenter. M. *White* remarque très-bien qu'il y a presque autant de descriptions de la fièvre puerpérale qu'il y a d'auteurs qui en ont écrit; c'est qu'en effet la fièvre puerpérale n'est point assujettie à être constamment produite et entretenue par une seule cause identique.

Il est de la plus grande importance que les nouvelles accouchées évitent de se tenir trop chaudement, que l'air soit souvent renouvellé, qu'elles se tiennent le plus souvent sur leur séant, et qu'elles se tiennent hors du lit le plus qu'il leur sera possible, qu'elles ne prennent pas une grande quantité de boissons tièdes; le bas ventre ne doit être serré que foiblement.

---

(1) Ces prétentions de M. *Doulcet*, répétées par les médecins françois, ont exposé la médecine françoise à la juste dérision des médecins étrangers : *Selle*.

Si le lait se porte en grande quantité aux mammelles, il faut le faire tirer soit en faisant teter l'enfant, soit de quelque autre manière; cependant si les mammelles sont très-gorgées et extrêmement douloureuses, il ne faut point l'évacuer par de fortes succions qui augmenteroient l'irritation; et il faut faire des applications émollientes, comme par exemple, de linges trempés dans de fortes décoctions de mauves souvent renouvellées: ces applications suffisent souvent pour décider l'écoulement spontané du lait.

Les incommodités du lait (et nous avons déjà dit que tous les maux auxquels les femmes sont sujettes après leurs couches, ne peuvent être rapportés à cette cause) sont nulles pour les femmes qui nourrissent; dans celles qui ne nourrissent point, pour prévenir les ravages du lait, les meilleurs moyens consistent à en diminuer la quantité par un régime peu nourrissant, et à déterminer son mouvement vers les intestins par des purgatifs doux fréquemment répétés. (Diète sévère pendant quelques jours, boire peu, tenir le ventre libre, frotter les mammelles deux ou trois fois par jour avec de l'huile chaude: *Hamilton*, traité des accouch. journ. Anglais 1781, seconde part. pag. 108.)

Dès que la fièvre de lait paroissoit sur son déclin, *Levret* étoit dans l'usage de donner chaque

jour l'arcanum duplicatum à la dose de deux gros, divisés en quatre prises dans un verre de décoction de capillaire; il continuoit l'usage de ce remède jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de lait dans les mammelles, et qu'il n'y eût aucune apparence de son épanchement dans quelque partie. On a publié dernièrement, sous le nom d'anti-laiteux, un remède de feu M. Veisse, dont vous pouvez voir la composition dans les mémoires de la société royale de médecine, année 1780, pag. 334.

Prenez aristoloche ronde, racine de fougere mâle, souci de vigne, persicaire, feuilles de millepertuis avec la fleur, pervenche, bétoine, verveine, une poignée répondant à une once environ de chacune de ces substances.

Feuilles et fleurs de serpolet, primeverre, guis de chêne, lauréole, polypode de chêne, gallicum luteum, fleurs de tilleul, racine de grande scrophulaire, une forte pincée répondant à un ou deux gros de chacune.

Ces substances étant bien mêlées, et la racine écrasée, on prend du tout un gros, que l'on met dans une cafetière de terre, avec une chopine de petit lait bien clarifié, ajoutant depuis demi-gros de sel d'epsom jusqu'à deux gros, suivant la force et le tempérament; demi-gros de follicules de séné pour les personnes délicates, ou demi-gros de séné pour celles qui

sont plus fortes ; on fait infuser le tout pendant deux heures à un feu modéré sans le laisser bouillir ; ensuite on les retire du feu, on couvre bien la cafetière jusqu'au lendemain matin ; on passe alors le petit lait, et on le partage en deux verres que l'on fait prendre à la malade à une heure de distance l'un de l'autre : on supprime l'usage de ce remède pendant les règles ; il doit procurer trois ou quatre évacuations par jour : si la dose indiquée ne suffit pas pour cette évacuation journalière, on l'augmenteroit suivant le besoin ; si le remède fait trop d'effet, on n'en prendroit qu'un verre ; chaque huit jours on purge avec deux onces et demie de manne et quatre gros de sel d'epsom dans une infusion de chicorée sauvage et de cerfeuil : on continue ce remède pendant quarante jours ; on observe fréquemment des grumaux laiteux dans les déjections, et un dépôt laiteux dans les urines.

Correction proposée par la société ; prenez sommités fleuries de sureau, de caille-lait, la fleur jaune de millepertuis, de chaque un scrupule, follicules de séne, sel d'epsom, de chaque un demi-gros jusqu'à un gros ; on fait infuser le tout pendant huit à dix heures dans une livre de petit lait, qu'on partage en deux prises, qu'on donne à la distance d'une heure l'une de l'autre. Une heure après la dernière prise, la malade

malade peut déjeûner avec une croûte de pain et un bouillon. Le régime consiste à se priver de ragoûts, de laitages, du fruit, de crudités ; le vin doit être fort trempé ; le soir on prend un potage.

Je finis ici le traité des fièvres gastriques bilieuses : je remarque que parmi les accidens qui en dépendent, un des plus ordinaires c'est l'érésipelle, et sur tout l'érésipelle qui occupe la face : « Satis mihi experimentis esse edoctus » videor, ut pronunciem in capitis erysipelate » si quando cerebro tentato oboriatur coma, » delirium, nervorum distensio, aut nullam » esse salutis spem, aut purgantia maximè » profutura : neque in his rerum angustiis » expectandum esse, dum vel febris lenita » sit, vel tumor planè subsederit ». *Galien*, Methodus medendi, lib. 14, cap. 2. *Freind. Brocklesby. Bianchi. Tissot. Schroëder.*

CHAPITRE VII.

Fièvre bilieuse générale.

LES humeurs, et plus généralement, la substance dont le corps est composé, est éminemment portée à la dégénération bilieuse ; le

plus communément cependant, cette tendance est sans effet, parce que les produits excrémentitiels qui en résultent sont emportés hors du corps à mesure qu'ils se forment par l'action convenablement soutenue des organes sécrétoires, et sur-tout par l'action des reins, du foie, qui, dans le plan de la nature, sont destinés à prévenir l'établissement de la dégénération bilieuse.

Et cette disposition qu'ont les humeurs animales à se tranformer en bile, peut même être démontrée par des considérations chimiques; car, comme l'ont très-bien remaqué *Stahl* et *Bianchi* (et ce sont parmi les modernes les auteurs que vous pouvez lire avec le plus de fruit sur la théorie et sur la pratique des affections bilieuses, (la dissertation de *Stahl* de febribus biliosis, t. 5. *Theses prat. ab hallero*; l'histoire du foie de *Bianchi*, et sur-tout ses commentaires sur *Guidetti*) le sang, et surtout la partie qui le colore, est chargée de graisse ou de phlogistique, comme parloit *Stahl*, et cette graisse se trouve aussi en très-grande quantité dans la bile (1).

(1) Voyez [illegible], p. 165; [illegible] de Bianchi qu'il cite : « Nec [illegible] » [illegible] in febribus [illegible], [illegible] » multiplicationem [illegible] videri [illegible] qui [illegible]

Cette dégénération bilieuse des humeurs, ou plutôt de la substance animale, qui subsiste toujours, mais qui subsiste sans effet dans l'état ordinaire, peut se fortifier, s'augmenter d'une manière vicieuse; et cette dégénération vicieuse dans son excès, peut, ou bien se développer spontanément, ou bien être décidée par l'impulsion des causes extérieures, ou procatar-

---

» tantùm erronè positionem bilis esse remotum principium
» quem ille ejusdem sanguinis sulphur [illegible] fuerunt » Inst. Hip. part. 5.

» Bilis latiore sensu antiquioribus præcipue, denotavit substantiam in sanguine repræsentatam, pinguem, teneram, subtilem, penetrantem, quæque & suâ naturâ valdè mollis & mobilis existit. . non inepti etiam habiti qui ita ad sensum suum reduxerunt hæc alterius et per bilem sic intellectam quodcunque [illegible] non parte [illegible] quiddam ac impetum perturbare valuerunt. Ibi vero quæ bilis in sanguine præsens materia, quæ principium maximis ejus constituit, nempè substantia sulphurea seu pinguis ejusdem, quæ ex suâ propriâ indole & quantitate singulari mixta adhuc ita se habent, tenera quidem, benigna, & temperata agnosci potest; quando vero sanguis naturæ [illegible] denique et mixtione suâ exsolvitur ibi hæc ipsa quoque substantia cum salinis particulis, e salibus terreis unita, hæc ipsa mox servatis intimiùs coagmentata, constituit bilem excrementitiam ». *Stahl.* Ce que les anciens disoient de la bile existante dans les humeurs, n'est point chimérique, comme l'ont avancé des ignorans, mais doit s'entendre du principe sulphureux ou phlogistique, qui n'altère point leurs qualités tant qu'il est intimement combiné avec leurs autres principes, mais qui devient excrémentitiel dès qu'il est dégagé de la mixtion, & uni avec les molécules salines produits de la décomposition de la substance terreo-aqueuse.

tique, comme on parle dans l'école ; mais, quoi qu'il en soit de ces causes, vous voyez qu'elles ne font qu'ajouter à une disposition qui préexiste dans le corps (1), que le corps ne se prête à leur action qu'en vertu de sa constitution ou de ses qualités naturelles, ce qui détruit tout d'un coup les explications qu'on donne communément de la manière d'agir de ces causes, et ce qui prouve combien sont peu fondées les vues de traitement d'une maladie, quand elles sont exclusivement déduites des causes extérieures, considérées en elles-mêmes d'une manière absolue, ou seulement dans leur rapport physique ou chimique.

La dégénération bilieuse de la substance animale dépend exclusivement du principe qui l'a formée ce qu'elle est ; et les moyens d'opération de ce principe nous sont également inconcevables, soit qu'il la conserve dans l'état naturel

(1) Les fièvres ardentes, disoit Galien, ne sont pas dues à la rétention des sucs bilieux excrémentitiels qui se forment [illegible] la production augmentée de ces sucs par la chaleur [illegible] des viscères & des vaisseaux (& c'étoit la distinction qu'il mettoit entre les fièvres ardentes continues & les fièvres intermittentes). « Nam ardentes non putridi solum [illegible] [illegible] sed calore in vasis, [illegible] & visceribus [illegible] [illegible] comm. in [illegible] epid. lib. 1, com. 2, n°. 29.

ou ordinaire, soit qu'il la frappe de l'empreinte sensible de différentes lésions qu'il ressent, qu'il éprouve.

Cette affection indéterminée, par laquelle le principe de vie tend à changer en bile la substance qu'il pénètre et qu'il anime, est la cause réelle de toute les affections bilieuses ; et comme cette affection peut se faire ressentir plus spécialement dans telle partie ou dans telle autre, cette cause peut décider des maladies qui sont essentiellement les mêmes quoiqu'elles soient très-différentes par leur apparence ou par les symptômes qu'elles déterminent, et aussi par les dangers plus ou moins grands qui les accompagnent; c'est ainsi que nous avons vu ci-devant que l'affection phlogistique ou inflammatoire, aussi inconcevable pour nous dans sa nature que l'affection bilieuse, pouvoit ou bien s'établir dans la masse entière des humeurs, ce qui constitue la fièvre inflammatoire générale, ou bien appuyer et circonscrire son action sur un organe déterminé, ce qui constitue les différentes espèces de fièvres inflammatoires particulières : fièvres pleurétiques, péripneumoniques inflammatoires, etc.

Hippocrate, dans son premier livre des épidémies, décrit une constitution bilieuse, et il remarque que cette constitution décidoit d'abord une fièvre ardente ou bilieuse générale; c'est-

à-dire, une fièvre dans laquelle la dégénération bilieuse s'exerçoit plus spécialement dans la masse entière des humeurs que contiennent les vaisseaux, et que vers le commencement de l'hiver cette constitution produisoit très-généralement des frénésies. *Galien* dit très-bien dans son commentaire (1), que cette frénésie étoit une affection de même ordre que la fièvre ardente, et que toutes les deux dépendoient d'une même espèce de dégénération, qui dans la fièvre ardente s'exerçoit dans les vaisseaux, et qui dans la frénésie s'exerçoit dans la substance même du cerveau et de ses membranes; et très-probablement la fièvre ardente étoit déterminée à porter son impression sur la tête vers le commencement de l'hiver, d'après la foiblesse relative qu'introduit généralement dans la tête cette partie de l'année; car nous avons déjà observé que chaque saison de l'année affoiblit relativement différens organes; que la fin de l'automne et le commencement de l'hiver affoi-

(1) « Si vero totius corporis supra modum calefacta [illegible] « biliosis humiditates [illegible], in toto corpore fiet quæ cau- « son (*fièvre ardente*) dicitur affectio; si vero in [illegible] « [illegible] corporis parte [illegible] ea fiat, [illegible] qui [illegible] « [illegible] affectus quispiam erit; *Galien*, comm. 4, *Hipp. de vict. rat. in morb. acut.* [illegible], page 503.

blissent la tête; que la fin de l'hiver et le commencement du printems affoiblissent la poitrine; que l'été et l'automne affoiblissent le bas-ventre; et c'est par cette raison, comme l'a très-bien observé *Sydenham*, que quoique généralement parlant, les différentes saisons de l'année ne déterminent point par elles-mêmes le caractère des constitutions épidémiques, cependant elles impriment à ce caractère des modifications bien remarquables, parce qu'elles appliquent et dirigent leur action sur tel ou tel organe, dans lequel elles introduisent une débilité relative « hæc plus satis evincunt, (dit fort sagement » *Sydenham*) quàm sit difficile certam febris » speciem omni tempore è phenomenis elicere » (pag. 118), tant il est difficile, comme le dit judicieusement *Sydenham*, de connoître l'espèce réelle d'une fièvre par ses symptômes concomitans. J'ai déjà eu occasion de vous parler de l'insuffisance et même du danger de la méthode purement symptômatique.

Il paroît que la dégénération bilieuse, au moins dans son état de pureté, étoit beaucoup plus fréquente chez les anciens qu'elle ne l'est de nos jours; aussi la fièvre tierce qui offre, pour ainsi parler, l'affection bilieuse par excellence, ne se trouve-t-elle presque plus dans son état de pureté et de simplicité parfaite que dans les descriptions que nous en ont laissé les anciens,

comme *Mercurialis* l'avoit observé à *Rome*, et comme tous les praticiens ont occasion de s'en convaincre : ce changement vraiment remarquable qui s'est opéré dans le système entier des maladies, remonte au seizième siècle, et plus précisément à l'année 1552 : c'est aussi à cette époque que se faisoit l'éruption du mal vénérien, ou que du moins cette maladie prenoit un nouveau degré de force et d'activité qui a fait croire à quelques auteurs que c'étoit une maladie nouvelle : opinion qui a été combattue avec avantage par d'excellens auteurs modernes.

Cette plus grande fréquence des affections bilieuses chez les anciens, avoit fait croire à quelques-uns que la bile étoit la cause générale et unique des fièvres humorales ou putrides, (car ces deux mots étoient synonimes chez les anciens) et c'est une opinion que quelques modernes ont adoptée. *Galien*, dans son traité des fièvres (lib. 2.) remarque avec raison que la bile ne produit pas généralement la fièvre, et par exemple, qu'il n'y a pas nécessairement de la fièvre dans la jaunisse, quoique la quantité de bile soit alors très considérable ; et de plus, qu'il seroit absurde de supposer dans les fièvres décidément quotidiennes ou quartes autant de disposition à la bilescence que dans les fièvres tierces ou ardentes ; et qu'en un mot chaque

espèce de fièvre putride reconnoît pour cause une dégénération différente : « Singulas putridas » febres proprias sibi ipsis causas determi» nare neque à singulâ causâ nimirum bile » flavâ fieri omnes posse ». (de diff. feb. liv. 2, cap. 1).

Hippocrate disoit, avec plus d'apparence de vérité, que toutes les fièvres dépendent ou de pituite ou de bile ; et cette assertion d'*Hippocrate* peut recevoir un nouveau degré de probabilité des observations du célèbre M. *Werloff*. M. *Werloff* a expérimenté que les fièvres intermittentes (et les fièvres de cette espèce, relativement à leur cause matérielle, quand il y a une cause de cette espèce, et qu'elles ne sont pas purement nerveuses, sont de même ordre que les continues), de quelque manière qu'elles soient traitées, et soit qu'elles s'arrêtent spontanément, soit qu'elles cèdent à l'action du quina, laissent un germe dont le développement tend à se faire, au bout d'un intervalle de temps, toujours le même pour chacune des espèces de ces fièvres.

L'époque du développement de ce germe fébrile tombe sur la troisième semaine par rapport à la fièvre tierce, et sur la quatrième semaine par rapport à la fièvre quotidienne et à la fièvre quarte : de cette observation, *Werloff* a conclu que les fièvres quartes et les fièvres quotidiennes

étoient de même espèce, ou que du moins elles avoient entr'elles de grandes affinités, et dès lors il n'a admis que deux types dans la nature humaine, savoir, le type quotidien qui règle la marche de toutes les affections muqueuses ou attrabilaires; et le type tierçaire qui règle la marche des affections ardentes et bilieuses; ce qui réduit aussi, comme le faisoit *Hippocrate*, la plus grande partie des fièvres à deux causes principales; savoir, à la dégénération muqueuse ou pituiteuse, et à la dégénération bilieuse, et ce sont en effet les causes les plus ordinaires des fièvres auxquelles il faut cependant ajouter la constitution phlogistique dont nous avons parlé fort au long.

La nature des affections bilieuses n'est point nécessairement assujettie à une marche uniforme et toujours la même; ainsi, *Galien* comptoit avec raison parmi les fièvres bilieuses, d'abord une fièvre décidément continente, c'est-à-dire, une fièvre qui se soutient toujours au même degré de vigueur, ou qui du moins n'éprouve point dans son développement d'alternatives réglées de repos et d'action (1); et cette fièvre

(1) *Hippocrate* compte aussi parmi les fièvres bilieuses, les fièvres quotidiennes, la tierce, la quarte & la continente, *de nat. hom.* n°. 17; *Coracre*, *Martian*, vers. 272, *de morb.* lib. 2, *sect.* 2, vers. 163, *Martian*.

peut être comme la continente inflammatoire, ou homotone quand elle se soutient constamment au même degré d'intensité depuis le moment de l'invasion jusqu'à la terminaison ; ou anabatique, quand depuis le commencement jusqu'à la fin elle augmente par un progrès toujours uniforme ; ou paracmastique, quand elle diminue toujours par un progrès aussi uniforme.

Il comptoit aussi parmi les fièvres bilieuses, les fièvres intermittentes tierces, dont le caractère est de débuter par un frisson ; et ces fièvres peuvent se prolonger ou se compliquer avec des fièvres de même nature ou des fièvres d'espèces différentes.

Enfin, les continues proportionnées qui éprouvent des redoublemens de trois jours en trois jours, lesquels se font sans frisson, c'est ce que *Galien* appeloit tritéophées.

Ceci confirme pleinement ce que nous avons dit, savoir, que pour déterminer l'espèce d'une fièvre il ne faut pas tant avoir égard au mode de son mouvement ou à sa marche, quoique ce soit une circonstance considérable, qu'à l'ensemble ou à la collection totale des phénomènes qu'elle développe.

Les causes qui semblent disposer aux affections bilieuses sont l'impression long-temps sou-

tenue d'un air très-chaud ou très-sec (1); cependant nous ne pouvons point raisonner sur la manière dont cette cause agit pour produire la fièvre bilieuse : nous ne pouvons pas dire, par exemple, comme l'ont fait quelques-uns, que le feu très-agité, très-subtil, dont l'atmosphère est pénétré, en se communiquant au corps par le moyen de l'air, enflamme les humeurs, parce que nous ne pouvons appercevoir aucune relation entre des particules de feu en mouvement et la nature de la bile, parce que l'air excessivement chaud et sec ne produit pas toujours cet effet, et que les observations de *Sydenham* ont démontré qu'à la rigueur il n'y a point de rapport constant et nécessaire entre les qualités sensibles de l'air

---

(1) Nous avons dit qu'une constitution humide, long-temps soutenue, affoiblit les organes digestifs, & qu'une constitution sèche porte principalement sur la masse entière des humeurs; ainsi, un état de l'air chaud & humide donne des fièvres bilieuses gastriques, & un état chaud & sec des fièvres bilieuses générales.

Cette fièvre des Européens transportés dans les pays chauds prend des formes bien différentes, selon que la constitution est sèche ou humide : lorsque l'air est fort humide, comme il l'est principalement en Afrique, la fièvre est décidément rémittente, & elle intéresse principalement les premières voies; les vrais moyens de s'en préserver sont de se garantir de l'humidité, principalement de celle de la nuit, de corriger l'humidité de l'air par des feux aromatiques, & sur-tout de tonifier les organes digestifs.

et la nature des maladies régnantes ; enfin, parce que quand l'air chaud et sec produit des maladies bilieuses, ce n'est jamais qu'en renforçant une disposition qui existe déjà dans le corps, et qui, indépendamment de toute cause extérieure, pourroit se développer spontanément et par la seule force de la nature.

Les causes qui concourent encore à la production des affections bilieuses, sont de la part du corps l'âge de la jeunesse, un tempérament sec, ardent, et d'une sensibilité excessive, l'habitude de se livrer à des travaux forcés de corps et d'esprit, de prendre peu de nourriture, et des nourritures échauffantes du règne animal (1), de boire des liqueurs, de prendre des alcalis, des mets de haut goût et fortement épicés, le peu d'usage, et mieux encore la privation des végétaux. (*Grant*, tome 2, page 41) (2).

L'usage du mercure, de l'antimoine et des terreux absorbans, semble disposer à la dégé-

---

(1) Les fièvres gastriques bilieuses se transforment très-généralement en fièvres bilieuses générales ; *Stoll*, tome 1, page 137.

(2) On a remarqué, dit M. *Grant*, que le pauvre peuple de Bengale, qui vit uniquement de fruits, de riz & de lait, n'est pas si sujet aux fièvres & à la dyssenterie que les gens riches qui se livrent à la bonne chère, & font un grand usage de mets de haut goût.

nération bilieuse ; et c'est peut-être pour cette raison que le mercure dispose la petite vérole à prendre un caractère pernicieux, comme l'avoient dit les médecins d'*Edimbourg*, et comme l'a vérifié *de Haën*, (t. 1, p. 161) ; mais il paroît que ces observations ne doivent s'entendre que de la petite vérole qui s'établit dans la constitution putride ou bilieuse ; car, d'ailleurs, ce fait n'est pas constant, à beaucoup près, et il y a au contraire bien des inoculateurs qui font entrer les préparations mercurielles dans le traitement prophylactique et curatif de la petite vérole inoculée ; et M. *Cotunni* assure qu'il a toujours vu d'excellens effets de l'*æthiops* minéral, qu'il donnoit constamment à la dose de dix grains chaque jour (1), dès que l'éruption commençoit à se manifester.

---

(1) Les pilules préservatives de *Boërh.* sont : ℞ mercure sublimé bien préparé, camphre, extrait opium d'aloès, de chacun quinze grains, résine de gayac vingt-cinq grains, F. pill. du poids de deux grains ; il en fait prendre deux fois chaque semaine, le lundi et le vendredi au soir pendant quatre ou cinq semaines, & même sept fois chaque semaine ; la dose est de huit pilules pour les enfans de deux ans, quatre pilules pour les enfans de trois ans, cinq pilules pour ceux de dix ans : dès qu'il paroît des signes de petite vérole, il suspend l'usage de ces pilules.

Cela prouve donc que les mercuriaux ne sont point aussi contraires dans la petite vérole que le dit M. *de Haën*, & ce qu'il

Ces causes n'agissent pas non plus d'une manière rigoureuse et nécessaire ; cependant elles méritent une grande attention, et elles fournissent des données qui vont à lever les équivoques que la maladie peut présenter ; mais ces données ne sont autre chose que des présomptions qui, pour se transformer en certitude, ont besoin d'être confirmées par l'examen ultérieur de la maladie étudiée dans l'ensemble des phénomènes qui l'accompagnent.

Galien, dans son commentaire *de victu in acutis*, dit avoir vu plusieurs jeunes gens d'un tempérament sec, tomber dans des fièvres ardentes par un excès de vin, d'autres par un usage excessif d'alimens salés ou fort épicés, d'autres par une boisson abondante de moût, d'autres par une colère vive ou des veilles prolongées.

Il seroit bien plus important de connoître les moyens que l'on pourroit employer avec avantage pour prévenir ces affections, et comme le disoit très-bien *Hippocrate* « Quæcumque morbis « præsentibus ritè peraguntur, ea meliùs essent

---

dit ne doit s'entendre que de la complication de la petite vérole avec la diarrhée bilieuse ; car, comme nous le verrons dans la suite, la petite vérole n'[illegible] guère que relativement aux différentes causes matérielles avec lesquelles elle peut se combiner.

» aut incipientibus aut imminentibus pera-
» gantur ». La partie la plus intéressante de la médecine seroit celle qui auroit pour objet de prévenir les maladies ; car une fois qu'elles sont établies et parfaitement consommées, il faut avouer que les secours de l'art se réduisent à peu près à suivre et favoriser les procédés que la nature emploie pour les détruire, à soutenir les forces et à entretenir doucement la liberté de tous les organes sécrétoires, si elles ne sont pas seulement bornées aux premières voies, et qu'elles ne soient point phlogistiques. (Mais nous avons déja remarqué avec *Baglivi*, que ces connoissances manquent entierement à la médecine, qui n'a presque point de moyens de reconnoître l'espèce réelle de maladie dans l'ensemble des symptômes qui la préparent et qui l'annoncent, etc.)

Melitor, dans la description qu'il a donné d'une fièvre des camps, et qui étoit une fièvre bilieuse, remarque que l'esprit de vin, dans lequel on mettoit infuser de l'absynthe, étoit un excellent préservatif : en sorte que les régimens qui en faisoient usage n'avoient journellement que huit ou dix malades, au lieu de quatre-vingt et cent qu'ils avoient au-paravant; on en prenoit un petit verre le matin à jeun et autant le soir. Le même Auteur rapporte que l'observation a démontré une vertu sem-

blable,

blable, et peut-être encore plus puissante dans l'essence de quinquina : un chirurgien se garantit de la peste, à Marseille, par l'usage du quinquina ; M. le Comte de *Bonneval* se préserva avec toute sa suite, durant plusieurs années, par le moyen de l'essence de cette écorce, des fièvres putrides et malignes si communes dans les endroits marécageux de la Hongrie qu'il habitoit ; le quinquina fortifie l'estomac et corrige l'acrimonie de la bile. (Journ. des savans, Décembre 1751.)

Cependant dans les lieux marécageux, où l'on a lieu de craindre des fièvres intermittentes pernicieuses, il vaut mieux, comme nous l'avons déjà dit, d'après *Lancisi*, employer d'autres toniques que le quinquina, parce qu'il est à craindre que par l'habitude ce remède n'ait plus d'effet, ce qui deviendroit un grand mal, puisque contre ces fièvres, dont la malignité dépend du génie périodique, l'art n'a pas d'autres secours à employer que le quinquina.

Mais les moyens prophylactiques les plus puissans consistent à purifier l'air, à écarter tout ce qui peut troubler le mouvement de la transpiration, à éviter l'air humide de la nuit : la sobriété, la tempérance, la gaieté, la tranquillité d'esprit, l'usage des acides végétaux, des fruits de saison.

Le même Auteur nous dit que quelques soldats burent de l'urine pour se préserver de cette fièvre ; la fièvre fut plus vive, plus opiniâtre, plus dangereuse : une circonstance assez remarquable, c'est que par ce moyen ils devinrent presqu'insensibles aux médicamens les plus actifs, en sorte que huit grains de tartre émétique ne décidoient communément aucune évacuation.

CHAPITRE VIII.

Fièvre bilieuse générale.

La cause réelle des affections bilieuses est, dans la nature vivante, cette disposition indéterminée, par laquelle elle tend à transformer en bile la substance des humeurs qu'elle pénètre et qu'elle vivifie ; je ne considérerai ici que l'espèce de fièvre qui résulte de cette disposition maladive, appliquée à la masse des humeurs (1), c'est la fièvre ardente proprement

---

(1) « Quam bilis [illegible] per corpus [illegible] » ([illegible]) [illegible] (de morb. lib. 2, n°. [illegible], [illegible], page 100). Cette fièvre

dite ou la fièvre bilieuse générale ; je ne m'arrêterai point aux différentes espèces de fièvres ardentes ou aux fièvres bilieuses particulières qui présentent des affections de même ordre que la fièvre ardente générale, avec les différences déterminées par l'organe sur lequel ces affections s'exercent d'une manière spéciale : je remarquerai seulement qu'en général l'espèce réelle des affections locales ne peut être étudiée que dans la fièvre qui les accompagne, et que la fièvre qui accompagne les affections décidément bilieuses, quelle que soit la partie qu'elles intéressent, a toujours, et dans l'ensemble des phénomènes qu'elle produit, et dans le mode de son développement, des analogies bien marquées avec la fièvre ardente générale dont nous allons donner la description (1). Les fièvres ardentes particulières peu-

---

ardente est bien différente de celle que quelques auteurs ont décrit sous ce nom, & qui est véritablement phlogistique : « *Boerhaavium* sequuti, ardentem, causum, inflammatoriam, « magis quam biliosam consideravisse. »

Hoffmann l'a beaucoup mieux décrit : « Sine praecedente fri- « gore [illegible] ac rigore, cum magno calore, siti, vigiliis, « anxietate & inquietudine [illegible] corporis [illegible] « [illegible] &c « [illegible] « [illegible] « ardent.

(1) Et je suis la nomenclature des anciens : « Quae in sola

vent être appelées inflammations bilieuses ou éryzipélateuses, comme disoient les anciens; en sorte que nous adoptons ici la nomenclature de *Galien*, que nous prenons ici le mot inflammation dans une acception très-étendue et comme exprimant toutes les lésions ou les altérations que la substance des organes peut éprouver, que nous croyons que ces lésions sont de même nature que les lésions que ressentent les humeurs, et que, sous ce point de vue, toutes les fièvres qui ne sont pas seulement nerveuses sont, ou dependantes de la dégénération des humeurs, ou dépendantes d'inflammation, c'est-à-dire, des fièvres humorales ou des fièvres avec affections locales : « Ita ut febris » vel ab aliquo humore putrescente, vel mem» bro inflammationem patiente, et quod in» flammationis vocabulum non sit secundum » antiquam consuetudinem accipiendum ».

Je vous ai déjà parlé de l'observation intéressante de l'illustre M. *Ludwig*, qui a saisi un caractère de différence bien manifeste entre les affections locales réellement inflammatoires,

« [illegible] febris [illegible], [illegible]
» [illegible],
» febris [illegible] » *Galen*, [illegible], lib. 3, page 6.

et phlogistiques dont nous avons parlé ci-devant, et les affections putrides ou bilieuses dont nous parlons maintenant; c'est que, dans les affections de la première espèce, la stase existe plus particulièrement dans les veines. Je vous ai rapporté aussi des observations de *Bonnet*, qui a vu quelquefois, à la suite des fièvres décidément inflammatoires, le système des artères gorgé de sang, tandis que les veines étoient presqu'entièrement vides, et j'en ai conclu que l'affection phlogistique paroissoit affecter plus spécialement le système des artères: et cette conséquence est parfaitement confirmée par les observations de pratique, qui prouvent que, dans les affections locales vraiment inflammatoires, l'artériotomie a beaucoup plus d'effet que la saignée des veines, comme M. *Sims* et beaucoup d'autres l'ont vu dans la frenésie inflammatoire. Voyez *Morgagni* qui, dans les douleurs de tête chroniques, recommande de scarifier le derrière des oreilles, parce qu'il y a dans cette partie une plus grande quantité d'artères.

Sur l'insuffisance de l'anatomie, relativement à la nature de ces affections locales, voyez *Stoll*, t. 2, p. 49.

Sur le caractère de la fièvre qui accompagne l'érysipèle, voyez *Schroëder*, *Selle*.

Je vous ai exposé dans le dernier chapitre

l'ensemble des causes, soit intérieures, soit extérieures, qui semblent concourir à la dégénération de la fièvre ardente, et c'est sur quoi je ne reviendrai pas.

La fièvre ardente générale débute communément par une chaleur vive qui se déploie tout d'un coup, et qui n'est point précédée de frisson. *Hippocrate* regarde même comme éminemment dangereuse une fièvre ardente qui commence par frisson, et cela, peut-être, parce que ce symptôme annonce que la cause de la maladie porte son impression sur quelque organe intérieur, sur-tout sur l'estomac, et très-spécialement sur son orifice supérieur ; car, comme nous l'avons déja remarqué plusieurs fois, d'après la grande corrélation établie entre l'estomac et l'organe de la peau, le frisson, et plus généralement les différentes affections spasmodiques de la peau, sont très-ordinairement des répétitions sympathiques de quelques affections de l'estomac.

Le malade se plaint d'une chaleur insupportable, cependant l'intensité de cette chaleur ne répond point du tout au sentiment d'incommodité qu'elle excite : et c'est ce qui nous faisoit dire ci-devant, que le thermomètre ou les différens instrumens que la phisique peut fournir à la médecine, sont au moins d'un usage bien borné dans l'exercice de l'art, parce que ces

instrumens ne peuvent s'appliquer que sur la qualité de la chaleur qui nous intéresse le moins. La chaleur de la fièvre ardente est donc une chaleur âcre et vivement pénétrante, et c'est une des raisons pour laquelle elle est si difficile à supporter; il est très facile de s'en convaincre, en tenant la main sur un corps pris de fièvre ardente, et sur tout sur les parties que la cause de cette fièvre attaque d'une manière plus spéciale. *Galien* comparoit l'impression que cette chaleur porte à l'organe du tact, à celle que la fumée fait sur les yeux.

Assez souvent cependant les parties extérieures sont refroidies, ou du moins elles sont très-disposées à se refroidir pour peu que le malade s'expose à l'air (1), cet état de refroidissement des parties extérieures, tandis que les parties intérieures sont brûlées et comme dévorées de chaleur, est ce qui constitue la lypirie, qui considérée comme symptôme nerveux, indépendant des causes matérielles, peut dépendre de deux causes bien différentes, ou de l'extinction totale des forces qui ne leur permet pas de porter et d'étendre leur influence sur les parties (et alors ces parties sont dans

---

(1) « Æger extrinsecus quidem frigidus fit, intrinsecus vero » valdè calidus. »

un état de flaccidité et de relâchement extrême, et communément couvertes d'une sueur épaisse qui est sur-tout abondante sur le front et sur le haut de la poitrine) ou bien cet état de lypirie peut dépendre de la vive concentration des forces vers les parties intérieures, et cette concentration est ordinairement décidée dans la fièvre dont nous parlons ici par la surcharge de l'estomac ou des parties voisines (1); car il est très-rare, au moins dans ces climats, dans le principe, que la fièvre ardente se présente dans un état de simplicité absolue et dépouillée complètement de toute affection des premières voies. Nous avons déja remarqué que la turgescence des premières voies est un accident beaucoup plus fréquent de nos jours qu'il ne l'étoit chez les anciens, et nous avons dit que cette différence dépend sur-tout de ce que les

---

(1) Cette concentration peut être décidée par une inflammation intérieure ou par la surcharge des premières voies : « Extremæ partes frigidæ in acuto morbo, aut à nimiâ inflammationis intestinorum magnitudine, aut nativo interno calore » (*Galien*, com. 2, in lib. 3, de morb. vulg. *Hippocratis*, tome 3, page 579).

Il y a communément une tension dans les hypocondres, mais sans tumeur : « Præcordiorum contentio » comme disoit *Hippocrate*; circonstance qui annonce, dit *Galien*, que les parties extérieures ou les muscles du bas-ventre ne sont pas affectés (*ibid.*), mais bien le diaphragme, le foie ou la rate,

moyens diététiques dont les anciens faisoient un usage habituel, comme les bains froids, les frictions, imprimoient à l'organe de la peau une force qui se réfléchissoit par voie de sympathie sur les organes digestifs.

Cet état de lypirie est très-remarquable, relativement à la théorie de la chaleur animale, car on voit bien évidemment que cette chaleur ne se propage pas d'une manière nécessaire comme le fait la chaleur ordinaire (comme l'établissent la plupart des chymistes modernes qui regardent le poumon comme le seul organe de sécrétion du fluide de la chaleur, qui est ensuite porté par le sang à toutes les parties du corps); en sorte que, si dans l'état naturel la chaleur animale est égale dans toutes les parties du copre, c'est que le principe de vie entretient sans cesse, dans chacune, les forces à l'exercice desquelles la génération de la chaleur est attachée: c'est ainsi que nous avons dit en physiologie, d'après les observations de *Morgagni*, de *de Haën* et de quelques autres, que le sang ne pouvoit être décidément froid, lorsque les chairs étoient pénétrées de leur dégré de chaleur naturel et ordinaire: c'est ainsi que l'haleine peut être froide chez les mourans, ce qui dépend, comme disoit très-bien *Galien*, de ce que le poumon, le plus foible des organes, meurt le premier de tous; car la mort

se fait véritablement par une succession bien marquée comme tous les autres actes de la nature.

Dans la fièvre ardente, la soif est fort vive, (« febris ardens cum habuerit... sitis fortis. ») et ce symptôme mérite une grande considération. *Galien* prenoit pour signe pathognomonique une chaleur brûlante et une soif inextinguible ; cette prétention de Galien étoit peu fondée ; car, comme on l'a fort bien remarqué, et en général, comme nous l'avons déjà dit, il n'est point de maladie que l'on puisse réellement caractériser d'une manière précise par un certain nombre de symptômes, et rien ne peut suppléer à l'énumération exacte de tous les symptômes qu'elle présente, quoique dans le nombre des symptômes, il soit très utile de marquer leurs différens degrés d'importance.

Quoique la soif accompagne très - généralement la fièvre ardente, et que ce soit même un des phénomènes qui aille le plus directement à en constater l'existence, ce sentiment peut s'éteindre par différentes causes ; et parmi ces causes, la plus commune c'est le délire, où cet état de l'ame qui ne répond point aux causes extérieures par les sensations accoutumées.

Une autre cause qui peut aussi contribuer à émousser, ou même à détruire complètement le sentiment de la soif, c'est une petite toux

continuelle (1), parce que la toux détermine assidument sur la gorge et les parties voisines un flux d'humeurs, et que d'après les loix de la nature, l'état de desséchement de ces parties est la cause occasionnelle à laquelle répond le plus communément la sensation de la soif, comme nous l'avons exposé ailleurs fort au long.

Nous pouvons déjà remarquer que la soif de la fièvre ardente ne doit point être combattue par des boissons prises en grande quantité à la fois. *Aristote* disoit fort bien dans ses problêmes à cette occasion, que l'eau versée ainsi en grande masse sur un corps pénétré d'une chaleur vive, coule sur ce corps sans le pénétrer et sans produire d'autres effets que de le surcharger d'un poids incommode, à-peu-près comme une pluie forte et abondante, qui tombe sur une terre desséchée, coule sur la surface sans y faire d'impression; cette comparaison d'*Aristote* est grossière et mal entendue, et il vaut mieux reconnoître que les objets de sen-

(1) « Quibus plurimum siccae tusses leviter irritantes in febribus ardentibus fiunt, non multum siti infestantur » aph. 54, lib. 4. Mais cette toux doit faire craindre que l'effort de la maladie ne porte sur le poumon, & ne décide une péripneumonie humide; succession assez ordinaire dans la fièvre ardente quand elle tourne mal.

sation appliqués sur un corps vivant, ne produisent point d'effets nécessaires, que le corps doit se prêter à leur action et s'y prêter d'une manière active, et pour cela, il faut qu'il y ait un rapport entre l'état du corps et les qualités qui doivent l'affecter; en sorte que l'état de chaleur et de dessèchement extrême où se trouve le corps dans une fièvre ardente, est trop éloigné de la qualité rafraîchissante et humectante de l'eau, et, pour que ces qualités fassent enfin leur impression, il faut en modérer et affoiblir l'action, la prolonger et la répéter.

La langue est extrêmement seche, sa surface est inégale et raboteuse (1), elle est communément, dans le principe, d'une teinte blanche jaunâtre, elle prend ensuite une couleur noire qui se fonce de plus en plus à mesure que la maladie avance, et qui s'affoiblit et se dissipe selon les progrès de la coction.

L'urine est d'une odeur forte et fétide, comme la matière de toutes les excrétions, elle est d'une couleur jaune extrêmement foncée, et en général, comme l'a bien dit *Bianchi*, l'inspection de l'urine est une chose importante dans les affections bilieuses : dans les affections

(1) « Febris ardens cùm habuerit . . lingua aspera ac nigra » fit à spiritus caliditate. »

de cette espèce, l'urine est communément plus trouble et d'une consistance plus épaisse que dans les affections décidément phlogistiques; la couleur est aussi d'une teinte jaune ou brune, au lieu qu'elle est d'un rouge fort vif dans les affections phlogistiques; enfin, l'énéorême, ou le nuage qui flotte dans le sein de l'urine, de même que le sédiment qui s'y dépose, sont d'une couleur rouge, et ressemblent à de la brique écrasée; et l'apparence de ce sédiment briqueté, sur-tout quand le départ s'en fait promptement, est même d'un présage heureux et annonce une crise prochaine et salutaire. *Hippocrate* disoit que l'urine qui dépose un sédiment blanc, homogène et bien fondu, pendant tout le cours d'une fièvre, annonce qu'elle se terminera bientôt et qu'elle se terminera heureusement, et il ajoute que le sédiment rougeâtre qui est également uniforme et bien fondu, annonce aussi une terminaison heureuse, mais plus éloignée; c'est que l'urine de la première espèce appartient aux affections décidément phlogistiques, et que l'urine à sédiment rougeâtre ou briqueté, appartient aux affections bilieuses, et qu'en général, comme nous l'avons déjà remarqué, les affections phlogistiques sont des affections plus familières à la nature, et qui se plient plus aisément au travail de la coction.

Le ventre est quelquefois resserré; assez souvent cependant la fièvre ardente est accompagnée de flux bilieux et très-fétides qui, au moins dans le principe, ne font rien pour le soulagement de la maladie, et qui ne vont qu'à épuiser et abattre les forces, à moins qu'il n'y ait complication de saburre dans les premières voies, comme étoient les fièvres ardentes du premier livre des épidémies: « in » febre ardente si alvus erupit, mortale ». (coac. præn. sect. 1, vers. 108, *Martian*, pag. 375).

Les mouvemens du pouls sont extrêmement pressés, mais petits et foibles; la couleur de la peau est jaunâtre, et cette couleur est sur-tout manifeste dans le blanc des yeux dont le plus souvent l'éclat est fort diminué, ils sont couverts de saleté analogue à celle qui se trouve, mais en bien plus grande quantité, et sur les dents et sur les lèvres.

Les yeux sont ordinairement allumés et brillans, ensuite ils deviennent sales, ternes, mais ils portent une impression bien marquée d'inquiétude et de tristesse; les malades sont, en général, tourmentés d'angoisses et de terreurs excessives; et ces phénomènes ne doivent point être regardés comme les effets nécessaires de l'impression de la bile, comme le faisoit *Galien* (cons. *Galien*, differ. lib. 1, cap. 1, de cri-

lib. 2, cap. 6. *Rivière*, prax. med. lib. 17, cap. 2) ; mais ils doivent être considérés comme des symptômes nerveux, comme dit très-bien *Selle* (pag. 166), ils doivent être exclusivement rapportés à la connoissance confuse que l'ame prend du danger imminent dont le corps est menacé, et ils fournissent une preuve nouvelle des relations qui subsistent entre les affections morales et l'état physique du corps. Ce sentiment de tristesse et d'inquiétude prolongée est la véritable cause de la privation du sommeil, ou du moins de ce que le sommeil est extrêmement léger et fréquemment interrompu ; car, comme le sommeil, ainsi que nous l'avons dit en physiologie, suppose une suspension totale d'activité dans les organes des sens, l'inquiétude qu'entretient dans l'ame le danger où se trouve le corps, lui fait imaginer au dehors des objets menaçans et redoutables, et la nécessité à employer constamment ces organes, qui seuls peuvent l'éclairer sur la réalité de ces craintes.

La fièvre ardente se développe par un mouvement continu, et qui n'éprouve point d'alternatives reglées de rémission et de redoublemens, c'est-à-dire, qu'elle est parfaitement continente ; ou bien elle éprouve des redoublemens, et alors ces redoublemens se font le matin, ou se font de trois jours en trois jours ;

mais alors cette fièvre est compliquée d'une affection des premières voies (1), comme cela arrive le plus ordinairement dans nos climats; car, quand elle est absolument simple, et qu'elle ne suppose qu'une altération établie dans le sang, elle se développe d'un mouvement parfaitement uniforme et qui n'éprouve point de rémission; telles étoient les fièvres de sénégal, décrites par *Brouker* et *Vayer*, et dans lesquelles les purgatifs étoient entièrement contraires administrés avant la coction.

Hippocrate remarque que c'est un mauvais signe, lorsque la fièvre ardente éprouve ses redoublemens par jours pairs : « Si circuitus faciant exacerbationes imparibus ... tales constitutiones difficilius judicantur » (de humor. *Cornaro*, n°. 2, pag. 149). *Cleghorn* a fait

---

(1) Aussi *Hippocrate*, après avoir dit que, dans la fièvre ardente générale, les purgatifs ne conviennent pas : « Si verò » partes externae valde fervida fuerint & lingua [illegible] ac nigra, » huic pharmacum ne dederis » (*Cornar.*, pag. 216, n°. 13, *de affectionibus*), recommande de purger, si la fièvre est décidément rémittente & qu'elle éprouve des redoublemens réglés : « Si vero febris talis appropinquet ac dimittat, gravitas au- » tem corporis infesta detineatur, hunc [illegible] calor » teneat, [illegible] ac pedibus [illegible] ... purgato au- » tem [illegible] ; [illegible] » [illegible] » (*id. ibid. Marian.*, *de affect.* n°. 142).

la

la même observation par rapport aux fièvres bilieuses qui règnent à Minorque, parce que, non-seulement cet ordre de redoublemens est contraire à la maladie et, qu'en général, une maladie est d'autant plus dangereuse ou d'autant plus maligne (comme on parle vulgairement) qu'elle souffre plus d'aberrations ou qu'elle s'écarte davantage du plan que la nature suit communément ; mais de plus, c'est que, lorsque cette fièvre éprouve ses redoublemens par jours pairs, les mouvemens critiques doivent nécessairement tomber sur le sixième jour : or, le sixième jour est un jour critique du plus mauvais caractère. *Galien* disoit que le sixième jour, comparé au septième, méritoit d'être regardé comme un tyran qui cherche avec une inquiète activité à exercer sa vengeance, tandis que le septième est un bon Roi qui ne veut compter ses momens que par ses bienfaits.

Arétée remarque qu'assez souvent, vers la fin des fièvres ardentes qui inclinent à la mort, les malades qui, jusques-là, avoient été dans le délire, reviennent à eux, et qu'alors, ils jouissent d'un esprit plus vif et plus élevé que celui dont ils avoient joui dans l'état de pleine santé ; M. *Piquer* a vérifié cette observation : on dit qu'alors l'ame se replie sur elle-même, que les forces, appliquées à mouvoir le corps, tournent

toutes au profit de l'intelligence, que ses idées sont plus vives et plus nettes, que, rentrée dans une partie de ses droits, elle devance les temps, s'élance dans l'avenir et que les évènemens futurs se déploient devant elle. . . .
« Primùm quidem se ipsos de vitâ migraturos » præsentiunt, deinde præsentibus futura de» nunciant : nonnulli verò eorum dictis fidem » non habendam putant, sed dictorum eventus » homines in eorum admirationem concitat ».

C'est dans les faits de cette espèce qu'il faut aller chercher les vrais élémens de l'histoire de l'ame, et non dans des hypothèses arbitraires et vaines, comme on le fait si communément dans ce siècle ; mais ces élémens ne peuvent être rassemblés, mis en ordre, que par un métaphysicien supérieur qui, à une grande sagacité, joignît un esprit libre absolument de tout préjugé.

Les faits analogues à celui qu'*Arétée* a observé au sujet de la fièvre ardente, se présentent sur-tout dans différentes affections convulsives ; tous les livres des observateurs en sont pleins ; je m'arrête à un seul que je tire de *de Haën*, et qui ne peut paroître suspect ; cet Auteur nous parle d'une petite fille de douze ans, cataleptique, qui, dans chaque accès qu'elle éprouvoit, s'emportoit avec beaucoup de chaleur et beaucoup d'éloquence contre des

défauts de conduite très-réels, dont elle ne paroissoit avoir aucune connoissance dans l'état de santé, et dont la censure étoit, au moins fort au-dessus de son âge. Voyez *Bacon*, *Lorry*, *Buffon*.

Vous pouvez voir dans M. de *Buffon* l'histoire d'un jeune ecclésiastique, chez qui un tempérament de feu, irrité par des privations continuelles, avoit décidé un délire érotique dans lequel ce jeune homme voyoit toutes les personnes du sexe enveloppées d'une atmosphère lumineuse, tandis que les femmes enceintes ne lui présentoient rien de semblable.

En rassemblant les observations de ce genre, on est conduit nécessairement à admettre ce qu'a écrit l'école de *Platon* sur ces états extatiques, dans lesquels l'ame semble tirer tout d'un coup la vérité du sein de l'intelligence suprême, sans avoir besoin de s'y traîner péniblement à l'aide de la comparaison, de l'induction, du raisonnement (1).

---

(1) M. *Necker*, de l'importance des opinions religieuses, page 409. Ne perdons point de vue encore [illegible]

CHAPITRE IX.

Traitement de la fièvre ardente.

J'AI décrit la fièvre ardente, et je passe au traitement qui lui convient. Je remarque d'abord que la saignée est éminemment contr'indiquée par la nature de cette fièvre, et que, si elle convient jamais, ce n'est que relativement aux accidens étrangers qui peuvent s'y joindre (1) : or, ces circonstances étrangères à la fièvre ardente et qui peuvent rendre la saignée avantageuse, se trouvent plus commu-

---

du probable à la certitude, de l'expérience du passé aux conjectures sur l'avenir ; mais cette gradation, cette marche doit être absolument étrangère à une intelligence sans bornes, qui sait & qui voit tout dans le même temps, & peut-être que nous sommes sur la voie de cette vérité, quand nous observons parmi nous le calme du véritable génie & la [illegible] [illegible] de la sottise.

(1) *Alexandre de Tralles* établit fort bien : « Ubi igitur sa-« nies ex sanguine ardentes [illegible], [illegible] [illegible], et « [illegible] est verum [illegible], nos autem qui [illegible] [illegible], « purgata [illegible] materia [illegible] ad [illegible] [illegible] vi-« deamus & febris quae moveri vehementi non [illegible]. » *Tralles*,

nément, comme nous l'avons déjà dit, chez les hommes d'un tempérament sanguin, qui habitent des pays froids, secs et montagneux, qui sont dans l'habitude de manger abondamment, et de boire des liqueurs fortes, et surtout chez ceux qui éprouvent depuis long-temps la suppression de quelque évacuation de sang; car ces causes, dont l'action a été long temps appliquée sur le corps, tendent puissamment à y introduire cette disposition phlogistique, contre laquelle nous avons dit que la saignée étoit éminemment indiquée.

(*Ludwig* remarque avec raison, qu'il faut bien distinguer les signes qui annoncent véritablement la pléthore et qui peuvent indiquer la saignée, d'avec ceux qui ne dépendent que de l'espèce d'orgasme ou de raréfaction qu'éprouvent les humeurs dans les affections bilieuses. (Advers. med. pract. tom. 1, pag. 52 et seq.)

Bianchi recommande d'observer avec soin les qualités que présente le sang, afin de juger s'il est avantageux de répéter la saignée ou d'y renoncer absolument; et en effet, quoique le sang, en lui-même, n'indique rien de bien positif quand les indices qu'il fournit ne sont point fortifiés et confirmés par les autres signes, cependant son inspection peut fournir des vues curatives importantes, non-seulement parce que la vie dont le sang est pénétré, comme toutes

les autres parties du corps animé, peut subsister quelque temps après que ce sang a été tiré du corps, qu'il n'en fait plus partie. (A-peu-près comme nous avons vu ailleurs, que la force qui réside dans les muscles donne encore des marques sensibles de son existence long-temps après la mort apparente, ou après que le muscle a été complétement détaché du corps) mais encore, comme nous l'avons vu en physiologie, l'état où se trouve le corps, à l'instant où la mort se consomme, détermine très-communément l'espèce de sa décomposition; en sorte que les phénomènes successifs de cette décomposition sont liés par des rapports imperceptibles mais nécessaires, avec l'état où se trouvoit le corps à l'instant où la mort l'a saisi: c'est ainsi que nous avons rapporté en physiologie, que le cadavre d'un homme qui avoit fait un abus excessif de vin, donna, dans sa décomposition, une quantité prodigieuse d'insectes, analogues à ceux qui se forment spontanément dans la lie du vin; vous pouvez voir le détail de cette histoire dans un mémoire de M. Moublet, docteur de cette université, que M. de *Buffon* a fait insérer dans ses supplémens.

Les qualités que le sang présente donc assez communément dans les affections bilieuses, et qui doivent, au moins, rendre très-réservé sur la

répétition de la saignée, c'est que le sang est d'une couleur rouge, fort vive, et que la partie qui se concret, ou le gâteau, *placenta*, comme on l'appelle, se couvre d'une abondante quantité de sérosité d'un jaune très-foncé.

Gaudeti dit que ce caractere du sang l'éloignoit toujours de la saignée, et qu'il lui donnoit lieu de présumer que l'affection bilieuse étoit profondément établie dans quelque viscère : « Quod si purpuream inspexero, supernatante licet sero saturiori, est mihi argumento in visceribus naturalibus biliosum » vitiosum penitus procul dubio latere ».

On dit assez communément que la saignée est indispensable dans une fièvre ardente, lorsqu'on a lieu de présumer qu'il se développera, dans son cours, quelques inflammations locales ; cela n'est vrai que des affections phlogistiques ou phlegmoneuses, ou des simples congestions (1), et alors, c'est un des exemples de

(1) Sur la saignée dans les affections bilieuses, consultez *Selle*, tome 2, pages 67, 68. Consultez *Hippocrate*, de [illegible], *Martian*, vers 196 : « Si [illegible] (il parle des » pleurésies ou péripneumonies bilieuses) locis biliosum ... » de quod [illegible] in [illegible] humanum (in bilem) fit » [illegible] inflammationem, aut [illegible] » [illegible] quam venaesectio ? (p. 157, première volume). Voyez aussi le même [illegible] de *Martian*, vers 198. Consultez les commentaires de morbis mulierum

complication dont nous parlions tout-à-l'heure : car d'ailleurs il ne faut pas croire que la saignée soit capable de prévenir toutes les affections ou toutes les inflammations locales, en prenant ce mot sous une acception générale, comme nous l'avons déjà fait : ainsi, loin que la saignée puisse prévenir les affections locales bilieuses ou érysipélateuses, souvent, au contraire, elle tend à les décider, ou du moins à les augmenter (1), ainsi ; aux observations de

---

lib. 2, sect. 4. Il dit aussi dans le même endroit que ce que l'on dit de la qualité rafraîchissante de la saignée ne peut s'entendre que de la chaleur produite par le sang, car, lorsque la chaleur est produite par la bile, la saignée échauffe, loin de rafraîchir. Il remarque qu'Hippocrate regardoit presque généralement les fièvres comme contr'indiquant la saignée, parce qu'il attribuoit presque toutes les fièvres à la bile, & qu'il savoit que la saignée favorisoit la production de la bile. Tout ce passage de Martian est excellent. « Et inde fit manifestum, » [illegible] à medicis illis phlebotomis (*les saigneurs*) » ubique decantatum, per sanguinis [illegible] corpus refrigerari, » non esse simpliciter verum. Sed tum solum quando calor à sanguine provenit, nunquam vero quando à [illegible]; imo » apparet manifeste corpus a bile [illegible] » [illegible] » [illegible] » [illegible] » [illegible] » [illegible] » [illegible] ». Voyez aussi Martian, [illegible], lib. 3, sect. 79

(1) *Hippocrate*, en parlant des affections de poitrine dans

Bianchi que j'ai rapporté, qui prouvent que, dans les constitutions bilieuses, les affections de la tête sont très-rarement prévenues, au moins dans les hommes, par les saignées du pied, on peut joindre l'observation de *Pringle*, qui, dans une épidémie de fièvres bilieuses, observa aussi que la frénésie suivoit très-communément l'usage de la saignée; *Baillou* dit que dans les affections bilieuses gastriques qui portent sur la poitrine, la saignée détermine une véritable pleurésie. « Si dolor ignorescat causam in ventre » inferiore, quis nescit phlebotomiam sæpè nocere, quod attractio fiat à partibus inferis, et » si nondùm adsit pleuritis, ea per venæ sectionem acceleretur ». *Stoll*, tom. 1, pag. 51. (voy. aussi *Schröder* 6, t. 1, pag. 272.) Aussi *Avicenne*, qui regardoit le sang comme le frein de la bile, recommandoit-il fortement d'éviter la saignée dans les fièvres bilieuses (1), de peur de développer des inflammations, « et non phlebotometur fortasse

---

lesquelles le sang a pris un caractère bilieux, dit que rien ne peut être plus contraire que la saignée.

(1) « Sanguine [illegible] bilis commota est », dit *Hippocrate*, en parlant d'un malade qui avoit perdu beaucoup de sang par les hémorroïdes, épid. lib. 5, *Vallesius*, p. 451, [illegible]

» omnia inflammabit eos (1). » *Ludwig* et *Sarzone* ont vu que les affections locales putrides et bilieuses, étoient aggravées par la saignée, et qu'elles ne devoient pas être traitées différemment que l'affection bilieuse ou putrideuse générale, dont elles dépendent; j'ai déjà rapporté plusieurs fois qu'un caractère de différence que M. *Ludwig* avoit saisi entre les affections locales bilieuses putrides, et les affections phlogistiques locales, c'est que la stase existe dans les extrémités veineuses.

(M. *Ludwig* dit, à cette occasion, que, dans les maladies décidément putrides et bilieuses, les stases se faisant donc principalement dans les petites veines qui se trouvent dans un état de foiblesse relative, ces stases sont provoquées par l'effet de la saignée qui ajoute encore à la foiblesse.

M. *Hilary* et beaucoup d'autres ont décrit, avec beaucoup d'exactitude, la fièvre qui attaque les européens nouvellement transportés dans les pays chauds; cette fièvre, qu'on appelle fièvre jaune, est certainement une fièvre bilieuse générale, mais qui, dans le printemps, est

---

(1) *Stoll*, page 180, tome 1, appèle malignes ces inflammations bilieuses; et il dit que les inflammations de cette espèce sont bien différentes de celles qui doivent être traitées par des saignées, par des boissons émollientes.

assez souvent compliquée d'un état de pléthore ou phlogistique; ces signes de pléthore se montrent principalement vers la tête; le visage est extrêmement rouge, les yeux sont douloureux, etc. Alors une petite saignée, et surtout une petite saignée du pied, est assez souvent utile; mais on ne peut jamais l'administrer que dans le premier période: au troisième ou au quatrième jour, le pouls devient très petit, tous les caractères de la diathèse bilieuse dominent d'une manière bien évidente. Une circonstance curieuse qu'a observé M. *Hilary*, c'est que, peu après la mort, le corps se couvre de taches noires et livides qui sont en plus grand nombre du côté droit: ce qui confirme ce que nous avons déjà dit, que les affections bilieuses paroissent porter spécialement sur le côté droit.

Dans les fièvres ardentes, les saignées locales peuvent être utiles relativement aux congestions que l'effort de la maladie a déterminé sur quelque organe. *Lancisi* remarque que, dans la fièvre ardente qu'il décrit (de noxiis paludum effluviis, lib 2, epid. 1, cap. 6, n°. 5), on trouvoit assez communément des congestions de sang noirâtre dans les vaisseaux du cerveau; c'est en dissipant ces congestions que les hémorragies du nez sont très utiles dans les fièvres ardentes; c'est pour la même raison que, dans ces fièvres, il est très-utile d'appliquer des sangsues à la

tête, ou des ventouses scarifiées à l'occiput, ou d'ouvrir les veines jugulaires, ou la veine du front; (*Lancisi*, ib. cap. 9, n°. 3, 4, 5.) Cependant, de cette utilité de flux de sang spontanés, il ne faut pas se décider légérement pour la saignée faite dans des endroits différens de ceux qui sont affectés de congestions. *Lancisi*, part. 1, pag. 213, n°. 16. Dans les fièvres putrides générales, *Lancisi* admettoit les saignées faites dans le voisinage de la tête, lorsque le malade étoit pléthorique, que le pouls étoit grand et égal, que les forces se soutenoient, qu'il n'y avoit point de froid aux extrémités, quand il y avoit des douleurs de tête violentes, des délires ou affections soporeuses, des parotides, que le mouvement de la fièvre étoit continent, etc. Il regardoit les saignées comme extrêmement utiles pour dissiper ou prévenir les congestions du cerveau. (op. omn. part. 1, pag. 261, n°. 12.)

On recommande assez généralement la saignée dans la fièvre ardente, fondé sur ce que cette fièvre se termine souvent par l'hémorragie du nez. M. *Piquer* a très-bien dit que cette hémorragie n'a lieu, dans la fiève ardente, que quand elle est compliquée avec la diathèse phlogistique, ce qui arrive assez ordinairement; l'hémorragie peut arriver encore, ainsi que le dit *Piquer*, comme moyen de solution de la con

gestion que l'effort de la maladie a déterminé sur la tête; et alors, elle ne peut point autoriser à faire des saignées, car tous les vrais médecins savent bien que, dans les cas de congestions sur la tête, la saignée ne peut point du tout suppléer à l'hémorragie spontanée ou au flux de sang qui se fait par les narines et qui seul peut dissiper ces congestions.

Stoll remarque (tom. 1, pag. 31 et 37), que, lorsqu'une fièvre gastrique et bilieuse est compliquée d'une affection inflammatoire, il est très-difficile de ne pas transformer cette fièvre gastrique en putride ou bilieuse générale par l'effet des saignées qui conviennent contre l'affection inflammatoire : dans cette circonstance, il est utile d'aider les excrétions du ventre par des doux purgatifs, (et cette pratique est également applicable à toutes les fièvres putrides, d'origine gastrique et qui ont été changées par un mauvais traitement); or, les causes les plus puissantes de ce changement sont, comme nous l'avons déjà dit, les saignées, un régime et des médicamens échauffans, l'impression d'un air non renouvellé, puisque toutes ces causes tendent à étendre le foyer de la maladie qui existe dans les premières voies.)

Les purgatifs ne conviennent pas d'avantage

dans la fièvre ardente vraie (1), et l'usage de ce remède, au moins dans l'état de crudité, n'est aussi subordonné qu'aux accidens étrangers qui s'y joignent (2), (et par exemple, à l'état de saburre des premières voies dont nous avons déjà donné les signes, et qui, dans nos climats, est un accident fort ordinaire) et les purgatifs sont sur-tout contraires, lorsque la fièvre est décidément continente, c'est-à-dire, lorsque son mouvement se développe d'une manière parfaitement uniforme, et qui n'est point coupé d'alternatives réglées de repos et

---

(1) « Si vero appareat [illegible] indicationes [illegible], [illegible] medicamina [illegible], neque ad purgationem faciendam [illegible] [illegible] principiis [illegible] [illegible] » ([illegible], lib. 3, n° 6, *Carnare* 3.

(2) Dans cet état de saburre des premières voies, *Hippocrate* donnait des [illegible] & purgeait [illegible] avec [illegible] d'eau [illegible], pris en grande quantité [illegible] [illegible] conduisit [illegible] par [illegible].

Lorsque la [illegible] a infecté la masse des [illegible], les [illegible] se réduisent à soutenir les forces de la vie [illegible] [illegible] les [illegible] libres, mais par des moyens fort doux. Pour soutenir les forces, on [illegible] l'air frais, l'eau [illegible] en boisson, un peu de vin pris de temps en temps; s'il est même question de les exciter, on emploie l'arnica, le quinquina en décoction ou en extrait, le vin en plus grande quantité. Pour délayer, & tenir les couloirs libres, on emploie des décoctions de [illegible], de [illegible], de [illegible] de [illegible] & de [illegible], ou de l'eau d'orange ou de limon, ou [illegible], faite avec l'eau, le [illegible] de l'oseille de [illegible], [illegible] [illegible].

d'action, parce que, non-seulement l'état de pleine vigueur de la fièvre est une circonstance qui, par elle-même, contr'indique puissamment l'action des purgatifs (1), mais, de plus, c'est qu'une fièvre qui éprouve des rémissions réglées, est, par là même, dépendante de l'affection des premières voies, et, dès lors, plus susceptible de céder à l'action des purgatifs.

Aussi, dans la fièvre du Sénégal, qui a été décrite par MM. *Brookes* et *Mayer*, ces médecins ont vu que les émétiques et les purgatifs étoient fort contraires pendant tout le période de crudité; et en effet, comme nous l'avons déja remarqué, dans les fièvres de cette espèce, la cause est identifiée avec la nature même, pendant tout cet état de crudité, et ce n'est que par l'acte de la coction, qu'elle est mise en état d'obéir au mouvement des organes sécrétoires. (*Pratique* de *Stoll*, tom. 2.

Prosper Martian, un des plus excellens commentateurs d'*Hippocrate*, et que vous pouvez lire avec beaucoup de fruit, principalement

(1) « Subpurgandi ventres [illegible] in [illegible], [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] *Hipp.* [illegible], *Stoll*, t. 1, p. [illegible]

nir les affections bilieuses, disoit que l'émétique (1) donné au commencement des maladies, ne troubloit point autant les opérations de la nature, que les purgatifs, et qu'il lui laissoient plus de liberté pour le choix des organes convenables aux évacuations critiques; on peut donner une raison satisfaisante de ce moindre danger des émétiques, c'est que, comme l'a très-bien remarqué *Galien*, dans le commencement des maladies, les efforts de la nature ont, en général, une tendance bien décidée vers les parties supérieures.

Quoi qu'il en soit cependant, dans la fièvre ardente, les émétiques ne sont aussi relatifs qu'à l'état de saburre ou de surcharge de l'estomac; ils ne peuvent point attaquer la cause réelle de cette fièvre, et ils vont au contraire à l'aggraver : « Cave ne biliosam effervescentiam inducas » disoit *Avicenne* : les émétiques peuvent être donnés à petite dose avec

(1) *Martin* fait d'excellentes remarques sur l'avantage des émétiques comparés généralement aux purgatifs ; il y remarque bien que les anciens médecins faisoient beaucoup plus d'usage des émétiques, que des purgatifs ; au point qu'Hippocrate ne prescrivoit presque jamais les purgatifs comme moyens prophylactiques : « [illegible] purgare » [illegible] *Hippocratem* » *Martin*.

« [illegible] » *Martin*, page 264, seconde colonne.

avec avantage : *Brocklesby* les a employés dans une fièvre putride automnale, et il a vu que leur usage étoit suivi d'un changement fort avantageux ; il a observé sur-tout que la langue, qui étoit noire et desséchée, s'humectoit et revenoit à la couleur naturelle, ce qui est un signe très-heureux dans les fièvres de cette espèce.

Wagner étoit dans l'usage, dans toutes les fièvres putrides, de joindre quelques grains d'ipécacuanha aux potions appropriées. *Stoll* fait grand cas de cette pratique, et il l'emploie souvent. L'irritation soutenue que l'émétique porte sur l'estomac, est une des causes les plus puissantes d'excitation. *Stoll*, tom. I, pag. 12, 122 (1). Cependant il faut convenir que cette pratique est beaucoup plus avantageuse dans les fièvres muqueuses ou catarrhales, que dans les fièvres bilieuses dont nous parlons maintenant.

(Il pense que l'usage soutenu des émétiques, et sur-tout de l'ipécacuanha, à petites doses, est utile lorsque la salive est épaisse et tenace. M. *Lind* emploie familièrement, dans les fièvres

(1) L'ipécacuanha à petites doses est un excellent anti-spasmodique.

M. *Richter* en a obtenu de bons effets, dans les cas de [illegible] ; un demi-grain avec du sucre, de deux heures en deux heures.

continues, de petites doses de tartre émétique; après avoir employé les remèdes généraux, c'est-à-dire, les saignées ou les émético-cathartiques, il donne de temps en temps le tartre émétique, à petites doses, pendant tout le cours de la maladie, mais, de manière qu'il ne dérange point l'estomac et qu'il ne procure point de vomissement sensible; si, à raison des dispositions individuelles, il porte une irritation trop forte sur l'estomac, il a soin d'en modérer l'action par des doses suffisantes d'opium. Il assure que le tartre émétique ne le cède en rien, comme fébrifuge, aux fameuses poudres du Docteur *James*, qu'on croit composées de mercure et d'antimoine, mais dont ce médecin a fait un secret. Je remarque ici que, d'après les observations des fameux chirurgiens, MM. *Theden* et *Schmucker*, l'usage soutenu du tartre émétique, à dose incomplète, est, peut-être, un des secours dont l'efficacité est la plus générale dans les cas d'*amaurosie* ou goutte sereine, et sur-tout, comme dit *Richter*, quand on a lieu de présumer des embarras dans le bas-ventre... Au reste, dans les affections bilieuses dont nous parlons ici, l'ipécacuanha, à petites doses, est à préférer aux préparations antimoniales qui paroissent véritablement avoir une qualité septique bilieuse, et

qui, par là, conviennent éminemment comme altérans dans les affections pituiteuses.)

Piquer remarque que les émétiques sont aussi contraires lorsque les hypocondres présentent des tumeurs, et qu'alors ils produisent, non-seulement des efforts impuissans, mais que souvent ils décident des convulsions dangereuses: il recommandoit de dissiper ces tumeurs avant d'en venir à leur usage; pour cela il appliquoit des fomentations huileuses (usage des fomentations. hist. hépat. 296). Nous avons déjà dit qu'il faut bien distinguer de quelle nature sont ces tumeurs pour les combattre, sur-tout, d'une manière soutenue, avec des topiques émolliens: j'ai remarqué que *Galien* avoit observé souvent que, par cette pratique, les sectateurs de *Thessalus* décidoient des inflammations dans les hypocondres. *Bianchi* disoit fort bien aussi que, lorsque ces tumeurs des hypocondres sont entretenues par une fluxion, il faut bien prendre garde d'insister trop long-temps sur l'usage des fomentations émollientes, parce qu'il est à craindre que ces fomentations ne détruisent complètement les forces toniques de ces parties, et qu'elles ne donnent lieu ainsi à la corruption des humeurs qui les engorgent: « Sed si alicujus per viscera decu» bitus suspicio fit, caveas à longâ nimis

» fotuum administratione ». (Hist. hépat. part. 13, pag. 296.)

Lorsque les purgatifs conviennent, et ce n'est jamais, comme nous l'avons déjà dit, que dans l'état de saburre des premières voies, il faut toujours, soit qu'on les donne en boisson, soit qu'on les fasse prendre en lavement, ce qui est beaucoup plus sûr, il faut éviter avec soin les purgatifs doux, comme la manne, dont on fait aujourd'hui tant d'abus; et il faut donner la préférence aux substances salines ou aigrelettes; car *Macbride* a fort bien remarqué que, dans les affections bilieuses, tous les corps doux étoient éminemment susceptibles de se transformer en bile.

(Dans la fièvre ardente, *Hippocrate* purgeoit avec le lait d'ânesse: « Si amarum fuerit » os, vomere conducit et ventrem per hy- » pocopi subducere, si vero adhuc non sol- » vatur, lacte asinino cocto purgato » (*de vict. rat. in acut. Cornaro.* n°. 54). *Prosper Martian* recommande la décoction de casse et les tamarins; il prescrit de purger de bonne heure, de tenir le malade fraîchement, pour empêcher, dit-il, que le purgatif ne se change en bile, comme *Hippocrate* et *Galien* ont reconnu que cela étoit possible: « *Hippocrates* » igitur exemplo ex decocto cassiæ et pulpæ » tamarindorum, quæ cum vim refrigerandi

» haurentur, » in magnâ copiâ eorum decoctum » exhibeatur, noxiæ intentioni absque ullo » periculo satisfacere possunt; eligenda etiam » est diei hora temperatior, quantum fieri » potest, ægerque in loco frigidiori collocabitur, ut ingenti calori quantum fieri potest » occurramus ». (*Martian*, *de med. purg. vers.* 10.)

L'eau froide, soit prise intérieurement, soit appliquée à l'extérieur (a), surtout sur les parties qui sont le sujet spécial des affections bilieuses, est un des plus puissans secours qu'on puisse employer; je vais examiner ici, le plus succinctement qu'il me sera possible, les cas dans lesquels ce secours peut convenir.

Hippocrate, dans son traité du régime, en parlant des circonstances dans lesquelles il convient de donner de l'oxymel, recommande de le donner chaud en hiver, et froid en été; *Galien* s'appuie sur ce passage d'*Hippocrate*, pour prouver que cet Auteur a connu qu'il étoit

---

(a) Car, comme l'a très-bien dit M. Pujol, les remèdes qui sont bien indiqués, conviennent également, soit pris intérieurement dans les maladies générales, soit appliqués en topique dans les affections locales correspondantes; d'après cette vue, M. Pujol fut conduit à appliquer la mille-feuille (qui est si utile contre les affections hémorrhoïdales internes) contre les douleurs hémorrhoïdales externes (Emplâtre composée de mille-feuille en poudre, de limaçons écrasés & d'huile de lin.)

avantageux, dans certaines circonstances, de donner de l'eau froide ; il avoue cependant qu'*Hippocrate* ne s'est point étendu suffisamment sur un objet de cette importance : « Res » etenim doceri non negligenter incurioseque » narrari debuit ».

Galien rapporte qu'un jeune homme qui, dans les chaleurs de la canicule, tomba dans une fièvre ardente, à la suite d'un violent accès de colère, prit de l'eau froide en grande quantité, qu'il vomit des matières bilieuses, et que bientôt il fut complétement guéri : il assure de plus, que tous ceux qu'il avoit traité des fièvres ardentes, et à qui il avoit fait boire de l'eau froide, dans des temps convenables, avoient été guéris en très-peu de temps : de tous les Auteurs modernes, celui qui a rassemblé plus d'observation sur l'usage de l'eau froide, dans les fièvres, a été un Capucin Italien, nommé le *Père Bernard-Marie de Castrojeanne* ; ce religieux pratiquoit dans l'isle de *Malthe* ; et il n'est pas douteux que, dans un pays très-chaud, les affections bilieuses ne doivent être plus fréquentes, et qu'elles ne doivent se présenter dans un plus grand état de pureté : sa méthode se réduisoit à donner de l'eau très-froide aux malades, en très-grande abondance, et lorsqu'ils sentoient des angoisses à la fossette du cœur, il y faisoit appliquer de la glace.

Ainsi, en rassemblant ces observations, et en y joignant celles des médecins arabes qui, se trouvant dans des pays chauds, ont dû rencontrer familièrement des affections bilieuses, et qui sont ceux qui ont employé le plus souvent l'eau à la glace, il reste bien prouvé, bien évidemment acquis, que ce moyen doit être très-utile dans certains états de fièvre ; il est question de marquer bien nettement ces états. (Au reste, je ne parle ici que de la méthode de donner l'eau très-froide, à la glace, et de la donner en très-grande quantité et comme unique remède (ce que quelques-uns appèlent diète aqueuse), et non pas de la pratique de donner les boissons à une température fraîche, qui convient, sans difficulté, dans tous les temps de la fièvre bilieuse.)

Il n'est pas douteux que l'eau froide ne soit un moyen puissamment anti-spasmodique ; et c'est un fait même qu'il est facile de démontrer (1) ; car, si on applique de l'eau très-

---

(1) Et voilà pourquoi l'eau froide, comme topique, est si utile à la suite des lésions extérieures, comme chûtes, coups, sur-tout appliquée sur les parties blanches, nerveuses & peu susceptibles d'inflammation phlogistique (qui contr'indiqueroit l'eau froide), comme sur la tête, sur les articulations. Le célèbre M. Schmucker, d'après des observations nombreuses, a recommandé, comme le moyen le plus efficace, pour prévenir les

froide sur un muscle battu de convulsion, l'impression de l'eau froide arrête soudainement les mouvemens excessifs qui l'agitent ; sous ce point de vue, il n'est pas douteux que l'eau froide ne puisse être employée avec avantage, lorsque les spasmes dominent d'une manière pernicieuse ; voilà pourquoi l'usage de l'eau froide est si avantageux dans les hémorragies actives, purement nerveuses, et qui ne sont entretenues par aucune cause matérielle, qui supposent toujours un appareil de fluxion, ou un ensemble de mouvemens tendus sur l'organe par lequel se fait le flux de sang. Nous avons dit ci-devant que la saignée pouvoit être considérée comme anti-spasmodique, parce qu'en appelant les forces et les mouvemens vers certaines parties, elle affoiblit, par voie de révulsion, les spasmes qui sont concentrés sur d'autres parties ; et c'est d'après ce principe que *Galien* disoit que l'eau froide et la saignée étoient succédanés, que ces deux secours pouvoient se suppléer l'un l'autre, et qu'ils convenoient,

---

accidens des [illegible] à la tête, des applications d'eau froide [illegible] par des [illegible] sur la [illegible] les moyens [illegible], les saignées, les [illegible], &c. M. [illegible] a aussi beaucoup vanté ces applications dans les affections [illegible] qui dépendoient de la congestion des humeurs sur la tête, *Recueil*, tome 1, page 77.

et convenoient de la même manière dans le traitement des fièvres continentes : « Maxima » vero continentium febrium remedia haec duo » sunt, detractio sanguinis et potio frigida » (*meth. med. lib. 9, cap. 6.*)

(On pourroit donc dire que l'eau froide est utile pour calmer ce que les spasmes ont d'excessif; mais cela est trop vague, parce que les spasmes peuvent dépendre de causes très différentes : il me paroît plus conforme à l'observation pratique, de reconnoître que l'impression de l'eau froide tend à enrayer ou à modérer les progrès de la dégénération bilieuse des humeurs; et sous ce point de vue, l'eau froide doit plutôt être considérée comme moyen prophylactique, que comme moyen vraiment curatif.)

Les effets sensibles que produit l'usage de l'eau froide, c'est de décider des évacuations de matières bilieuses par le vomissement ou par les selles, et de faire couler la sueur en abondance : or, pour prononcer sur les avantages de l'eau froide, il faut décider si ces évacuations sont utiles dans toutes les fièvres et dans tous les temps de chaque fièvre.

Nous avons déjà dit que toutes les fièvres qui ne sont pas exclusivement nerveuses, supposent une cause qui doit être nécessairement travaillée par la faculté digestive; cette faculté

tend à changer cette cause matérielle, de manière qu'elle soit capable d'être évacuée par quelques-unes des voies ordinaires de sécrétion ; en sorte que, dans les fièvres, toutes les évacuations, pour être avantageuses ou critiques, comme on parle communément, doivent nécessairement être subordonnées aux actes de la coction.

De plus, si nous considérons ici ce qui se passe dans une inflammation locale, et plus généralement dans toute maladie fébrile, accompagnée d'affection de quelque organe particulier, nous trouverons que tous les mouvemens toniques sont bien évidemment dirigés sur le foyer de l'inflammation, et qu'ils restent dans cet état jusqu'à ce que la coction soit complète et achevée ; en sorte qu'il y a un accord soutenu entre les actes de la faculté digestive qui s'exercent dans le foyer de l'inflammation, et les actes de la force tonique qui est tendue et fixée vers le foyer de cette inflammation, quoiqu'il faille avouer que nous ne pouvons point appercevoir la raison de cet accord.

Or, cet appareil de mouvemens toniques, tendus vers le foyer de l'inflammation, et qui doit être soutenu dans cet état, à un degré convenable, jusqu'à ce que la coction soit pleinement établie, cet appareil, l'eau froide

tend à le décomposer à raison de sa qualité puissamment tonique : et voilà pourquoi *Galien* disoit que l'eau froide s'oppose à la coction. Aussi *Galien* prescrivoit-il, comme une précaution indispensable, dans l'usage de l'eau froide, de la donner seulement lorsque la coction commence à s'établir ; il faut en excepter les cas où la dégénération bilieuse marche avec une extrême rapidité (1) : où l'eau froide peut être employée avec avantage dans tout le cours de la maladie, comme appliquée à modérer les progrès de cette dégénération.

Galien a observé que l'eau froide, donnée dans les fièvres ardentes, en aussi grande quantité que le malade peut la prendre et lorsque la coction est établie, accéleroit sensiblement la terminaison de ces fièvres, parce que, comme tonique et fortifiante, elle décide les évacuations critiques et les soutient avec beaucoup d'avantage.

(*Hippocrate*, en décrivant une affection colérique très-grave, décidée par la bile, dit

---

(1) Mais l'usage de l'eau froide, dans l'état de crudité, est d'une application trop délicate, parce qu'en même-temps qu'elle s'oppose aux progrès ultérieurs de la cause matérielle de la maladie, elle tend aussi à décomposer l'appareil de mouvemens que la nature forment contre cette cause matérielle déjà formée.

que, si le malade avoit pu être sauvé, ce n'eût été que par l'usage de l'eau froide. « Moriturus » videbatur, minimè verò quando epotâ aquâ » vomitus desiit (epid. lib. 5, *Vallesius*, » pag. 484) licet accidenti famulo, etc... » si servari potuisset hâc maxime ratione esset » servatus. »

L'eau froide, indiquée dans la fièvre ardente, d'abord par l'état excessif de spasme que cette fièvre peut présenter, et ainsi lorsque la coction est établie, afin de presser les évacuations critiques et de les rendre plus complètes, peut être contr'indiquée par le tempérament du malade.

Galien rapporte que l'impression trop vive, produite par l'eau à la glace, bue ainsi en abondance par des personnes chez qui quelques organes étoient affectés d'une foiblesse radicale, avoit ajouté à cette foiblesse d'une manière durable; en sorte que ces personnes étoient restées sujettes à des incommodités incurables: et il a observé des affections nerveuses spasmodiques de toute espèce uniquement décidées par cette cause: « Nonnulli ex intem» pestivâ et immodicâ ejus potione toto » nervoso genere læduntur (*meth. med. lib.* 9, *cap.* 6); dans son traité de la saignée contre les sectateurs d'*Erasistrate*, il nous dit que, de son temps, on observa à *Rome*, que l'usage

de l'eau à la glace avoit supprimé les règles chez la plupart des femmes, ou que du moins, il en avoit notablement diminué la quantité.

Il est bien difficile de connoître cette foiblesse habituelle de quelques organes principaux, qui rend ainsi dangereux l'usage de l'eau à la glace ; et c'est ce qui faisoit dire à *Galien* que la connoissance complète du tempérament de chaque individu le rendroit semblable aux Dieux : on n'a, pour parvenir à cette connoissance, que des conjectures qui approcheront d'autant plus de la certitude, que l'expérience nous aura appris à en embrasser et à en comparer un plus grand nombre à la fois. Au reste, ce que l'on peut prononcer avec assurance, c'est que, lorsque l'état de la maladie l'exige, on peut toujours employer l'eau froide, sans aucun risque, chez ceux qui y sont habitués dans l'état de santé ; car alors il n'y a pas lieu de craindre que quelques organes en éprouvent une impression pernicieuse.

CHAPITRE X.

Fièvre ardente ; suite du traitement.

LA fièvre ardente s'accompagne d'une chaleur vive, et dont la sensation est fort incommode; et sous ce point de vue, lorsque cette chaleur est excessive, elle peut indiquer l'usage de l'eau froide : car comme l'eau froide est puissamment anti-spasmodique, elle peut être appliquée avec avantage contre ce symptôme, lorsqu'il est excessif et qu'il va à détruire les forces ; (mais, comme nous l'avons déjà dit, l'eau froide convient sur-tout comme propre à prévenir la dégénération des humeurs.) En effet, quoique les spasmes, par eux-mêmes, ne produisent pas la chaleur, cependant ils ajoutent bien évidemment au sentiment d'incommodité qu'elle excite : car lorsque le corps est bien raréfié dans toute sa masse, lorsque les molécules de feu peuvent s'exhaler sans obstacle, et qu'elles se dissipent à mesure qu'elles se forment, le corps peut être le sujet d'une chaleur très-vive, sans que cette chaleur soit fort gênante, ou du moins, sans que le malaise

qu'elle décide, soit à beaucoup près, proportionnel à son degré d'intensité.

Pour tempérer la vivacité extrême de la chaleur, les anciens appliquoient des topiques à froid sur différentes parties du corps. *Hippocrate*, ou du moins l'auteur du traité *de morbis*, qui paroît avoir été un disciple d'*Hippocrate*, décrit une fièvre ardente dont l'impression sembloit porter d'une manière spéciale sur l'estomac et les parties voisines ; il ne recommande d'autres remèdes que l'usage d'une décoction d'orge torréfié, et l'application souvent répétée d'épithêmes rafraîchissans sur la tête et sur le bas-ventre (1). Les épithêmes rafraîchissans, et même l'eau à la glace, peuvent, non-seulement avoir pour effet utile de modérer l'intensité de la chaleur (ce qu'ils produisent principalement comme anti-spasmodiques, ainsi que nous le disions tout-à-l'heure) ils peuvent encore, par l'impression vive et soudaine qu'ils portent

(1) On a guéri un vomissement chronique, dans un homme fort & vigoureux, qui paroissoit avoir été décidé d'abord par des matières âcres ([illegible]), qui s'accompagnoit de temps en temps d'un sentiment de chaleur brûlante dans l'estomac, particulièrement quand cette partie étoit exposée à l'air froid, par l'usage de l'eau refroidie par des sels. Deux dragmes de sel purgatif amer dans demi-pinte d'eau, & l'application souvent répétée sur l'estomac, de la vessie remplie dans de l'eau refroidie. (Journ. méd. anglois.)

dans le principe des mouvemens, contribuer très-efficacement à changer son état, et ramener un ordre de mouvement moins destructeur; et pour dire quelque chose de plus positif, il paroît que cette impression va puissamment à modérer ou à enrayer les progrès de la putréfaction (1); aussi Werlhof, dans la petite vérole de mauvais caractère, et sur-tout dans la fièvre secondaire, lorsque la putréfaction marche avec une extrême rapidité, et qu'elle offre l'élément dominant, M. Werlhof a-t-il obtenu des succès marqués de l'application de l'eau froide; et dans cette circonstance, il recommande les bains froids (2). Vous pouvez voir dans le traité de

(1) La petite vérole présente trois époques, l'époque depuis l'invasion jusqu'à l'éruption; la seconde depuis l'éruption jusqu'à la formation du pus ou la suppuration; la troisième depuis la suppuration jusqu'à la dessication; c'est ce même temps qu'on appelle fièvre secondaire, & qu'on devroit plutôt appeler troisième fièvre.

(2) M. [illegible] a vu de très-grands effets de l'emploi de l'air très-frais dans la petite vérole d'un mauvais caractère. Dans la petite vérole il paroît, comme on le verra dans la suite, que l'indication du froid est fortement relative à l'état extrême de relâchement que le virus variolique a porté dans le corps, dans les solides & dans les fluides, comme l'a très-bien vu l'illustre M. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], avec beaucoup d'avantages, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] pratique de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

de M. *Samoilowits*, sur la peste qui régna à *Moscow* en 1771, le détail des expériences qu'il fit sur les pestiférés, par l'ordre de l'Impératrice, et qui consistoient à frictionner tout le corps avec de la glace : l'effet de ces frictions continuées, chaque fois, pendant une heure, étoit de procurer une sueur abondante.

Prosper Martian remarque que l'application de l'eau froide, dans les fièvres ardentes, convient sur-tout dans l'état de lipyrie (1), c'est-à-dire, lorsque la chaleur est brûlante intérieurement, et que l'habitude extérieure du corps est sensiblement refroidie : et il dit que, non-seulement la sensation que produit l'eau froide à l'extérieur, gagne de proche en proche, qu'elle peut ainsi porter son impression jusqu'aux parties intérieures et calmer l'excès de chaleur qui les dévore, mais encore, que les applications échauffantes peuvent alors faire beaucoup

(1) Lipyrie n'est point un état qui dépende toujours de la même cause (comm. Baglivi). Il faut [illegible] ici, que cet état de lipyrie n'est point un état qui soit toujours le même, & qui demande toujours le même traitement ; ainsi l'application de l'eau froide qui convient dans l'état de fièvre ardente, seroit très-pernicieuse, dans l'état de lipyrie qui étoit Baglivi, qui dépendoit d'une inflammation phlogistique de l'estomac ; & contre lequel il prescrit, avec raison, l'usage des saignées copieuses faites dès le principe, l'usage intérieur du nitre & de tous les moyens anti-phlogistiques.

de mal et consommer, pour ainsi parler, la dissipation et la chûte totale des forces (1); il cite l'exemple d'un seigneur de Rome, qui, dans le temps de lipyrie, fut traité par des fomentations échauffantes, soutenues pendant vingt-quatre heures, et chez qui les fomentations n'eurent d'autre effet, que d'ajouter au degré de froid des parties extérieures; « ita ut » eum vesperi frigidiorem quam antè inveni- » mus maximâ omnium admiratione ». Piquer dit aussi qu'il a observé de bons effets de l'eau froide dans l'état de lipyrie : si l'eau froide agit avec beaucoup d'avantage dans le cas de refroidissement des parties extérieures, et si l'eau chaude n'a pas le même effet pour rappeler la chaleur à l'extérieur, et pour diminuer celle qui est accumulée vicieusement dans les parties centrales, il me paroît que la véritable

(1) Le Docteur Cyrilla, savant médecin de Naples, a donné une histoire très détaillée, dans les transactions philosophiques, des bons effets de l'eau froide prise à l'intérieur, dans une épidémie de fièvre ardente qui régnoit à Naples; & il dit que dans ces cas rebelles, au moyen de la glace [illegible] de la ptisane : le succès de cette méthode a été si complet à Naples, qu'elle continue encore à y être en usage (M. de Haen a donné l'histoire d'une épidémie de [illegible] en [illegible], dans laquelle tous les traitemens furent inutiles, [illegible] commencé à employer l'eau fraîche avec des éponges sur toute la surface du corps). Nous reviendrons sur cette pratique en traitant de la malignité par [illegible].

raison de ce phénomène, c'est que les parties extérieures, à raison du froid dont elles sont pénétrées, ne sont point en état de se prêter à l'impression d'une chaleur étrangère; car, comme nous l'avons dit souvent, les causes extérieures, et plus généralement, les objets de sensation, quels qu'ils soient, n'ont point d'effet nécessaire et absolu sur le corps vivant auquel ils s'appliquent, mais le corps doit nécessairement se prêter à leur action, pour que cette action soit sentie; or, une circonstance essentielle pour que le corps s'y prête d'une manière convenable, c'est qu'il n'y ait pas une trop grande différence entre l'état où il se trouve, et la qualité sensible qui doit l'affecter: c'est ainsi que l'œil qui est pénétré d'une lumière vive, ou qui vient d'éprouver la sensation d'une couleur fort tranchée, répand cette couleur sur tous les objets, et devient incapable, pendant un espace de temps assez long, d'appercevoir d'autres couleurs, celles sur-tout, qui sont très différentes de celle qui l'a affecté très-profondement: c'est ainsi qu'une saveur forte suspend, pour quelque temps, le sens du goût, et l'empêche de s'appliquer avec effet sur toute autre saveur, etc. C'est donc par une raison analogue, que, dans l'état de lipyrie, la peau refroidie reste insensible à l'impression de la chaleur, et ce fait vient à l'appui de ceux que nous avons accumulés, en

physiologie, pour prouver que le principe de vie est nécessairement actif, dans l'usage des sens, et qu'il doit les mettre en rapport avec les objets extérieurs sur lesquels ils s'appliquent et dont ils doivent recevoir l'impression.

Or, pour que l'eau froide agisse sur la peau d'une manière efficace et qu'elle affoiblisse, par voie de révulsion, la chaleur qui est accumulée dans les parties intérieures, d'une manière vicieuse, il faut qu'elle soit appliquée à petite quantité à la fois, et que cette application soit souvent répétée ; « potiones quoque ac sorbitiones » dandae sunt frequentes et paulatim quam » frigidissimae », (*de affect. vers.* 10, *Cornaro cons. Martian vers.* 184, *pag.* 141), et ce principe est vrai également de tous les autres objets de sensation ; car, non-seulement on obtient beaucoup plus d'effet des émétiques et des purgatifs, donnés ainsi à petites doses souvent répétées, mais on sait aussi que, par rapport aux affections morales, ces affections sont décidées bien plus sûrement par des causes qui agissent sans relâche et d'une manière non interrompue, que par des causes qui ont plus d'intensité, et qui agissent par un effort brusque et instantané ; aussi *Hippocrate* recommandoit-il d'appliquer l'eau froide à petite quantité, et d'en modérer l'action : « conducit frigefactorium » adhibere cavendo ne indurescat ». (*Hippoc.*

de affect. 6°. Cornario). *Martian* remarque qu'*Hippocrate* avoit écrit ce traité pour le peuple, et qu'il s'y est peu appliqué à distinguer les espèces de maladies dont il donne le traitement. *Galien* attribue ce livre à *Polybe*.

Une autre attention qu'avoient les anciens, dans l'usage des épithêmes rafraîchissans, c'étoit de les appliquer sur les parties du corps les plus sensibles, par exemple, sur la tête, sur l'épine du dos, et sur-tout sur la région des lombes et sur la région épigastrique (1); en effet, quoique le principe de vie soit répandu dans tout le corps, et qu'il en pénètre et anime toute la masse, il est des parties cependant, dans lesquelles il réside plus spécialement, et qui forment comme autant de centres, autant de foyers de vitalité; or il n'est pas douteux que les impressions portées sur ces parties essentielles, ne soient beaucoup plus vives et qu'elles ne se réfléchissent avec beaucoup plus d'effet sur tout le reste du corps.

Des remèdes bien indiqués dans la fièvre

---

(1) Voyez aussi *Hippocrate*, *de humid. usu. Martian*, *vers.* 52; il rapporte qu'il a souvent éprouvé de bons effets de l'aspersion de l'eau froide, dans des cardialgies, de même que de l'eau très-froide, prise en boisson.

ardente, ce sont les acides (1); et non-seulement les acides conviennent comme rafraîchissans ou comme propres à modérer la chaleur, mais comme anti-septiques ou propres à modérer les progrès de la putréfaction. Je remarque ici que la fièvre décrite par les modernes, sous le nom de fièvre putride, n'est autre chose qu'une modification de la fièvre ardente ou bilieuse : cette dénomination est nouvelle, les anciens ne la connoissent pas; ils prenoient le mot putride dans une acception générale et comme exprimant toutes les lésions de la faculté digestive, ou toutes les altérations profondément établies, soit dans la masse des humeurs, soit dans la substance des organes : or, ces altérations, les anciens les réduisoient à quatre espèces, savoir, à l'altération *sanguine* ou *phlogistique*, à l'altération *bilieuse*, à l'altération *muqueuse*, et à l'altération *atrabilaire*; nous avons déjà dit, qu'à bien des égards, ces altérations semblent se réduire à deux principales, savoir, à l'altération *bilieuse* et à l'altération *pituiteuse*, comme l'avoit fait *Hippocrate*, et comme l'a fait *Werlhof*, d'après ses observations sur les

---

(1) Décoctions de pain rôti, auxquelles on ajoute du suc de limon & un peu de vin.

rections des fièvres intermittentes; quoi qu'il en soit, il y a cependant un temps, dans les fièvres bilieuses, où la putridité semble dominer, et où les anti-septiques, et par conséquent les acides, sont bien placés.

Nous avons déjà dit que, lorsque la cause matérielle des fièvres n'est plus contenue dans les premières voies, et qu'elle infecte la masse des humeurs, cette cause doit être livrée aux actes de la faculté digestive, qui seule peut la mettre en état d'obéir au mouvement des organes, et qu'alors, tous les secours de l'art doivent se réduire à favoriser les procédés de la nature, et à tenir, par les moyens les plus doux, tous les couloirs libres: cependant ces fièvres peuvent se présenter dans trois circonstances fort différentes, qui apportent de grandes variétés dans le traitement: la première de ces circonstances est l'état de putridité dominante, que nous considérons ici seulement comme putridité bilieuse (car la putridité est un mot générique qui est appliqué à des états maladifs très-différents): la seconde est l'état de prostration des forces, ou de malignité; nous en parlerons dans la suite suffisamment: la troisième est celle dans laquelle la fièvre d'origine gastrique, est encore susceptible de céder aux évacuans, soit émétiques, soit purgatifs; il y a encore une quatrième circonstance, mais

qui est extrêmement difficile à saisir, c'est lorsqu'on a lieu de présumer que la maladie a été contractée par voie de contagion, et que les miasmes qui la décident, flottent encore librement dans le tissu des chairs et sont susceptibles d'être chassés par la sueur : cet état dont nous parlerons dans la suite, indique éminemment les sudorifiques.

Je remarque encore que les substances médicamenteuses qui possèdent plusieurs qualités, sont les plus avantageuses, parce qu'elles se trouvent le plus en rapport avec la nature des maladies qui offrent, presque toujours, à remplir plusieurs indications ; les acides, comme rafraîchissans et comme anti-septiques, sont donc éminemment indiqués dans la fièvre ardente.

Massaria proscrivoit généralement les acides dans les fièvres, à cause de leur qualité astringente : cette vue de contr'indication étoit fondée : car, comme nous l'avons déjà dit, la fièvre bien réglée tend essentiellement à porter les mouvemens du centre du corps vers la périphérie : elle tend à raréfier également toute la masse du corps ; et dès-lors les moyens curatifs, qui doivent avoir pour objet de favoriser et de soutenir cette tendance, doivent porter légèrement les forces et les mouvemens vers l'habitude extérieure du corps ; mais seu-

lement, quand la nature n'affecte aucune voie d'excrétion utile, autre que celle de la sueur. *Galien* disoit fort bien, qu'en considérant la fièvre en elle-même (c'est-à-dire, en la considérant seulement dans ceux de ses phénomènes qui sont relatifs à la force tonique, et en la dépouillant, par voie d'abstraction, de tous les phénomènes relatifs à la force digestive), tous les secours de l'art devoient se borner à ajouter à l'intensité, à l'activité de la force expansive ou centrifuge: « Omni febri est » utilissima rarefactio et relaxatio ». C'est pour n'avoir pas circonscrit les cas d'application de ce principe, et pour n'avoir pas distingué la fièvre, considérée dans son état de pureté et de simplicité, d'avec la fièvre compliquée d'altérations, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes, que ce principe a conduit à des erreurs de traitement si funestes; car c'est sur lui qu'est fondé le traitement des fièvres par la méthode des sudorifiques, contre laquelle *Sydenham* s'est élevé avec tant de raison, quoique *Sydenham*, à son tour, ait beaucoup trop généralisé ses prétentions, comme nous l'avons dit ci-devant.

Massarias étoit donc fondé en raison, lorsqu'il disoit que les astringens étoient contraires à la nature de la fièvre, et qu'ils tendoient à arrêter et à contraindre la liberté de son

développement : mais il avoit tort, quand il partoit de ce principe, vrai en soi, pour bannir généralement les acides du traitement des fièvres bilieuses ; parce que ces fièvres ne sont plus des fièvres simples, mais qu'elles offrent pour complication une dominance de chaleur et une dominance de putridité, et que, sous ces deux rapports, les acides sont convenables et comme rafraîchissans et comme anti-septiques.

Il faut s'en tenir cependant aux acides végétaux. *Prosper Alpin*, rapporte que les Egyptiens, chez lesquels, à raison du climat brûlant qu'ils habitent, les fièvres ardentes sont extrêmement communes, font un grand usage de limonade, pendant le temps de santé, limonade préparée avec du sucre, du jus de limon et de l'eau pure ; et que, dans les fièvres, ils font un grand usage de limonade préparée avec de l'eau d'endive et de l'eau rose, lorsque la fièvre présente des signes de malignité : au rapport du même auteur, ces peuples font un grand usage d'une émulsion composée de graines de mélon, de courge, de concombre, de réglisse et de graines de fenouil, dans l'eau de roses ; ils la vantent également dans les fièvres ardentes et dans les affections de poitrine ; et en effet, les pleurésies sont, très-communément, des affections bilieuses, comme l'avoit remarqué *Galien* (et il faut bien distinguer les affections de cette espèce,

qui sont essentielles, d'avec celles qui sont symptômatiques, et qui dépendent d'une affection bilieuse gastrique, quoiqu'il y ait des auteurs modernes qui semblent les confondre), et cela est vrai principalement dans les pays chauds. Nous avons déja dit que la nature des affections de poitrine, comme de toutes les affections locales, doit être étudiée dans la fièvre qui les accompagne; et c'est un dogme sur lequel je ne saurois revenir trop souvent, et qui est comme le fondement de toute méthode de traitement.

(Vous pouvez lire, dans *Bianchi*, l'histoire d'une constitution de fièvre pleurétique qui régnoit dans un temps très-chaud, lequel avoit succédé brusquement à un état de l'air très-froid et très sec; ces fièvres pleurétiques se présentoient sous trois formes différentes : chez quelques-uns elles avoient un caractère légérement phlogistique; chez d'autres, elles étoient compliquées d'une affection gastrique bilieuse; enfin chez d'autres, elles étoient bilieuses essentielles, c'est-à dire, qu'elles dépendoient d'une inflammation du poumon vraiment bilieuse et erysipélateuse (1), dans ceux-là, les douleurs de

(1) Sur ces péripneumonies érysipélateuses, ou bilieuses [illegible], voyez [illegible], lib. [illegible], [illegible]; elle se jugé principalement par la [illegible], mais après la coction.

poitrine étoient vagues, la toux sèche, ou seulement avec des crachats secs, très-jaunes, quelquefois marqués de quelques filets de sang; le pouls étoit fréquent, la chaleur extrêmement vive, la soif ardente, les joues fort colorées, avec des anxiétés insupportables. Cette espèce de pleurésie attaquoit principalement les gens forts et à la vigueur de l'âge, d'une constitution bilieuse, *Pyrrhocholes*, comme disoient les anciens : ceux que l'on saignoit périssoient le cinquième jour : (car, comme disoit *Hippocrate*, quoi de plus contraire que les saignées dans les affections de poitrine réellement et essentiellement bilieuses) le sang avoit une couleur rouge très-brillante, et qu'il conservoit long-temps après être sorti de la veine ; Bianchi ne saignoit point, à moins qu'il n'y eût des signes de pléthore très-évidens, ce qui étoit rare ;

Pleurésie bilieuse gastrique & putride avec prostration des forces : après un été très-chaud : *Haller, opusc. pathol. obs.* 70, les évacuans, le plus souvent purgatifs. Il enlevoit les saburres.. oxymel simple, miel avec l'acide vitriolique (quatre-vingt gouttes d'acide sur chaque dose) . . . Il [illegible] trop [illegible]; il se contentoit de purger avec la crême de tartre ou les tamarins, & de soutenir par ces remèdes une légère diarrhée.., quand il y avoit beaucoup de foiblesse, que le pouls étoit fréquent & mou il donnoit du soufre doré d'antimoine, mais non comme émétique.., quand la foiblesse n'étoit pas considérable, il ne donnoit pour cordial que la *mixture simple*.. La saignée étoit très-pernicieuse.

et alors il préféroit la saignée du pied ; il faisoit un usage fréquent de lavemens ; il faisoit prendre deux fois par jour, de rob de sureau demi-dragme, sel de prunelle, camphre, de chaque cinq grains, et il faisoit boire deux onces de scabieuse et autant d'eau de sureau ; il faisoit aussi boire copieusement d'une décoction de racines de chicorée, d'althéa, de scorsonere, de scabieuse, de fleurs de coquelicot et du nitre. Chaque soir il donnoit une émulsion de graines de mélon, de pavot blanc, d'un peu de sel de prunelle, de sirop de violette et de nymphéa ; dès que la coction commençoit à s'établir, ce qui étoit ordinairement le quatrième jour de la maladie, il poussoit doucement par les selles avec la casse et le syrop de roses, dans une décoction de pruneaux, ou la pulpe de tamarins, ou le sel polycreste ; pour calmer la toux, il employoit un looch d'huile d'amandes douces, fraîchement exprimée sans feu, ou l'huile de lin, le sel de prunelle et un peu de camphre, (Hist. hep. constit. pleurit. ann. 1709, p. 656, 157 et 658).

Ce n'est que lors que la putridité domine, qu'il faut employer des anti-septiques plus puissans, et qu'il faut donner la préférence aux acides minéraux ; il faut cependant être très-réservé sur leur usage, ou plutôt il faut les suspendre tout-à-fait, lorsque la coction est

établie, et que les signes annoncent l'imminence de quelque évacuation critique, car ces acides sont astringens, et dès-lors, ils s'opposent puissamment aux évacuations salutaires.

Les acides ne sont pas les seuls remèdes qu'on peut employer dans la vue d'enrayer les progrès de la putridité : *Mead* a vanté dans ces circonstances l'usage de l'alun ; *Huxham* rapporte avoir vu de bons effets de cette substance et de la noix de gale, qui est aussi puissamment astringente en les combinant avec un peu de camphre et de saffran : cet auteur remarque, avec raison, que les anciens employoient fréquemment la combinaison des astringens, des alexipharmaques et des sudorifiques, dans la composition de la thériaque d'Andromaque, et du Mithridat; et ces compositions sont en effet très-bien entendues, puisqu'à raison des astringens qu'elles contiennent, elles s'opposent, avec avantage, à la putridité, et qu'à raison des alexipharmaques, elles favorisent le développement de la fièvre, et permettent l'évaporation des produits de la putréfaction.

L'opium convient aussi parfaitement dans les cas de dominance de putridité, mais seulement quand la nature n'affecte aucune voie

d'excrétion par des voies différentes de la sueur (1), et on peut alors, pour remplir la double indication relative, et à la putridité et à la fièvre, le combiner avec les sudorifiques, ce qui donne une combinaison absolument analogue à la thériaque des anciens : on sait que *Sydenham* faisoit un grand usage de l'opium, et qu'il l'employoit surtout, à doses fréquemment répétées, par exemple, de six heures en six heures, dans la petite vérole, et notablement dans la fièvre secondaire, qui est une fièvre éminemment putride, ou tendant au moins à la putridité. Cependant cette pratique de *Sydenham* pourroit avoir des inconvéniens ; car le point essentiel du traitement, dans la fièvre secondaire de la petite vérole, c'est d'entretenir et d'augmenter les excrétions du ventre.

(On distingue trois époques ou trois temps dans la petite vérole : l'époque depuis l'invasion jusqu'à l'éruption ; la seconde, depuis l'éruption

---

(1) Voyez *Pitt*, sur l'usage de l'opium ; il l'employoit à haute dose, dans la gangrène commençante des orteils.

Pratique de *de Haen*, dans les fièvres malignes, tome 1, page 179 & suivantes ; il employoit fréquemment le sirop diacode, à la dose d'une once qu'il répétoit deux ou trois fois par jour. *Kaempf*, enchir. page 87, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

jusqu'à la formation du pus; la troisième, depuis la formation du pus jusqu'à la dessication, c'est ce qu'on appelle communément fièvre secondaire. Les deux premiers temps n'offrent guère d'autres indications curatives que celles qui sont relatives à la fièvre concomitante. Dans le troisième temps, les indications relatives à la fièvre concomitante des périodes antécédens, peuvent encore se présenter, mais on doit reconnoître en outre, une surabondance de pus qui demande à être évacuée ; ces évacuations se font par l'ouverture répétée des boutons, par des vésicatoires dont on soutient long temps l'écoulement, et sur-tout par l'usage répété des doux laxatifs, comme l'ont parfaitement dit *Freind* et *Méad*, qui sont les auteurs vraiment classiques à consulter sur cet objet. Il est même très avantageux, à la suite de la petite vérole, soit naturelle, soit inoculée, de soutenir pendant long temps les évacuations du ventre; on a souvent remarqué que ce défaut d'évacuation, sur-tout chez les personnes qui retournent trop tôt au régime animal, décidoit des dépôts, et sur-tout sur les yeux chez les enfans). Les accidens qui suivent la petite vérole demandent, très-généralement, des émonctoires dont on entretient long temps l'écoulement, ouverts dans le voisinage des parties affectées. L'eau et le lait, le petit lait mêlé avec les eaux minérales, un régime

régime et des médicamens fortifians, *Stoll*, aph. 108.

Cette combinaison des sudorifiques et des narcotiques, qui est donc si avantageuse dans les fièvres putrides, et que l'art peut effectuer, la nature nous la présente dans le camphre, qui est à la fois et doucement narcotique et sudorifique; aussi cette substance est-elle d'un usage presque général dans les fièvres de cette espèce. *Ettmuller* nous apprend que dans une peste qui régna à Vérone, on érigea une statue à *Bennatus*, en mémoire des succès qu'il avoit obtenus par l'usage d'un remède dont le camphre faisoit la partie principale. Pour rendre ce remède plus approprié dans les fièvres ardentes, il est utile de le combiner avec des tempérans et des rafraîchissans. Le nitre remplit très-bien cette vue; et un des remèdes les plus avantageux, c'est une combinaison de nitre et de camphre, de manière que chaque dose contienne demi-grain de camphre et deux grains de nitre.

Storck a observé que le camphre semble châtrer l'action de l'opium; en sorte que lorsque l'opium est indiqué, il faut en augmenter la dose chez ceux qui font usage du camphre. Le camphre paroît s'opposer aussi à l'action du mercure et des cantharides, et empêche le mar-

cure de porter sur les organes de la salive, et les cantharides sur les voies urinaires.

M. *Cotunni* a prétendu que le mercure ne décide la salivation que lorsque les humeurs sont véritablement infectées de vérole ou de quelque vice analogue. Je ne vois jusqu'à quel point on peut compter sur les expériences sur lesquelles il s'appuie, dans les personnes chez qui il a continué l'usage du mercure après la guérison de la vérole, si la salivation n'a pas eu lieu; cet effet pouvoit dépendre de ce que la nature s'étoit habituée à l'impression de ce médicament, et que cette habitude en énervoit l'action et pouvoit même la rendre absolument nulle.

CHAPITRE XI.

Fièvre ardente, sueurs, sudorifiques, contagion.

LA fièvre ardente se termine très-ordinairement par les sueurs ; et quand elle éprouve d'autres moyens de solution ; ce n'est guère que lorsqu'elle se trouve compliquée avec d'autres affections ; ou bien encore, lorsque la cause

qui l'entretient, ne s'exerce pas exclusivement dans la masse du sang, comme cela arrive dans la fièvre ardente légitime, parfaite, mais qu'elle porte son impression sur quelque partie déterminée ; ainsi, la fièvre ardente qui se juge au moins en partie par les hémorragies, est compliquée d'une affection phlogistique ou inflammatoire, ou de congestions sanguines dans les vaisseaux de la tête. Cette complication est très-commune, comme nous l'avons déjà dit ; par exemple, les malades pris de fièvre ardente, dont *Hippocrate* donne la description dans le premier livre des épidémies, éprouvèrent presque tous des flux de sang qui, dans les jeunes gens, se firent par les narines, dans les hommes plus avancés en âge, par les voies hémorroïdales, et qui, dans les femmes, se firent communément par les voies de la génération. Cette manière de solution est aussi très-ordinaire aux fièvres bilieuses des camps ; et nous avons remarqué en général que de toutes les affections maladives, les plus susceptibles de se réunir, sont les affections inflammatoires et les affections bilieuses ; et cette complication a lieu sur-tout vers le commencement du printemps, lorsque l'affection phlogistique se dissipe, et que l'affection bilieuse s'établit et fait chaque jour de nouveaux progrès.

Lorsque la fièvre ardente se termine, soit par des selles bilieuses (1), soit par l'expectoration de matière de même nature, ce n'est guère aussi que lorsque son action s'exerce d'une manière soutenue, ou dans le voisinage des premières voies, ou dans le voisinage des poumons ; ce qui est assez ordinaire et ce qui est très-dangereux : « In febre ardente ubi » superioris ventriculi [illegible] fuerit » trahit in se ipsum bilem et sic fit pulmo » et fit peripneumonia, et plerumque pereunt ; » nimirum debiles jam existentes et morbo alio » novo insuper generato, dies transigere ne- » queuntes, donec sputum in pulmone conco- » quatur. Verum ut plurimum pereunt præ » debilitate, aliqui tamen evadunt » (*de morb. lib.* 2, n°. 57, *Cornaro*, *pag.* 170). Nous pouvons remarquer ici que les affections locales, quoique de même nature, relativement à la cause qui les entretient, diffèrent notablement entr'elles selon qu'elles sont plus ou moins profondément établies. Pour concevoir ou expliquer ces différences qui sont données par l'observation-pratique, *Galien* distinguoit

---

(1) « Cùm in pulmonem [illegible] » (*Galien*, [illegible] pag. 43[illegible])

toutes choses, dans les organes du corps [illegible], d'abord les fibres primitives ou [illegible], comme il les appeloit, qu'il regardoit comme les instrumens de la vie, ou plutôt comme les seules parties dans lesquelles le feu de la vie put s'entretenir ; c'est dans cette partie qu'il établissoit l'espèce de [illegible] qui constitue le dernier période de la fièvre étique. 2°. La substance muqueuse ou spongieuse, qui est la partie grossière sensible de chaque organe ; c'est dans cette substance que *Grant* concevoit que se passoit l'affection inflammatoire, prise d'une manière générale, comme nous l'avons dit ci-devant, laquelle peut être ou phlogistique, ou bilieuse, ou putride, ou atrabilaire, et de-là, [illegible] les différentes espèces d'affections qui s'exercent dans la masse des humeurs, dont le fond est aussi une substance muqueuse. 3°. Les sucs contenus dans la substance muqueuse, spongieuse, ou cribleuse, comme dit [illegible], qui s'y assimilent par l'exercice des forces plastiques, mais qui n'y sont pas encore assimilés ; c'est dans ces sucs nourriciers qui s'élaborent, et dont la transmutation vitale n'est pas encore achevée, consommée, que l'on peut concevoir que résident les affections locales qui occupent une grande étendue, mais qui sont établies d'une manière plus légère, plus fugitive, que les af-

fections inflammatoires proprement dites, lesquelles sont fixées dans la substance muqueuse ou spongieuse : or, c'est de cette espèce que sont les affections que décide la fièvre ardente dans le voisinage des premières voies et des poumons, lorsqu'elle se termine, au moins en partie, par des flux de ventre bilieux et par une expectoration de matières bilieuses : « Expul- » sio fit in his tantum causis (febres ardentes) » observatur quæ partes pulmonis afficiunt ».

La sueur est donc le grand moyen de solution de la fièvre ardente ; et la fièvre ardente est, de toutes les fièvres putrides, ou avec cause matérielle, la seule qui puisse se juger complètement par l'éruption de la sueur : *Hippocrate* disoit, en opposant la sueur aux autres évacuations critiques, que parmi ces évacuations chacune étoit affectée assez constamment à une espèce déterminée de fièvre, qu'ainsi il y avoit des fièvres qui se terminoient par des flux de sang, d'autres par des flux d'urine, quelques-unes par des flux de ventre, quelques-autres par des abcès de différentes espèces, et que la sueur étoit la seule évacuation qui convînt également à toutes ; en sorte que la fin de toutes les maladies fébriles décidoit généralement l'éruption d'une sueur uniforme et plus ou moins copieuse : *Freind* en a conclu que la sueur qui semble ainsi généralement appar-

venir à toutes les fièvres, ne peut en terminer aucune d'une manière complète, et qu'elle sert, non pas comme moyen d'évacuation ou comme emportant les produits de la coction, mais comme signe qui indique que les produits de la coction ont été emportés par d'autres voies, et que la maladie est pleinement terminée.

MM. *Glass* et [illegible] ont remarqué avec raison, que cette opinion de *Stahl* étoit beaucoup trop générale; il a été facile à ces auteurs de trouver même parmi les malades dont *Hippocrate* décrit l'histoire, quelques uns qui ont été parfaitement guéris et sans rechûte, par la seule éruption de la sueur, sans autre espèce d'évacuation; cependant l'observation d'*Hippocrate* est intéressante, et l'on doit en conclure que la sueur n'est vraiment critique, comme moyen d'évacuation, que dans un petit nombre de fièvres, et peut-être même exclusivement dans la fièvre ardente générale; et que dans toutes les autres, la sueur qui paroît dans le déclin et après d'autres évacuations, ne se rapporte point à la cause matérielle de la maladie, mais se rapporte seulement à l'appareil des mouvemens fébriles, tendus contre cette cause de maladie: en sorte que cette sueur qui coule alors en abondance et qui coule de tous les points du corps, indique seulement que l'appareil des mouvemens fébriles

est dissipé, pleinement décomposé, et que les forces toniques rentrent, comme par un effort brusque, dans leur mode de distribution naturel ou ordinaire. C'est sous ce rapport qu'on doit aussi considérer l'utilité des sueurs dans les hémorragies, et sur-tout dans les hémorragies actives dont nous avons fait sentir ci-devant les analogies avec la fièvre, considérée seulement dans ses phénomènes dépendans des forces toniques. L'utilité de la sueur dans ces hémorragies est bien prouvée par les observations de *Lamure*, de *Wagner* et de *de Haen*: or, on ne peut dire, avec aucune apparence de vérité, que ces sueurs évacuent alors une matière contre nature; car dans ces hémorragies il n'y a de vicieux que le sang trop abondant, et sur-tout une distribution peu convenable des mouvemens toniques: la sueur n'est donc avantageuse que comme elle l'est dans la plupart des fièvres dont la cause a été emportée par des évacuations appropriées, c'est-à-dire, que comme signe de la nouvelle distribution des mouvemens que la nature substitue à celle qui avoit lieu dans l'acte de la maladie, car nous avons dit souvent que, dans l'état de santé, les mouvemens toniques sont dirigés de manière qu'ils ont une tendance bien marquée vers la périphérie: et voilà pourquoi, vers la fin de toutes les maladies, il est si utile de

pousser vers l'organe de la peau d'une manière douce et soutenue.

J'ai dit que l'opium qui étoit fort bien indiqué dans la fièvre ardente, lorsque la putridité offroit l'élément dominant (1), pouvoit être rendu encore plus approprié en le combinant avec des sudorifiques : nous avons remarqué que cette combinaison étoit parfaitement analogue à celle que les anciens employoient dans la composition de la thériaque d'*Andromaque* et du *Mithridate*, et que les combinaisons de cette espèce étoient très-bien entendues, parce que les narcotiques qu'elles contiennent, modèrent, avec beaucoup d'avantage, le progrès de la putréfaction, et que les sudorifiques favorisent le développement de la fièvre ; et les sudorifiques sont d'autant mieux placés dans la fièvre ardente, que la cause matérielle de la fièvre ardente est susceptible de s'évacuer par l'organe de la peau.

On dit communément que l'opium favorise la putréfaction : mais cela est contraire aux observations de *Sydenham* et de *de Haën*, qui l'ont donné avec avantage dans des petites

(1) Combiné avec le [illegible] ; il [illegible] sur-tout dans les cas de spasme.

rioles du plus mauvais caractère. *Haller* a décrit une constitution varioleuse, éminemment putride; cette putridité se marquoit par des taches noires qui paroissoient dans l'intervalle des boutons varioleux; il a employé avec succès le camphre qu'il donnoit chaque jour à la dose de dix ou vingt grains, selon l'âge, dans des émulsions d'amandes, acidulées avec du suc de limon; il donnoit le soir du sirop de pavot blanc à la dose de demi-once ou d'une once, ou d'une once et demie, avec la moitié du suc de limon, et quelques gouttes d'acide vitriolique, lorsque la putridité étoit fort considérable. La qualité anti-septique de l'opium peut se prouver par la belle observation de *Pott*, sur la gangrène, qui débute par des douleurs vives qui se font ressentir aux extrémités inférieures, et sur-tout aux orteils; et cette propriété de l'opium peut être conçue jusqu'à un certain point; car l'opium augmente réellement les forces vitales, et *Haller* a expérimenté sur lui-même, qu'après une prise d'opium, le pouls battoit quatre-vingt-dix fois, au lieu de soixante-quinze fois qu'il battoit auparavant.

Dans la dominance de putridité on peut combiner encore fort utilement, et toujours d'après les mêmes vues, les narcotiques, les

acides minéraux et les légers sudorifiques (1) dans cette circonstance. *Storck* faisoit un grand usage d'une potion composée d'une eau cordiale, de sirop diacode et d'esprit de vitriol : on peut varier à l'infini les combinaisons de cette espèce.

Cette combinaison des narcotiques et des sudorifiques, la nature nous la présente dans la composition du camphre (2); nous pouvons remarquer ici que les corps que nous offre la nature sont toujours infiniment préférables à ceux que l'art sait préparer. Dans les compositions naturelles, les qualités médicamenteuses sont mélangées, accordées plus exactement, et elles se trouvent bien plus précisément en rapport avec l'essence des maladies, qui sont aussi des productions naturelles. *Gesner* disoit, avec raison, que de tous les sudorifiques, les plus puissans et les plus sûrs, sont le camphre et l'opium.

---

(1) *Voyez pratique de de Haen*, tome 1, page 263 & suivantes.

(2) Le camphre est cependant plus convenable dans la péripneumonie pituiteuse. La serpentaire de Virginie paroît très convenable : prenez racine de serpentaire de Virginie, deux dragmes; infusez dans l'eau bouillante pendant une heure; ajoutez à la colature, d'élixir vitriolique jusqu'à agréable acidité. On en prend de temps en temps deux ou trois cuillerées; on ajoute avec avantage un peu de bon vin de Madère.

Enfin, quels que soient les sudorifiques qu'on emploie, une précaution indispensable dans leur usage, c'est que leur action se fortifie par des gradations ménagées ; que, foibles d'abord, ils augmentent de plus en plus, et toujours en s'accommodant ou se proportionnant aux progrès de la coction.

Le progrès de la coction doit principalement être suivi et observé dans l'urine, qui, dans l'état de crudité, est trouble, épaisse, d'une couleur bien allumée, et qui, à mesure que la coction s'établit, dépose plus promptement, dépose un sédiment rougeâtre, assez semblable à de la brique pilée, et qui paroît parfaitement coulant, fondu et homogène, lorsque la coction est en pleine vigueur.

Les signes qui annoncent la sueur, sont, la constipation du ventre, la suppression de l'urine sans cause manifeste, la mollesse du pouls, la rougeur et la chaleur vive de la peau et un relâchement ou une détente bien marquée de cet organe ; mais un des signes qui a le plus de valeur, sur tout quand il se trouve avec le resserrement du ventre, c'est un frisson plus ou moins considérable qui frappe toute l'habitude du corps.

(Pour être avantageuse et critique, la sueur doit être chaude et abondante, couler de maniè-

les parties du corps après avoir été précédées de signes de coction, apparues du redoublement, etc. Les sueurs partielles ne peuvent être utiles que dans les états de simple chaleur augmentée : car par le refroidissement qu'elles produisent, et qui dépend de l'évaporation, elles doivent ramener le corps à sa température naturelle et dissiper la chaleur excessive dont il est pénétré. *Hippocrate* remarquoit que ces sueurs partielles sont utiles dans la convalescence des maladies bien jugées. (J'ai rapporté ailleurs, d'après *de Haen*, qu'après que la fièvre est terminée, la chaleur subsiste encore quelque temps à quelque degré au-dessus de la température ordinaire). Ces sueurs partielles sont donc alors utiles comme moyen de refroidissement (1) : « quibus calores multi, aliquando » redduntur in non toto corpore, sed circa » cervicem etc. ». *Martian* me paroît avoir très-bien interprété ce passage, (*Apud. lib.* 7, *sect.* 1. *vers.* 148. *pag.* 158).

Galien avoit pensé que le frisson par lui-même pouvoit terminer sûrement la fièvre ardente, et il attribuoit sa production à la

---

(1) « Quibuscumque [illegible]

séparation complète des sucs bilieux hétérogènes, dispersés dans la masse du sang, et qui constituent la cause matérielle de la fièvre ardente, lesquels, ainsi séparés, se déposoient par un seul et même effort dans la substance de la peau, qu'ils irritoient et qu'ils sollicitoient à des contractions spasmodiques, plus ou moins vives, plus ou moins long-temps soutenues. Cette explication de *Galien* vaut bien au moins celle de *Van Swieten* qui a imaginé que dans la fièvre ardente, le sang étoit si épais, qu'il ne pouvoit plus passer dans les veines : or, la chaleur, qui est l'effet des frottemens que le sang éprouve dans les vaisseaux qu'il ne peut traverser, cesse tout d'un coup dès que la liberté du passage est rétabli par l'usage des délayans et des atténuans, et la sensation du froid doit être le produit nécessaire de la diminution considérable et instantanée de la chaleur : je ne vous rapporte cette singulière explication de *Van Swieten*, que pour donner un exemple de la nécessité où l'on est d'accumuler les suppositions les plus arbitraires, quand on prend pour moyen d'explication des principes si éloignés de ce qui se passe dans l'économie animale.

Dans le réel, le frisson n'est pas un moyen de solution de la fièvre ardente (1) : c'est seu-

---

(1) [illegible]

lement un signe précurseur des évacuations qui doivent emporter la cause matérielle de cette maladie, ou plutôt les produits de la coction. Nous avons déjà eu occasion de dire que c'étoit une chose bien remarquable que ces spasmes de l'habitude du corps, qui sont appliqués à produire des évacuations vraiment critiques, par quelque voie que ce soit, et qui, plus généralement, précèdent tout effort bien marqué dans l'exercice des mouvemens vitaux.

[illegible] : c'est de cet état de fièvre que doit s'entendre l'aphorisme d'Hippocrate : « à febre [illegible] « [illegible] signe [illegible] ; c'est-à-dire, que le [illegible] est généralement utile à quelque stage de la maladie qu'il survienne, parce que ces états de maladie, n'étant point susceptibles de coction, [illegible], pour être avantageux, ne sont pas [illegible] à paroître dans un temps plutôt que dans un autre ; car c'est seulement pour le travail de la coction que le temps est nécessaire. Cet état de maladie, qui peut donc être jugé par le [illegible] dans quelque temps qu'il paroisse, est bien différent des états de fièvre [illegible] vraiment humorale, telle que [illegible] la [illegible], dans laquelle le [illegible], pour être [illegible], doit être subordonné à la coction, et dont Hippocrate dit : « Quibus rigores [illegible], « [illegible] judicium habent (aph. 29, sect. 4.) » [illegible] « [illegible] intermittente, [illegible] ». Il faut remarquer que, dans des fièvres [illegible] humorales, le [illegible] peut être utile relativement aux symptômes nerveux qui peuvent s'y joindre, comme dans la fièvre maligne par [illegible] ; & c'est en [illegible], que sont [illegible] les applications du froid dans les fièvres de cette espèce, comme nous l'avons déjà dit, & comme nous le dirons encore en traitant de la malignité.

Lorsque l'ensemble des signes dont je viens de faire l'énumération, annonce l'éruption de la sueur, il faut favoriser cette tendance de la nature, et c'est le temps d'insister sur les moyens véritablement sudorifiques.

Freind a prétendu que les anciens ne faisoient point usage intérieurement de remèdes propres à provoquer l'éruption de la sueur (1); ce qu'il y a de vrai, c'est que les anciens avoient observé qu'il n'y avoit point de remèdes décidément sudorifiques, ou que du moins, l'action de ces remèdes étoit si vague et si indéterminée, qu'elle avoit besoin d'être fixée et appliquée sur l'organe de la peau, par des moyens convenables, pour produire sûrement son effet.

Les moyens qu'*Hippocrate* employoit dans cette vue, étoient des frictions d'huile chaude sur différentes parties du corps, et sur-tout sur l'épine du dos.

Storck rapporte que, dans une fièvre accompagnée d'une extrême sécheresse, il décida, avec beaucoup d'utilité, l'éruption de la sueur, en faisant frotter rudement l'épine du dos et l'os sacrum avec des flannelles échauffées et

(1) Commentaria pathologica de *Freind*, coll. *Haller* & de *Haën*, tome 7, page 402 & suivantes.

chargées

chargées de camphre, en laissant ces flannelles appliquées sur le dos, en faisant bien couvrir le malade, et lui faisant boire abondamment, et à chaud, une infusion de thé.

Hippocrate, quand il avoit décidé les mouvemens vers l'organe de la peau par des frictions, ne faisoit prendre que de l'eau tiède, altérée avec de l'oxymel ou autre chose semblable. Ces remèdes très-simples, aidés des moyens d'irritation, appliqués sur la peau, deviennent des sudorifiques puissans, tandis que les remèdes sudorifiques les plus actifs, employés seuls, n'auroient aucun effet.

Rosen a recommandé, pour décider la sueur, de couvrir le visage d'une gaze légère; cette gaze retient sur la peau la matière de la transpiration; et cette matière, extrêmement pénétrante, ramollit la peau, la détend, et cette détente se répète sympathiquement sur toute l'étendue de cet organe.

J'ai parlé jusqu'ici de la sueur, comme moyen d'évacuation, subordonné aux actes de la coction, et comme propre à évacuer la cause matérielle des maladies, changée et élaborée par la faculté digestive, mais nous avons remarqué qu'il étoit un état bien différent, dans lequel les sueurs pouvoient être extrêmement avantageuses, et dans lequel, lorsque la nature ne se décide pas, il faut la solliciter par les

moyens les plus actifs; c'est lorsque ces maladies, encore dans l'acte de leur imminence, se préparent et se forment par l'impression de certains virus qui, pris par la peau, flottent librement dans le corps, et qui n'y ont point encore porté d'impression profonde, ou plutôt auxquels le principe de la vie ne s'est pas encore prêté; c'est ce que j'appele l'état de contagion, et qu'on peut présumer dans les gens qui ont été long-temps exposés à un air évidemment corrompu et chargé de miasmes de différentes espèces.

(Cet état de contagion paroît spécialement affecter le système nerveux; et les symptômes qu'il produit, sont la prostration subite des forces, l'abattement des esprits, la timidité, un caractère de crainte et de chagrin imprimé sur le visage: *Grant, tom.* 2, *pag.* 120 *et* 128) choses excellentes du même auteur, *pag.* 104).

Les miasmes qui flottent librement dans le tissu cellulaire, constituent proprement une cause extérieure de maladie, et cette cause peut être attaquée tout d'un coup; car en la chassant à temps, on prévient sûrement les effets qu'elle étoit capable de produire: c'est ainsi que nous avons vu ci-devant que l'état de saburre des premières voies, peut donner lieu à toutes les maladies, et qu'il est un temps où

l'on peut les prévenir en emportant cette saburre, lorsqu'elle n'a pas encore appuyé profondément, et que la nature ne s'est pas prêtée à son action.

Cet état de contagion demande donc éminemment l'usage des sudorifiques. Lorsque cet état est passé, et que les miasmes ont réellement agi sur le corps, la maladie qui suivra pourra être très différente, et il n'est plus possible de la combattre par un traitement uniforme.

Ces miasmes pris par des hommes d'un tempérament fort et vigoureux, et sur-tout pendant l'hiver, décident communément une disposition phlogistique qui s'annonce par la vitesse et la tension du pouls, la vivacité de la chaleur, la difficulté de respirer, les palpitations du cœur et les douleurs vives à la tête et aux reins, etc. ; alors l'état de contagion doit être attaqué, d'abord par la saignée (1), et puis par des sudorifiques, supposé que l'affection inflammatoire ne soit pas encore parfaitement établie. *Sydenham* traitoit la fièvre pestilentielle de *Londres*, d'abord par une sai-

(1) *Hoyer* a décrit une épidémie dans laquelle les sudorifiques, donnés dans le principe après la saignée, emportoient tout d'un coup la maladie. (*De Haën*, tome I, page 245.)

gnée copieuse, et puis par des sudorifiques et ce traitement eut beaucoup de succès. En effet, la saignée n'est pas seulement utile relativement au mode inflammatoire, décidé par l'impression des miasmes, mais encore comme calmante, relâchante, anti-spasmodique et éminemment propre à favoriser l'éruption de la sueur. Cependant ce traitement ne peut convenir dans tous les états de contagion; car la contagion ne décide pas nécessairement l'affection inflammatoire, très-souvent, au contraire, elle décide des affections gastriques. *Stoll* remarque fort bien, que la fièvre des hôpitaux est gastrique pendant l'été. *Pringle* remarque que la saignée étoit contraire dans l'état de contagion qu'il décrit, dans cette circonstance, et lorsque les miasmes tendent à affecter les premières voies: il faut donc commencer par des émétiques et des purgatifs, et faire suivre les sudorifiques, lorsque les premières voies sont bien purgées (1).

---

(1) Voyez (*Mémoire sur les maladies contagieuses*), après avoir purgé [illegible], donne tout de suite vingt grains de camphre et demi gros de nitre, & par-dessus une grande quantité de boissons délayantes & diaphorétiques; il fait tenir le malade dans un lit bien chaud; il a soin de changer souvent [illegible] [illegible] dans les premiers jours de [illegible]

Les émétiques conviennent, sur-tout, comme évacuans et comme excitans, il peut se faire que des miasmes, qui n'ont encore décidé aucune

---

qu'on en sait des effets surprenans. (Voyez Pringle.) Avec cette méthode, nous avons eu le bonheur de délivrer plusieurs personnes & de les lever en vingt-quatre heures de la fièvre putride dont elles avoient pû devenir les victimes. (*Ibid.* page 71.)

M. *Grant* remarque que, dans cet état de contagion, les malades désirent ordinairement les boissons extrêmement chaudes (tome 2, page 104, tome 3, page 31.)

Lancisi a beaucoup recommandé la prompte application des vésicatoires dans les fièvres produites par l'effluve [illegible] des marais (*de nox. palud. effluv. epid.* 1, *cap.* 8, [illegible] 1). On peut croire qu'il est un temps, où on ne peut être encore susceptible d'être excité par la peau, & que c'est surtout à titre de fébrifuges que les vésicatoires conviennent; il les appliquoit aux jambes, aux cuisses, aux bras, & même vers la partie de la tête, quand il y avoit affection comateuse; mais il faut avoir égard de plus aux évacuations que l'on ne peut avoir décidé; communément se font des évacuations dans les [illegible] des premières digestions. *Lancisi* dit qu'il avoit été obligé de donner l'ipécacuanha; mais il paroît qu'il ne pût s'en procurer (voyez page 194, n°. 8), & que cette racine n'étoit pas encore bien connue: « [illegible] ».

Lancisi confirmoit cette indication: « Per vomitus artificia » concita, [illegible] quae pravorum excreta [illegible] » [illegible] » [illegible] ». Il observe que les vésicatoires ne produisirent jamais de meilleurs effets, que lorsqu'ils décidoient l'évacuation d'une bile très-abondante.

On peut présumer un état analogue, & qui demande éminemment l'usage des émétiques dans les maladies qui présentent, dans leur cours, des formes très-variées, & qui passent rapidement d'un organe à un autre, d'après l'idée de *Baillou*.

« Tempus administrandi vesicantia in febribus pestilentiali-

maladie, portent sur le système des forces une impression d'abattement extrême (il y a même des auteurs qui ont regardé la malignité comme étant produite par l'effet de la contagion ; cette opinion est mal fondée, comme nous le verrons dans la suite) ; ce qu'on connoît principalement par un pouls petit et irrégulier, des anxiétés extrêmes, des défaillances fréquentes et subites, la respiration laborieuse, accompagnée de soupirs, etc, lorsqu'on ne peut attribuer ces symptômes, ni à une foiblesse naturelle, ni à des évacuations précédentes, ni à une longue privation de sommeil, ni à aucune cause évidente de maladie etc. et cet état de prostration des forces, doit nécessairement être traité tout d'un coup par les excitans, comme une forte décoction de quinquina, le camphre, le vin, l'arnica que *Stoll* a beaucoup vanté d'après *Collin*.

» bus (ex ingestis) [illegible], eadem die si fieri possit, & primâ » horâ qua morbus incipit ». (*[illegible]*, cité par *Lautter. Ibid.*)

Collin employoit avec beaucoup de succès, dans cette fièvre, le quinquina, il falloit au bol avec deux scrupules ou une dragme de quinquina, & six pastilles *d'huile de Mathiole*, qu'il falloit prendre jusqu'au neuvième jour, une fois chaque jour, & deux fois le soir & matin les jours impairs, puis jusqu'au quatorzième jour une fois chaque jour. . . La thériaque mêlée avec du vin réussissoit quelquefois ; sur-tout dans les fièvres malignes avant la découverte du quinquina, on l'employoit fréquemment pour remplir les mêmes indications.

CHAPITRE XII.

Fièvre ardente, bains.

DANS le dernier chapitre j'ai parlé de la sueur considérée sous deux aspects bien différens; et comme propre à emporter les produits de la coction, et dès-lors devant être subordonnée à ses actes; et comme propre à emporter les miasmes qui constituent l'état de contagion (1), et dès-lors devant paroître avant que les miasmes aient agi efficacement et produit des maladies décidées; car ces maladies, décidées par l'impression des miasmes, peuvent être de nature fort différente et demander des traitemens fort différens.

---

(1) Nous avons dit que cet état de contagion demande éminemment l'emploi des antiseptiques, & très-éminemment l'emploi des vésicatoires : [illegible] consulter aussi sur l'utilité de la prompte application des vésicatoires dans cet état, l'ouvrage de M. *Lind*, sur les fièvres & la contagion, traduit par M. *Fouquet* : il juge de l'état contagieux d'après l'effet des vésicatoires, de manière que, si les vésicatoires réussissent promptement & complètement, il en conclut [illegible] l'état de contagion.

J'ai dit que les anciens n'employoient guère intérieurement de remèdes sudorifiques, qu'en fixant et assurant leur action trop équivoque, trop incertaine, par différens moyens d'excitation, immédiatement appliqués sur la peau; or, le bain doit nécessairement être compté dans la classe de ces moyens.

Nous avons dit et prouvé souvent que les mouvemens qui s'exécutent dans le corps animal, sont assujettis à des loix essentiellement différentes de celles qui règlent les mouvemens des corps privés de vie, loix dont l'ensemble ou la collection systématique et ordonnée, compose la science physique dans toute son étendue; en sorte que nous voyons que toutes les explications qu'on a donné de l'action du bain, déduites de la pésanteur de l'eau, de sa fluidité, de la qualité du feu qui la pénètre et d'autres qualités de cette espèce, sont des explications qui reposent sur des fondemens ruineux, et qui ne méritent absolument aucune attention.

On sait que le corps vivant, ou plutôt que chaque partie du corps vivant, est agitée de deux mouvemens qui agissent en sens contraire et qui s'alternent sans interruption pendant tout le cours de la vie: chaque partie vivante respire selon l'expression des anciens; chacune est animée et d'une force expansive, par la-

quelle la chaleur tend à s'écarter en tout sens, pousse et entraîne au-dehors la matière de la transpiration; et d'une force de condensation ou d'inhalation, par laquelle celles de ces parties qui sont en contact immédiat avec l'air, attirent fortement l'air pur, lequel entretient leur chaleur et finit par s'unir et s'assimiler intimement avec elles; en sorte que toutes les substances qui ont été le sujet de la vie, sont éminemment chargées d'air.

Mais cette force d'inhalation ne s'exerce pas sur l'air pur d'une manière exclusive; ou bien l'air pur n'est pas la seule substance qui se fasse jour à travers la peau : cette force s'exerce aussi sur les molécules d'eau, qui sont habituellement disséminées dans l'atmosphère, et que l'air tient comme en dissolution, ainsi que l'a dit heureusement M. *Le Roi*, Professeur de cette Université.

Il y a des circonstances contre nature dans lesquelles cette force de succion ou d'inhalation augmentée, produit ou des *hydropisies*, comme l'a bien vu M. *de Haën*, ou des *diabètès*, comme l'a vu M. *Kratzenstein*; il n'est pas douteux que, par l'exercice de cette force, le corps vivant plongé dans l'eau n'en absorbe une certaine portion (et ce n'est guère, comme le disoit *Galien*, qu'en admettant cette pénétration, qu'on peut concevoir la promptitude

des effets du bain sur des personnes rendues de fatigue, dévorées de soif, dont toutes les parties sont tellement desséchées, qu'elles ont peine à parler et à avaler, et qui se sentent refaites tout d'un coup, en se mettant dans l'eau); mais le fait de la pénétration de l'eau dans le corps, est prouvé par des expériences plus décisives, et on observe souvent que la quantité d'eau dans laquelle le corps étoit resté plongé pendant quelque temps, est sensiblement diminuée: ainsi, il est bien acquis que l'eau du bain pénètre dans le corps; mais ce fait n'est pas d'un grand secours pour concevoir la manière dont le bain agit dans les fièvres (1).

Galien disoit, avec beaucoup de raison,

---

(1) *Hippocrate* disoit que toutes les fièvres qui ne dépendoient point de la bile (& *Prosper Martian* prouve que, dans la doctrine d'*Hippocrate*, par fièvres bilieuses, on doit entendre généralement les fièvres putrides, & plus généralement les fièvres avec altération dans les humeurs ou la substance des organes, ou si vous voulez les fièvres avec lésion dans la faculté digestive : « Quo plurimas febres ex bile ortum habere « significavit, earumque species numeravit, continuam, « quotidianam, tertianam, quartanam & alias . . .) (*de nat. hom. vers.* 272, page 12, seconde colonne, à la fin), ou plus que de l'inflammation, peuvent se guérir par l'affusion d'eau sur la tête : « *Si febris non ex bili habens aquâ multâ* « *calidâ affusâ, febris solvitur* ; in capite aphorismi explica- « tione, dit *Martian*, per hanc vocem, non ex bile, quando

que l'eau tiède, dans laquelle on plonge tout le corps, produit le même effet par rapport à tout le corps, que les cataplasmes émolliens par rapport aux parties sur lesquelles ils sont appliqués; et plus particulièrement qu'elle procure l'évacuation des sucs excrémentitiels contenus dans le tissu des chairs, qu'elle distribue uniformement la chaleur, qu'elle dilate les plus petits conduits, qu'elle relâche les parties trop tendues, et qu'elle détermine un mouvement de fonte imprimé généralement à tout le système des solides et des fluides. On peut ramener ces effets à un effet unique, dont tous les autres ne sont que des dépendances; c'est que le bain, d'après l'irritation légère et soutenue dont il affecte tout l'organe extérieur, invite la nature à développer ses forces, à les répandre et à les distribuer d'une manière égale sur chacun des points de la masse du corps: aussi le bain est-il éminemment indiqué dans les affections nerveuses qui, considérées d'une

---

« febres penitus excludit ; ita ut hoc [illegible] tamen [illegible] » , & peut-être, ajoute-t-il, à la fièvre [illegible] des modernes, qui est souvent une affection purement nerveuse.

Hippocrate avoit composé, sur les fièvres, un ouvrage qui est perdu; il parle de cet ouvrage au commencement du [illegible] livre *des maladies*. (*Mercurial, de [illegible]* [illegible] 1588, page 17, *première colonne*.)

vue générale, ne dépendent que d'une disposition spasmodique, établie profondément, ou plutôt d'un défaut d'équilibre dans la répartition des forces toniques, défaut d'équilibre qui établit constamment le spasme et l'atonie existans à la fois, mais dans différentes parties du corps; et c'est à saisir le rapport variable, dans lequel se présentent ces deux élémens, et à adapter les remèdes à leurs degrés respectifs de dominance, que consiste tout le traitement méthodique des affections de cette espèce, comme nous le verrons en traitant de la malignité qui est une affection éminemment nerveuse, et qui, comme toutes les affections de cette espèce, peut se présenter ou sous forme d'atonie, ou de spasmes accumulés et concentrés, et qui, sous ces deux aspects, demande un traitement différent.

Nous disions ci-devant, d'après *Galien*, que le bain est le grand moyen de solution de la fièvre éphémère (1) qui peut être regardée

(1) *Hippocrate* disoit que toute fièvre qui ne dépendoit point de la bile (& *Prosper Martian* prouve que par là, il entendoit les fièvres sans altération humorale) étoit dissipée par l'affusion d'eau chaude sur la tête: « Multâ calidâ in caput affusâ « febris solvitur » (aph. 42, sect. 7). Eau froide appliquée en douche sur le derrière de la tête, dans les affections convulsives. *Cheyne* recommande, comme un des plus puissans secours pour fortifier la tête, & le cœur souvent de s'y laver

comme présentant l'affection nerveuse par excellence, puisque c'est la seule qui tende d'elle-même à sa guérison, et que toutes les affections nerveuses ne sont guère mises en voie de terminaison, que par l'intermède de la fièvre éphémère; ce qu'*Hippocrate* exprimoit généralement par l'aphorisme: « Febris convulsioni » superveniens solvit eam ».

Mais le bain ne doit être placé que vers le déclin, parce que ce n'est que dans ce période que la nature affecte de porter les forces et les mouvemens sur tous les points de l'habitude du corps, et que cette tendance est puissamment soutenue et aidée par l'impression du bain.

Car, comme nous l'avons dit souvent, il n'y a point de cause extérieure quelconque, point d'objet de sensation qui agisse sur le

des ablutions d'eau froide, *Hildan*, *epist. med.* t. 1, p. 290; *Celse*, *Aretée*, *Paul*, &c., cités par le même (*Ibid.*). En sorte que ce traitement ne peut s'appliquer qu'à la fièvre simplement nerveuse ou à la fièvre éphémère, & peut-être aussi, dit Martini, à certains états de fièvre étique qui présentent souvent une affection non humorale; dans le troisième livre des épidémies, en traitant des fièvres purement nerveuses, & sans altération dans les humeurs, il recommande aussi de procurer l'éruption de la sueur, ou plutôt d'opérer la détente de tout le corps, par le moyen de fomentations sur différentes parties.

corps vivant d'une manière rigoureuse, absolue, nécessaire; et lorsque le corps est dans l'acte d'un spasme violent, ou que l'organe de la peau est fortement contracté, loin de se prêter à la force expansive du bain, la peau se resserre et se contracte de plus en plus sous l'impression d'une cause trop foible pour détruire le spasme qui la condense; car, comme nous l'avons déjà observé, tous les états maladifs profondément établis, tirent un nouveau degré de force et d'activité de la part des moyens impuissans qu'on leur oppose, à peu-près comme l'ame, livrée à une passion violente, s'irrite par les obstacles et les fait servir d'aliment à l'affection qui la domine, et qui captive et absorbe toute la plénitude de son être.

Lors donc que le spasme domine d'une manière évidente, et que la peau est fortement resserrée et contractée (ainsi que cela arrive dans le premier période de la fièvre, comme nous l'avons dit ci-devant) (1), le bain, loin de ramollir, de relâcher la peau, et d'im-

(1) En que cette dominance de spasme général est soutenue par la nature qui [illegible], comme cela arrive dans le premier période de la fièvre; car il n'en est pas ainsi des spasmes purement nerveux de simple irritation, qui [illegible]

primer à tout le corps un mouvement de raréfaction et de fonte, tend au contraire à resserrer le corps de plus en plus ; et cet effet se marque bien évidemment par une horripilation ou un frisson qui se fait sentir alors : aussi est-il d'observation générale que le bain est éminemment contraire toutes les fois qu'il excite des frissons ; et cela parce que le corps, à raison du spasme qui l'affecte profondément, n'étant pas susceptible de se prêter à l'action expansive du bain, intervertit cette action et la fait servir à aggraver et à établir de plus en plus l'affection maladive.

Le bain sollicite donc puissamment la nature à déployer ses forces d'une manière égale sur tous les points de la masse du corps ; et sous ce point de vue, le bain est éminemment indiqué dans la fièvre éphémère ou dans la fièvre nerveuse, lorsque cette fièvre, dans le période du déclin, tend d'elle-même à cette distribution, à cette répartition égale et uniforme.

Mais dans les fièvres dont nous parlons maintenant, il existe une cause matérielle, qui doit

---

point dans l'ordre des actes de conservation ou de guérison, & sur-tout de ceux qui s'exercent dans quelque partie très-sensible, comme le font communément l'estomac & les intestins ; car on peut toujours tenter de les affoiblir par l'impression du bain, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

être travaillée par la faculté digestive, et mise en état d'obéir à l'action des organes secrétoires: cette faculté digestive agit sur la matière, comme nous l'avons dit si souvent, par des moyens sur lesquels nous ne pouvons absolument former aucune conjecture raisonnable; mais, quoique dans l'ordre des phénomènes que nous présente la fièvre, (et tous ces phénomènes qui nous affectent sensiblement, sont des dépendances de la faculté tonique) nous n'en appercevions aucun qui nous éclaire bien positivement sur les actes de la faculté digestive, et qui nous mene à voir l'espèce d'altération ou d'élaboration qu'éprouve la cause matérielle de la maladie, nous appercevons cependant, que, dans les fièvres avec matière, comme on les appele communément, il est un espace de temps considérable, dans lequel l'organe de la peau, ou du moins les plans les plus extérieurs, sont fortement contractés, et ne se prêtent à l'évacuation d'aucune matière sensible; dès-lors nous sommes fondés à croire que ce phénomène, ou ce resserrement de la peau, qui se présente constamment dans les fièvres qui tendent spontanément à la guérison, et qui effectivement se terminent sans accident, nous sommes fondés à croire que ce phénomène fait réellement partie des moyens que la nature établit et soutient contre la cause de la maladie,

ladie, nous sommes fondés à croire que ce phénomène est véritablement utile et salutaire, quoique nous n'appercevions pas bien évidemment sa raison ou sa cause finale; et dès-lors nous sommes fondés à conclure que le bain, qui tend à relâcher toute la substance de la peau, est éminemment contr'indiqué par la nature même de la fièvre, lorsque cette fièvre est appliquée à détruire ou à transformer une cause matérielle quelconque.

Si nous considérons maintenant une fièvre avec une affection locale; c'est-à-dire, une fièvre dont la cause matérielle s'exerce dans une partie déterminée, nous trouverons que pendant tout le cours de la fièvre, les forces toniques doivent être dirigées et soutenues sur la partie affectée, jusqu'à ce que la coction soit parfaitement établie. Nous n'appercevons pas la raison qui existe entre les actes de la faculté digestive qui s'exerce dans la partie affectée, et entre les actes de la faculté tonique, qui restent ainsi tendus sur cette partie affectée; mais cet accord est un fait acquis par l'expérience, et sur lequel nous pouvons compter: or, nous voyons bien évidemment que le bain qui tend à disperser les forces toniques sur tous les points de la masse du corps, est contraire à des affections qui supposent que les forces toniques soient dirigées sur une partie déterminée, et que cette

direction se soutienne jusqu'à ce que ces affections soient en pleine coction : c'est de cette manière qu'il faut entendre ce que disoit *Galien*, que les bains étoient éminemment contraires à la coction (1). Nous ne pouvons pas concevoir comment les bains sont contraires à l'acte de la coction, parce qu'il nous est impossible de savoir comment se fait la coction, et que la transmutation qu'éprouve la matière dans le corps vivant, soit en état de santé, soit en état de maladie, tient à un ordre d'opérations qui échappe absolument à notre intelligence ; mais nous voyons que le bain décompose un appareil de mouvemens, auxquels l'expérience nous apprend que les actes de coction sont attachés.

C'est précisément de la même manière que le bain est si éminemment contr'indiqué dans l'acte de la digestion, car nous avons vu en physiologie, que, dans l'acte de la digestion, au moins dans le premier période de cette grande et importante fonction, les forces toniques se concentroient sur les organes digestifs, et qu'elles

(1) « Quo fit ut eis febre ardente laborantibus, [illegible] « [illegible] balneum [illegible] « [illegible] ; quod « [illegible] (Galen. « [illegible] « [illegible] p. 644.)

y restoient concentrées, jusqu'à ce que les alimens eussent éprouvé la transmutation vitale qui les prépare à toutes celles qu'ils doivent éprouver ultérieurement ; or, cette concentration des forces toniques sur les organes digestifs, est empêchée par l'action du bain qui agit ici absolument de la même manière que dans les fièvres avec affection locale : c'est-à-dire, en détruisant, en dissipant un appareil, un système, une synergie de mouvemens que la nature ordonne et soutient pour des fins utiles.

Dans ces circonstances, le bain ne peut guère convenir que lorsque les mouvemens toniques, portés et dirigés sur un organe déterminé, et qui tendent à une fin utile, présentent une intensité excessive et pernicieuse : c'est ainsi, comme l'a vu *Tissot*, qu'il est des gens qui ne peuvent digérer que dans le bain ; c'est aussi, et par la même raison, qu'*Hippocrate* recommande l'usage des bains, lorsque les intestins sont travaillés par un purgatif trop actif (1) :

(1) C'est de la *même manière* qu'il faut entendre l'aphorisme d'*Hippocrate*, quos helleboro, &c.

M. *White* recommande les bains de pieds dans l'eau tiède pour calmer les douleurs de tête, les vomissemens, les anxiétés dépendans du spasme ; & il dit avec raison que la détente qu'il porte sur les jambes, se répète sympathiquement & avec beaucoup d'avantage ; cette action calmante & relâchante de l'eau tiède, appliquée aux extrémités inférieures, a paru d'une ma-

« post veratrum epotum lavare oportet. » Le bain assure l'effet de ces purgatifs, en affoiblissant, par voie de révulsion, les spasmes qu'ils excitent sur les intestins, en sorte que le bain produit ici le même effet que la saignée qui favorise l'action des purgatifs et des émétiques, comme l'ont vu *Hippocrate*, *Galien* et *Sydenham*, etc. de la même manière que les fomentations d'eau tiède sur la paume de la main, qui favorisent le vomissement, comme l'a vu *Alexandre de Tralles*, *Whytt*, ont dit d'excellentes choses sur l'usage du bain, comme anti-spasmodique, appliqué à combattre ce que les symptômes nerveux d'une fièvre présentent d'excessif: M. *Fouquet*, obs. de M. *Broussonet*.

Il y a des circonstances de spasme excessif dans les entrailles, qui demandent que l'on purge dans le bain.

---

dée bien évidente dans une observation de M. *Broussonet*, qui vit que, dans une affection convulsive générale, marquée par la roideur de tous les membres, affection qui paroissoit déterminée par l'impression qu'un purgatif [illegible] avoit porté sur les organes gastriques, cette affection se dissipa au moyen des vapeurs d'eau chaude, appliquées à la plante des pieds, suivi d'un bain de pied dans l'eau tiède; les mêmes accidens reparurent à trois reprises différentes dans le cours de la maladie, & toujours par la même cause, & furent dissipés par les mêmes secours.

On est dans l'usage, dans ce pays-ci, d'appliquer à la plante des pieds & au gras des jambes, une brique bien chauffée, qu'on jette pour un moment dans l'eau bouillante, qu'on enveloppe dans des flanelles, & qu'on applique [illegible].

L'impression que le bain porte sur la peau, se réfléchit d'une manière vicieuse sur les organes qui sont affectés d'une foiblesse relative; et cette foiblesse habituelle de quelques organes nobles, est une circonstance qui contr'indique le bain : *Galien*, à cette occasion, remarque, avec sagacité, que, dans des circonstances difficiles, on peut tenter l'usage des bains chez ceux qui ont quelques parties peu intéressantes, affectées d'une débilité relative, dans la vue d'opérer un révulsion avantageuse, en transportant la maladie sur des organes peu essentiels à la vie; ainsi, dans des situations critiques, et qui laissent peu d'espérance, on peut, à tout événement, tenter l'usage des bains tièdes chez les personnes sujettes à la goutte et aux rhumatismes; « quod si præterquam quod » nulla pars imbecilla sit, etiam inferioris notæ, » partium aliqua sit invalida veluti podagricis » pedes, et iis qui articulari vitio laborant, » universi corporis articuli maxima salutis ægro » pars ex balneo comparabitur ipsis infirmis » partibus quæ supervacua sunt excipientibus ». (*Method. med. lib.* 1? , *cap.* 20.)

Galien traite fort au long de la manière dont les anciens employoient le bain, et vous pouvez voir ce détail dans le dixième livre de sa méthode de guérir, chap. 10. On exposoit le malade à un air très-chaud, puis on le

mettoit dans de l'eau chaude, et tout d'un coup dans de l'eau froide.

Galien dit qu'il n'y a pas de moyen plus propre à augmenter le ton du corps et à exciter ses forces, que de l'exposer brusquement à l'alternative du chaud et du froid, en le faisant passer d'un bain chaud dans un bain froid. Le corps éprouve alors un effet semblable à celui qu'éprouve le fer dont on peut aussi augmenter la force en le trempant, c'est-à-dire, en le faisant rougir à plusieurs reprises, et l'éteignant à chaque fois dans l'eau froide.

On doit concevoir que l'eau très-froide, appliquée sur un corps pénétré d'une grande chaleur, et qui, par cette circonstance, décide une impression très-vive, détermine le principe de vie à produire une plus grande quantité de chaleur, afin de résister avec plus d'avantage à l'impression du froid, ce qui augmente réellement les forces, en le nécessitant à reduire en acte des forces qui seroient constamment restées en puissance : or, les forces génératrices de la chaleur ne peuvent augmenter, sans que le système général des forces augmente aussi proportionnellement, parce que, quoique les fonctions ne dépendent pas les unes des autres d'une manière nécessaire, et comme par voie de choc et d'impulsion ; cependant, d'après la loi de la nature qui les enchaîne toutes, qui les ordonne

toutes, et qui les fait marcher à des fins communes, elles deviennent les unes, par rapport aux autres, des causes puissantes d'excitation.

J'ai parlé de l'usage des bains dans la fièvre, et nous avons vu que les bains conviennent éminemment dans les fièvres nerveuses, et surtout lorsque la détente commence à s'opérer, et que, dans les fièvres avec quelque cause matérielle, les bains ne peuvent être indiqués que par l'état excessif de spasme, état qu'on connoît principalement par l'extrême sécheresse de la peau, par la chaleur vive et brûlante, par les anxiétés des hypocondres, les douleurs spasmodiques dans quelques parties intérieures, comme le foie, l'estomac, les intestins.

M. *Rutherford* rapporte que, dans la fièvre jaune de Surinam, qui est une fièvre ardente, un médecin de ses amis avoit rendu à la vie des malades qui paroissoient absolument désespérés, en faisant envelopper tout le corps dans des linges trempés dans l'eau chaude (1).

---

(1) Cependant on peut établir qu'elle se présente plus souvent dans les cas d'inflammation bilieuse.

Hippocrate, parlant d'une fièvre ardente avec inflammation des parties inférieures, recommande les bains.

Mais ce cas d'application des bains est extrêmement difficile à saisir. ... Leur application est beaucoup plus généralement utile dans les cas de [illegible] des premières voies, [illegible] par la surcharge de ces organes; nous avons vu ailleurs que le travail de la digestion détermine les forces toniques de l'estomac, & que cette

Dans les cas où les forces paroissent très-épuisées, M. *Makittrick* recommande de substituer des fomentations avec des substances aromatiques et le sel ammoniac. (*Baldinger*, tom. 1, pag. 142).

L'auteur moderne que vous devez consulter sur l'usage du bain, dans les fièvres avec dominance de symptômes nerveux spasmodiques, c'est M. *Gilchrist* (1).

---

détermination est nécessaire ; mais quand elle devient excessive, il est utile de la tempérer & de l'affoiblir : ceci a lieu surtout dans les tempéramens très-irritables, comme le sont si fréquemment les habitans des pays très-chauds ; or, nous pouvons remarquer ici que le sommeil, dont l'effet peut être en quelque sorte analogue à celui du bain par la détente que l'un & l'autre introduisent, peut devenir très-utile dans ces circonstances ; voilà sur quoi est fondée la pratique assez générale, dans les pays chauds, de dormir après le dîné. *Hippocrate* approuvoit cette pratique dans les grandes chaleurs de l'été : « Somnus à cibo « [illegible] (*de diaeta*, lib. 2, n°. 17 ; « *Chartier*) quam [illegible] (depuis le prin- « temps) [illegible] ». (ibid lib. 3, n°. [illegible])

Souvent les bains [illegible] beaucoup, l'agitation étant considérable, les yeux enfoncés, sombres & hagards, la peau sèche & brûlante, la langue [illegible], le visage allumé ; [illegible].

(1) Le bain, dit *Gilchrist*, est utile à titre d'humectant & de rafraîchissant ; car, en effet, comme nous l'avons déjà remarqué, la chaleur, ou du moins la vive [illegible] qu'elle excite, dépend souvent des [illegible] qui s'opposent à la libre dissipation du fluide de chaleur, comme [illegible], ou à la ventilation du corps, comme disoient les anciens « [illegible] ».

Fin du second Volume.

TABLE

Des Chapitres contenus dans le Second Volume.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

ERRATA

PAge 18, ligne 24, [illegible] *lisez* [illegible],
Page 40, ligne 6, [illegible] *lisez* [illegible],
Page 50, ligne 26, [illegible] *lisez* inflammations,
Page 73, ligne 1, en *lisez* un
Page 91, ligne 7, [illegible] *lisez* [illegible],
Page 103, ligne 16, [illegible] *lisez* [illegible]
Page 144, ligne 24, ente *lisez* en
Page 260, ligne 23, [illegible] *lisez* [illegible]
Page 272, ligne 7, la viscère *lisez* les viscères
Page 307, ligne 7, [illegible], *lisez* [illegible]
Page 310, ligne 5, lesquels *lisez* lesquelles
Page 377, ligne 15, répugnant, *lisez* répugnante;
Page 327, ligne 10, [illegible] *lisez* [illegible];
Idem, ligne 18, sympathique, *lisez* [illegible],
Page 358, ligne 17, [illegible] *lisez* [illegible]
Page 359, ligne 6, [illegible] *lisez* [illegible]
Page 445, ligne 8, isles, *lisez* iles.
Page 511, ligne 17, [illegible] *lisez* [illegible]
Idem, ligne 18, [illegible] *lisez* [illegible]
Page 551, ligne 9, [illegible] *lisez* érysipèle
Page 575, ligne 18, à *lisez* au
Page 581, ligne 6, [illegible] *lisez* affections
Page 584, ligne 9, [illegible] *lisez* [illegible]
Page 593, ligne 16, 6, 1, *lisez* 1, 1.



